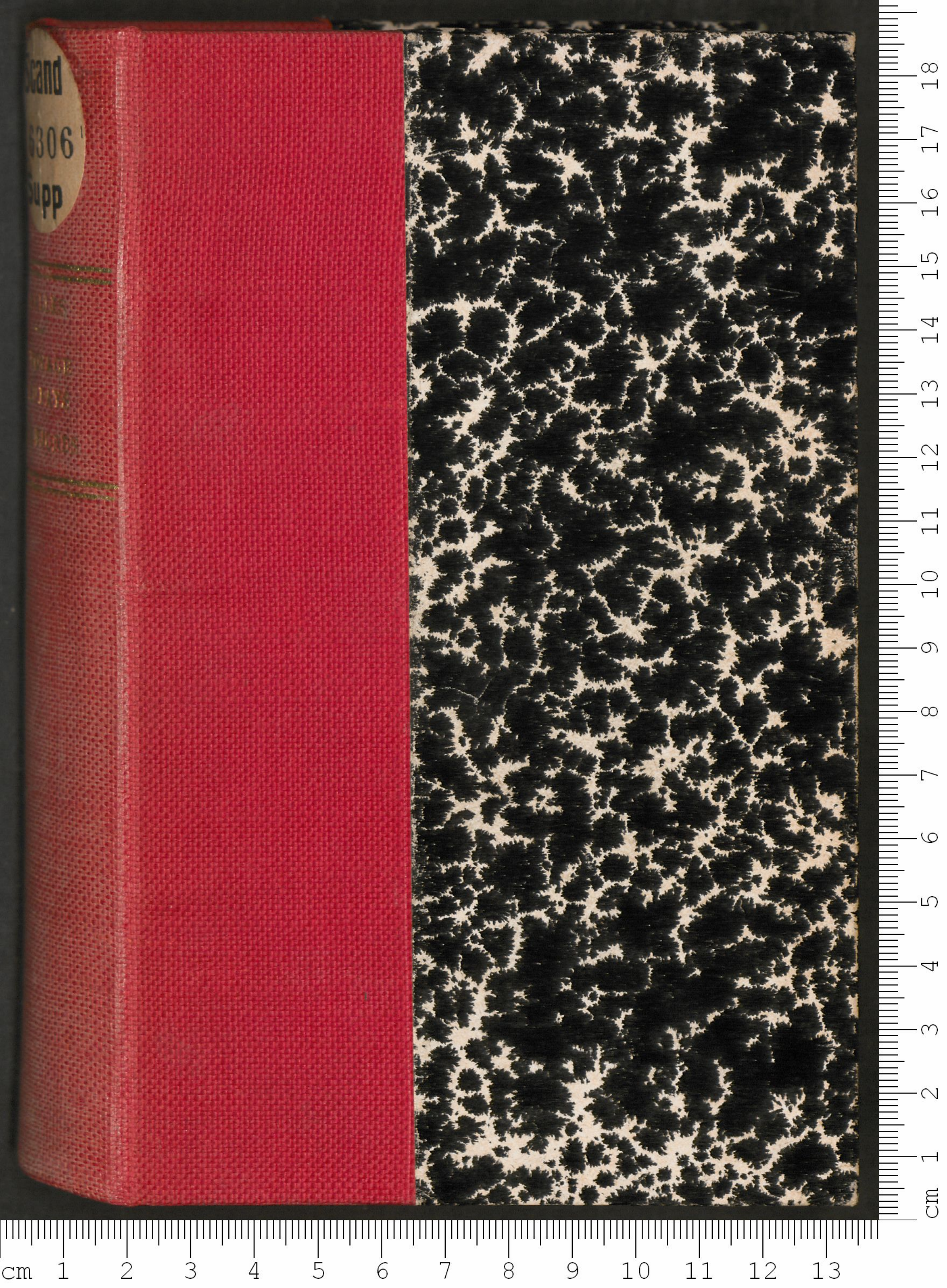
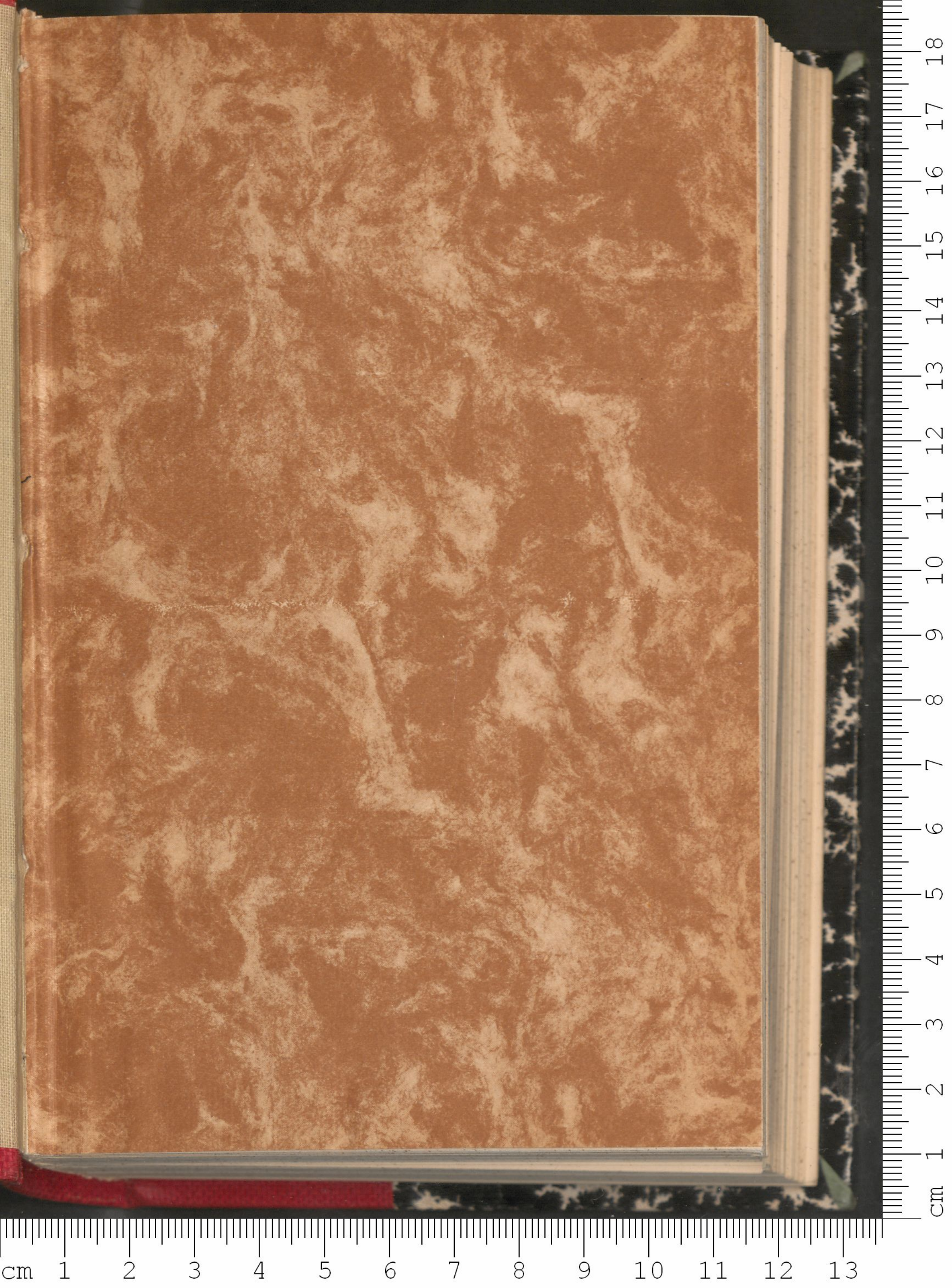
SALLÈS

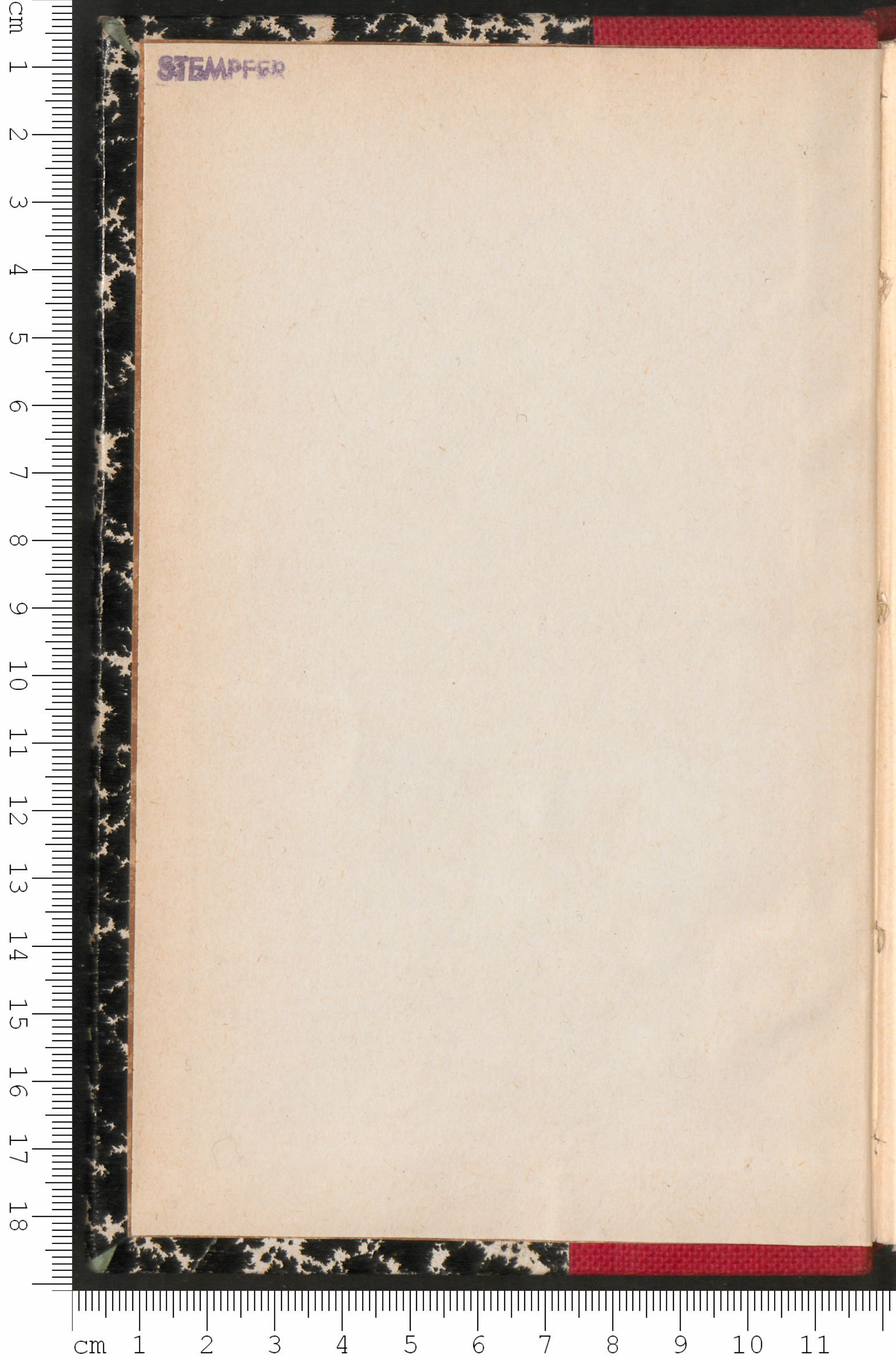
VOYAGE
AU PAYS
DES FJORDS

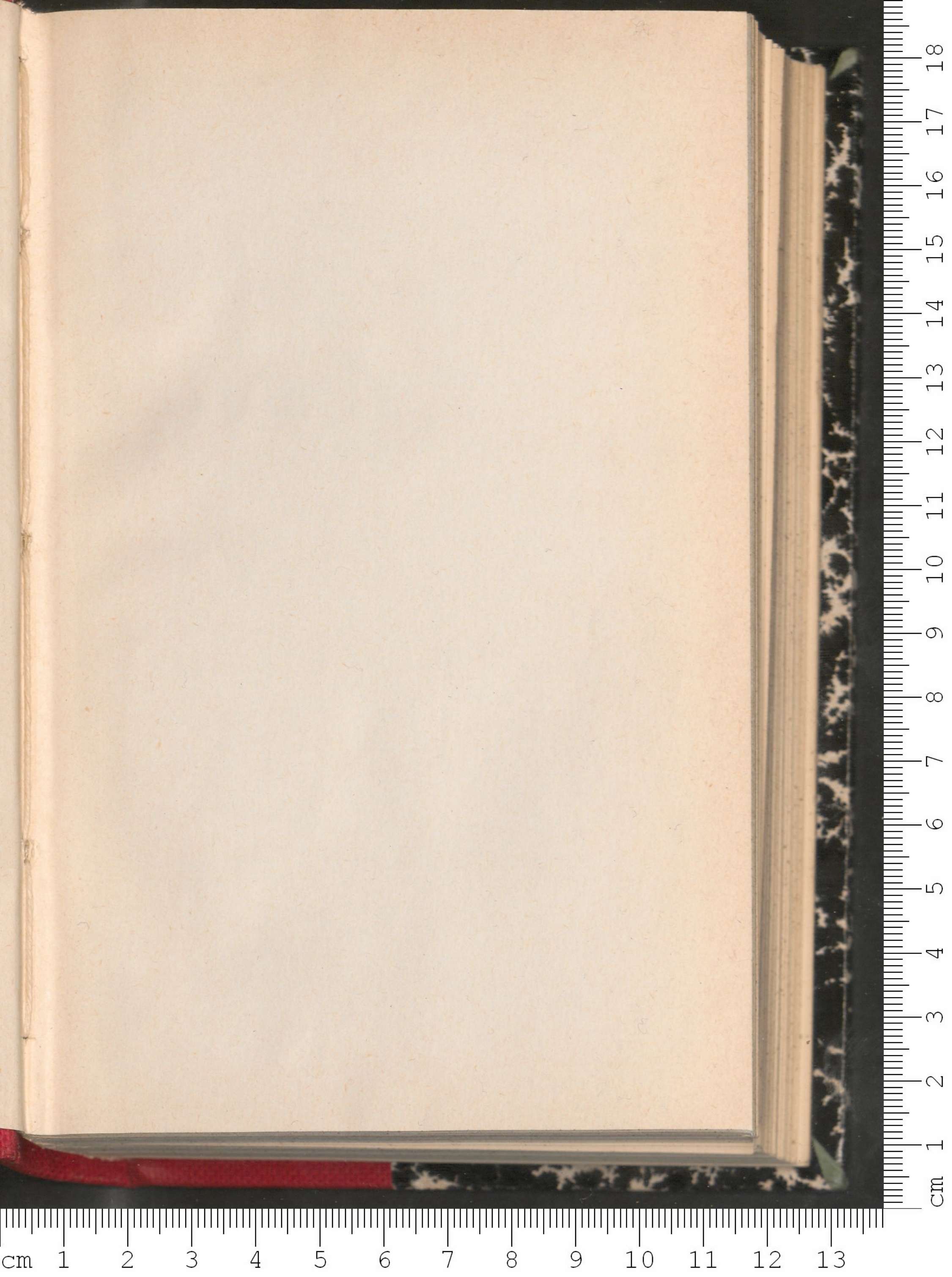


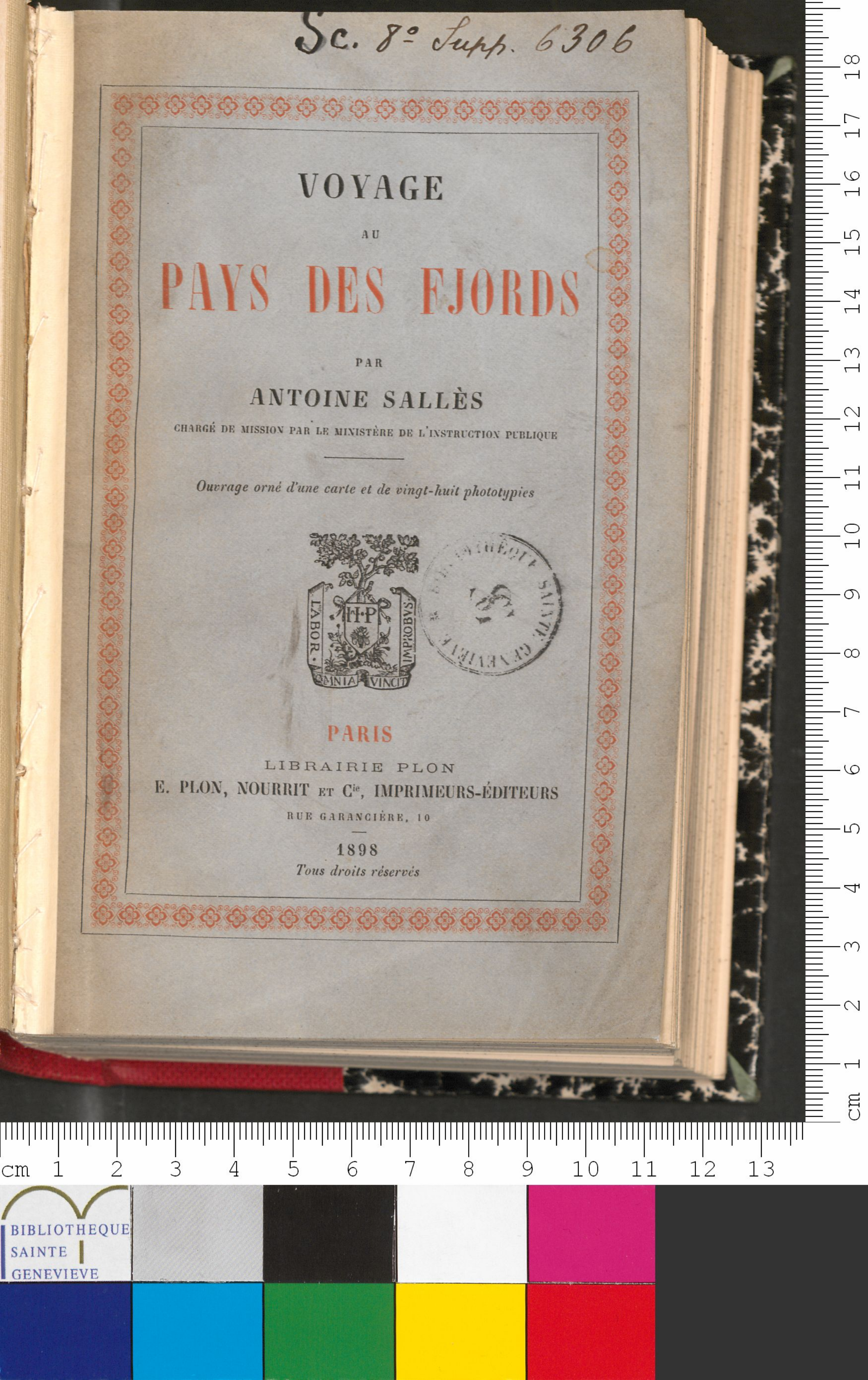

Scand
6306
Supp











VOYAGE

AU

PAYS DES FJORDS

PAR

ANTOINE SALLÈS

CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ouvrage orné d'une carte et de vingt-huit phototypies

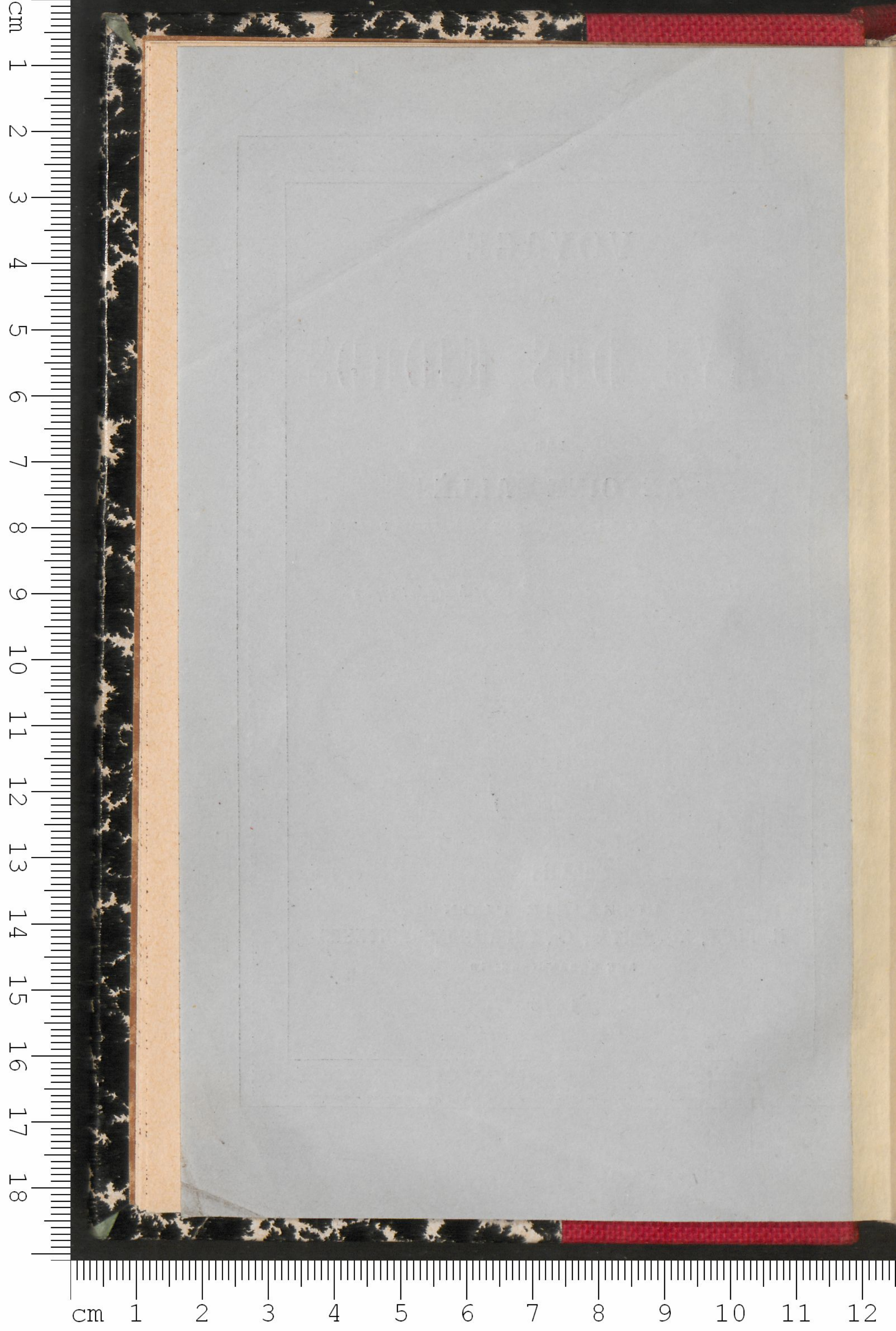
PARIS

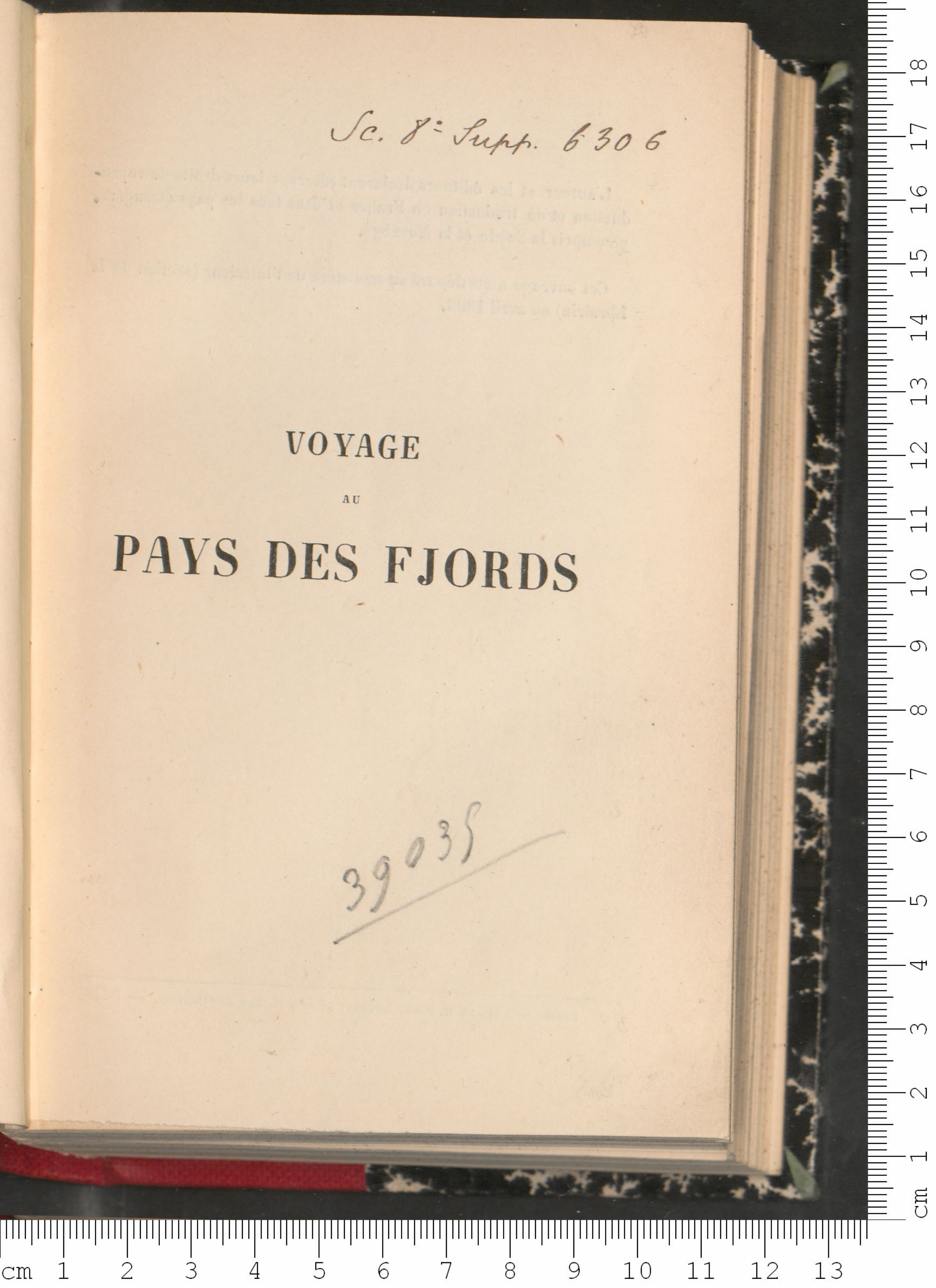
LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

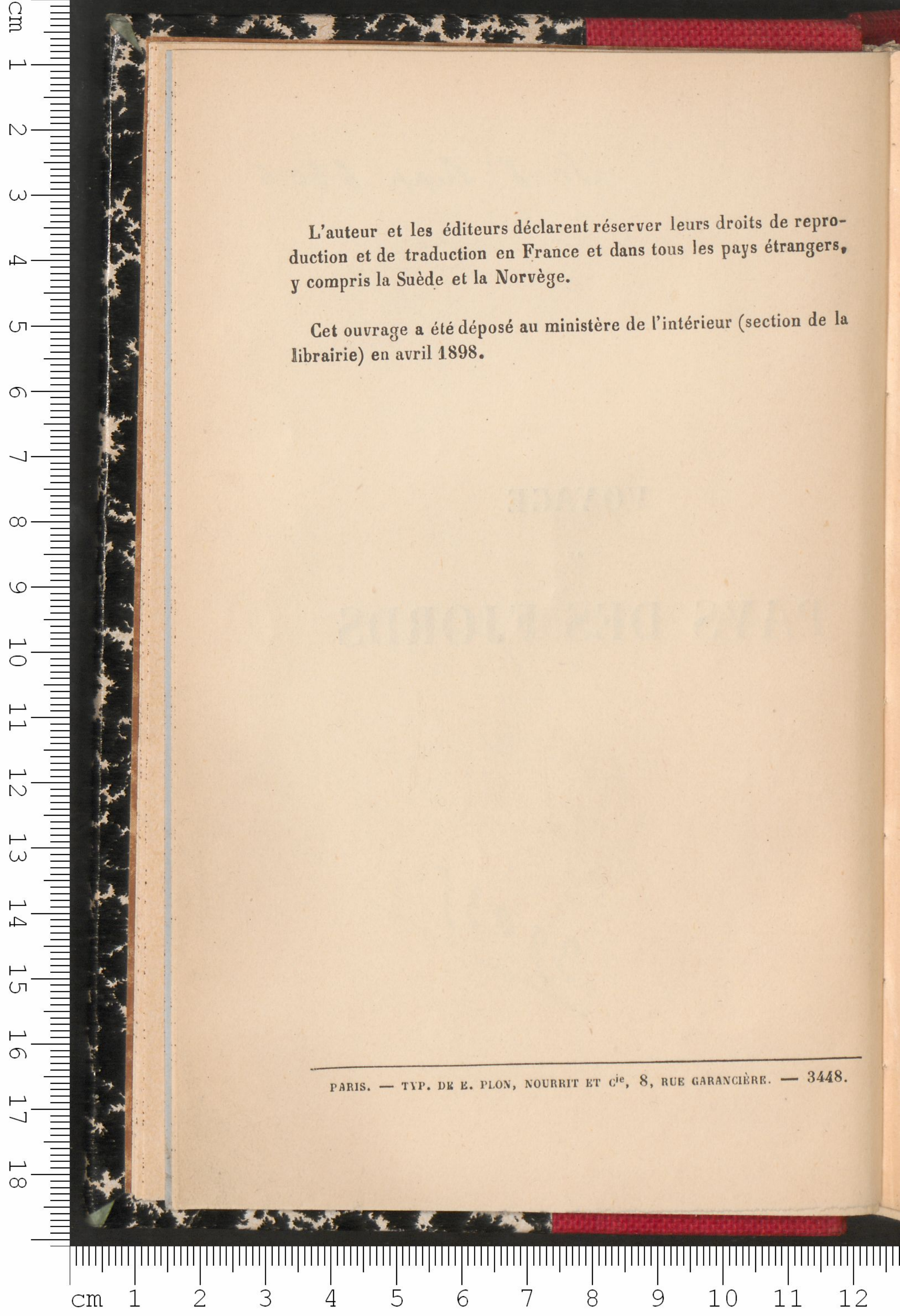




VOYAGE

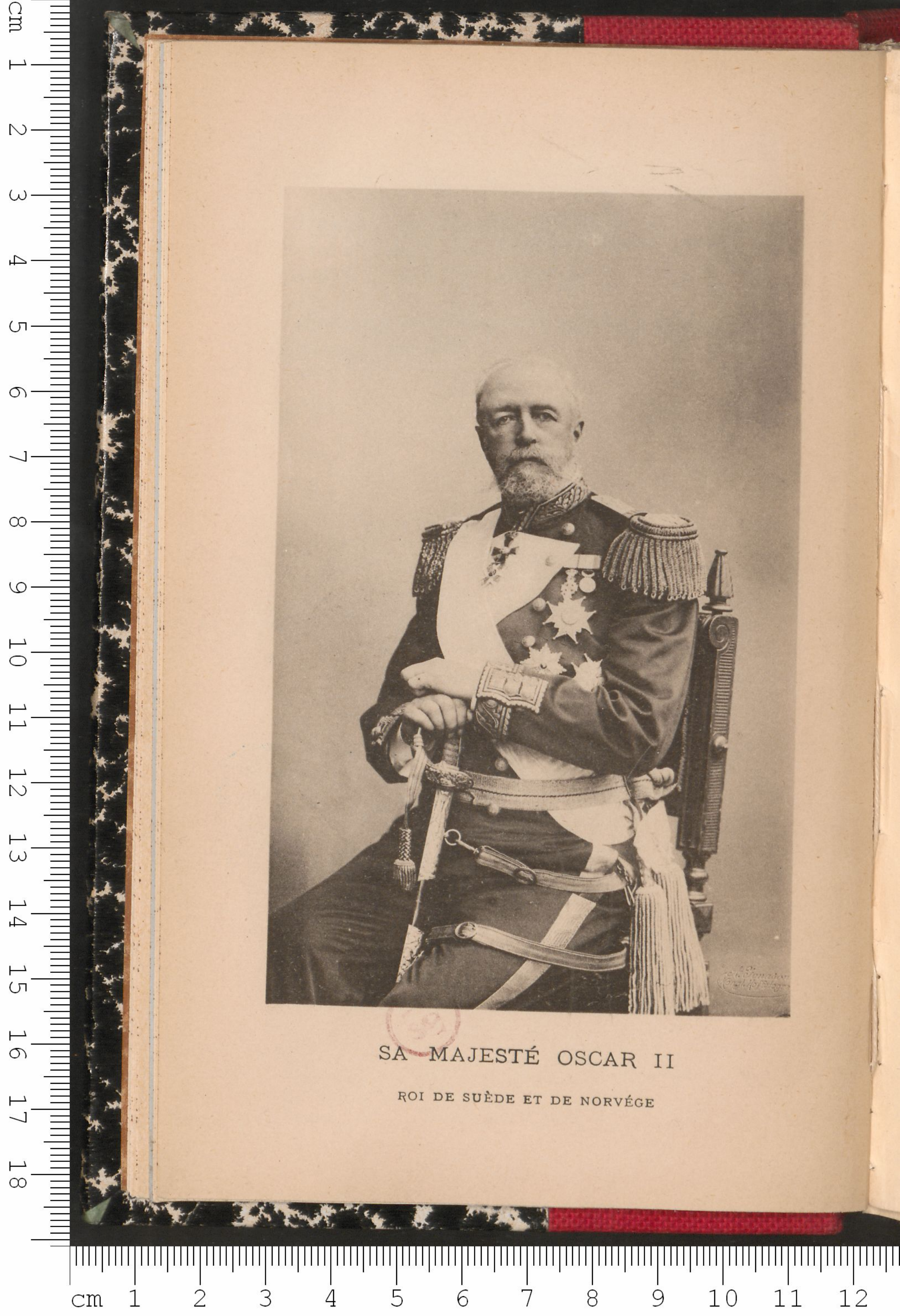
AU

PAYS DES FJORDS



Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1898.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3448.



SA MAJESTÉ OSCAR II

ROI DE SUÈDE ET DE NORVÉGE

VOYAGE

AU

PAYS DES FJORDS

PAR

ANTOINE SALLÈS

CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ouvrage orné d'une carte et de vingt-huit phototypies



PARIS

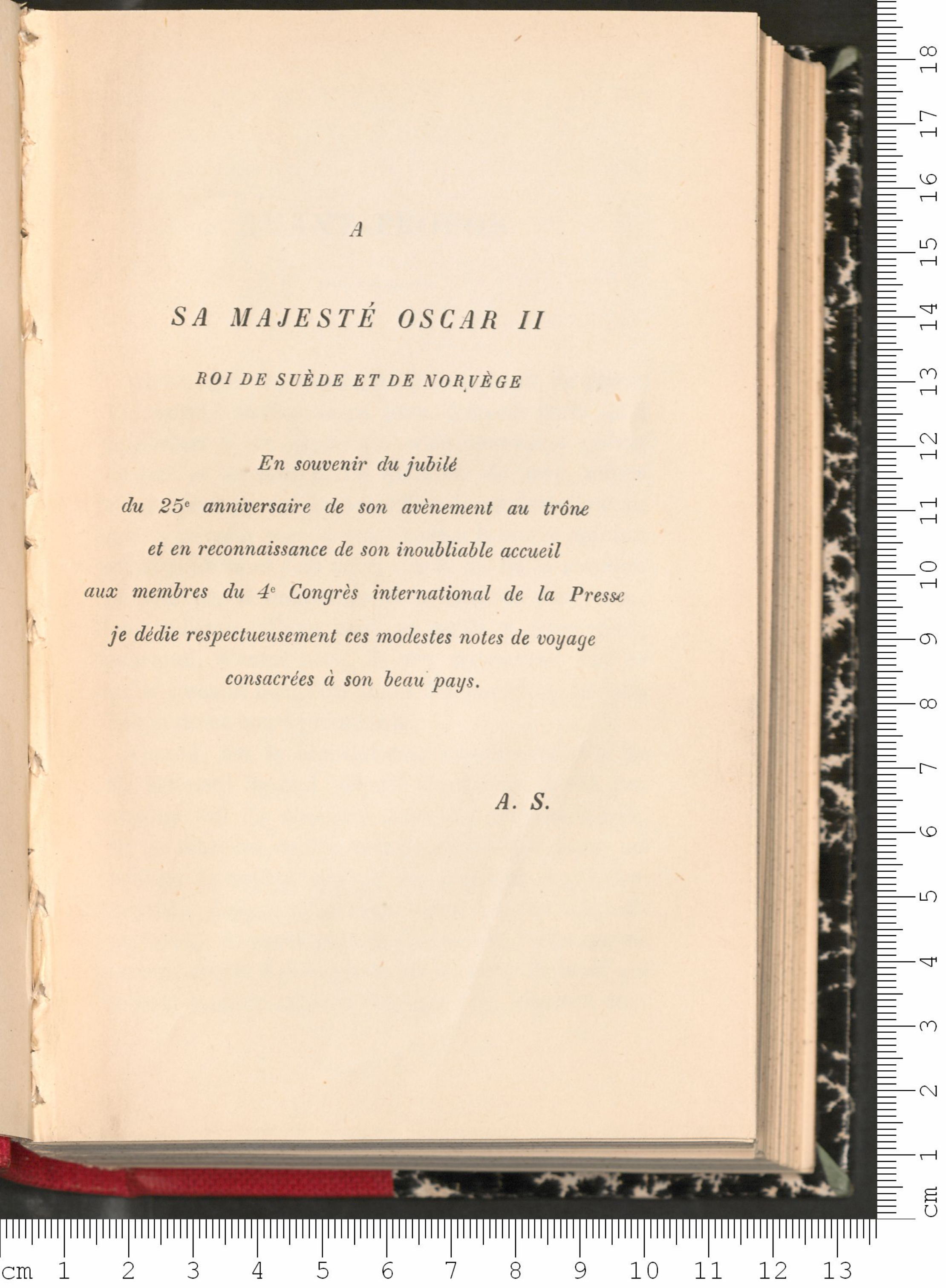
LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1898



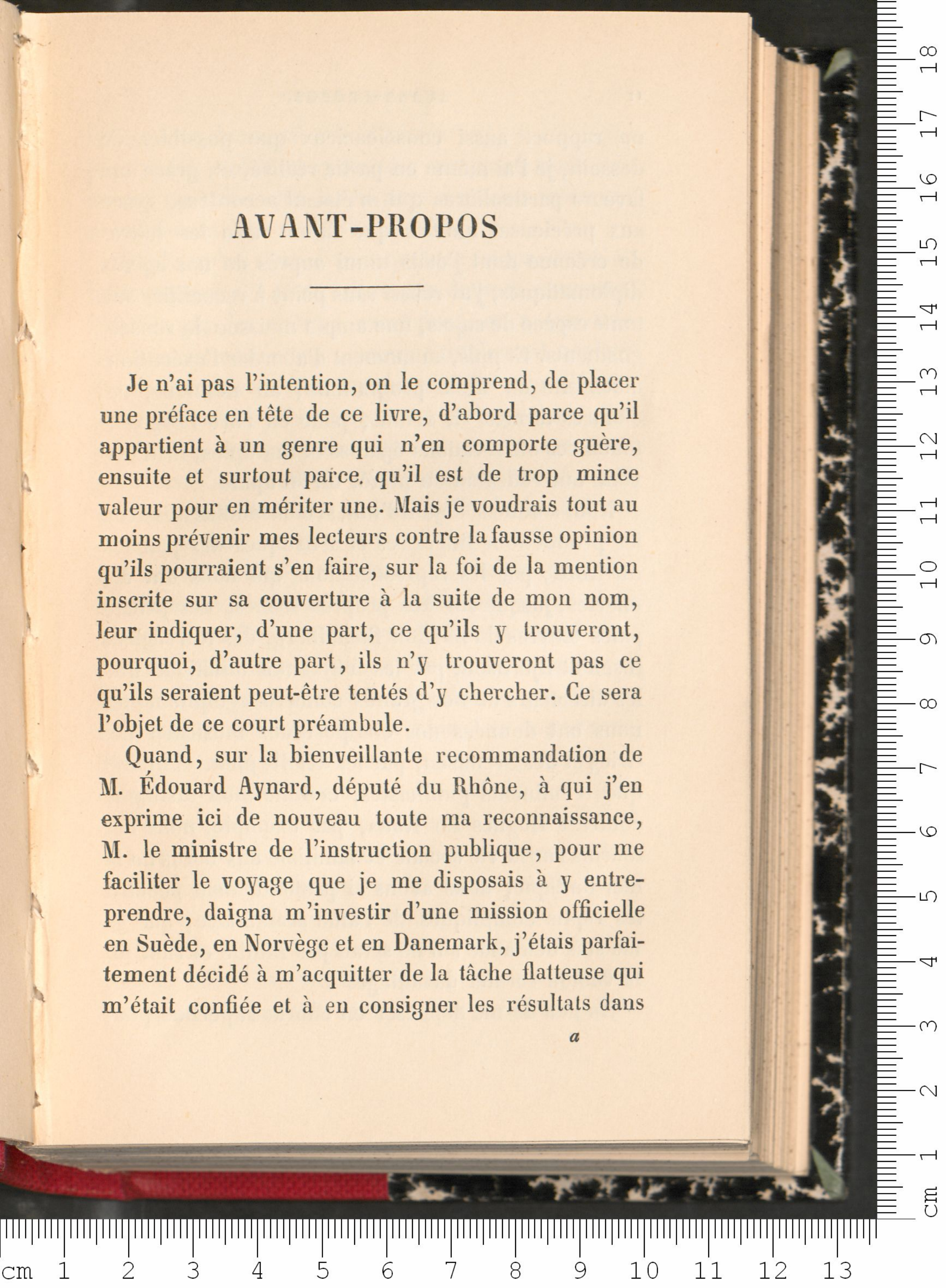
A

SA MAJESTÉ OSCAR II

ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE

En souvenir du jubilé
du 25e anniversaire de son avènement au trône
et en reconnaissance de son inoubliable accueil
aux membres du 4e Congrès international de la Presse
je dédie respectueusement ces modestes notes de voyage
consacrées à son beau pays.

A. S.



AVANT-PROPOS

Je n'ai pas l'intention, on le comprend, de placer une préface en tête de ce livre, d'abord parce qu'il appartient à un genre qui n'en comporte guère, ensuite et surtout parce qu'il est de trop mince valeur pour en mériter une. Mais je voudrais tout au moins prévenir mes lecteurs contre la fausse opinion qu'ils pourraient s'en faire, sur la foi de la mention inscrite sur sa couverture à la suite de mon nom, leur indiquer, d'une part, ce qu'ils y trouveront, pourquoi, d'autre part, ils n'y trouveront pas ce qu'ils seraient peut-être tentés d'y chercher. Ce sera l'objet de ce court préambule.

Quand, sur la bienveillante recommandation de M. Édouard Aynard, député du Rhône, à qui j'en exprime ici de nouveau toute ma reconnaissance, M. le ministre de l'instruction publique, pour me faciliter le voyage que je me disposais à y entreprendre, daigna m'investir d'une mission officielle en Suède, en Norvège et en Danemark, j'étais parfaitement décidé à m'acquitter de la tâche flatteuse qui m'était confiée et à en consigner les résultats dans

un rapport aussi consciencieux que possible. Ce dessein, je l'ai même en partie réalisé, et, grâce aux faveurs particulières qui m'étaient accordées, grâce aux précieuses amitiés que m'ont valu les lettres de créance dont j'étais muni auprès de nos agents diplomatiques, j'ai réussi sans peine à recueillir, sur toute espèce de sujets, une ample moisson de renseignements. Et puis, au moment d'aborder l'exécution matérielle de mon programme, au moment, en d'autres termes, de réunir, pour en faire l'exposé, toutes ces observations éparses et multiples, il m'est venu une réflexion ou plutôt un scrupule.

Nous sommes, aujourd'hui, si bien familiarisés avec les productions littéraires et artistiques des peuples du Nord; par les représentations qui nous ont été offertes, jusque sur nos propres scènes, des principales œuvres du Suédois Strindberg, des Norvégiens Ibsen et Björnson, par les fréquentes auditions que les directeurs de nos grands concerts symphoniques nous ont données des compositions musicales des Grieg et des Svendsen, par les détails pleins d'intérêt que d'éminents publicistes, comme mon distingué confrère Hugues Le Roux, par exemple, nous ont fournis sur la vie sociale et familiale aux bords de la mer Baltique, nous avons si profondément pénétré les replis compliqués de l'âme scandinave, que je me suis demandé s'il ne serait pas inutile et vain de la vouloir scruter davantage.

Au lieu de me dépenser en efforts superflus pour

refaire une besogne que d'autres ont, avant moi, plus qu'à moitié parachevée, ne vaudrait-il pas mieux, me suis-je dit, m'en proposer une différente et infiniment plus simple?

Tandis qu'on s'est, depuis quelque temps, évertué, de toutes parts, à nous initier aux dogmes nouveaux prêchés par les apôtres norvégiens, on a, par une étrange inconséquence, presque totalement négligé de nous faire connaître ce que sont les pays d'où ils sont originaires. Personne, ou à peu près, ne s'est avisé de nous apprendre que ces terres qui nous paraissent si lointaines ne sont, en réalité, qu'à quelques pas de nous, et qu'il suffit de cinq à six semaines pour en faire le tour; que, sur les routes qui les sillonnent, on trouve, à chaque pas, des hôtels aussi luxueux, aussi confortables que dans n'importe quelle autre partie de l'Europe; qu'il n'est pas plus difficile, à l'heure qu'il est, de se rendre au cap Nord que de traverser la Manche, et que, durant ce trajet, particularité qui a bien son importance, qui est, à coup sûr, de nature à nous impressionner, on n'a même rien à redouter du mal de mer, puisque les magnifiques bateaux affectés à ce service circulent constamment entre les côtes et l'épais rideau d'îles qui les protège contre les tempêtes du large. On ne s'est nullement préoccupé, en un mot, de nous éclairer sur les conditions matérielles d'un voyage dans ces contrées. Pourquoi n'essayerais-je pas de renseigner et de rassurer, sur ces divers points,

la gent d'ordinaire exigeante et timorée des touristes?

Une telle question m'a paru mériter d'être résolue; j'ai tâché, en tout cas, d'y répondre le mieux possible dans les pages qui vont suivre.

Ce que j'apporte ici, ce n'est donc point une étude générale, mais uniquement une description physique de la Suède et la Norvège. J'ai choisi, parmi les itinéraires qui s'offraient à moi, celui qui m'a paru le plus fréquenté, le plus aisé à parcourir, en même temps que le plus intéressant, et je me suis appliqué à en noter les étapes au jour le jour, avec tout le soin, avec toute l'exactitude dont j'étais capable, en laissant de côté tout ce qui était étranger à la nature elle-même.

Ainsi conçu, ce petit volume forme la suite normale de celui que j'ai précédemment publié sur le Danemark, et que j'ai appelé : *Au pays d'Hamlet*. Tout imparfait qu'il soit, je considérerai, néanmoins, qu'il aura atteint son but, s'il rencontre autant de faveur que son aîné, s'il réussit surtout à inspirer à quelques-uns de mes compatriotes le désir de connaître ces merveilleuses régions du Nord, que les Allemands, les Américains et les Anglais ont été presque seuls à visiter jusqu'à présent, et dont les beautés méritent pourtant, sans contredit, d'être rangées parmi les merveilles de la création.

A. S.



VOYAGE AU PAYS DES FJORDS

CHAPITRE PREMIER

STOCKHOLM

Premier coup d'œil sur la Suède. — Göteborg. — Les chutes de Trollhätan. — Vue générale de Stockholm. — L'Exposition de 1897 et les fêtes du 4e congrès international de la presse. — Le Palais royal et le Musée national. — Une excursion dans l'archipel de Stockholm. — Une soirée chez le roi Oscar II à Drottningholm.

Le voyageur qui part de France pour se rendre par terre dans les pays scandinaves et qui, après avoir traversé l'Allemagne et visité le Danemark, veut aller de Copenhague à Stockholm, a le choix entre deux chemins différents.

S'il n'est pas pressé, s'il est doué surtout de cette égalité d'humeur qui est une de ses plus indispensables qualités, il peut prendre un matin le bateau à vapeur qui fait, pendant la belle saison, un service quotidien entre la capitale du Danemark et la côte occidentale de la Suède et qui, en quatorze ou quinze heures, par le Sund et le

Cattégat, le transportera à Göteborg. De là, en remontant le cours du Gotaelf jusqu'en amont des chutes célèbres de Trollhätan, il gagnera le lac Wener, s'engagera à Sjötorp dans le canal de Gothie, pour déboucher, 387 kilomètres plus loin, à Mem, sur la mer Baltique, et, après une courte navigation dans les méandres du lac Mälar, il débarquera enfin à Stockholm : il lui aura fallu trois jours ou trois jours et demi pour traverser d'un bord à l'autre la péninsule scandinave.

S'il n'a, au contraire, ni le temps ni la patience qu'exige cet itinéraire compliqué, ou encore s'il se soucie peu de s'exposer aux affres du mal de mer, il recourra à la voie plus rapide et plus courte du chemin de fer. Il passera simplement le détroit du Sund entre Helsingör et Helsingborg, ou entre Copenhague et Malmö, et, tout d'un trait, sans quitter son compartiment, il arrivera à son but : il aura mis, pour franchir la même distance, cinquante-cinq ou soixante heures de moins qu'en suivant l'autre route.

Le trajet par eau a l'inconvénient de devenir fatalement fastidieux, à force de monotonie : il est loin pourtant de manquer d'intérêt.

Si les deux mers intérieures qu'on rencontre sur le parcours, et qui s'appellent le lac Wener et le lac Wetter, rivalisent difficilement pour la beauté pittoresque de leurs rives avec notre splendide Léman, elles le dépassent, en revanche, de beaucoup par la grandeur de leurs proportions et même, quelque téméraire que puisse paraître une telle allégation, par la limpidité de leurs eaux, qui laissent apercevoir les objets comme à travers un pur cristal, jusqu'à plus de 30 mètres de profondeur.

Si, d'autre part, le canal de Gothie, qui relie la Baltique à la mer du Nord et qu'au moment de son inauguration, en 1832, on proclamait volontiers la huitième

merveille du monde, nous paraît bien enfantin aujourd'hui à côté des travaux du même genre accomplis ou projetés depuis lors, il a déjà, sur le trop fameux canal de Panama et sur les non moins fantaisistes ouvrages hydrauliques attribués par Camille Flammarion à l'habileté des ingénieurs de la planète Mars, l'avantage d'être une réalité. Il n'est, somme toute, pas si banal encore de gravir en bateau les pentes boisées au milieu desquelles il s'élève, et de franchir ainsi, par un gigantesque escalier de cinquante-huit écluses, la barrière montagneuse de 91 mètres d'altitude qui en sépare les deux extrémités.

Malheureusement, pour jouir avec fruit des spectacles assurément peu variés, mais curieux néanmoins, que ménage cet itinéraire, il faut, je le répète, être le maître absolu de son temps, et tel n'était pas mon cas, lorsque, le 22 juin dernier, je mettais le pied sur le seuil de la Suède.

Je faisais alors partie d'une caravane de journalistes délégués de tous les points de l'Europe au 4e congrès international de la presse, qui devait s'ouvrir trois jours plus tard à Stockholm, et cet honneur, dont je sentais tout le prix, avait aussi, par contre, l'inconvénient de m'astreindre à des obligations dont il m'était difficile de m'affranchir. Je n'avais le droit ni de choisir mon itinéraire, ni de modifier à ma fantaisie celui qui m'était imposé. Je devais me conformer strictement aux instructions du comité qui nous dirigeait, et comme ce programme, réglé dans ses plus minutieux détails, ne prévoyait qu'un nombre d'heures très limité pour franchir la distance qui nous séparait encore de la capitale, il fallait bien me résoudre au sacrifice des quelques curiosités, d'ordre secondaire, du reste, qui pouvaient se rencontrer sur ma route.

Ce n'était pas que, pour peu que nous nous y fussions prêtés, les occasions nous eussent manqué d'allonger et de multiplier nos étapes. Notre voyage n'avait été déjà qu'une sorte de marche triomphale depuis Bruxelles, où avait eu lieu notre première halte, et où les membres du gouvernement n'avaient point dédaigné de s'asseoir à nos côtés au banquet organisé en notre honneur par nos confrères de Belgique. Les sénats de Brême et de Hambourg avaient insisté à leur tour pour nous retenir au passage, et nous avaient offert la plus courtoise en même temps que la plus généreuse hospitalité. Le Danemark enfin, par la cordialité de son accueil, par les témoignages de sympathie qu'il avait prodigués plus particulièrement à nos compatriotes, avait dépassé tout ce que nous nous serions crus en droit d'attendre de la part de ce petit peuple si fermement attaché à la France. Il n'eût tenu qu'à nous que ces manifestations ne prissent en Suède des proportions plus considérables encore.

Il n'est pas, en effet, dans ce pays, de centre, si peu important qu'il soit, qui ne possède au moins deux ou trois journaux, parfois même davantage, et nous n'avions qu'à céder aux pressantes sollicitations des confrères attachés aux divers organes de la région que nous allions traverser, pour nous ménager, tout le long du parcours, de magnifiques réceptions. Mais le temps nous avait été, je l'ai dit, trop parcimonieusement mesuré pour que nous pussions nous attarder aux joies de l'école buissonnière : il nous fallut, à notre vif regret, décliner les invitations dont on nous accablait de tous les côtés et borner nos stations aux deux seules villes où un protocole plus rigoureux que celui de l'Élysée nous autorisât à nous arrêter, à Malmö et à Göteborg.

*
* *

23 *juin*. — Il n'entre pas, on le devine, dans mes intentions de me faire l'historiographe des fêtes merveilleuses qui nous avaient été préparées dans chacune de ces localités, de décrire les ovations enthousiastes par lesquelles nous y fûmes accueillis et qui, à Malmö notamment, le soir de notre départ, sur le quai de la gare où nous avait accompagnés la population tout entière, se transformèrent en une splendide et émouvante manifestation en faveur de la France, de rapporter les propos échangés à cette occasion, de narrer, en un mot, par le menu les incidents de ces inoubliables journées auxquelles tant d'autres, plus belles, plus brillantes encore, s'il est possible, allaient bientôt succéder.

Il y aurait certes un chapitre tout entier, et non des moins intéressants, à écrire sur Göteborg, cette seconde capitale de la Suède, presque aussi industrieuse et plus commerçante que l'autre, dont la population, en moins d'un siècle, a passé de 12,000 à plus de 120,000 habitants, sur le développement sans cesse croissant de son port, dont le mouvement se chiffre déjà par 4 millions de tonnes, sur l'admirable organisation de ses œuvres philanthropiques et de ses institutions de prévoyance, sur le fonctionnement de l'ingénieux système, désormais inséparable de son nom, dont elle a été l'initiatrice dans la croisade nationale engagée contre l'alcoolisme et qui, dans l'espace de trente ans, de 1867 à 1896, a réussi à faire baisser la consommation de la meurtrière liqueur de vingt-neuf à douze litres par tête d'individu, sur les bienfaits de toute sorte qu'elle a retirés de l'entente de l'ad-

ministration et des particuliers unis, pour l'amélioration du bien-être matériel et moral des classes pauvres, dans la plus noble, dans la plus féconde des émulations, distribution gratuite d'eau potable à tous les habitants, construction de logements à bon marché, réduction à dix et même à huit heures de la durée moyenne de la journée de travail, attribution de pensions de retraite aux ouvriers à partir de l'âge de soixante-cinq ans, création de bains publics, de concerts populaires à prix réduits, d'écoles professionnelles, etc., etc. Mais une telle étude risquerait de m'entraîner dans de trop longues et trop lointaines digressions, et ce n'est pas, d'ailleurs, dans les conditions de hâte excessive imposées par les circonstances que j'eusse été à même d'en rassembler les éléments.

Aussi bien, les charmants *ciceroni* qui nous en faisaient les honneurs s'étaient parfaitement rendu compte eux-mêmes que nous ne pourrions pas retirer grand profit de notre rapide promenade à travers les gloires diverses de leur cité, et ils s'étaient préoccupés de nous chercher des distractions d'une plus immédiate utilité. Désireux avant tout de nous plaire et de nous laisser une bonne impression de notre séjour parmi eux, ils s'étaient dit que nous serions peut-être plus curieux de connaître les beautés pittoresques de leur pays, et ils avaient songé tout de suite à organiser, pour l'unique journée qu'il nous fût permis de leur consacrer, une excursion à ces chutes fameuses de Trollhätan dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui ne sont situées qu'à 70 kilomètres environ de Göteborg.

Il est superflu d'ajouter que ce programme, lorsqu'il nous est soumis, obtient d'emblée notre pleine et entière approbation : nos hôtes ont, au surplus, si bien fait les choses, qu'il serait indiscret de formuler la moindre objection. De superbes landaus, qui vont nous conduire d'abord

au grand hôtel Haglund, où des chambres ont été retenues à notre intention et dont nous sommes invités à user largement ensuite pour nos convenances personnelles, nous attendent à notre descente du train. Une véritable armée de sommeliers, aussi impeccables de correction sous leur frac et leur cravate blanche que ceux des stations suisses les mieux fréquentées, se tient à notre service. Bref, tout a été prévu et combiné pour que nos moindres désirs fussent satisfaits aussitôt qu'énoncés. Le seul souci qu'on nous laisse est celui de notre déjeuner; encore a-t-on soin de nous prévenir obligeamment qu'un repas substantiel nous sera offert en cours de route, et qu'il serait sage de notre part de nous borner, pour l'instant, à une simple collation.

Pendant qu'on apprête le menu très simple que nous avons commandé, mais qui exige néanmoins beaucoup de temps, parce que, dans ces pays de mœurs paisibles et de tempérament calme, les domestiques n'ont jamais l'empressement hâtif des garçons de salle parisiens, nous nous amusons à suivre les évolutions d'un vieux monsieur qui, logé à la même enseigne, mais plus pratique que nous, a commencé à prendre, sous forme de hors-d'œuvre, un acompte sur son repas. Il y a ici, comme dans la plupart des restaurants, une grande table couverte de petites assiettes qui contiennent les ingrédients les plus variés : beurre, radis, piments au vinaigre, anchois, tranches de saumon fumées, fruits en compote, etc., et dans lesquelles on achète le droit de puiser indéfiniment à volonté, moyennant la somme de 50 öres ou 70 centimes environ. Le monsieur en question fait voltiger sa fourchette au hasard des soucoupes placées devant lui, piquant à droite et à gauche, engloutissant coup sur coup les condiments les plus disparates et les dégustant tous avec un appétit superbe, qui fait plaisir à voir. Il étend de larges tartines de beurre sur des fragments de ces galettes minces comme

des feuilles de papier, pétries, je pense, avec du seigle et saupoudrées d'anis, dont on trouve également d'innombrables piles sur les tables des moindres buffets de gare; puis, la première faim assouvie, il vient s'asseoir, s'essuie longuement les lèvres et, la serviette nouée sous le menton, se met en devoir d'attaquer les pièces de résistance de son repas.

Il nous semble qu'à sa place nous serions déjà rassasiés, et que notre estomac, suffisamment réconforté par un lunch comme celui qu'il s'est offert, ne réclamerait plus rien. Mais n'oublions pas que, d'après une loi de physiologie et d'ethnologie générales à laquelle il n'y a guère d'exceptions, les exigences gastronomiques des hommes sont en raison directe du carré des distances qui les séparent de l'équateur, et que ceux qui vivent sous les latitudes boréales sont infiniment plus intempérants que ceux qui habitent les régions chaudes. En Russie, on ne passe jamais à la salle à manger avant de s'être gorgé d'une quantité invraisemblable d'apéritifs liquides et solides : c'est déjà un avant-goût de cette coutume que nous venons d'observer en Suède.

Nous comprenons, maintenant, pourquoi on ne se hâtait pas davantage de nous servir ; on voulait nous laisser le temps d'aiguiser notre appétit, à l'instar de notre voisin, sur l'affiloir des hors-d'œuvre. Voici cependant qu'on se décide à s'occuper de nous, et que les premiers plats apparaissent. Au rebours des cuisiniers méridionaux, qui attribuent à l'huile le rôle principal dans leurs apprêts, c'est le beurre que les maîtres-queux mettent ici, on peut le dire, à toute sauce ; mais on ne s'en plaint pas, bien au contraire, car il est délicieux. La dose de sel un peu excessive qu'il contient le rend peu agréable à absorber sur des tranches de pain ; tout le parfum du lait qui a servi à le fabriquer, et qui provient des magnifiques pâturages du

Danemark et de la Suède, se retrouve dans les mets qu'il assaisonne. On le payerait à Paris au poids de l'or, sans réussir à s'en procurer ; en Scandinavie, il se vend presque pour rien. Le prix d'un kilogramme n'en dépasse pas, nous dit-on, une couronne, soit 1 fr. 40 de notre monnaie, et on le trouve partout en abondance.

Notre déjeuner fini, nous en réglons le montant et nous sortons, accompagnés jusqu'à la porte par les garçons qui nous ont servis et qui, pour nous remercier des modestes étrennes dont nous les avons gratifiés, se confondent auprès de nous en interminables politesses.

C'est, du reste, une justice à rendre à tous les domestiques, aussi bien en Suède ou en Norvège qu'en Danemark ; ils sont d'une courtoisie et d'un bon ton accomplis. Le pourboire que le Parisien empocherait sans rien dire, peut-être même en murmurant quelque injure à l'adresse du client jugé trop peu généreux, que l'Italien ou l'Oriental ferait semblant de refuser tout d'abord, avec de grands gestes d'indignation, comme s'il était outré qu'on osât le traiter avec une telle mesquinerie, est accueilli par les gens de ce pays avec plaisir et reconnaissance, quel qu'il soit. Ils acceptent volontiers la gratification dont on paye leurs services, mais ils ne la mendient pas. C'est là un trait assez rare pour mériter d'être relevé à leur honneur.

Sur la place qui s'étend au devant de l'hôtel, nous retrouvons les voitures qui avaient été mises ce matin à notre disposition, et les aimables confrères qui se sont institués nos guides. Avec eux nous faisons rapidement le tour de la ville, dont les rues larges et droites, coupées de canaux, comme en Hollande, ne manquent pas d'une certaine allure. Nous traversons les imposantes avenues qui ont été récemment percées dans les quartiers les plus éloignés du port, et sur lesquels achèvent de s'aligner des

maisons de style élégant, bien qu'un peu massif. Nous parcourons les magnifiques allées du Slottskogen, un jardin public dont s'enorgueillirait plus d'une capitale. Puis nous gagnons la gare, où nous attend le train spécial qui nous a déjà amenés de Malmö et qui, cette nuit, nous conduira à Stockholm.

Il nous faut deux heures de chemin de fer pour atteindre le terme de notre course ; mais qu'est-ce qu'un pareil trajet pour des gens qui viennent de subir en wagon une captivité de près de quarante-huit heures ? C'est à peine si nous avons le temps de fixer dans notre esprit le paysage qui défile à nos yeux. Nous avons la brève vision d'une double rangée de montagnes dans l'ample écartement desquelles s'encadre une vallée gracieuse et sévère à la fois ; d'un joli fleuve, le Gota-Elf, dont les eaux vertes affleurent si parfaitement ses rives qu'il se confond presque avec les prairies entre lesquelles il coule, et que les bateaux qu'il porte ont l'air de naviguer en terre ferme ; d'une succession de maigres forêts où la voie s'enfonce à plusieurs reprises, et nous sommes arrivés.

Nous ne sommes pas encore, il est vrai, en face des chutes. Nous ne sommes qu'au pied du gigantesque barrage qu'on a dû édifier pour régulariser, dans l'intérêt de la navigation, le cours de la rivière : le spectacle de ces travaux d'art, longtemps regardés, je l'ai indiqué plus haut, comme les particularités les plus remarquables du canal de Gothie, ne laisse pas néanmoins de mériter, même aujourd'hui, qu'on s'y arrête un instant.

On a beau se dire que la science moderne a, depuis lors, accompli de bien plus extraordinaires prodiges ; on ne saurait se défendre d'admirer, d'une part, l'habileté et l'audace des ingénieurs qui ont taillé en plein roc, ainsi que les marches d'un escalier, les deux lignes d'écluses superposées qui servent, l'une à la montée, l'autre à la

descente des bateaux, l'extrême rapidité, d'autre part, avec laquelle s'opère en pratique la manœuvre de ce mécanisme en apparence si compliqué.

A défaut de ces considérations d'ordre technique, il y a du reste, pour justifier une visite à ces curieux ouvrages, l'excuse d'un si joli site ! Les collines couvertes de prés et de bois, auxquelles ils s'appuient, leur font une si riche ceinture ! Le sentier qui, de là, conduit jusqu'à Trollhätan en longeant sous bois, le bord du Gota-Elf, est si poétique, si embaumé du parfum des essences végétales, et les chutes auxquelles nous parvenons enfin, les chutes qui, sur une étendue de près deux kilomètres, précipitent en bonds furieux, à travers les rochers, la masse du fleuve tout entière, ces chutes sont si belles, si imposantes, à condition, toutefois, qu'on n'en approche pas de trop près !

Car, il faut tout dire, hélas ! pour la rendre utile, alors qu'elle n'avait aspiré sans doute qu'à être belle, l'homme n'a pas craint de porter une main sacrilège sur cette nature incomparable. Sous l'influence de l'esprit positiviste qui l'a poussé récemment, pour en capter la force, à endiguer le Niagara, il a fait surgir sur la lisière du gouffre de Trollhätan une horrible floraison d'usines, de scieries, d'établissements industriels de toute sorte.

Que l'artiste qu'indignent de tels attentats à la majesté des choses détourne ses regards et ses pas de ce coin de terre outragé ! Qu'il se borne à le contempler de la terrasse du restaurant qui le surplombe, et où le comité de la presse de Göteborg nous avait fait la surprise d'un festin royal ! De ce belvédère à demi enfoui dans la verdure, il embrassera d'un coup d'œil toute la campagne environnante. Il verra avec surprise passer derrière lui, plus haut que lui, au travers des arbres qui l'entourent, les mâts des navires qu'une escalade presque miraculeuse de hardiesse a hissés tout à l'heure jusqu'au niveau du canal creusé

aux flancs de la montagne. Il entendra les grondements sonores des eaux déchaînées; il suivra les jeux chatoyants de la lumière sur les poussières liquides qu'elles projettent dans leur course, sur la coulée puissante, aux reflets d'émeraude, par laquelle elles s'échappent du creuset des cataractes. Il reposera ses regards ravis sur les pentes tapissées de sapins entre lesquelles le fleuve fuit et va se perdre à l'horizon. Il ne distinguera pas, au moins, les taches sans lesquelles ce panorama serait digne, peut-être, de soutenir la comparaison avec celui du Rhin à Shaffouse.

Quant à nous, qui n'avons pas su garder cette prudente réserve, pour l'avoir voulue trop complète nous avons compromis cette innocente joie. Il ne nous a pas suffi d'assister de loin à la féerie qui nous avait d'abord éblouis; nous avons cherché à en pénétrer les mystères, et, pour notre châtiment, nous sommes tombés, comme nous aurions dû nous y attendre, dans la plus prosaïque des réalités. Au moment où nous nous engageons sur l'une des fragiles passerelles au-dessous desquelles mugit le torrent, une vieille femme, en tout pareille à celle qu'a dépeinte Victor Hugo,

> Une affreuse duègne, horrible compagnonne
> Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne,

se précipite sur nous et nous réclame le prix du tribut, qu'un acte officiel l'autorise, paraît-il, à prélever en cet endroit sur les voyageurs. Dès lors le charme est rompu. Le monstre dont les écarts impétueux nous en imposaient tout à l'heure a désormais perdu pour nous tout son prestige. Soumis à la réglementation des tarifs, il nous laisse apercevoir encore les multiples lisières des turbines et des rigoles qui proclament sa déchéance et son asservissement : nous n'avons plus qu'à rejoindre au plus tôt le chemin de la gare et à rentrer bien vite à Göteborg.

Il est dix heures du soir quand le train nous ramène à notre point de départ : aussi ne faisons-nous, pour ainsi dire, qu'y toucher barre. Nous remercions en termes chaleureux les hôtes à qui nous sommes redevables de la charmante journée qui finit, et nous nous remettons en marche : nous ne quitterons plus nos compartiments qu'à Stockholm.

Le wagon de première classe dans lequel ma place a été réservée est un joli salon, meublé de fauteuils en velours rouge, entouré de sofas qui peuvent à volonté se transformer en lits confortables, muni de lampes électriques, dont nous ne nous servirons pas d'ailleurs, puisqu'il n'y a pas de nuit dans cette saison, et éclairé sur ses quatre faces de larges fenêtres par lesquelles nous pourrons assister tout à notre aise au défilé du paysage.

L'aspect de la contrée diffère maintenant d'une manière assez sensible de ce qu'il était aux environs de Malmö. Les plaines couvertes de prairies et parsemées de bouquets d'arbres qui se ressentaient encore du voisinage du Danemark, ont fait place à une nature plus accidentée, dont la physionomie caractéristique va demeurer uniforme, immuable jusqu'à l'autre bout de la Suède. Nous sommes dans le *Skog*, la région des rochers, des forêts et des lacs, dont le nom revient si souvent dans les chants populaires.

Cette nature primitive, où les blocs de grès roulés attestent la présence des glaciers dans les périodes reculées, est empreinte d'une tristesse sauvage dont la monotonie même n'est pas exempte de poésie. Les forêts de pins et de bouleaux, au travers desquelles la voie s'est frayé un passage, ne s'entr'ouvrent que pour laisser apparaître, à des intervalles du reste très rapprochés, des lacs aux eaux grises, aux froids reflets d'acier, au-dessus desquels, quand vient le soir, flottent parfois, comme aujourd'hui, de longues traînées de vapeurs. Par-ci par-là, quelques maisons

de bois peintes en rouge ou en bleu, posées comme des jouets d'enfants sur quatre dés de pierre, des troupeaux de vaches aux tons fauves, se montrent dans les clairières, sans parvenir à mettre un peu de gaieté et de vie dans ces vastes étendues de bois.

A Falköping, le train s'arrête. Il est près de minuit, mais le ciel est encore aussi clair qu'il peut l'être chez nous à sept heures dans cette saison, et, trompés par ce prolongement du jour qui illusionne nos estomacs en même temps que nos yeux, nous nous précipitons au buffet.

Les tables y sont couvertes de toutes sortes de mets, sans compter les compotes et les hors-d'œuvre traditionnels ; mais il n'y a personne pour nous servir, et nous cherchons en vain les sièges sur lesquels nous serions heureux de nous asseoir pour prendre à peu près commodément notre repas. Moyennant la somme d'une couronne et demie, de 2 fr. 20 environ, nous avons le droit de nous munir nous-mêmes des ustensiles de vaisselle dont nous avons besoin, de puiser à notre guise dans les plats chauds ou froids disposés à notre portée, d'en consommer tant qu'il nous plaira, autant que nous le permet d'une part la capacité de notre estomac, de l'autre la durée du stationnement du train : on ne nous fournit rien de plus pour le prix, et c'est à nous de nous tirer d'affaire tout seuls.

A part cette lacune dans le service, l'organisation est parfaite. La propreté est irréprochable, le menu fort présentable ; rien ne vaut surtout le lait crémeux, délicat, parfumé, contenu dans de grandes jattes où je viens souvent remplir mon verre ; breuvage exquis, supérieur à toutes les autres boissons dans ce pays qui ne produit pas de vin et ne fabrique que de médiocre bière.

Au bout d'une demi-heure, le train repart. L'atmosphère est tiède, et, dans le ciel que le crépuscule teinte encore de ses lueurs blanchâtres, les étoiles ne réussissent

à briller que d'un pâle éclat. Aussi, malgré l'heure avancée, la vie n'a-t-elle pas entièrement cessé dans la petite ville. Les préparatifs de la fête de saint Jean, qui doit se célébrer demain, y tiennent éveillés les jeunes garçons et les jeunes filles, et, sur la place de la gare, autour d'un joueur d'accordéon qui les berce d'un air de valse lente, un peu triste, nous apercevons les ombres de leurs couples enlacés qui passent et repassent.

*
* *

24 *juin*. — L'empressement avec lequel nous avions été accueillis à Malmö et à Göteborg ne pouvait que nous faire bien augurer de la réception qui nous attendait à Stockholm. Tous les représentants de la presse locale sont là, en effet, quand nous quittons nos compartiments, pour nous souhaiter la bienvenue et nous conduire aux appartements qui nous ont été préparés. Grâce à leurs bons offices, à l'obligeance avec laquelle ils se multiplient pour nous venir en aide, tout se passe admirablement. En un clin d'œil, nos bagages sont extraits du fourgon qui les contenait, chargés avec nos propres personnes sur les confortables voitures réquisitionnées à notre intention, et, un quart d'heure au plus après notre arrivée, nous sommes tous installés dans nos logements respectifs.

Par un surcroît d'attention, on a eu soin de réunir, autant que possible, les congressistes de la même nationalité. On a loué, par exemple, pour la délégation française, toute une série de chambres dans les somptueuses constructions récemment édifiées en bordure des aristocratiques boulevards de Strandvägen et de Narvavägen, qui

bornent la ville du côté de l'est, et j'ai ainsi le plaisir de me trouver dans le voisinage immédiat, ou tout au moins à proximité de Jules Claretie, le sympathique académicien à qui notre accord unanime a tout d'abord et tout naturellement, en dépit des résistances de sa modestie, conféré la présidence de notre groupe; de Jules Roche, l'ancien ministre du commerce, un vaincu de la politique dont le journalisme s'est emparé et qui en est devenu un des maîtres; d'Alphonse Humbert, le député de la Seine, un ex-membre de la Commune qui n'a rien de terrifiant et qui est, au contraire, le plus aimable et le plus courtois des hommes; de Georges Thiébaud, l'inventeur et le plus habile en même temps que le plus hardi et le plus fidèle des protagonistes du boulangisme; de tous ceux auxquels leur talent et leur notoriété assurent une place prépondérante au sein des assises qui vont s'ouvrir, de tous ceux aussi auxquels m'attachent les liens étroits et précieux nés de notre commune profession.

On nous a prévenus que la journée nous serait laissée tout entière, pour nous permettre de nous reposer ou de vaquer à nos occupations personnelles; mais je n'ai que faire, pour mon compte, de cette liberté, que je préfère utiliser en fructueuses flâneries dans les divers quartiers de la ville, et, après un rapide coup de brosse à mes vêtements, je me mets immédiatement en campagne.

Ma première visite sera pour l'Exposition, puisque Stockholm, cette année, s'offre le luxe de marcher sur les traces de Paris ou de Chicago, et puisque je n'ai, pour m'y rendre, qu'à traverser le joli pont tout battant neuf qui aboutit précisément à la façade principale.

Aussi bien, n'ai-je point à regretter ma détermination, car cette Exposition, à laquelle je ne reconnaissais guère, jusqu'à présent, d'autre mérite que d'avoir servi de prétexte au beau voyage que je fais en ce moment, présente,



L'EXPOSITION DE STOCKHOLM (1897)

au contraire, un très vif et très sérieux attrait. Placée dans un site ravissant, sur une des innombrables îles qui forment l'archipel de Stockholm, au pied des bosquets verdoyants du Djurgarden, autrement dit du Jardin zoologique, elle séduit tout d'abord par son aspect gracieux, par l'harmonieux groupement de ses constructions, dont quelques-unes, telles, par exemple, que le magnifique palais de granit qui s'élève à l'entrée, sont même assez remarquables au point de vue architectural.

Et puis les Suédois, je dois le déclarer tout de suite, ont eu la sagesse, que nous pourrions, en France, leur envier, de ne pas vouloir faire trop grand. Ils n'avaient pas eu de cérémonie de ce genre depuis 1866, c'est-à-depuis trente et un ans : au lieu de chercher à éblouir leurs contemporains par un étalage de choses extraordinaires, ils se sont simplement préoccupés de leur donner la mesure du chemin qu'ils ont parcouru pendant cette période de plus d'un quart de siècle, et ils y ont réussi.

Quoiqu'ils aient convié à figurer à leurs côtés leurs voisins de Norvège, de Danemark et de Russie, leur Exposition est donc presque exclusivement nationale, et c'est là précisément ce qui en constitue le principal attrait.

Je ne prétends certes pas que ce qu'ils nous montrent témoigne d'une situation industrielle unique au monde; on en peut conclure, tout au moins, que leur activité ne se ralentit pas, qu'elle s'avive, au contraire, qu'elle tend à se développer, à se perfectionner dans ses méthodes aussi bien que dans ses résultats, et ce sont là d'heureux symptômes pour l'avenir d'un pays.

Je n'ai rien vu de très saillant ni de très nouveau du côté de l'outillage mécanique. Tout ce qui touche, en revanche, à l'enseignement, tout ce qui se rattache à l'exploitation méthodique et fructueuse des richesses naturelles du sol m'a paru absolument remarquable.

Chez un peuple comme le peuple suédois, qui compte parmi les plus éclairés du globe, parmi ceux où l'instruction populaire est le plus répandue, il n'est pas surprenant que la section scolaire et pédagogique revête un intérêt exceptionnel, et c'est merveille, en effet, de voir les admirables travaux présentés par les élèves des écoles des moindres villes comme par ceux des établissements universitaires les plus importants.

Mais il est impossible de ne pas accorder une attention spéciale aux magnifiques échantillons minéraux qui remplissent les galeries du palais de l'Industrie, aux cuivres, aux fers, aux aciers sans rivaux que fournissent en abondance les diverses usines du pays, et dont un chemin de fer récemment ouvert va chercher maintenant les matières premières jusqu'au delà du cercle arctique, à Gellivara, en pleine Laponie.

En dehors de là, plus d'une particularité, sans doute, mériterait d'être signalée. Il y aurait notamment bien des choses à dire de la section des beaux-arts, qui est, par exception, internationale, et qui, sans parler de quelques toiles connues de Bonnat, de Bouguereau, de Carolus Duran, de Puvis de Chavannes, de Gervex, de Roll, de l'Allemand Lenbach, de l'Anglais Forbes, du Belge francisé Stevens, des Norvégiens Nielsen et Norman, renferme une très nombreuse et parfois très belle collection d'œuvres de peintres suédois, danois, finlandais, italiens, etc.

Il ne serait pas inutile non plus de s'arrêter quelque temps devant les fines broderies exécutées à l'aiguille par les femmes des différentes provinces, devant les curieux travaux des vanniers, des sabotiers, des tisserands villageois, devant les tapisseries parfois si étrangement pareilles de dessin et de ton aux produits similaires de l'industrie orientale, devant les fourrures, les jolies étoffes de laine brochées de la Dalécarlie, les objets de bois

sculpté ou peint, qui constituent les principales curiosités du pays, même devant les curieux instruments de gymnastique médico-orthopédique du docteur Zander.

Malheureusement, si riche et si variée qu'elle soit, cette collection est destinée à n'avoir qu'une durée temporaire, et il serait tout à fait superflu d'en détailler minutieusement la composition. J'aime mieux, après en avoir parcouru, trop vite peut-être, je l'avoue, les diverses galeries, profiter maintenant du permis de circulation qui nous a été libéralement octroyé sur le réseau des tramways, pour faire plus ample connaissance avec Stockholm.

Dès le premier coup d'œil, elle m'avait plu, cette capitale coquette et soignée : à mesure que je la pénètre davantage, cette bonne impression s'affirme et s'accentue. Elle se rapproche un peu trop, évidemment, du type uniforme d'après lequel sont conçues et construites la plupart des cités modernes ; mais elle est gaie, animée, pleine de mouvement et de vie, et les proportions grandioses de ses monuments, de ses rues, de ses promenades, lui donnent bien l'allure d'une capitale.

Depuis, je pense, les nombreux incendies qui l'ont tour à tour détruite et modifiée, elle s'est découpée de larges avenues, toutes tracées à angle droit, et il est facile, avec un plan, d'en retrouver très vite l'orientation générale. Aussi quelques heures me suffisent-elles pour en faire le tour. Des vieux quartiers du Marché, situés dans la petite île rocheuse qui sert de piédestal au Palais royal et qui correspond pour Stockholm à la Cité de Paris ; de la place du Stortorg, marquée au cours des âges par tant d'événements tragiques, par tant d'exécutions sanglantes, je passe sans transition aux grandes artères bordées de belles constructions, par lesquelles circule la vie de la capitale. Je salue sur mon parcours bien des monuments, celui du chimiste Berzélius et celui du botaniste Linné ; bien des

statues de rois, celle de Bernadotte, celle de Charles XII, celle de Charles XIII, celle de Gustave III. Parti du Djurgarden, qui forme l'extrémité orientale de la ville, me voilà arrivé au Palais qui en occupe le centre et qui la domine. J'en ai maintenant une idée très nette, et je suis à même d'en esquisser sommairement les grandes lignes. On l'a souvent comparée à la reine de l'Adriatique, et je ne sais plus quel auteur l'a même baptisée du nom de Venise du Nord. Je puis affirmer que rien n'est plus inexact qu'une telle assimilation.

Venise, avec ses palais et ses églises, avec ses canaux étroits où croupit une eau corrompue par les détritus de toutes sortes, avec ses ruelles tortueuses dont le pas d'aucun cheval, le roulement d'aucune voiture ne troublent l'éternel silence, avec les splendeurs aristocratiques de sa place Saint-Marc et de sa Piazzetta, recèle une poésie et une majesté sans pareilles. C'est une grande dame déchue dont d'inestimables joyaux relèvent la pauvreté et qui a eu la fierté de ne pas les troquer contre des bijoux de clinquant. Stockholm est une élégante qui se complaît dans les atours d'un costume confectionné d'après les derniers modèles de Paris et qui, pour ce motif précisément, n'a pas de caractère particulier. Bædeker a, jusqu'à un certain point, raison de lui trouver dans la physionomie quelques traits communs avec Genève, mais sa situation, à dire vrai, n'est absolument identique à aucune autre.

Rien ne peut donner une idée de la grâce enchanteresse des îles enguirlandées de verdure sur lesquelles elle est assise. Soit qu'on la contemple du pont d'une des innombrables petites chaloupes à vapeur qui sillonnent en tous sens les eaux du lac Mälar, semblables à ces insectes qu'on voit courir parfois à la surface des étangs; soit qu'on la domine du haut de l'ascenseur qui, d'un seul bond vertical, transporte les voyageurs du niveau de



PANORAMA DE STOCKHOLM (VUE PRISE DE KATARINA-HISSEN)

l'asphalte au sommet de la colline de Catarina-Hissen, ce qu'on aperçoit tout d'abord, ce qui frappe par-dessus tout l'attention, c'est cette ceinture verdoyante qui la pare et qui l'embellit.

La prodigieuse végétation, qui drape comme un manteau de velours la Suède tout entière, ne s'arrête pas au seuil de la capitale. Elle y pénètre, elle la recouvre; mais, sous la main de l'homme qui s'applique à en élaguer ce qu'elle a de fruste et de sauvage, elle y prend, à la fois, plus de variété et plus d'éclat.

Les massifs qui ornent les pelouses des jardins publics sont disposés avec un goût qu'à Paris même on ne surpasse pas. Un art un peu compliqué préside à l'arrangement des corbeilles, où les fleurs, ici groupées en gerbes, là enroulées en festons, marient dans une harmonie savante leurs douces et pâles couleurs. On sent que les habitants de ce pays, que le soleil, pendant les deux tiers de l'année, éclaire d'une lueur avare, apprécient à leur juste valeur les charmes que la nature emprunte à sa présence, et ils ont pour ces produits délicats et parfumés du printemps une prédilection particulière. Il n'est pas jusqu'aux maisons les plus pauvres, derrière les fenêtres desquelles ne végètent quelques timides plantes, surveillées avec un soin jaloux et élevées à grand'peine, en de véritables serres chaudes.

Dès que l'été ramène les soirées plus tièdes et les crépuscules plus tardifs, les terrasses des cafés qui s'ouvrent sur les jardins publics se garnissent de consommateurs. C'est alors que le Djurgarden de Stockholm, à l'instar du bois de Boulogne de Paris, du Prater de Vienne, du Tivoli de Copenhague, s'emplit d'une foule bruyante et joyeuse, et qu'une sorte d'ivresse s'empare des cerveaux. Les punchs s'alignent sur les tables, et jusqu'à une heure avancée on savoure, au son des orchestres, aux parfums

alanguis des lilas et des aubépines, le breuvage capiteux dont tous les Suédois raffolent.

La température ne rend pas toujours possible ce délicieux passe-temps des soirs d'été. Qu'à cela ne tienne : une pensée prévoyante pourvoit à la sauvegarde du plaisir favori des habitants de la capitale, et ils n'ont qu'un mot à dire au garçon qui les sert, pour se faire apporter, en même temps que leur boisson préférée, une moelleuse couverture de laine qui les préserve de la fraîcheur.

Bien que cette précaution soit particulièrement utile aujourd'hui, à cause de l'humidité laissée dans le sol par une averse formidable qui s'est subitement abattue cet après-midi sur la ville, toutes les tables regorgent de consommateurs, et nul ne fait mine encore de vouloir rentrer. Il semble, au contraire, que la foule qui emplit les rues, d'ordinaire plus calmes, devienne d'instant en instant plus compacte. On prend d'assaut les voitures publiques, on s'entasse sur le pont des bateaux à vapeur affublés des noms poétiques de « *mouches* », de « *dryades* », de « *sirènes* », de « *demoiselles de mer* », qui desservent les différents points de la ville et de la banlieue. Que se passe-t-il, et quelle est donc la cause de cette liesse générale?

Que signifient les gracieux motifs de verdure qui tapissent les devantures de la plupart des boutiques, les décors de feuillage qui ornent les fiacres, les tramways, les moindres charrettes? Nous n'avons pas, il va sans dire, la fatuité de croire que nous soyons pour quelque chose dans cette joie et que le peuple de Stockholm prétende ainsi s'associer à l'hommage courtois de l'Association de la presse suédoise qui, à cette heure précisément, nous offre le pain et le sel, sous la forme d'un plantureux souper, dans les salons du café installé au rez-de-chaussée du nouvel Opéra. Nous constatons bien que la fourmilière humaine est autour de nous plus dense que partout

ailleurs ; mais le grandiose monument où nous sommes réunis a pour lui le mérite de son admirable situation en face du Palais royal, à l'angle du quai de Blasieholmshamn et de la place Gustave-Adolphe, c'est-à-dire au cœur même de la cité, et il n'est pas étonnant, dès lors, que la circulation y soit particulièrement animée. Nous supposons plutôt qu'il doit y avoir à l'Exposition quelque spectacle extraordinaire, et en voyant le flot des promeneurs se diriger de ce côté, nous ne doutons plus que nous n'ayons découvert le mot de l'énigme.

Il paraît cependant que nous nous sommes trompés et que ce débordement de gaieté est simplement motivé par la fête de saint Jean-Baptiste, qu'on célèbre justement aujourd'hui.

Cet anniversaire, qui ne ramène chez nous que l'échéance des loyers, et dont le retour par conséquent ne peut combler d'aise que les propriétaires, est pour les Suédois un jour de réjouissance nationale. Il ne faudrait pas croire que cette solennité, qui suspend toutes les affaires et arrête tous les travaux, soit entourée d'ailleurs du moindre appareil religieux, et que l'Eglise luthérienne s'y associe pour une part quelconque. Cet usage n'est autre chose, en réalité, qu'un vestige du paganisme, et le sentiment qui en assure le maintien est le même que celui qui poussait les premiers habitants de ces contrées à consacrer jadis, sous les berceaux de leurs antiques forêts, par des cérémonies publiques, la renaissance du printemps. Ce qu'on honore aujourd'hui comme autrefois, sans s'en rendre compte peut-être, c'est l'astre bienfaisant dont le réveil coïncide avec la réapparition des beaux jours, et qui tire de sa longue léthargie la nature engourdie par l'hiver.

Le caractère profane de cette fête du solstice d'été se manifeste et se perçoit très nettement à première vue. Il

suffit d'examiner les visages, pour se rendre compte qu'aucune idée pieuse ne sanctifie l'allégresse de ce peuple, et que la recherche du plaisir est sa seule préoccupation. Suivons, par exemple, le flot humain qui vient battre de ses remous le pied de la terrasse où nous achevons de déguster les liqueurs, et laissons-nous porter par le courant qui l'entraîne. Ce n'est pas au prêche, ce n'est même pas à l'Exposition qu'il va nous conduire; c'est au Djurgarden, c'est-à-dire au centre des divertissements de la capitale.

Il ne sera pas dit que j'aurai eu l'occasion d'assister à une réjouissance populaire et que je ne l'aurai pas saisie. Accompagné d'un ami que je décide à s'échapper avec moi, je prends donc, comme tout le monde, le chemin de cet immense jardin, qui occupe à lui seul la superficie de la plus orientale des îles comprises dans l'enceinte de Stockholm. L'animation commence à y être considérable, et nous aurions de la peine à trouver place dans les cafés et les restaurants, qui pourtant y abondent. Autour de la statue de Bellmann, le poète populaire dont chaque année au 26 juillet on commémore le souvenir toujours cher au cœur des patriotes suédois, des familles entières, installées aux tables d'une luxueuse brasserie, dégustent des bocks de bière et des verres de punch, en écoutant les airs variés exécutés par une musique militaire.

Plus nous avançons, plus l'affluence grandit. En continuant à marcher dans le sillage de ceux qui nous précèdent, nous arrivons bientôt par une série de chemins en spirale au *Skansen*, qui est, paraît-il, le point le plus élevé et aussi le plus intéressant de l'île. C'est là que se trouvent réunies les attractions d'ordre divers qui font le bonheur et la gloire des 275,000 habitants de Stockholm. Nous y pénétrons avec cette espèce de curiosité inquiète que provoque l'attente de merveilles trop vantées; mais

cette impatience est bien vite calmée. Il n'y a rien là qui sorte du programme vulgaire des fêtes foraines, telles que nous en voyons en France ou ailleurs, qui porte la marque du pays où nous sommes et nous en révèle un trait de mœurs particulier.

Il faut faire une exception pour les spécimens d'habitations suédoises qui y ont été rassemblés avec assez d'intelligence et de goût, pour les curieuses huttes notamment où vit, conformément à ses us traditionnels, toute une tribu de Lapons, peut-être même pour la collection zoologique qui y est exposée, encore qu'elle ne vaille à beaucoup près, ni celles de Berlin ou de Hambourg, ni même celle de notre Jardin des plantes de Paris. Quant à ces théâtres en plein vent, à ces jeux variés, à ces manèges de chevaux de bois, à ces baraques de planches et de toiles dans lesquelles des femmes géantes exhibent leurs formes monstrueuses; à ces tavernes mêmes d'où s'échappent par instants, au milieu de la fumée des pipes, les bouffées sonores exhalées par d'invisibles orchestres, le fameux Tivoli de Copenhague nous en a déjà présenté les spécimens les plus accomplis, sans que ce spectacle connu de longue date ait excité de notre part, on le comprend de reste, une bien vive admiration.

Nous nous laissons tenter cependant par l'affiche d'un café-concert dont le programme nous paraît pittoresque. Là encore, nous sommes déçus. Nous n'entendons, il va sans dire, pas un traître mot de toutes les chansons qui se débitent devant nous; mais aux gestes stéréotypés des artistes et aux rires bruyants et épais des auditeurs, nous comprenons qu'elles doivent être empruntées à ce répertoire, partout semblable à lui-même, qui forme le fonds commun et unique de tous les établissements de ce genre.

Faut-il que les hommes, toujours si avides de plaisirs

et si friands de nouveautés en cette matière, soient en réalité peu exigeants et peu inventifs, pour qu'on les retrouve partout s'amusant des mêmes puérilités?

Le Djurgarden de Stockholm n'est que la reproduction du Tivoli de Copenhague, qui est lui-même la copie du Prater de Vienne, lequel procède plus ou moins directement de l'Horloge ou de l'Eldorado de Paris. Il n'a ni moins de succès, ni moins de réputation que celui-ci ou celui-là. On a beau passer la frontière, on n'échappe pas à l'inepte couplet auquel s'attache la faveur passagère de la mode. A ce point de vue, l'expérience donne un démenti à Pascal : ce qui est vérité en deçà des Pyrénées reste vérité au delà même de la Baltique.

Aussi ne prolongeons-nous pas davantage notre séjour au Djurgarden, et n'attachons-nous qu'un coup d'œil distrait aux guirlandes de buis, élégamment tressées pourtant, que tendent, par-dessus les allées, de grands mâts pavoisés de drapeaux multicolores, aux cartouches garnis d'emblèmes et d'inscriptions, qui sont suspendus aux branches et que le vent balance de son souffle léger. Malgré le crépuscule persistant qui va sans doute en diminuer singulièrement l'éclat, on termine les apprêts du feu d'artifice et des illuminations qui doivent, tout à l'heure, embraser à l'improviste l'immense étendue du parc. Les couples des danseurs se rangent déjà sur la lisière du terre-plein aménagé pour le bal qui les emportera bientôt dans son tourbillon. Nous demeurons indifférents aux séduisantes promesses de cette partie du programme. Nous nous bornons à admirer, de la terrasse où nous sommes placés, le splendide panorama de Stockholm à demi noyée dans une brume encore lumineuse, et nous rentrons à l'hôtel.

*
* *

25 *juin*. — La séance d'ouverture de notre Congrès, qui a eu lieu ce matin, a été marquée par un incident que nous étions fort loin de prévoir et qui défraye naturellement toutes nos conversations. Il était neuf heures; nous étions réunis dans la grande salle du Palais de la noblesse, que le gouvernement, avec une extrême obligeance, a daigné mettre à notre disposition, et notre bureau achevait de se constituer, quand soudain un carrosse armorié s'arrête à la porte. Deux hommes de haute stature en descendent, l'un encore vigoureux et droit, malgré sa barbe et ses cheveux blancs, la démarche alerte, les traits empreints à la fois de beaucoup de dignité et de douceur, l'autre plus jeune d'une trentaine d'années, à la tournure svelte et distinguée, à la chevelure noire, au visage encadré d'une barbe brune, à qui son lorgnon donne l'air grave, presque sévère d'un professeur plutôt que d'un soldat! C'est le roi qui vient, accompagné du prince héritier, nous faire en personne l'honneur d'inaugurer nos travaux.

La cérémonie s'accomplit très simplement, avec le dédain de tout faste et de tout apparat auquel se complaît ce monarque aussi libéral qu'éclairé : elle n'en revêt pas moins un caractère d'incontestable solennité dans cette enceinte auguste que décorent les blasons de toute l'aristocratie suédoise. Nordenskjold, l'illustre savant, le glorieux devancier de Nansen, nous adresse d'abord quelques paroles pour nous souhaiter la bienvenue. Puis Sa Majesté Oscar II lui succède. Il nous dit le plaisir qu'il éprouve, ainsi que son fils, à nous recevoir dans sa capi-

tale, à nous ouvrir ses palais, à nous offrir l'hospitalité du pays qu'il gouverne, et qu'il se félicite de pouvoir proclamer un des plus libres de l'Europe. Il nous dit surtout l'espoir qu'il nourrit de voir la paix du monde sortir affermie des conciliabules auxquels vont prendre part, en nos personnes, les représentants de l'opinion publique universelle, et il nous affirme que nous pouvons compter sur son concours le plus absolu, pour nous seconder dans cette voie.

De longs applaudissements saluent ce discours, que le roi a prononcé dans le français le plus pur, et dont l'accent de cordiale sincérité nous a profondément émus. Nous sommes tous debout, acclamant, chacun dans notre langue, le magnanime souverain dont la présence parmi nous constitue le plus significatif hommage qui ait jamais été rendu à notre profession. Bientôt, gagné par la chaleur communicative de nos vivats, il consent à ce que la barrière de respect qui nous tient à distance s'abaisse devant nous. Visiblement heureux de témoignages de sympathie dont il sent toute la spontanéité, il s'avance dans nos rangs, serrant les mains qui se tendent vers la sienne, répondant par un mot aimable à chacune des démonstrations dont il est l'objet, et c'est escorté, presque porté par nous, qu'il gagne la sortie.

Le départ du roi ne met pas, bien entendu, fin à la réunion. Malgré que la majorité de la brillante assistance qui avait été conviée à y assister se soit retirée à sa suite, la séance continue ; mais elle perd dès à présent toute espèce d'intérêt pour d'autres que pour les initiés, et, comme je ne suis pas chargé de dresser le procès-verbal des travaux du Congrès, je me dispense naturellement d'entrer dans l'examen des questions d'ordre tout à fait spécial qui doivent y être débattues.

Tout en m'efforçant de prendre la part la plus utile, la

plus active possible à des discussions qui ne me laissent pas indifférent, je me préoccupe aussi, il va sans dire, de parcourir un peu en détail la ville où les circonstances m'ont amené, et je commence tout de suite à mettre à profit une partie du temps qui nous a été accordé pour déjeuner, en allant visiter l'église de Riddarholm, située tout justement, à deux pas de l'endroit où nous siégeons, sur une petite île contiguë à celle que domine le Palais royal.

Ce monument, dont la nef de briques, surmontée d'une flèche en fonte ajourée, ne présente au point de vue architectural aucune particularité bien remarquable, est le Westminster de la Suède. Un certain nombre de souverains y sont ensevelis, et, parmi eux, tous les princes de la lignée de Bernadotte. L'ancien maréchal de France, qu'une extraordinaire fortune avait placé sur le trône de Gustave-Adolphe, s'y est fait tailler un cénotaphe en porphyre rouge, d'une simplicité grandiose, rappelant beaucoup, par sa forme et sa disposition, le tombeau de Napoléon aux Invalides. Il repose seul dans une des chapelles latérales de l'église, que quelques marches élèvent au-dessus du niveau de la nef, et dont le sous-sol a été converti en une sorte de crypte renfermant les dépouilles de ses parents.

Une dizaine de cercueils déjà sont rangés dans ce caveau, recouverts de riches housses en velours bleu ou cramoisi semé de couronnes royales, et enrichis d'ornements en bronze doré. Sur chacun d'eux s'épanouit une gerbe de fleurs qu'une main fidèle prend soin de renouveler tous les jours, témoignant ainsi du culte particulier et de l'affectueux souvenir qu'on garde ici, même après leur mort, pour ceux qu'on a honorés et aimés.

En face et à côté de Bernadotte sont enterrés, d'abord Gustave-Adolphe, dont les splendides trophées, conquis au

cours de la guerre de Trente ans, racontent la fortune éphémère mais brillante ; puis Charles XII, qu'accompagnent, lui aussi, dans la mort les drapeaux rapportés de Narva, témoins glorieux d'une vie dont ils proclament à la fois l'éclat par leur nombre, le néant par la poussière qui les recouvre et les ronge peu à peu.

Tout auprès de ces chapelles funéraires, il en est une autre qui est également consacrée à de grands souvenirs historiques et sur les murs de laquelle on peut lire la liste de tous les chevaliers de l'ordre des Séraphins, le premier de la Suède par le rang et par la date. Les noms les plus fameux et les plus retentissants de l'Europe y figurent, accolés aux plus riches et aux plus rutilants blasons. Parmi eux, il en est un cependant dont l'écusson demeuré vierge fait une tache blanche, comme le médaillon de Marino Faliero au milieu des portraits des doges vénitiens dans le palais de Saint-Marc : c'est celui de M. Jules Grévy, président de la République française, qui se trouve placé immédiatement à côté de celui du prince de Galles.

En appelant à siéger au sein de cette phalange d'élite le chef du plus grand État démocratique de l'Europe, le roi Oscar II a-t-il voulu honorer simplement le pays qui fut le berceau des ancêtres, ou bien est-ce par une dédaigneuse raillerie à l'égard de ces vestiges surannés du passé, qu'on appelle les ordres de chevalerie, que ce roi plébéien s'est plu à donner pour collègue aux plus hautains et aux plus exclusifs de ses gentilshommes le modeste avocat devenu, par un caprice du sort, l'égal des souverains ? Toujours est-il que cet écusson muet, souligné de ces simples mots : *Jules Grévy, Fransk Republikens président, utn. D.* 1 *juin* 1882. — *dot. D.* 9 *sept.* 1891, produit avec ses voisins un contraste d'un singulier effet.

Le rapide coup d'œil que je viens de donner à Riddarholm est malheureusement la seule concession que je puisse me

permettre de faire pour aujourd'hui à mes instincts de flâneur et de curieux, car il est près de quatre heures, et la tyrannie du programme va me ressaisir. Nous sommes invités, au sortir de notre séance plénière, à une représentation de natation, un spectacle qu'entre parenthèses on serait peut-être tenté, au premier abord, de considérer comme un peu bien osé, puisqu'il doit y figurer des individus des deux sexes, mais qui en réalité ne saurait choquer personne dans ce pays où l'on peut se permettre impunément de bien autres hardiesses, et où il est possible notamment de laisser faire par des femmes le service des établissements de bains, sans qu'il en résulte jamais le moindre outrage à la morale. Presque immédiatement après nous devons nous rendre à un repas, précédé d'une soirée musicale, qui nous est offert par la municipalité. Nous sommes donc, on le voit, traités en véritables souverains ; c'est-à-dire que notre ordre du jour est réglé de façon à ne pas nous laisser une minute inoccupés.

Il se trouve naturellement parmi nous des esprits chagrins, pour déclarer excessive cette succession presque ininterrompue de pompes et de spectacles officiels ; mais pour être sincères, ils sont tous les premiers obligés de reconnaître l'excellence et la pureté des intentions qui ont inspiré la rédaction d'un tel programme, l'incroyable munificence qui en a réglé l'appareil, et surtout la chaude cordialité que nos hôtes se sont appliqués, dès le premier jour, à apporter dans nos communes relations. Encore ne pouvons-nous par là que faiblement juger, paraît-il, de la manière dont ils entendent et pratiquent l'hospitalité. Un fort aimable Français qui depuis nombre d'années dirige ici l'agence télégraphique suédoise, et dont nous avons largement mis à contribution, les uns et les autres, la précieuse expérience et la complaisance inépuisable, M Schulthess, me déclarait positivement, un jour, que si

les circonstances n'avaient pas voulu que notre Congrès se réunît en plein été, c'est-à-dire au moment où tout le monde est déjà parti pour la campagne, jamais les habitants de Stockholm n'auraient souffert que nous fussions logés à l'hôtel, qu'ils nous auraient ouvert à deux battants les portes de leurs propres demeures, et qu'ils auraient tenu à honneur de nous admettre à l'intimité de leur foyer, au partage de leur vie familiale.

Voilà une idée qui ne nous serait pas venue, à nous qui sommes en France si passionnément, si égoïstement épris de nos aises, qui, même quand nous leur faisons la politesse de les attirer sous notre toit, redoutons tant de voir nos amis troubler notre quiétude et pénétrer dans le secret de notre existence ! Elle s'était tout naturellement, au contraire, présentée à l'esprit des Suédois. Différents de nous, qui ne sommes après tout, de par notre origine latine, que des Méridionaux prodigues de démonstrations plus bruyantes que sincères, ils ne s'en tiennent pas, envers celui qu'ils prétendent honorer, aux vaines formules d'une civilité qu'on a raison de qualifier de puérile ; ils sont convaincus que le plus réel témoignage de considération qu'ils puissent lui donner consiste à le traiter comme un des leurs, et ils lui font, sans hésiter, une place parmi eux.

En usant des mêmes égards envers nous, ils n'auraient probablement pas cru se départir de la ligne de conduite adoptée par la plupart des autres peuples, par l'Oriental, notamment, dont le dévouement va jusqu'à une sorte de respect religieux pour la personne de l'homme qui frappe à sa porte ; par l'Espagnol ou l'Écossais, dont on connaît la loyauté scrupuleuse, le désintéressement légendaire, vis-à-vis de l'étranger auquel il donne asile ; par le Russe, dont l'accueil généreux, exempt de contrainte, est marqué au coin d'une si franche et si particulière bonhomie ; par l'Anglais même, dont la morgue hautaine se change si vite, pour

ceux auxquels il fait l'honneur de les introduire dans son *home*, en affectueuse et communicative confiance. Du moment que des circonstances impérieuses les privaient du plaisir de nous recevoir chez eux, ils ont voulu, du moins, donner le plus d'éclat possible à leurs réceptions officielles, et voilà pourquoi quelques-uns d'entre nous, ceux qui sont affligés de maladies d'estomac, se plaignent de succomber sous le faix des lunchs, des banquets, des festivals de toute sorte.

Ce soir, je l'ai dit, c'est la ville de Stockholm qui nous héberge, et elle a organisé, à cette occasion, dans les luxueux salons du café Berns, le plus splendide gala qui se puisse imaginer. Le cadre d'abord est superbe, et je ne sache pas qu'il existe à Paris, dans aucun établissement de ce genre, rien de pareil, pour la grandeur des proportions aussi bien que pour la richesse du décor, à la salle immense, dorée et peinte comme un foyer de théâtre, où nous avons été convoqués ; mais le programme lui-même en est plus admirable encore. Toute la bonne société de la capitale y a été invitée avec nous, et nous sommes là plus d'un millier, soit au pied de l'estrade où les artistes de l'Opéra royal interprètent, avec beaucoup d'art, des fragments d'œuvres lyriques empruntés au répertoire des principales nations représentées au sein du Congrès, soit autour des tables où s'entassent, arrosées par les vins des meilleurs crus de France, une telle variété de victuailles succulentes et rares que la plume d'un Rabelais serait seule capable d'en dresser la liste.

Au dessert, le baron Tamm, grand gouverneur de Stockholm, se lève et en termes chaleureux, que soulignent encore l'énergie martiale de sa voix et la rondeur toute militaire de sa tournure, il porte la santé des délégués de la presse des deux mondes. Aux vœux flatteurs qu'il nous exprime, Victor Taunay, notre confrère de la *Gazette de*

France, répond au nom de notre bureau central, dont il est le secrétaire, Victor Taunay, l'intendant général de l'armée pacifique que nous formons, le véritable chef de notre caravane, dont il a presque seul assumé l'organisation et dont il est presque seul à maintenir la fragile cohésion par son invraisemblable patience, par son inaltérable courtoisie, par sa constante bonne humeur, Victor Taunay, qui ne se contente pas d'être le meilleur, le plus actif, le plus obligeant des hommes, mais qui est encore le plus extraordinaire, le plus merveilleux des improvisateurs, et qui est toujours prêt à adresser à n'importe qui, dans n'importe quelle circonstance, un discours toujours plein de tact, d'éloquence et d'esprit.

Lui aussi, il vibre, il vibre comme son interlocuteur, comme tous ceux qui l'écoutent, et de la coupe de champagne qu'il brandit au-dessus de sa tête il laisse déborder un flux de paroles brûlantes où il célèbre l'hospitalité royale de Stockholm, et atteste l'éternel souvenir que nous en emporterons. Puis, la salle se vide, et nous nous répandons sur la terrasse qui borde tout un côté du joli parc planté autour de la statue de Berzélius, salués par l'orchestre qui est installé maintenant à l'extérieur du café et qui exécute, à notre intention, les airs nationaux de chacun des pays auxquels nous appartenons. Aux hymnes suédois et norvégien, à notre entraînante *Marseillaise*, à la *Brabançonne* belge, succèdent l'hymne allemand, la fameuse *Wacht am Rhein*, au rythme pesant et belliqueux, l'hymne autrichien, un chant large et religieux de Haydn, les hymnes américain et espagnol, l'hymne hongrois, plus connu sous le nom de *Marche de Rakoczy* et popularisé par l'heureuse adaptation que Berlioz en a faite à sa *Damnation de Faust*, l'hymne italien, sautillant comme une polka, l'hymne portugais, enfin l'hymne russe, aussi populaire chez nous que le nôtre propre.

Des hurrahs frénétiques accueillent chacun de ces morceaux, que nous écoutons pour la plupart debout et tête nue; on les applaudit, on les redemande, on veut les entendre encore, et trois fois, quatre fois de suite, l'orchestre, non moins infatigable que docile, les reprend aux applaudissements de la foule qui l'environne. C'est une minute unique, trop brève, hélas! mais inoubliable, où tous, abdiquant leurs préférences, j'allais presque dire leurs préjugés, fraternisent dans une seule et commune pensée.

Pour un instant, le vœu que formulait le roi, à l'ouverture de notre Congrès, se trouve réalisé : tous les cœurs battent à l'unisson. Non seulement la barrière des opinions opposées a disparu entre gens du même pays, mais toutes les frontières, y compris celles qui paraissaient plus hautes, plus infranchissables que les Alpes ou les Pyrénées, se sont abattues également. Nous avons oublié tout ce qui divise, pour ne nous souvenir que de ce qui réunit. Un sentiment de cordialité et de confiance, que je vois poindre pour la première fois, nous a tous rapprochés ce soir, sans distinction de partis, sans acception de races; noble et réconfortant spectacle qui me comble, pour ma part, d'une joie profonde, et dans lequel je me surprends à entrevoir tout à coup l'image abrégée, le symbole prophétique de l'humanité de demain. En considérant avec quelle facilité s'est opérée, dans notre cercle restreint, la fusion d'éléments si divers, je songe au peu d'efforts qu'il faudrait peut-être pour apaiser entre les peuples les haines qui les ruinent et les déshonorent, et tandis que, par un commentaire bien inattendu des réflexions qui m'assiègent, la musique d'un régiment de bersagliers italiens, qu'une bizarre coïncidence a, je ne sais comment, amenée à Stockholm, nous fait la surprise d'attaquer tout à coup la *Marseillaise*, je rêve malgré moi d'un temps meilleur et

plus heureux que le nôtre, où l'Europe assagie réservera toutes ses ressources et toutes ses forces aux travaux utiles et féconds de la paix.

*
* *

26 *juin*. — Malgré l'heure avancée à laquelle nous avons ce matin levé la séance, je crois que j'aurai le temps de compléter tout de même le programme de mes visites aux monuments de Stockholm, et je me décide aujourd'hui pour le Palais royal et le Musée du Nord.

Je n'ai que quelques pas à faire pour gagner, au sortir du Palais de la noblesse, la majestueuse rampe des Lions, « Lejonbacken », qui conduit à la porte principale du premier de ces édifices. En l'absence du roi, qui réside actuellement, comme chaque année à pareille époque, à Drottningholm, aux environs de sa capitale, les appartements demeurent visibles pour le public : j'ai donc toute facilité pour me faire ouvrir les portes du château.

L'extérieur, à vrai dire, n'en est pas très encourageant. Commencé en 1697, sur les plans de l'architecte suédois Nicodème Tessin, terminé seulement soixante ans plus tard, il appartient bien, par son style prétentieux et vide, à ce dix-huitième siècle si généralement pauvre en œuvres d'art. Il faut pourtant reconnaître un mérite à ce vaste dé cubique de cent vingt mètres de côté environ, lourd, massif et banal, qui ressemble beaucoup plus à une caserne qu'à une habitation princière : c'est le plus beau, on peut même dire le seul monument de Stockholm. A ce titre déjà, il vaut la peine qu'on s'y s'arrête : il possède encore un autre attrait à mes yeux. Quelque sincèrement démocrate, d'une part, qu'on soit par goût et par éduca-

tion, à quelque mince appareil que le progrès des idées ait réduit, d'autre part, la dignité souveraine, on est toujours un peu curieux de ce qui touche la personne des rois, et comme le monarque qui habite derrière ces murs a du sang français dans les veines, je ne suis que plus désireux de surprendre son intimité.

Quelque intéressantes qu'elles soient à ce point de vue et aussi en elles-mêmes, je ne décrirai point une à une, il va sans dire, les très vastes et très nombreuses salles qui se succèdent à l'intérieur de l'immense quadrilatère où je suis introduit. Cette tâche fastidieuse ressort du domaine de Baedeker, qui s'en est acquitté du reste de main de maître, et auquel on peut se référer en toute sécurité. Je me borne à constater que les dimensions des pièces sont imposantes, que le mobilier en est luxeux, et que tout y est en parfait état de conservation et d'entretien.

Le portrait de Bernadotte, le fondateur de la dynastie actuelle, s'étale naturellement avec une certaine profusion sur les murs; il y figure dans les poses et sous les costumes les plus différents. Ici, il est peint en pied, en grande tenue de maréchal de Suède, revêtu du pantalon et du dolman bleu foncé soutaché d'or, la main appuyée sur une table qui supporte le sceptre et le diadème. Là, il est représenté en empereur romain, simplement sculpté en buste, tout pareil, avec sa figure imberbe, sa chevelure frisée, son profil anguleux de médaille, à quelqu'un des Césars qui ornent la galerie du musée du Capitole, à Rome. La reine Hortense et l'impératrice Joséphine, exécutées par David, font pendant à un Napoléon Ier dont l'image dut plus d'une fois évoquer, dans le cœur de celle qui avait cru un jour conquérir la main du lieutenant Bonaparte, les souvenirs à la fois douloureux et doux d'un roman de jeunesse qu'elle n'oublia jamais.

Partout, sur les étagères, sur les consoles, dans les

vitrines, de fines porcelaines, d'exquis biscuits de Sèvres, dons précieux de la cour des Tuileries, projettent leurs délicates silhouettes sur les murailles tendues de magnifiques tapisseries des Gobelins, auxquelles s'assortissent les riches étoffes des sièges et des draperies.

A côté de ces objets d'art, tous ou presque tous de provenance française, et anciens pour la plupart, il en est d'autres plus modernes qui décèlent la présence d'êtres vivants dans ce gigantesque édifice et qui, tout en jurant un peu avec ce cadre déjà archaïque, le rajeunissent pourtant : des lampes Hinks coiffées de larges abat-jour de soie aux couleurs tendres, des albums de photographies, des jouets d'enfant négligemment abandonnés dans un coin par le caprice de celui qui sera peut-être demain le souverain de la Suède, des ouvrages de broderie commencés par la main de fée de quelque princesse de la famille royale, des esquisses ou même des tableaux complets, où se reconnaît le talent exercé du quatrième fils du roi, de ce prince Eugène qu'une irrésistible vocation a poussé vers la peinture, et que connaissent bien les familiers des ateliers parisiens.

Dans le fumoir, où flotte encore depuis la soirée de la veille l'odeur âcre des cigares, un volume, dont le titre en français se détache sur le fond jaune de la couverture, attire mes regards. Je m'approche et je lis : « *Gambetta, souvenirs historiques*, par Albert Tournier. » Voilà un drôle de livre de chevet pour un souverain ! Mais n'est-il pas naturel que le petit-fils du glorieux soldat que la victoire avait ceint de la couronne s'intéresse au plébéien issu de la même race, presque de la même province que lui, à qui des événements sans précédent ont remis un jour les destinées de la France? Comment s'étonner, du reste, d'une telle preuve d'indépendance d'esprit et d'élévation de caractère de la part d'un prince dont les sujets ont

coutume, par manière de plaisanterie, de déclarer que si jamais une révolution impossible à prévoir venait à renverser le trône, ils s'empresseraient de l'élire président de la République?

Les salons succèdent aux salons, les salles de fêtes aux salles de festins. Après la grande galerie, imitée de celle de Versailles, dont notre compatriote Jacques Fouquet a peint les portes et les plafonds, j'en trouve une autre, que ses parois revêtues de plaques de stuc étincelantes ont fait surnommer la « mer Blanche », et dans laquelle se donnent les grands bals de la cour.

Onze heures sonnent au moment où j'arrive au terme de cette longue visite. C'est alors autour de moi un carillon que semblent répéter des multitudes d'échos. Toutes les horloges du palais, réglées avec une précision qui fait honneur à la science et à la conscience de leur horloger, s'ébranlent à la fois, et de toutes parts, par toutes les portes, m'arrive le bruit de leurs timbres frappés en même temps. De ma vie je n'ai vu réunie une telle quantité de ces instruments. S'il est vrai partout, comme au delà de l'Atlantique, que le temps soit de l'argent, on doit réaliser ici de fameuses économies, car nulle part on n'est mieux à même de le mesurer.

Je croise en descendant le grand escalier une forte caravane de Dalécarliens, conduite par un pasteur, et comprenant des gens de tous les âges, des jeunes hommes, des jeunes filles, des vieillards courbés par le poids des années. C'est toute une paroisse, je pense, qui s'est mobilisée et qui consacre les ressources mises en commun à une tournée dans la capitale.

Le sexe fort n'est pas très élégant dans sa mise; mais il n'est personne qui ne porte le costume national, ce qui relève d'un cachet un peu pittoresque la pauvreté du vêtement. Coiffés d'un chapeau de feutre noir à larges ailes,

qu'ils enfoncent en arrière du front, chaussés de solides souliers, enveloppés comme dans un sac dans une longue lévite sans col, en drap gros bleu, garnie de lisérés rouges, la plupart des hommes portent la culotte courte, en peau de renne ou en étoffe grossière, attachée au genou, au-dessus du bas de laine épaisse ou de bure, par des lacets de pourpre ornés de pompons de même nuance. Quelques-uns sont affublés en outre d'un large tablier de cuir fauve descendant jusqu'à mi-jambe.

Les femmes ne sont pas jolies; mais la fraîcheur de leur teint, la douceur de leurs yeux bleus, la couleur dorée de leurs cheveux leur prêtent un certain charme ingénu qui ne manque pas de grâce. Leur coiffure se compose d'un petit bonnet en étoffe rouge posé sur la partie postérieure de la tête, qui ne laisse apparaître que les oreilles et les bandeaux plats de la chevelure. Leur taille, serrée par une jupe courte de couleur éclatante que cache, sur le devant, un élégant tablier, est emprisonnée dans un corsage richement orné de broderies, sur lequel croise un fichu noué derrière le dos, et que recouvrent encore des colliers de perles étincelantes, mais dépourvues, je crois, de toute espèce de valeur.

Tous s'en vont à la file, par les chambres et les galeries somptueuses, impassibles et silencieux, sans trop de timidité, sans trop d'étonnement non plus, devant les richesses ignorées exposées à leurs regards.

Je serais curieux de les suivre et de les observer un moment; malheureusement l'heure me presse et m'oblige à renoncer à mes projets d'étude psychologique. Il me reste encore à accomplir la moitié de la tâche que je me suis imposée aujourd'hui. Je saute bien vite dans un des petits bacs à vapeur qui font incessamment la navette d'une rive à l'autre, et comme la distance n'est pas longue, je me trouve en un clin d'œil transporté au seuil même du Musée national.

Il y a des choses fort intéressantes dans ce vaste et beau bâtiment, admirablement situé sur le quai, à l'extrémité d'une sorte de presqu'île, au milieu d'un square qui en dégage les lignes élégantes.

Je n'insiste pas sur les collections d'antiquités du Nord qui y sont renfermées, et que j'ai déjà décrites autrefois dans mon voyage *Au pays d'Hamlet*, en parlant des galeries de Copenhague. Toute l'histoire des peuples qui ont foulé la terre scandinave, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes, Finnois, Celtes, Romains et Goths, est longuement racontée, ici comme là-bas, dans les armes, les bijoux, les ustensiles de tout genre que d'incessantes fouilles en ont extraits. Pointes de lances ou de flèches de l'âge de pierre, grossièrement taillées dans le silex par la main malhabile encore des premiers hommes, vases, épées, haches, boucliers de l'âge de bronze, statuettes, fibules, colliers et parures de l'âge de fer, tous les vestiges déposés dans les couches du sol par les diverses civilisations qui s'y sont succédé, se retrouvent, rangés dans le même ordre méthodique, sur les rayons des vitrines. Bornons-nous à admirer le soin minutieux qui a présidé dans l'une et l'autre ville au classement de ces inestimables trésors, et passons.

La galerie des Beaux-Arts, qui fait suite au musée historique, contient également un certain nombre d'objets de valeur. Parmi les plus importants il faut citer d'abord la série des triptyques en bois sculpté, dérobés aux églises catholiques, à l'époque de la Renaissance, et uniformément empreints de ce mélange de mysticisme et de prosaïsme qui caractérise les produits artistiques des peuples du centre de l'Europe, depuis les Flandres jusqu'aux frontières russes. Les salles du premier étage, consacrées à la céramique et au mobilier, renferment de très belles faïences françaises, suédoises ou hollandaises, des porce-

laines provenant des manufactures de Sèvres, de Dresde et de Copenhague, de riches bahuts, de magnifiques armoires d'ébène, de fabrication allemande ou italienne. La peinture enfin y est honorablement représentée par de bonnes toiles empruntées aux principales écoles et signées des noms de Cranach, de Quentin Metsys, de Rubens, de Ruisdaël, de van Ostade. Il n'existe peut-être même nulle part, en dehors de Paris, un choix meilleur et plus considérable de tableaux de l'école française du dix-huitième siècle, et j'ai vu là, notamment, un *Triomphe de Galatée* qui peut à bon droit passer pour le chef-d'œuvre de Boucher.

Mais à Stockholm, comme à Copenhague, c'est la sculpture qui prime tout le reste. Il serait injuste de refuser un coup d'œil aux œuvres des peintres scandinaves contemporains; aux paysages de Wahlberg, aux scènes mythologiques ou historiques de Blommer, de Kronberg, de Malmström, aux sujets de genre de Tidemand. On est pourtant contraint de reconnaître que la note personnelle fait défaut à la plupart de ces artistes, et que leur talent se ressent de l'influence des procédés de l'Allemagne ou de la France, où s'est faite leur éducation.

La statuaire, par contre, a trouvé son rénovateur en la personne de Sergel, le Thorvaldsen suédois. Comme l'illustre auteur du *Lion de Lucerne*, qu'il a du reste précédé de peu, le grand sculpteur a eu l'instinct, la divination de l'art antique et la pensée d'y puiser une inspiration nouvelle.

C'est lui qui, en épurant à cette source le goût malsain de son époque, a donné le premier le signal de la magnifique renaissance que Thorvaldsen devait avoir l'honneur d'achever et la gloire de personnifier en lui. Son nom est demeuré moins célèbre que celui de son éminent contemporain ; ses œuvres n'en ont pas moins de valeur, et quand

on compare, par exemple, son groupe magnifique de l'*Amour et Psyché*, qui orne l'une des salles du musée, avec l'admirable trésor de la sculpture antique, à côté duquel on l'a placé et qui s'appelle l'*Endymion endormi*, on ne sait auquel des deux attribuer la préférence. Loin de nuire à l'œuvre du sculpteur moderne, un tel voisinage n'en met que mieux en relief l'admirable pureté de lignes, la plastique gracieuse et simple. L'idée de ce rapprochement a peut-être été inspirée aux Suédois par un sentiment de vanité patriotique. Ils ont peut-être entendu, en démontrant par là qu'il n'était inférieur à personne, rehausser le mérite de leur compatriote. Ils ne pouvaient rendre, en effet, à son talent un plus complet et plus éloquent hommage.

La caravane de Dalécarliens que j'avais rencontrée tout à l'heure, en visitant le palais du roi, vient de faire à son tour son apparition dans les galeries du musée. Quelle impression ces êtres naïfs et frustes ressentent-ils en face de ces manifestations d'âmes plus compliquées et plus raffinées que les leurs? Le pasteur qui les guide, et qui leur indique au fur et à mesure le sujet de chaque tableau, de chaque statue, essaye sans doute d'éveiller en eux les premières lueurs du sentiment esthétique. Mais il est impossible de savoir s'il y réussit, et sur leurs visages impassibles qu'aucun reflet n'illumine, je ne parviens pas, pour ma part, à voir transparaître la pensée.

L'occasion ne m'est donc cette fois pas plus propice que l'autre. Je n'ai plus du reste en ce moment ni le désir, ni le loisir de pousser bien loin mes investigations. J'ai dit hier que tout le monde se disputait le plaisir de faire fête à la caravane internationale. Aujourd'hui nous sommes les hôtes du Comité de direction de l'Exposition. Puisqu'on nous rend des honneurs presque royaux, c'est bien le moins que nous ayons la politesse des rois : il faut donc

me hâter, pour ne pas m'exposer à me mettre en retard.

L'exactitude est, dans la circonstance présente, une vertu d'autant plus nécessaire, que le banquet qui nous est offert ce soir doit être présidé par le prince héritier, sous la haute direction de qui est placé le Comité central de l'Exposition, et qu'il serait de la dernière inconvenance de le faire attendre. Aussi les retardataires généralement les plus endurcis ont-ils fait un puissant effort sur eux-mêmes, et à l'heure fixée, personne ne manque à l'appel.

Pour ce festin solennel le couvert a été dressé dans le plus beau et le plus réputé des restaurants de la capitale, chez Hasselbacken, un émule de notre Ledoyen, dont le vaste établissement, étagé en pente douce, au milieu d'un parterre de fleurs, sur les collines boisées du Djurgärden, cumule le double avantage d'une excellente cuisine et d'un admirable point de vue sur Stockholm. Je n'insiste pas, parce que ces détails finiraient par être fastidieux, sur le brillant coup d'œil que présente la salle où le dîner est servi, sur l'heureux effet produit par les trophées de drapeaux multicolores et de cartouches allégoriques qui la décorent, sur la qualité des mets, sur la gaieté des convives. Je n'essaye même pas de reproduire, quoiqu'ils aient été fort applaudis, les toasts échangés entre Claretie et le futur roi de Suède : tout cela n'est, paraît-il, qu'un préambule.

Il aurait suffi, sans doute, pour nous laisser de cette fête une ineffaçable impression, de la présence à nos côtés de ce prince que l'autre jour, à la séance d'ouverture de notre Congrès, j'avais jugé un peu froid, et qui, par la grâce à la fois simple et digne avec laquelle, au sortir de table, il se laisse entourer et aborder par nous, se révèle au contraire comme le plus affable des hommes. Mais le Comité de l'Exposition prétend bien ne pas nous laisser

partir sans nous faire les honneurs de son domaine propre. En son nom, M. Schulthess, qui est toujours le héros et qui, à l'occasion, s'improvise volontiers aussi le héraut de nos réunions, nous annonce de sa voix sonore le programme des réjouissances qui nous y attendent : « Ne vous laissez pas hypnotiser par les séductions de « l'heure présente, nous dit-il, en voyant que nous ne nous « arrachons qu'avec peine à la contemplation du splendide « horizon qui se déploie devant nous et qui, sous les feux « du soir, ruisselle d'azur et d'or. Le passé n'est point « non plus sans attraits. Après avoir admiré la ville d'au- « jourd'hui, venez faire un tour avec nous dans la ville « d'autrefois : en route pour le vieux Stockholm ! »

Et sous la conduite de ce persuasif cicerone, nous partons en effet pour le vieux Stockholm, qui n'est, on le devine, qu'une fantaisie archéologique créée de toutes pièces pour les besoins de l'Exposition, une reconstitution artificielle opérée sur le modèle de cet ancien quartier de la Bastille qui fut, je crois, le premier exemple d'une entreprise de ce genre, et qui eut tant de succès à Paris en 1889.

Je ne prétends pas pourtant que nous y soyons déçus. Pour n'être plus inédite, l'idée de ressusciter dans un cadre aussi exact que possible le seizième siècle suédois n'en était, à coup sûr, pas moins intéressante, et il faut reconnaître qu'elle a été très heureusement réalisée par la collaboration d'un artiste et d'un savant doués tous deux d'un égal mérite, de l'architecte Lillejegvist et du professeur Hildebrand. N'étaient les habits disgracieux et les hideux chapeaux que nous portons, et qui ne nous rappellent que trop notre siècle étriqué, nous aurions vraiment, après avoir franchi le pont-levis de la cité en miniature, l'illusion de nous trouver transportés au sein d'une autre époque, tant on a mis de soin et de minutie à

reproduire dans l'architecture des bâtiments, dans la disposition et l'ornementation intérieure des appartements, jusque dans les vêtements de ceux qui les habitent, le style et la physionomie du temps auquel ils correspondent. Rien notamment n'est plus pittoresque, à ce point de vue, que la grande place du Stortorg, pour l'appeler par son nom, avec son pilori destiné à l'exhibition publique des criminels et la rangée circulaire de ses curieux édifices, qui font involontairement songer aux maisons des corporations de Bruxelles.

Ce qui prouve bien d'ailleurs que nous avons dû subir un fort retour en arrière, que nous avons été réellement ramenés à l'ère classique des larges beuveries et des franches lippées, aux jours heureux où les lois répressives de l'alcoolisme n'étaient pas inventées, c'est qu'à peine après avoir dépassé l'enceinte des remparts, nous nous sommes rencontrés avec d'immenses tables chargées de verres et de flacons, de tonneaux de bière et de bols de punch, servies par d'accortes filles qui portent avec crânerie les costumes des diverses provinces de la Suède, et qui paraissent fort bien conservées, ma foi, nonobstant l'âge respectable révélé par la tournure caduque de leur mise. Nous assistons, dans des tavernes d'apparence très vieille, à des danses dont la mode s'est perdue; nous écoutons, l'oreille et l'esprit charmés, des chansons populaires empruntées à tous les pays, qu'interprète, en s'accompagnant sur le luth, un diseur exquis qui s'appelle Sven Scholander; nous suivons avec un intérêt des plus vifs, bien que notre ignorance de la langue nous en fasse perdre une bonne partie, des représentations dramatiques dont les sujets ne sont empruntés, j'imagine, ni à Ibsen, ni à Björnson, et dont l'action très simple en même temps que très saisissante ferait songer plutôt à quelque Shakespeare inconnu. Bref, nous vivons toute la soirée

dans la demi-inconscience d'un rêve qui nous promènerait au travers d'un peuple mort depuis longtemps, mais ressuscité tout d'un coup par la baguette d'une fée, et nous ne reprenons conscience de la réalité qu'à l'heure, plus paradoxale encore que tout le reste, où l'aube qui blanchit le ciel nous invite à aller nous coucher, c'est-à-dire à minuit.

*
* *

27 *juin*. — Notre Congrès chôme, aujourd'hui dimanche, mais non point le comité de la presse suédoise, qui s'est érigé en surintendant de nos plaisirs. Il a même combiné, à notre adresse, un projet de réjouissances variées qui comporte une promenade en bateau dans le Skärgaarden, littéralement dans le jardin d'îles qui environne Stockholm, un dîner à Saltsjöbaden, la plus fréquentée des stations balnéaires des environs, une représentation de gala à l'Opéra, que sais-je encore? Seulement il est convenu qu'on ne s'occupera de nous qu'à partir de midi. Sans être aussi rigoureuse qu'en Angleterre, l'observance du repos dominical est ici assez stricte et assez générale pour qu'il soit difficile de trouver une boutique ouverte pendant la durée des offices, et nos confrères, fidèles à une coutume qu'ils semblent respecter, se sont réservé la matinée pour vaquer à leurs devoirs religieux.

A midi et demi, le prêche a pris fin; des salves d'artillerie annoncent que l'heure n'est plus au recueillement, qu'il est permis maintenant de songer aux divertissements. Un détachement précédé de fanions et de drapeaux historiques, composé d'arbalétriers et de lansquenets du

moyen âge, de dragons du temps de Charles XII, de femmes et d'enfants revêtus de leurs habits nationaux, vient nous querir à l'Exposition, pour nous conduire en grande pompe jusqu'au Skansen, dans ce curieux parc dont j'ai déjà eu l'occasion de parler et qui occupe la partie supérieure du Djurgärden. Des sièges nous y ont été préparés, et durant près d'une heure nous voyons défiler, dans la plus pittoresque série d'exercices qui se puisse imaginer, toute la chorégraphie suédoise. Ce n'est plus, comme hier, au milieu des ruelles improvisées du vieux Stockholm, le tableau des joyeux ébats d'antan que fait revivre tout à coup une sorte de magique évocation, car les ingénieux impresarios qui organisent ces spectacles, pour le plaisir de nos yeux, n'ont garde de se répéter : c'est le présent, ce sont les plaisirs champêtres en honneur aujourd'hui dans les différentes provinces, que reproduisent devant nous les quadrilles, les menuets, les farandoles qui déroulent sous le clair soleil, dans le gracieux décor formé par les ombrages de Skansen, leurs anneaux multicolores.

Cette fête est charmante et des mieux réussies, mais ce n'est là que le début du programme. La dernière danse terminée, nous sommes invités à nous rendre sur le quai de Skeppsbron, devant le Palais royal, où nous attendent deux steamers magnifiquement pavoisés, et alors commence une délicieuse promenade à travers l'archipel qui précède les abords de la majestueuse Stockholm, et qui émerge autour d'elle, de la surface des eaux, comme une théorie de nymphes faisant cortège au char d'Amphitrite.

Dans chacun des massifs de verdure que forment ces innombrables îlots, s'encadrent de petites villas, les unes très simples, les autres plus prétentieuses, dont les murailles de bois peintes de couleurs claires s'enlèvent en

notes vives sur ce fond un peu sombre et dont la vue réjouit agréablement les yeux au passage. Toutes sont occupées en ce moment et toutes servent de logis à quelques citadins en villégiature.

J'avais déjà observé, pendant mon séjour à Copenhague, ce trait de mœurs locales : les mêmes habitudes se trouvent indistinctement chez tous les habitants de ces régions du Nord que la rudesse du climat soustrait, pour ainsi dire, à la vie pendant de longs mois. Il semble que les maisons dans lesquelles ils sont demeurés emprisonnés pendant l'hiver leur inspirent cette espèce d'horreur instinctive qu'éprouvent certains animaux pour la chrysalide où ils ont sommeillé, et qui les en chasse à peine éveillés de leur léthargie. A Stockholm aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg, il n'est personne, de quelque classe de la société qu'il fasse partie, qui ne s'offre le luxe, au retour du printemps, d'aller respirer l'air pur de la campagne. Quelques-uns des chalets que nous apercevons sur le penchant des îles appartiennent à de riches bourgeois de Stockholm, qui les ont aménagés au gré de leurs luxueuses fantaisies pour venir y passer chaque année la belle saison. La plupart ne sont que de simples habitations de pêcheurs, dont on transforme à la hâte, au début de l'été, l'installation sommaire, et qui deviennent ainsi des résidences d'été accessibles aux bourses les plus modestes.

Rien ne trouble, d'ordinaire, le calme de ces retraites silencieuses, et il m'est arrivé bien des fois de côtoyer les bois qui les entourent sans y pouvoir surprendre le moindre indice de vie. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui, et il a suffi que notre passage y fût signalé pour que ces rivages si souvent déserts se soient peuplés comme par enchantement. Nous apercevons, au travers des arbres, des pavillons qui se hissent en toute hâte pour nous saluer, des écharpes, des mouchoirs, des chapeaux

qui s'agitent, des banderoles qui se déploient, étalant en gros caractères des inscriptions dans le genre de celle-ci : « Hommage au Congrès des journalistes ! Vive la presse internationale ! » etc. De toutes parts nous arrivent l'écho des salves qu'on tire en notre honneur, le bruit flatteur des vivats et des acclamations. Ici, ce sont de ravissantes corbeilles pleines de fleurs qu'on nous tend au bout de longues perches, et qu'on nous prie d'accepter comme l'hommage de la terre suédoise; là, c'est le ministre de la guerre, un glorieux vétéran de notre armée, un ancien combattant de 1870, qui se tient en personne sur le port de sa villa, accompagné d'une bande d'enfants brandissant des drapeaux tricolores.

Ces démonstrations toutes spontanées, qui témoignent dans ce pays d'une disposition singulièrement favorable de l'esprit public à l'égard des journalistes, sont si imprévues, si surprenantes, pour nous surtout qui, à tort ou à raison, ne sommes guère habitués, en France, à en recueillir de semblables, qu'il n'est pas jusqu'aux plus blasés d'entre nous qui n'en soient profondément touchés, et que nous nous trouvons les uns et les autres fort embarrassés pour y répondre. Enfin, nous parvenons au terme de cette voie triomphale : nous débarquons à Saltsjöbaden, où la presse de Stockholm nous a préparé une réception.

Ici, bien entendu, l'enthousiasme redouble, et toute la population des deux magnifiques hôtels qui s'y sont récemment édifiés est rassemblée sur le quai au moment où nous y abordons. Tandis qu'une musique militaire, postée à quelque distance, attaque son plus entraînant allégro, la foule nous emboîte le pas, et c'est entre les deux haies que forme sur les flancs de notre colonne cette escorte improvisée, que nous faisons notre entrée dans la salle du banquet.

Il n'en faudrait pas tant pour nous séduire et pour nous

inspirer le regret de ne pouvoir consacrer que de trop courts instants à ce poétique coin de terre. Sur les rochers des îles toujours couvertes de leur toison de forêts, les habitations se sont faites plus rares à mesure que nous nous éloignions de la ville; le paysage est devenu sinon plus sauvage, du moins plus sévère; mais, loin de lui nuire, la solitude n'a fait qu'en rendre la majesté plus impressionnante. Par les larges baies vitrées qui éclairent la pièce où nous sommes, nous suivons dans leur fuite lointaine les lignes basses, légèrement ondulées, des bois qui limitent notre horizon, et nous sentons que nous nous laisserions facilement gagner au charme particulier de ces profondeurs vertes, dont le relief velouté s'accuse plus nettement entre l'azur pâle du ciel et le bleu d'acier de la mer. Il ne nous est malheureusement pas permis de le contempler assez à notre gré.

A peine sommes-nous sortis de table que déjà retentit le signal du départ. Nous n'avons que juste le temps de sauter dans les wagons du train spécial que nous devons à la gracieuse obligeance de nos confrères de la capitale; une heure plus tard, nous sommes confortablement installés à l'Opéra de Stockholm, où, en présence du roi qui a bien voulu l'honorer de sa présence, la soirée s'achève dans l'apothéose finale d'une sorte de féerie lyrique intitulée *la Dame du roi de la Montagne* (*den Bertagna*), et plus ou moins inspirée du *Lohengrin* de Wagner, dont la musique est due à un compositeur suédois, M. Ivan Hallström.

*
* *

28 *juin*. — Nous sommes arrivés au terme des assises solennelles que la presse internationale est venue tenir,

à son appel, sur le territoire de la libre Suède. Notre dernière journée, au point de vue des études sérieuses, n'est certes ni la moins chargée, ni la moins remplie, puisque deux heures avant la séance de clôture, que va présider Claretie, nous discutons encore le texte des vœux qui y seront présentés. Mais ce qui contribue plus que tout le reste à en rehausser l'importance à nos yeux, à nous en rendre le souvenir ineffaçable, c'est l'événement sensationnel qui en fait une date unique dans nos fastes, c'est la fête à laquelle le roi a daigné nous convier dans son propre palais, et qui doit marquer avec tant d'éclat la fin de nos travaux.

Ce matin déjà, grâce à l'aimable initiative de M. Charles Rouvier, le très distingué ministre de la République près la cour de Stockholm, nous avons eu la surprise d'une délicieuse réunion. M. Charles Rouvier, qui, lui aussi, si je ne me trompe, a plus ou moins appartenu au journalisme, n'a pas voulu laisser partir, sans lier connaissance avec eux, les compatriotes dont il fut naguère quelque peu le confrère. Par une attention pleine de délicatesse, il a choisi, parmi l'élite de la société de la capitale, pour les inviter à déjeuner avec les délégués de la presse française, ceux qui professent à l'égard des choses de notre pays le plus d'intérêt ou d'affection, et nous avons eu ainsi la double bonne fortune de recueillir d'abord de la bouche de témoins autorisés l'expression de l'estime profonde, de l'unanime sympathie qu'a su s'acquérir ici le représentant de la France, de passer ensuite, dans la demi-intimité qui s'établit assez vite entre convives assis autour d'une même table, quelques heures charmantes en compagnie d'hommes tels que le grand gouverneur de Stockholm, cet excellent baron Tamm, qui nous a si somptueusement reçus, il y a trois jours, au nom de la municipalité, tels que le docteur Hillebrand, le dévoué

président du comité de l'Alliance française en Suède, tels que l'explorateur Nordenskjöld, l'illustre pionnier de la route du pôle, le plus simple, le plus modeste en même temps que le meilleur des savants, qui a poussé l'obligeance jusqu'à consentir, sur les sollicitations un peu bien importunes de quelques-uns d'entre nous, à nous donner à chacun un exemplaire de sa signature.

La réception d'apparat organisée chez le roi n'a évidemment plus le même caractère. Notre ministre, en réunissant ce matin, dans les salons d'Hasselbacken, le groupe de ses concitoyens, poursuivait plutôt un but patriotique. Il avait dû se dire que le meilleur moyen de nous apprendre à connaître et à juger le pays lui-même consistait à nous mettre en contact avec ceux de ses habitants qui en reflétaient le plus exactement, le plus brillamment l'opinion, et en nous procurant l'occasion d'approcher quelques-unes des plus hautes notabilités de Stockholm, il espérait fermement, ainsi qu'il le proclamait du reste en termes exprès, éveiller dans nos esprits et dans ceux de nos interlocuteurs un courant de sympathie réciproque, susceptible de se transformer peu à peu entre les deux peuples en un accord régulier et étroit, également profitable à l'un et à l'autre.

Le roi Oscar, au contraire, s'est proposé sans doute de profiter de la présence, dans ses États, des délégués de la presse des deux mondes, pour les amener à s'unir dans un effort commun vers la pacification universelle, pour sceller, en quelque sorte, l'engagement que, dès le premier jour déjà, il nous exhortait à conclure dans ce but, et afin que le sens de ce pacte tacite ressortît plus clairement, afin que la portée en parût plus haute, il a tenu à le sanctionner de sa présence.

Le sentiment public correspond si exactement, du reste, à cette pensée du souverain, qu'il semble que la popula-

tion l'ait devinée tout de suite et cherche à s'y associer. Le château de Drottningholm, où le roi nous reçoit aujourd'hui, est situé sur les bords du lac Mälar, à quelque distance de la capitale, et nous avons, pour nous y rendre, un parcours d'une heure environ à effectuer en bateau : nous retrouvons sur le quai de Riddarholm, où nous nous embarquons, et tout le long du trajet, plus vibrantes, plus nourries, plus chaleureuses que jamais, les ovations enthousiastes qui nous avaient, vingt-quatre heures auparavant, accompagnés à Saltsjöbaden.

La physionomie du paysage qui défile sous nos yeux, bien qu'elle participe sensiblement du même caractère, est néanmoins, d'une façon générale, plus souriante et plus gracieuse que celle de l'archipel que nous avons traversé hier. Baignée par les eaux douces du Mälar, la végétation paraît ici plus luxuriante et plus touffue que là-bas, en aval de Stockholm, et sous les riches frondaisons que risquent déjà moins d'appauvrir et de dessécher les effluves salins apportés par les vents du large, les villas se montrent plus nombreuses, plus compactes. Aussi y trouvons-nous massée toute une armée de manifestants dont les flatteuses clameurs se répondent à droite et à gauche, pareilles à des fusées sonores, et qui nous accompagnent jusqu'au terme de notre excursion.

Drottningholm, où nous arrivons bientôt, et dont le nom signifie le *port de la reine*, est situé à la pointe occidentale de l'île de Lofö, au fond d'une petite baie dont aucun souffle ne ride aujourd'hui la surface tranquille. A en juger par la nombreuse et brillante société qui stationne, à notre arrivée, sous les grands arbres des quais, cette localité doit être, à cette époque, le rendez-vous des oisifs de la capitale; mais nous n'avons pas le temps d'approfondir cette question : nous n'avons d'yeux que pour le château qui dresse devant nous sa haute silhouette,

à une demi-encablure du rivage, et où nous sommes impatients de pénétrer.

Le plan de ce bâtiment, que surmonte dans sa partie centrale une sorte de dôme rappelant quelque peu celui de Fredensborg, la résidence favorite du feu tsar Alexandre III en Danemark, et que flanquent à chacune de ses extrémités deux coupoles plus petites, a été tracé par ce Nicodème Tessin à qui Stockholm est redevable de son Palais royal. On ne peut pas dire que cet artiste ait eu l'équerre et le compas légers : tout ce qui en est sorti est, au contraire, remarquablement lourd. Mais il avait jusqu'à un certain point le sentiment de la majesté qui convient aux demeures royales, et il est incontestable que le château de Stockholm, par exemple, placé à peu près comme les temples des villes antiques sur leur acropole, domine assez fièrement la capitale.

Drottningholm n'a pas, à beaucoup près, le mérite de ce dernier monument : il ne laisse pourtant pas de produire un certain effet, les jours surtout où, comme ce soir, il mire dans des eaux qui reflètent l'azur pâle du ciel ses façades d'un blanc cru et les tuiles noires de sa toiture.

Tandis que nous admirons le ravissant paysage, fait de prairies et de bois, où il encadre la masse un peu solennelle de ses constructions, les petits navires jumeaux qui nous ont amenés ont réussi à accoster, et sous la conduite d'un aide de camp tout chamarré de dorures et de décorations, nous sommes arrivés au pied de l'escalier d'honneur, que nous gravissons entre deux haies de superbes dragons, revêtus de l'uniforme du temps de Charles XII et aussi immobiles que des mannequins du musée Grévin.

Ce n'est pas, on le comprend, sans un léger frisson d'émotion respectueuse que nous franchissons le seuil de cette auguste demeure; mais nous ne tardons pas à nous

apercevoir que la volonté de l'hôte princier qui nous l'a si généreusement ouverte, en a soigneusement banni tout ce qui pourrait y être pour nous une source de contrainte et de gêne. Ce souverain, véritablement et noblement démocrate, qui dédaigne pour lui-même les vaines formules du protocole, s'est préoccupé, avant tout, de nous mettre à notre aise, et s'il se pique de nous traiter avec largesse, du moins cherche-t-il visiblement à ne pas nous éblouir.

Sans plus de cérémonial que si nous étions en visite chez un riche bourgeois, nous sommes introduits d'abord dans une grande et belle salle, ornée des portraits en pied des souverains qui régnaient, il y a une quarantaine d'années, sur les principaux États de l'Europe, depuis le pape Pie IX jusqu'au sultan Abdul-Medjid, depuis Napoléon III jusqu'à Guillaume de Prusse. Quoique nous n'ayons pas pris grand'peine pour y accéder, on s'empresse, avec beaucoup de zèle, à nous y offrir toute une série de rafraîchissements variés, et nous sommes même encore occupés à y déguster de délicieux sorbets dignes de rivaliser avec ceux du café Florian, à Venise, lorsque le roi fait son entrée.

Afin de bien marquer le caractère d'intimité qu'il entend conserver à notre réunion, Oscar II ne s'est fait accompagner d'aucun appareil quelconque ; il est venu à nous simplement, je dirais presque en ami, si une telle expression ne risquait de paraître irrévérencieuse, sans même s'être fait annoncer. Vêtu, comme nous, du classique et modeste habit noir, que rehausse, il est vrai, seul indice de sa dignité, le grand cordon en moire bleue de son ordre des Séraphins, il s'avance en souriant au milieu de nous, parcourant au hasard nos rangs qui se pressent autour de sa personne, s'informant avec bienveillance de la nationalité de chacun de nous, du genre de collabora-

tion que nous apportons au divers organes auxquels nous appartenons, relevant d'un mot gracieux, d'un trait de fine plaisanterie les réponses, généralement assez banales, qui lui sont faites. Puis, cette tournée, qu'il semble avoir pris plaisir à prolonger, une fois accomplie, c'est lui-même qui, sans plus de façon, nous indique le chemin de la salle à manger. Son bras familièrement passé sous celui de Claretie, pour lequel il a eu, dès le premier jour, des attentions particulières, et qu'il installe aujourd'hui tout près de lui, à sa propre table, il nous invite à le suivre, et nous attaquons le menu véritablement pantagruélique qui nous est servi.

Nous sommes si nombreux qu'il a fallu, pour les commodités du service, nous répartir dans trois pièces différentes ; mais la forte voix du prince pénètre, par-dessus le tumulte des conversations, jusqu'aux plus éloignés d'entre nous, et quand, au dessert, il se lève pour nous adresser la parole, nous ne perdons pas une seule des syllabes qu'il prononce. Ce discours, je ne crois, en le reproduisant, ni méconnaître ni outrepasser les intentions du roi, puisqu'il a eu la délicate pensée de nous en faire remettre à chacun un exemplaire autographié d'après son manuscrit lui-même. Le voici donc dans son texte intégral, tel que nous avons tous eu le plaisir de l'entendre dans cette mémorable soirée :

« Messieurs,

« C'est avec une sincère satisfaction que je salue
« aujourd'hui comme mes hôtes les membres du Congrès
« international de la presse. Je tiens, avant tout, à leur
« témoigner de nouveau combien j'ai été touché des nom-
« breuses marques de sympathie qui m'ont été accordées
« par le congrès, et qui me sont d'autant plus précieuses

« que je les considère comme, en même temps, adressées « à la Suède.

« Parmi les institutions du temps moderne, la presse « périodique prend, incontestablement, une place des « plus proéminentes. La force qu'elle possède paraît, en « effet, immense, et tant que la presse reste dûment con- « sciente de la haute responsabilité qui en est la consé- « quence inévitable, elle doit, certes, aussi être consi- « dérée comme un grand bienfait pour la société humaine.

« Le peuple suédois éprouve donc une joie légitime de « ce que le troisième congrès a choisi Stockholm comme « lieu de réunion cette année. Je me fais son interprète en « vous en remerciant tous, et j'espère que vous rappor- « terez de chez nous des souvenirs agréables et des impres- « sions favorables. En vérité, le souvenir que laissera « votre séjour parmi nous ne s'effacera point de bien « longtemps.

« La Suède est un des pays où les libertés constitution- « nelles ont les plus anciennes et les plus profondes racines. « La liberté de la presse notamment y est, on peut le dire, « presque illimitée en pratique. A son amour de liberté et « d'indépendance, ce pays a, cependant, toujours su asso- « cier le respect de la légalité et de la loyauté. Son « histoire le prouve, et les très rares exceptions momen- « tanées ne font que confirmer la règle.

« Jadis nos drapeaux suédois furent portés bien loin « hors des frontières de la patrie, mais les événements de « ces temps glorieux, bien que non toujours heureux, ne « sont plus qu'un souvenir.

« En effet, ce peuple descendant des anciens Vikings « n'aspire plus, de nos jours, qu'à la gloire des exploits « pacifiques et à des triomphes civilisateurs. Vous aurez « pu vous-mêmes, pendant ces jours-ci, vous former un « jugement assez exact sur le développement des Royaumes-

« Unis de la presqu'île Scandinave durant l'heureuse « période pacifique du siècle qui touche à sa fin.

« Désirant toujours vivre en bonne intelligence et en « relations franchement amicales avec toutes les nations « civilisées, les peuples-frères à la tête desquels la Pro- « vidence m'a placé ont la confiance de mériter et de « gagner leurs sympathies.

« Je me plais à constater, comme une preuve bien pré- « cieuse de tels sentiments, votre présence ici, et c'est en « vous donnant l'assurance d'une réciprocité entière et « cordiale que je porte ce toast en l'honneur du quatrième « congrès international de la presse. »

Nous connaissions déjà, par les quelques phrases recueillies de sa bouche à la séance inaugurale de notre Congrès, les sentiments intimes d'Oscar II, son amour passionné de la paix, son respect sincère de la liberté; mais nous ne nous attendions pas à ce qu'il nous en fît ainsi la confidence publique, à ce qu'il nous fît le très grand honneur d'en déposer entre nos mains le témoignage solennel. Aussi rien ne peut rendre l'effet produit sur nous par ces nobles déclarations, dont la prononciation martelée du roi contribue encore à faire ressortir la netteté et dont il s'attache, d'ailleurs, à souligner les passages les plus saillants. Claretie, au milieu d'applaudissements sans fin, répond en notre nom, avec l'esprit charmant et le tact exquis qui sont les traits particuliers de son talent. Son toast, d'un tour si délicat, achève d'exaspérer l'enthousiasme; les coupes de champagne se heurtent d'un mouvement spontané et unanime, tandis que les poitrines lancent par trois fois, de toute la vigueur dont elles sont capables, le curieux hourra suédois, dont la dernière syllabe retentit seule comme un triple roulement de tambour. On sent que dans cette manifestation si imposante, qui est le dernier acte officiel et, pour ainsi dire, le

testament de notre Congrès, chacun de nous s'est efforcé de mettre le plus possible de son âme, et que c'est, en même temps que nos adieux, l'expression suprême de notre reconnaissance que nous adressons à la Suède, en la personne de celui qui en est le représentant naturel, pour l'inoubliable accueil qu'elle nous a fait.

Ces démonstrations touchent sans doute d'autant plus vivement le cœur du monarque, que le tempérament calme de ses sujets ne doit pas l'avoir habitué à des effusions aussi exubérantes ; mais il semble qu'elles ne laissent pas non plus de le surprendre un peu, et elles produisent la même impression sur un de ses chambellans, le comte de L..., avec qui le hasard d'un heureux voisinage m'a permis de me lier. Tout en me faisant, après le dîner, les honneurs du parc magnifique, évidemment inspiré des souvenirs de Versailles, qui s'étend derrière le château, tout en me promenant à travers ses allées ombreuses, dessinées peut-être par quelque élève de Le Nôtre, peuplées de statues mythologiques, plantées de bouleaux et de tilleuls séculaires qui tantôt s'arrondissent en berceaux touffus, pleins de mystère, tantôt s'ouvrent en larges et profondes perspectives, mon aimable interlocuteur me fait part de l'étonnement qu'il éprouve à constater que ce sont précisément les Français qui manifestent avec le plus d'ostentation : « Vous êtes, me dit-il, les plus séduisants des hommes; mais avouez tout de même que vous êtes un drôle de peuple. Vous avez fait trois révolutions pour conquérir la république, et personne n'est plus empressé que vous à faire la cour aux rois. Il n'y a plus, à l'heure qu'il est, qu'un autocrate en Europe, et c'est avec lui que vous contractez alliance ! »

Je répliquerais bien que les contradictions de notre conduite proviennent surtout de l'excès de notre imagination, que nous sommes des Latins, c'est-à-dire des êtres

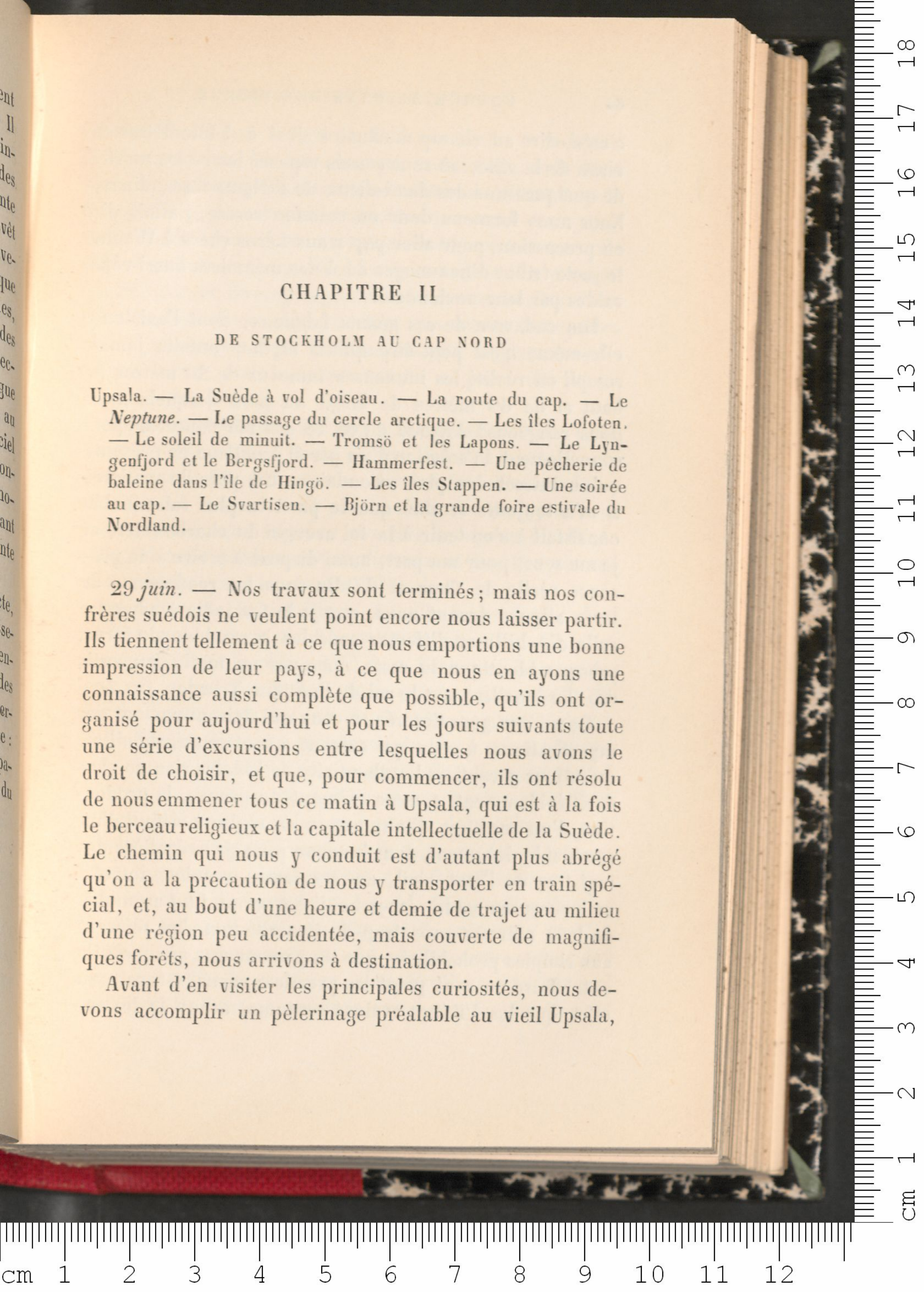
de passion et de sensibilité, et que nous ne sommes point par conséquent tout à fait responsables des défauts comme des qualités que nous a légués l'atavisme. Mais il y a tant d'opposition de tempérament entre nous et ces Scandinaves si raisonnables, si parfaitement maîtres d'eux-mêmes, que je risquerais fort de n'être pas compris en voulant expliquer ainsi les motifs de notre versatilité, et comme à ce moment la cloche du bateau nous rappelle à bord pour le départ, je m'empresse de couper court à ma démonstration.

La contemplation du spectacle que nous avons sous les yeux suffit du reste maintenant à captiver notre attention. Bien que le jour n'ait pas entièrement disparu, d'immenses torchères ont été allumées au devant du château, et la réverbération des lueurs rougeâtres qu'elles projettent sur sa large façade, a tout à coup fait flamber comme un punch les eaux tranquilles de la baie : à ce signal, tout le pays, en un clin d'œil, semble gagné par le même incendie. Chacune des petites îles d'où partaient tout à l'heure de si bruyantes acclamations, se transforme à son tour en un brasier ardent. Des gerbes de feu s'élancent dans les airs, des traînées de lumière serpentent le long des rivages, s'enroulent autour des balcons des chalets. Des flammes de Bengale jaillissent du sommet des collines, illuminant de fantastiques reflets la surface des flots et la profondeur des bois. Enfin, merveille suprême, voici Stockholm qui nous apparaît dans le lointain, à travers le dédale de l'archipel, sortant de l'onde comme Vénus, comme elle aussi radieuse et blonde sous les derniers rayons du jour.

Entrevue sous cet angle particulier, à cette heure déjà un peu mystérieuse et indécise du crépuscule, elle ne nous offre plus le même aspect que le jour de notre arrivée, et nous nous expliquons mieux maintenant que les voyageurs

qui y sont arrivés de ce côté-ci, par le lac Mälar, aient eu l'idée de la comparer à Venise ou à Constantinople. Il est sûr que le panorama de cette ville parée d'une ceinture verdoyante, faisant jaillir, soudain, de la surface des flots, les fusées de ses innombrables clochers et l'enceinte un peu lourde, mais imposante, de son Palais royal, revêt un indiscutable caractère de majesté grandiose et souveraine. Toutes les villes maritimes, du reste, pour peu que le décor s'y prête en élargissant l'horizon autour d'elles, produisent à distance le même effet saisissant, et l'un des plus durables souvenirs qui me soient restés d'un spectacle de ce genre, est celui de la vision de Copenhague m'apparaissant ainsi tout à coup à un détour du Sund, au sortir d'une nuit d'orage, entre une mer sombre et un ciel blafard, baignée dans une buée qui en estompait les contours et qui, en transfigurant par je ne sais quel phénomène d'optique jusqu'à la platitude bien banale pourtant du paysage environnant, lui donnait la silhouette flottante d'une cité de songe.

A mesure que nous approchons, la ligne indistincte, irréelle en quelque sorte, que présentait de loin l'entassement des maisons, s'affermit et se matérialise. Nous rentrons maintenant dans les bassins du port, au milieu des navires de toute forme et de toute dimension, dont le perpétuel va-et-vient rappelle l'agitation d'une fourmilière : c'est la fin de l'éblouissant mirage qui nous a accompagnés jusqu'ici, et dans lequel, pour emprunter le mot du poète, nous avons marché comme dans un rêve étoilé.



CHAPITRE II

DE STOCKHOLM AU CAP NORD

Upsala. — La Suède à vol d'oiseau. — La route du cap. — Le *Neptune*. — Le passage du cercle arctique. — Les îles Lofoten. — Le soleil de minuit. — Tromsö et les Lapons. — Le Lyngenfjord et le Bergsfjord. — Hammerfest. — Une pêcherie de baleine dans l'île de Hingö. — Les îles Stappen. — Une soirée au cap. — Le Svartisen. — Björn et la grande foire estivale du Nordland.

29 *juin*. — Nos travaux sont terminés ; mais nos confrères suédois ne veulent point encore nous laisser partir. Ils tiennent tellement à ce que nous emportions une bonne impression de leur pays, à ce que nous en ayons une connaissance aussi complète que possible, qu'ils ont organisé pour aujourd'hui et pour les jours suivants toute une série d'excursions entre lesquelles nous avons le droit de choisir, et que, pour commencer, ils ont résolu de nous emmener tous ce matin à Upsala, qui est à la fois le berceau religieux et la capitale intellectuelle de la Suède. Le chemin qui nous y conduit est d'autant plus abrégé qu'on a la précaution de nous y transporter en train spécial, et, au bout d'une heure et demie de trajet au milieu d'une région peu accidentée, mais couverte de magnifiques forêts, nous arrivons à destination.

Avant d'en visiter les principales curiosités, nous devons accomplir un pèlerinage préalable au vieil Upsala,

c'est-à-dire au champ mortuaire situé à 4 kilomètres environ de la ville, où sont censés reposer les restes mortels de quelques-uns des demi-dieux de l'Olympe scandinave. Nous nous formons donc en colonne serrée, j'allais dire en procession, pour aller payer aux héros chers à Wagner le juste tribut d'hommages dû à des mémoires aussi vénérables par leur ancienneté.

Les cadavres de ces géants fabuleux, dont l'existence elle-même n'est peut-être qu'un mythe, ont-ils jamais rempli en réalité les immenses tumulus de 20 mètres de haut et de 60 mètres de large au pied desquels nous nous rangeons? J'avoue qu'en ce qui me concerne personnellement, la solution d'un pareil problème ne présente qu'un intérêt des plus secondaires. En pareille matière, il m'a toujours semblé que le parti le plus raisonnable consistait à s'en tenir à la foi aveugle du charbonnier, et je me sens, pour ma part, aussi disposé à croire à la présence réelle de Thor et d'Odin sous les renflements de terre alignés devant nous, que je le fus jadis à admettre celle d'Achille et d'Hector sous les pyramides, de forme presque identique du reste, aperçues un matin, au sortir des Dardanelles, sur le sol de l'antique Troade.

Quant aux gens timorés, à ceux qui flairent partout des mystifications, à ceux qui exigent, avant de s'agenouiller, qu'on leur garantisse l'authenticité de l'idole, rien ne vaudrait évidemment, comme élément de preuve, la production d'un certificat d'inhumation en règle; à défaut d'un semblable document, dont la tenue plus qu'irrégulière des registres de l'état civil, en ces temps reculés, interdit malheureusement la recherche, il est permis tout au moins de leur affirmer sans trop de témérité, en s'en référant aux simples probabilités, que les personnages auxquels ils ont affaire ne sont point les premiers venus. On sait, en effet, que les Vikings avaient coutume, avant de les en-

sevelir, d'enfermer les corps de leurs chefs, avec armes et bagages, dans les barques qui avaient été, pour ainsi dire, les roulottes de leur vie aventureuse. Étant donnée la capacité apparente des mausolées que nous avons sous les yeux, il n'y aurait aucune invraisemblance à ce que telle eût bien été leur destination, et dans ce cas il n'y aurait pas lieu encore de trop regretter notre démarche. Les aïeux de notre Rollon ne sont après tout pas moins honorables que les compagnons de Wothan, et qu'il s'agisse des uns ou des autres, nous sommes sûrs de ne pas brûler inutilement notre encens.

D'encens, d'ailleurs, il n'en est pas question. Nous nous bornons, par respect de la couleur locale, à vider quelques hanaps d'hydromel, une liqueur franchement désagréable qui, même versée par la main des Walkyries, ne nous rendrait que fort peu enviable le séjour du Walhalla, et cette libation accomplie suivant les rites consacrés, nous prenons le chemin d'Upsala.

En dehors de la cathédrale, la ville ne renferme rien qui la signale très particulièrement à l'attention. Mais ce monument, dont le plan est dû à un Français, Étienne de Bonneuil, et qui par la date de sa construction, vieille de plus de quatre cents ans, est un des plus anciens, on peut même dire un des rares spécimens du passé qui subsistent en Suède, mérite une visite approfondie ; d'autant que la restauration vient à peine d'en être achevée, et qu'il a belle apparence aujourd'hui sous sa robe de briques rouges, complètement remise à neuf, sur laquelle se détachent, en arêtes vigoureuses, les marbres d'un blanc éclatant des corniches et du soubassement. La nef, d'un profil gothique très pur, est aussi remarquable par la grâce que par la hardiesse de ses proportions. La chaire, conçue dans le style rococo des dix-septième et dix-huitième siècles, tout enluminée de dorures, présente, ainsi que les chapiteaux

des colonnes du chœur, de curieuses et fines sculptures. Il faut citer encore, parmi les œuvres dignes de mention qui ornent l'intérieur de l'édifice, le tombeau de Gustave Wasa, qui occupe la chapelle située en arrière du chœur; celui de Linné, dont le grand sculpteur Sergel a exécuté lui-même le médaillon; enfin, au-dessus du maître-autel, la châsse en argent doré et ciselé de saint Éric IX, le roi martyr, dont le sang transformé, suivant la légende, en eau miraculeuse, alimente depuis sept cents ans la fontaine élevée au chevet de l'église.

L'extérieur de la cathédrale, avec les deux flèches effilées qui la surmontent et dont la silhouette se reflète de loin dans les eaux de la rivière paresseusement enlacée à ses pieds, ne manque pas, toutes proportions gardées, d'une certaine analogie avec celui du Dom de Cologne. Les grandes lignes de la façade et les portails qui terminent les deux bras du transept le rappellent même d'une assez frappante manière.

Les fenêtres de l'abside, toutes différentes les unes des autres, présentent dans l'enroulement des volutes de leurs rosaces, dans les arabesques de leurs linteaux délicatement fouillés, des motifs d'une infinie variété, dont on ne se lasse pas d'admirer le dessin charmant. On se prend seulement à regretter que tant de richesse dans le style architectural s'allie à tant de pauvreté dans la décoration. La nudité de cet immense vaisseau en fait plus vivement ressortir l'imposante majesté; mais elle en dérobe par contre l'exubérante splendeur sous un voile de froideur austère qui s'accommode mal à son caractère général.

Au sortir de la nef nous n'avons que quelques pas à faire pour passer à l'Université, qui est après la cathédrale le plus beau joyau artistique d'Upsala; l'édifice qu'elle occupe et qui n'a été terminé qu'en 1887 est une fort jolie construction conçue dans le style de la Renaissance

et située presque en face de la cathédrale. En dépit de l'oracle célèbre de Victor Hugo, qui avait prophétisé un jour que ceci tuerait cela, l'église et l'école sont ici toutes deux debout, et toutes deux triomphantes, l'une dans sa parure moderne toute neuve, à peine achevée, l'autre sous le vêtement antique, que d'intelligentes réparations lui ont rajeuni.

Nous traversons une large place au milieu de laquelle se dresse la statue en bronze du poète Geijer, un monument disgracieux et lourd, comme tous ceux qui se sont proposé de représenter des personnages affublés des affreux costumes de nos jours, et nous sommes admis dans le temple de l'*Alma Mater* suédoise.

Nous sommes tout d'abord introduits dans un vestibule entouré de magnifiques colonnes de porphyre et de marbre de Suède, et par un long escalier à double rampe, orné de balustrades fastueuses, nous accédons au grand amphithéâtre, qui occupe le centre du premier étage. Tout le personnel de l'Université, professeurs et élèves, nous y attend pour nous y recevoir en grande pompe. Les étudiants en tenue de gala, coiffés des casquettes blanches qui remplacent pour eux les bérets récemment adoptés par la jeunesse de nos écoles, y exécutent en notre honneur de très curieuses cantates, auxquelles succèdent naturellement les discours de rigueur; puis nous nous mettons en marche pour visiter en détail l'intérieur du palais universitaire.

On nous montre toute une série de pièces décorées et meublées avec une certaine richesse sobre et de bon goût, sur les murailles desquelles s'étalent les portraits des hommes célèbres sortis des rangs de l'Université, et qui servent soit de salles d'examen, soit de cabinets pour le recteur et les doyens. Nous remarquons que ces parties accessoires, en somme, de l'édifice sont les seules pourtant

auxquelles on paraisse s'être préoccupé de donner une véritable importance. En vain arpentons-nous les larges corridors, en vain passons-nous d'un étage à un autre, nous ne découvrons pas les salles de cours, et nous nous demandons où se trouvent les locaux capables de contenir les mille quatre cent soixante-quinze étudiants, dont, par un phénomène bizarre, absolument inverse de ce qui se produit chez nous, la majorité s'adonne à la philosophie, tandis que le plus petit nombre seulement embrasse la médecine, et dont la présence, pour cette année seule, nous a été révélée par la production des registres d'inscriptions.

Pour épuiser la liste des trésors scientifiques d'Upsala, il nous reste à jeter un coup d'œil sur les deux cent trente mille volumes qui composent sa bibliothèque, tout au moins sur le plus célèbre et le plus intéressant de tous, sur ce *Codex argenteus* où l'évêque Ulphilas, au quatrième siècle, fit écrire en caractères d'or et d'argent la traduction des Évangiles, et qui constitue peut-être l'unique document en langage gothique existant en Europe. Après quoi nous faisons l'ascension de la petite colline à laquelle est adossée la ville, et que couronne un château badigeonné en rouge et flanqué de deux tours massives commencé, paraît-il, en 1548 par Gustave Wasa.

Nous embrassons de là l'immense horizon de plaines qui s'étend à nos pieds et que boursouflent au loin, du côté du nord, les grands tumulus de l'antique cité païenne de vieil Upsal. Nous dominons le groupe tout entier des maisons en bois, peintes en jaune ou en gris, qui constituent la cité actuelle et abritent ses vingt mille habitants, les rues larges et droites le long desquelles elles sont alignées, et le cours de la petite rivière la Fyrisä, qui les divise en deux secteurs à peu près égaux.

Parmi ces habitations, il en est quelques-unes qui nous

paraissent plus considérables que les autres et qui sont entourées de jardins : ce sont les logements des étudiants, qui présentent ici une particularité singulière et digne d'être signalée. Au lieu de se rassembler, en effet, d'après les différentes branches de l'enseignement auxquelles elle se destine, la jeunesse studieuse se répartit par nations, ou mieux par provinces. Ceux qui viennent de Göteborg ne frayent pas avec ceux qui sont originaires de Stockholm ; tous les enfants d'une même région se réunissent au contraire pour s'arranger une résidence commune, et chaque maison devient ainsi, à elle seule, tout un quartier latin : c'est une organisation qui rappelle beaucoup en somme celle de certains établissements d'enseignement supérieur en Angleterre, celle de l'université d'Oxford, par exemple.

Nous avons voulu, naturellement, examiner de près ces intéressantes ruches, que les vacances prochaines vont bientôt dépeupler. Nous sommes arrivés ainsi à l'extrémité de la ville, et après avoir traversé le jardin public, ombragé d'arbres séculaires, où sur une stèle déjà presque funéraire s'érige un buste en bronze de Bernadotte, nous sommes parvenus, sans nous en douter, au cimetière qui y est contigu, qui en fait partie intégrante, pourrait-on croire, tant l'aspect en est riant et peu lugubre.

Les ifs et les cyprès n'y projettent pas, comme sur les allées solitaires de nos champs de repos, leur ombre triste et noire. Rien n'y rappelle les sépulcres glacés et prétentieux dont la sotte vanité des défunts a encombré nos nécropoles d'Occident. Sous le riant feuillage de bouleaux aux reflets argentés se cachent discrètement de petites tombes, ou plutôt de simples renflements de terre que des mains pieuses et fidèles ont semés de gazons et de fleurs. Sur le sable soigneusement râtissé des parterres qui les entourent, on a disposé des chaises, des bancs, où les survivants viennent, chaque jour, s'entretenir dans la

pensée paisible et douce des êtres aimés qui ne sont plus.

Les oiseaux chantent gaiement dans les branches, tandis que, sous le regard tranquille de leurs parents, des bandes d'enfants s'ébattent joyeusement à l'entour. Par un bizarre et bien inexplicable rapprochement avec les disciples de Mahomet, qui, eux aussi, font de leurs cimetières le but de leurs flâneries et le siège de leurs fêtes, ce peuple vit ainsi dans le contact perpétuel de la mort; mais au soin qu'il met à la parer de toutes les grâces, on voit qu'elle ne le trouble pas et qu'il demeure inaccessible à l'instinctif et mystérieux effroi dont sa seule pensée nous pénètre.

Le cimetière est le terme fatal, inévitable de toute chose ici-bas : il était écrit, paraît-il, qu'en dépit du séduisant spectacle de ses parterres fleuris, celui d'Upsala ne devait pas mentir à la destinée naturelle d'un pareil lieu, et que je n'en sortirais pas sans un peu de mélancolie. C'est là, en effet, que je dois me séparer définitivement de ceux en compagnie desquels j'ai vécu ces huit jours charmants, si vite écoulés. J'ai formé le projet de visiter avec quelque détail la Norvège, qu'on m'a représentée comme un des plus beaux pays de l'Europe, et le temps que je compte y consacrer m'est si parcimonieusement mesuré que je n'ai pas une minute à perdre. Je brusque donc, autant que je le puis, l'instant toujours pénible des adieux, je serre dans une dernière et vive effusion la main de ces confrères qu'hier encore j'ignorais pour la plupart et qui sont aujourd'hui devenus des amis. J'entraîne rapidement sur mes pas l'ami qui m'a suggéré l'idée de ce voyage et m'a décidé à le faire avec lui, et sans attendre la fin des fêtes officielles qui doivent remplir cette journée, je me rends au chemin de fer qui doit me conduire d'une traite jusqu'à Trondhjem.

Si le sentiment de la solitude relative qui va désormais

nous entourer l'un et l'autre contribue, tout d'abord, à nous rendre légèrement maussades, les premières heures du trajet ne sont pas pour nous égayer beaucoup.

Le paysage, d'une désolante monotonie, que j'ai déjà signalé dès notre entrée en Suède, continue imperturbablement en effet à se dérouler devant nous.

Des lacs aux teintes sombres succèdent aux éternelles forêts de bouleaux et de pins qui recouvrent le pays tout entier, sans que jamais une montagne d'une certaine élévation vienne apporter quelque variété dans ce tableau uniforme, et dresser son profil tranchant sur la platitude du sol légèrement ondulé qui moutonne jusqu'au fond de l'horizon. De temps en temps, nous franchissons le lit d'une rivière, dont les flots plus ou moins torrentueux entraînent avec eux des amas de bois flottants, et nous avons alors, pour nous récréer, le spectacle des gambades bizarres exécutées, à la rencontre du moindre obstacle, par tous ces troncs dépouillés de leur écorce et déjà sommairement équarris, qui se transportent ainsi d'eux-mêmes, par les voies à la fois les plus rapides, les plus commodes et les moins coûteuses, du lieu de production au lieu de consommation, pour parler le langage des économistes. Tandis que la plupart descendent sans se laisser détourner, au fil du courant, il en est qui s'accrochent en route à la saillie d'une branche ou à la pointe d'un rocher. Tous finissent néanmoins, au bout d'un laps de temps plus ou moins long, par arriver jusqu'au lac où débouche le cours d'eau qui les charrie, et par s'y ranger docilement les uns à côté des autres, aux portes mêmes de la scierie qui doit achever leur manipulation.

Cette industrie des bois est une des plus prospères de la Suède aussi bien que de la Norvège, et l'exceptionnelle richesse que constitue à cet égard la végétation du sol assure à ce pays des réserves suffisantes pour lui per-

mettre d'en alimenter le monde pendant plusieurs siècles encore. Mais ce n'est pas sa seule ressource.

La région que nous traversons compte, en outre, des mines assez importantes de cuivre et même d'argent. Par-ci par-là, une usine apparaît, jetant la note lugubre de ses cheminées empanachées de fumée et de ses bâtiments en planches noircies, sur le fond implacablement vert de la forêt. L'aspect de la contrée, pour y gagner en variété, n'en devient pas plus pittoresque. Les chargements de pyrite alternent maintenant avec les chargements de planches sur les voies des gares que nous traversons. La moindre beauté naturelle, le moindre trait de mœurs locales ferait bien mieux notre affaire.

Malheureusement, il paraît que ce sont là les dernières choses que nous devions chercher ici. Nous sommes au cœur de la Dalécarlie, une province admirable où les coutumes et les costumes du passé se sont scrupuleusement conservés, s'il faut en croire les relations des voyageurs, s'il faut y rattacher surtout par leur acte de naissance tous les échantillons de la population féminine qui en promènent à travers la ville de Stockholm le vêtement caractéristique.

On nous a vivement conseillé de nous arrêter quelques jours sur les bords du petit lac de Siljan, près duquel nous devons précisément passer cet après-midi. On nous a fait la plus séduisante description du gracieux spectacle qu'il présente chaque dimanche, lorsque, à l'heure du prêche, se croisent d'une rive à l'autre d'innombrables barques qui amènent aux églises des villages voisins la foule des paysans parés de leurs riches et curieux atours. Nous n'osons pas trop nous fier, pourtant, à ces alléchantes promesses.

Il est incontestable que ce tableau est des plus romantiques. Il évoque irrésistiblement dans notre imagination

le décor de la grande scène qui, à la fin du deuxième acte du *Guillaume Tell* de Rossini, réunit sur le plateau du Grütli les délégués des cantons conjurés. Mais qui pourrait nous affirmer qu'il soit exempt de toute supercherie, et qu'il n'ait pas été composé dans l'unique dessein d'attirer les étrangers?

C'est que nous sommes édifiés depuis longtemps sur la sincérité des exhibitions de cette nature, et, pour nous convaincre qu'en cette matière tout est artificiel, il n'est pas nécessaire de nous détourner de notre route. Les journalistes italiens venus au congrès n'ont-ils pas eu la surprise de découvrir une de leurs compatriotes, l'autre jour, à Trollhätan, parmi les jeunes et accortes servantes du restaurant où nous avons dîné, et sous le costume suédois le plus irréprochable! Considérons, à notre tour, les deux jolies petites soubrettes, coquettement attifées, qui nous attendent sur le seuil du buffet de la gare de Storvik.

Le premier coup d'œil suffit à nous révéler qu'elles n'ont, l'une et l'autre, des Dalécarliennes que l'habit, à l'instar, du reste, de toutes celles qui circulent en si grand nombre dans les rues de Stockholm. Les bas rayés, la jupe courte, le corsage bien ajusté, la coiffure aux vagues allures de bonnet phrygien, qui composent ou plutôt qui composaient autrefois le costume ordinaire des femmes de cette province, forment un ensemble si gracieux, si avantageux à la physionomie et à la tournure, qu'on n'a pas tardé à les adopter un peu partout. A mesure que le goût s'en perdait dans le pays d'origine, la mode s'en répandait au dehors, et il est de bon ton aujourd'hui, parmi les bourgeois qui se respectent, d'en affubler les domestiques, comme il est admis chez nous, depuis quelques années, que les nourrices et les bonnes d'enfants doivent obligatoirement revêtir un uniforme plus

ou moins fidèlement copié sur quelque ancien modèle de vêtement populaire.

Nous ne modifierons donc pas notre itinéraire, pour nous exposer peut-être à une déconvenue.

A cinq heures du soir, nous atteignons Bollnäs, un village sans importance, où nous nous arrêtons quelques minutes, et où je ne vois guère à signaler que l'hôtel, un joli petit édifice contigu à la gare, construit en bois, dans le style du pays, mais pourvu de tout le confort désirable, éclairé à l'électricité et relié par le téléphone tout à la fois avec Christiania d'un côté et Stockholm de l'autre. Puis nous nous remettons en route, et les lacs couverts de leur végétation de bois flottants, les rivières, les forêts recommencent leur monotone défilé. Il faut croire qu'on ne voyage pas beaucoup dans cette région, que les places de luxe tout au moins y sont réservées à de rares privilégiés, car notre train ne compte pas de compartiments de première classe, et, dans le wagon de seconde où nous avons pris place, nous sommes absolument seuls. Le pays cependant est loin d'être tout à fait désert, et quelques figures se montrent maintenant sur la lisière des champs, aux abords des stations. Dans ces provinces déjà éloignées de la capitale, où le trafic est à peu près insignifiant, le passage d'un train chaque jour prend les proportions d'un événement. A l'expression des physionomies de tous ces curieux, on s'aperçoit de reste qu'ils ne doivent pas être blasés sur les distractions.

Pour prolonger, je pense, ce court instant de récréation, qui ne leur est accordé qu'une fois par jour, on s'arrête indéfiniment à chaque village, on inspecte minutieusement, jusque dans leurs moindres détails, la machine et les voitures, que la vitesse de leur marche normale ne doit pourtant pas contribuer à détériorer beaucoup. Puis, quand le chef de gare, qui n'aura pro-

bablement pas avant le lendemain l'occasion de causer avec des êtres civilisés, estime que l'arrêt a assez duré, on se remet en route. Alors de tous côtés les mouchoirs s'agitent en signe d'adieu. Il semble que tous ces voyageurs qu'on n'a entrevus que pendant quelques minutes et qu'on ne rencontrera plus jamais soient devenus des amis, qu'on éprouve quelques regrets de les voir partir, en même temps que l'appréhension de retomber dans la solitude, et ces démonstrations expressives se renouvellent à chaque pas sur le passage du convoi.

A Ange, un embranchement nous dirige sur Ostersund, où nous devons arriver trois heures plus tard. La voie devient plus escarpée et s'élève rapidement au milieu d'épaisses forêts, qui la pressent de si près qu'elle paraît avoir peine à s'y frayer un passage. De temps en temps, une clairière ouverte par le feu nous montre des rangées de sapins et de bouleaux, aux troncs calcinés, semblables aux fûts brisés des colonnes d'un palais en ruine. Un étang, d'aspect sinistre, que nous côtoyons plus loin, et qui reflète dans ses eaux noires un cirque de collines sombres, ajoute encore à l'horreur du tableau. Sous le ciel bas et gris qui l'éclaire, tout ce pays a l'air d'une région maudite.

Soudain, le décor change. Le soleil qui se lève perce violemment la nue : les forêts se retirent ; l'horizon s'élargit, laissant à découvert un joli lac aux flots verts, aux rives riantes et bien cultivées : nous sommes à Ostersund.

* * *

30 *juin*. — Sous la lumière dorée qui l'inonde, tout le pays environnant s'épanouit en un large et joyeux

sourire; les oiseaux chantent dans les branches des arbres, dans les sillons des champs, leur hymne matinal à l'astre bienfaisant, un air frais et léger nous frappe au visage, quand nous ouvrons les fenètres du wagon : bref, toute la nature semble vouloir conspirer à rendre moins monotones nos dernières heures de chemin de fer. A mesure que nous approchons de la frontière norvégienne, nous observons dans les villages une plus grande animation. Le train reçoit ou dépose à chaque station des caravanes de touristes en culottes courtes, armés d'alpenstocks, qui ne peuvent être que des sujets de la reine Victoria en tournée d'excursion.

Il faut croire qu'il y a dans cette région quelques pics réputés plus ou moins inaccessibles dont Murray, le Baedeker anglais, recommande l'ascension comme un remède contre le spleen. De fait, le pays devient plus intéressant, les montagnes plus hautes, et quelques-unes de celles qui forment le fond du décor sont encore couvertes de neige. Tandis que nous nous promenons sur le quai de la gare d'Are, pendant l'interminable halte qu'on nous y impose, on nous montre, sur le sommet d'une des collines qui bordent la ligne, une sorte de cône imperceptible, ressemblant de loin à quelque renflement du terrain, qu'on nous dit être une hutte de Lapons. Je dirige consciencieusement sur ce point le double objectif d'une lorgnette que me confie un voyageur obligeant; malheureusement, je suis comme le dindon de la fable :

Je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause,
Je ne distingue pas très bien.

Les yeux de la foi sont encore supérieurs à tous les télescopes. Je me déclare donc tout disposé à admettre qu'il y ait là-haut un campement de Lapons, et il est fort pos-

sible, après tout, que ceux qui prétendent l'apercevoir aient raison.

Le paysage prend, en effet, de plus en plus l'aspect que prêtent les descriptions des voyageurs aux steppes habités par ce peuple singulier. Nous gravissons les hauts plateaux qui séparent la Suède de la Norvège, nous abordons les fjelds désolés d'où la vie semble à jamais bannie.

Peu à peu la nature s'est dépouillée à nos yeux de tous ses ornements. Aux forêts rachitiques ont succédé de maigres pâturages : pas un atome de végétation n'égaye maintenant les landes marécageuses au milieu desquelles nous circulons. Des flaques de glace à demi fondue écoulent un liquide noirâtre et putride sur la terre stérile. De grands murs en planches, pareils à ceux que nous avons déjà remarqués en Danemark, se dressent sur les deux côtés de la ligne, qu'ils sont destinés à protéger contre la violence des tourmentes, et de temps à autre nous passons sous de longs tunnels en bois, établis pour assurer la libre circulation des trains dans les endroits où le vent accumule probablement les plus grandes quantités de neige. Nous nous demandons avec terreur ce que doit être en hiver une contrée qui est encore, au cœur de l'été, telle que nous la voyons, et à la vue de ce désert horrible sur lequel a dû s'étendre la main d'une divinité vengeresse, nous nous sentons étreints, malgré nous, d'une indéfinissable tristesse.

La gare de Storlien, où nous pénétrons, est la dernière du réseau suédois, la plus septentrionale aussi, on peut même dire la plus boréale, en raison de son altitude, qui atteint 592 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour atténuer les terribles courants d'air qui en rendraient le séjour impossible, on a presque hermétiquement clos, non seulement sur les côtés, mais encore à chacune des deux extrémités, le hangar sous lequel les trains viennent

s'arrêter. Il n'empêche qu'il n'y doit pas faire bon au mois de janvier, à en juger par la température sibérienne qui y règne aujourd'hui, et à laquelle, par une attention d'une délicatesse spéciale, on a soin de nous laisser exposés pendant une heure et demie.

Comme la Suède et la Norvège, quoique nominalement réunies, sont en fait aussi séparées que possible, nous devons ici changer de voiture. Quand les voyageurs qui se dirigent sur Stockholm seront arrivés de Trondhjem, nous opérerons avec eux un chassé-croisé. Ils prendront les places que nous laissons vides dans le train qui nous a amenés, et ils nous céderont les leurs dans celui d'où ils seront descendus. Il n'est pas d'exemple, paraît-il, que le matériel de l'un des deux États ait dépassé la frontière de l'autre.

Nous quitterons en même temps l'heure de Stockholm, pour nous régler désormais sur celle de Trondhjem, qui retarde de quarante-cinq minutes sur l'autre. Il ne manque, on le voit, qu'une barrière douanière pour que la ligne de démarcation entre les deux nations sœurs soit aussi nettement tracée que si elles étaient étrangères l'une à l'autre. Il est infiniment probable qu'il ne s'écoulera pas beaucoup d'années avant que cette réforme se réalise, c'est-à-dire avant que la séparation définitive devienne un fait accompli. Mais pour le moment, elle n'est encore qu'à l'état de vague *desideratum*, comme le projet qui consisterait à donner à chacun des deux peuples une représentation diplomatique spéciale, et nous avons le bonheur d'échapper pour cette fois à l'humiliante obligation de laisser visiter nos colis.

Nous remplaçons cette corvée par une occupation qui est en général plus douce mais qui, aujourd'hui, manque totalement de charme : nous allons dîner. La vue seule de la maigre pitance qui nous est servie nous indique que

nous sommes loin de tout pays habité. Les mets qui sont étalés sur la table se sont refroidis, à notre exemple, sous le vent froid qui souffle à travers les portes mal jointes, et les sauces se présentent à nous sous la forme peu appétissante de masses solides, où les quartiers de viande font l'effet de navires emprisonnés dans les icebergs du pôle. Le poisson nage dans une gélatine graisseuse et blanchâtre qui l'enveloppe d'une espèce de carapace artificielle. Il n'est pas jusqu'au lait qui nous sert de boisson, jusqu'au lait si délicieux d'ordinaire, qui ne soit exécrable ici. Nous payons naturellement plus cher que partout ailleurs le risque que nous avons couru de nous empoisonner, et nous sortons au plus vite dans l'espoir de nous réchauffer, si c'est possible, aux rayons du soleil déjà bien pâle que les nuages cherchent encore à voiler.

Une demi-douzaine de naturels vêtus de culottes en peau de mouton et drapés dans des manteaux de pareille étoffe font, en même temps que nous, les cent pas sur le quai de la gare. Ces hommes à figure bestiale, à barbe et à chevelure hirsutes, à la ceinture desquels se balance, suspendu par une courte chaîne, le long couteau norvégien, n'ont rien de particulièrement avenant, et on se dit qu'on n'aimerait pas beaucoup à les rencontrer le soir dans un endroit solitaire : il n'est pas, en réalité, de gens plus inoffensifs, et, malgré leur mine patibulaire, ils sont plus honnêtes et plus doux que bien des gens que nous coudoyons chaque jour dans nos rues.

Enfin l'heure du départ a sonné : nous allons quitter, probablement pour jamais, ce lieu de désolation. Le steppe horrible et sauvage que j'ai décrit tout à l'heure se prolonge encore pendant quelques centaines de mètres. Le mont Areshutan, le géant des Alpes suédoises, dresse toujours, au fond du décor, sa large face blanche pareille à une figure de spectre. Puis à mesure que nous avançons

dans notre descente sur le versant norvégien, l'aspect de la nature se modifie, devient plus gracieux, présente une analogie plus frappante avec certaines parties de notre Bugey ou de notre Dauphiné.

Nous entrons décidément dans le pays des cascades, comme on l'a appelé. C'en est fait des lacs immobiles et sombres qui attristaient les paysages, de l'autre côté de la frontière. L'eau jaillit ici en fusées étincelantes des moindres fissures des rochers, pour s'élancer ensuite en bonds capricieux à travers les forêts qui tapissent les montagnes, et se répandre au loin avec de sourds mugissements.

Quand nous arrivons à Miéraker, la première station de la ligne norvégienne, la contrée s'est totalement transformée. Du quai de la gare, comme du haut d'un belvédère, nos regards plongent jusqu'au fond d'une large et magnifique vallée, que suit dans toute sa longueur le cours sinueux d'une rivière. Peu à peu, par une série d'interminables lacets, la voie descend jusqu'au niveau de cette plaine verdoyante et nous entraîne avec elle au milieu des bois qu'elle traverse. La vie alors reparaît autour de nous. Nous retrouvons les petites maisons de bois peint, coiffées de chaume, qui donnent aux paysages scandinaves un caractère si particulier. Il nous semble même que le gazon qui les recouvre est ici plus abondant, plus vigoureux, et ce sont parfois de véritables arbres, hauts de plusieurs mètres, qui ont poussé sur le toit de quelques-unes d'entre elles.

Bientôt nous apercevons le fjord de Trondhjem, que nous côtoyons longtemps et dont les rives, de plus en plus peuplées, décèlent déjà l'approche de la ville. La campagne, si charmante tout à l'heure sous son agreste parure, nous apparaît maintenant souillée par le contact de la civilisation. L'atmosphère légère et pure que nous respirions sur les hauteurs s'est épaissie et obscurcie sous

les fumées des usines qui dressent aux alentours leur disgracieuse silhouette. Sur les voies ferrées qui relient aux gares chacun des ports de la baie, circulent de longs convois dont le chargement, uniquement composé de pièces de bois provenant des scieries voisines, va se transborder ainsi, le plus aisément du monde, des wagons dans les bateaux à vapeur stationnés à quai, pour s'éparpiller ensuite aux quatre coins du monde. De distance en distance, nous remarquons des engins bizarres destinés, paraît-il, à la capture du saumon et formés d'une sorte d'échelle dont le pied repose sur le rivage, tandis qu'à l'autre extrémité, hardiment penché au-dessus des flots, dans une attitude immobile de vigie, le pêcheur, armé de sa ligne, guette le passage de sa proie.

Enfin, nous arrivons au terme du supplice que nous subissons depuis plus de vingt-quatre heures. Les portes de notre cachot roulant se referment derrière nous : nous sommes à Trondhjem. Notre entrée dans l'ancienne capitale de la Norvège n'a rien de triomphal. Le temps, après être demeuré incertain une partie de la journée, s'est décidé à garder son manteau gris, et il pleut à torrents lorsque nous descendons de wagon. Cette petite contrariété n'altérerait en rien notre bonne humeur, nous saluerions même, avec un sentiment bien sincère de soulagement, l'étape dernière de l'insipide trajet que nous venons d'accomplir, si nous n'avions par malheur un sujet plus sérieux de préoccupation.

Depuis une semaine environ, mon compagnon de route se plaint de malaises vagues, que des soins immédiats n'ont pas réussi à conjurer, et il manifeste maintenant l'intention de me laisser poursuivre seul mon voyage. Il m'annonce en tout cas qu'il est d'ores et déjà résolu à ne pas utiliser les places retenues pour nous, depuis quinze jours, à bord du navire qui doit partir d'ici la se-

maine prochaine pour le cap Nord. En présence de cette complication imprévue, à quel parti faut-il m'arrêter? Devons-nous reprendre ensemble le chemin du pays natal ou bien nous séparer? La question est grave et embarrassante : nous allons, par bonheur, trouver peut-être quelqu'un à qui la soumettre. Mon ami compte un de ses parents parmi les membres de la mission que les Pères français de la Salette ont fondée, il y a quelques années, en Norvège : c'est à lui que nous demanderons conseil sur ce point épineux.

La paroisse catholique se trouve située tout à fait au bout de la ville, dans le faubourg d'Ihlen, au fond d'un quartier misérable dont la population paraît se recruter surtout parmi les portefaix du port. Nous finissons, après beaucoup de tâtonnements, par découvrir les bâtiments, bien modestes d'apparence, où elle est installée, mais la religieuse qui nous ouvre la porte ne sait pas un traître mot de français, et nous avons toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que nous désirons. A force de patience nous y réussissons néanmoins, et, sur la présentation de nos cartes de visite, elle consent à nous introduire.

Cette ignorance de notre langue, au sein même d'une mission que nous croyions destinée à propager l'influence de notre génie national aussi bien qu'à étendre le rayonnement de la foi, serait de nature à nous surprendre, si nous ne savions par expérience qu'elle est un des traits caractéristiques de la représentation de la France à l'étranger, et si nous n'avions pas eu l'occasion de la constater, par exemple, parmi les employés subalternes de presque toutes nos grandes ambassades.

Dans la circonstance présente, l'explication n'en est malheureusement que trop naturelle.

On nous apprend, en effet, que depuis plusieurs années

déjà, les Pères de la Salette ont supprimé toutes les missions qu'ils entretenaient dans ce pays. Mgr Bernard, l'ancien vicaire apostolique de la Suède et de la Norvège, que je me rappelais avoir vu un jour, il y a près de vingt ans déjà, dans la vieille chapelle de l'Institution des Minimes, à Lyon, alors que, simple curé de Bergen, il parcourait la France pour recueillir des subsides en faveur de sa pauvre paroisse, Mgr Bernard lui-même est parti, désespérant de réunir autour de sa houlette un troupeau de quelque importance. Les catholiques romains ont aujourd'hui pour pasteur un prélat luxembourgeois qui réside à Christiania, et la plupart des prêtres auxquels il a délégué la charge du ministère apostolique ont la même origine que lui. Le religieux que nous cherchons n'est donc plus ici : il a dû, comme ses confrères, regagner sa province d'origine.

Par bonheur, le curé actuel de Trondhjem, M. l'abbé Riesterer, qui nous donne tous ces détails, est encore un Français, et qui plus est un Alsacien. Transporté dans ces régions lointaines par le hasard d'une vocation que la perspective de l'exil n'est pas parvenue à décourager, il n'en reste pas moins attaché à sa patrie terrestre, et il nous reçoit avec la plus exquise, avec la plus cordiale affabilité.

Il nous fait les honneurs de ses écoles, du petit hôpital qui y est annexé, de la chapelle bien exiguë, bien pauvrement ornée, qui lui sert d'église paroissiale. Il nous conte ses déboires et ses espérances, les difficultés qu'il éprouve à dissiper les préjugés malveillants de la population protestante, les vexations de toutes sortes qu'il a eu à subir, et aussi les douces émotions qui le payent de tous ses efforts, de toutes ses douleurs, lorsqu'il réussit par miracle à arracher une âme à l'hérésie : rares et chétives consolations, du reste, car le chiffre de ses ouailles se réduit à

quelques centaines, et les sept ou huit conversions qui l'augmentent chaque année compensent à peine les vides que la mort y creuse; mais les déceptions ne sont pas pour modérer son zèle, et il n'en chérit que davantage cette petite famille qu'il a tant de peine à conserver intacte et fidèle.

Il n'y a pas une demi-heure que nous causons avec cet homme profondément simple et bon, et il nous semble qu'il soit déjà pour nous un ami de vieille date. Nous n'avons plus aucun scrupule par conséquent à lui exposer le but de notre visite. Dès les premiers mots, il nous arrête : rien n'est plus facile à résoudre que le problème qui nous embarrasse. Je ferai seul le voyage du cap Nord, et pendant les huit jours que j'y consacrerai, mon camarade se reposera et s'efforcera de se rétablir : l'abbé Riesterer se charge lui-même avec une aimable bienveillance d'occuper ses loisirs forcés et lui promet d'intéressantes promenades dans les environs.

Mon ami consent à accepter cette combinaison; seulement, pour abréger la durée de son séjour à Trondhjem, il me demande de m'embarquer non pas dans cinq jours, mais ce soir. Il est huit heures, le bateau part à dix : je n'ai donc pas une minute à perdre. Je n'ai que le temps de rentrer à l'hôtel, d'y avaler à la hâte un repas sommaire et de préparer mes bagages.

Ici, une première difficulté se présente. Ma malle est restée en consignation à la gare, et il est trop tard, paraît-il, pour la retirer maintenant. Comment alors me procurer le linge qui m'est nécessaire? Qu'à cela ne tienne. Nous avons heureusement eu la précaution de garder avec nous nos valises portatives : je m'empare de tout ce qu'elles contiennent de faux-cols et de manchettes, je les empile dans mon sac, je saute dans une voiture, et j'arrive à bord dix minutes avant le moment fixé pour le départ.

Un deuxième obstacle, plus sérieux celui-là, menace de m'arrêter cette fois. Le billet qui m'a été délivré me donne droit à une place sur l'*Olaf Kyrre* qui appareille lundi prochain, mais non point sur le *Neptune*, qui s'apprête à gagner le large tout à l'heure. L'acceptera-t-on néanmoins, ou va-t-on me condamner à en prendre un autre, en me laissant le soin de me faire rembourser plus tard celui que je n'aurai pas utilisé? Une longue discussion s'élève à ce sujet, et je commence à ne plus douter, hélas! que l'issue ne m'en soit défavorable, lorsqu'un sauveur m'apparaît.

Le capitaine Folkedal, qui est appelé à trancher le litige en qualité d'arbitre suprême, a dû se nourrir dans son enfance de la moelle des auteurs classiques. Il sait que le dieu auquel son navire doit son nom calmait d'un mot les plus formidables tempêtes, et, pareil à lui, il vient prononcer son *Quos ego*. Grâce à son obligeance, tout s'apaise et s'arrange. Je suis admis d'emblée, sans avoir à acquitter, pour le prix de mon passage, le moindre supplément. On m'installe dans une cabine élégante, spacieuse et luxueusement meublée, que je n'aurai le désagrément de partager avec personne, et j'ai à peine eu le temps d'en prendre possession, que déjà l'hélice se met en mouvement. Nous sommes en route pour le cap Nord.

On éprouve toujours, au moment d'un départ, une secrète émotion, surtout lorsqu'on laisse quelqu'un des siens sur le rivage d'où l'on s'éloigne. Le sombre aspect du ciel contribue à m'entretenir dans ce sentiment d'instinctive mélancolie. Il ne pleut plus, mais de gros nuages courent toujours sur le flanc des montagnes, fouettés dans leur fuite éperdue par une bise aiguë qui, de temps en temps, les déchire et les effiloque, comme des flocons d'étoupe. Pareil à un voile de deuil qu'ourlerait un liséré de pourpre, le rideau de vapeurs qui flotte au-dessus de

nos têtes ne laisse transparaître à l'horizon qu'une imperceptible bande lumineuse, plus étroite qu'une barre de fer rougi. A travers cette mince déchirure filtre une lueur blafarde, sépulcrale, qui éclaire par instants de reflets sinistres les flots noirs de la mer. Il est plus que probable, à en juger par tous ces indices menaçants, que le mauvais temps va continuer.

La perspective de passer huit jours dans ces conditions, sur le pont du navire que j'arpente en ce moment, n'a rieu de très réjouissant, et en songeant que je ne verrai peut-être rien des beautés naturelles accumulées sur cette route merveilleuse du cap Nord, je suis tenté de me demander ce que je suis venu faire dans cette galère. Tout à coup, au moment où nous dépassons les bâtiments d'une escadre anglaise qui effectue en ce moment des manœuvres dans ces parages et qui est venue mouiller ce soir dans le port de Trondhjem, les joyeux flonflons d'un orchestre viennent frapper mes oreilles. Un bal a été organisé sur la dunette brillamment illuminée d'un des croiseurs, et j'aperçois de loin les couples élégants des danseurs qui tourbillonnent en cadence. On prétend que sur les ailes du temps la tristesse s'envole; elle s'envole aussi sur les ailes de la valse. Le vent, qui m'en apporte les accords, a dissipé du même coup mes moroses réflexions. Je viens de constater, du reste, sur le registre du bord, la présence de quatre de mes compatriotes. Les brouillards, maintenant, me semblent moins épais, et je me trouve moins seul aussi au milieu de tous les inconnus que le hasard me donne pour compagnons de route.

Le fjord, démesurément élargi comme un fleuve qui approche de son embouchure, devient de plus en plus sauvage, de plus en plus grandiose. Le port d'où nous sortons n'est déjà plus qu'un point presque invisible, perdu dans les ténèbres et dans la brume. Encore quel-

ques tours d'hélice, et le *Neptune* aura gagné le large. Je n'ai plus qu'à aller me coucher et à chercher dans le sommeil l'oubli des vains soucis du lendemain.

*
* *

1er *juillet*. — Les choses prennent décidément bonne tournure. Pendant la nuit, le vent a fait son œuvre, et quand je quitte ma cabine pour monter sur le pont, il achève de mettre en déroute les derniers nuages égarés dans le ciel. Les sommets des montagnes, dépouillés du manteau qui les cachait hier, profilent ce matin dans l'air limpide leurs silhouettes hardies, et je distingue avec une extraordinaire netteté les objets les plus lointains.

Il me semble que j'ai déjà vu quelque part, dans l'archipel grec, entre Constantinople et Athènes, ces rocs aux croupes arrondies qui baignent leur pied dans la mer et leur front dans l'azur. Mais quelle différence dans les teintes qui caractérisent chacun des deux paysages! Tout se dore là-bas de tons harmonieux et chauds, sous les effluves d'une lumière où semblent s'être diluées ensemble les sept couleurs du prisme. Tout s'argente ici au contraire sous la clarté pâle et froide que tamise, comme une coupole de verre dépoli, la buée blanchâtre suspendue dans l'espace.

Plus nous avançons du reste, plus la physionomie de la contrée devient étrange, distincte de celle des pays que j'ai visités jusqu'à présent. Nous arrivons entre onze heures et midi, à la hauteur du Thorgatten, un îlot à forme bizarre, qui ressemblait de loin à un chapeau gigantesque émergeant de la surface des flots et que traverse de part en part une ouverture rappelant aussi

quelque peu les œillets pratiqués dans le feutre de certaines coiffures pour aérer le front qu'elles sont destinées à couvrir. Un tel phénomène ne pouvait manquer de frapper l'imagination populaire; ce sont les poètes, toujours prompts à chercher dans les moindres faits l'intervention surnaturelle, qui en ont fourni l'explication.

Un jour, un géant se vit enlever par un rival la femme qu'il aimait. En ce temps-là déjà, les bottes de sept lieues avaient été inventées : se mettre à la poursuite du ravisseur fut, pour lui, l'affaire d'un instant. Par malheur, l'autre avait conduit sa proie au sommet du Thorgatten, et les chaussures magiques, très utiles sur une grande route, devenaient gênantes pour une ascension qui réclamait plutôt le secours d'un alpenstock enchanté. L'infortuné géant n'avait à sa disposition que son arc. Il tenta du moins d'en faire usage contre son ennemi qui le narguait; mais il tremblait de colère et de désir impuissant, et la flèche qu'il lança, au lieu d'atteindre son but, s'enfonça dans le rocher qu'elle perça d'outre en outre.

Les Anglais, qui sont en majorité sur le *Neptune*, comme partout, ont lu dans leur guide cette légende, qui, d'ailleurs, a peut-être été composée à leur intention. Ils croiraient avoir manqué leur voyage s'il leur était interdit d'aller contempler de près les dégâts causés par la maladresse du demi-dieu. Le capitaine fait donc mettre les canots à la mer, les passagers s'y empilent, et en quelques coups de rames nous sommes tous transportés à terre.

Un sentier raboteux, semé d'éboulis, nous amène en file indienne jusqu'au bord de l'immense meurtrière de 30 mètres de haut pratiquée au cœur de la montagne. Évidemment, le spectacle est original, et la vue, à travers cette espèce de télescope, d'un lambeau de mer parsemé de petites îles produit un effet singulier. Le pano-

rama que nous laissons derrière nous est pourtant, à mon avis, plus intéressant peut-être, et mon opinion est partagée par M. de L..., un aimable Parisien qui fait partie de l'expédition et avec qui je me hasarde à lier conversation.

Suivant leur habitude, les Anglo-Saxons, leur impatience une fois satisfaite, se désintéressent absolument de l'objet de leur curiosité; ils n'ont plus d'ardeur maintenant que pour s'empresser autour des tables où des jeunes filles du pays leur débitent le lait et l'eau de Seltz, qui constituent à peu près les seuls rafraîchissements tolérés en Norvège depuis que la vente des spiritueux a été sévèrement prohibée par les lois. Les falaises grises, qui dressent en face de nous, sur la côte, leurs squelettes décharnés, les innombrables îlots verts, que nous serions presque tentés, tant ils nous paraissent plats, de prendre pour les feuilles de quelques plantes aquatiques étalées à la surface des eaux, sont, pour eux, dépourvus de charme.

Nous nous isolons de leur compagnie, et, assis sur un amas de pierres colossales tombées de la voûte lézardée qui semble menacer de s'écrouler sur nos têtes, nous promenons nos regards sur ce champ magnifique. Mais bientôt le canon du *Neptune* nous rappelle. Il va être deux heures; c'est le moment que le règlement du bord fixe pour notre dîner.

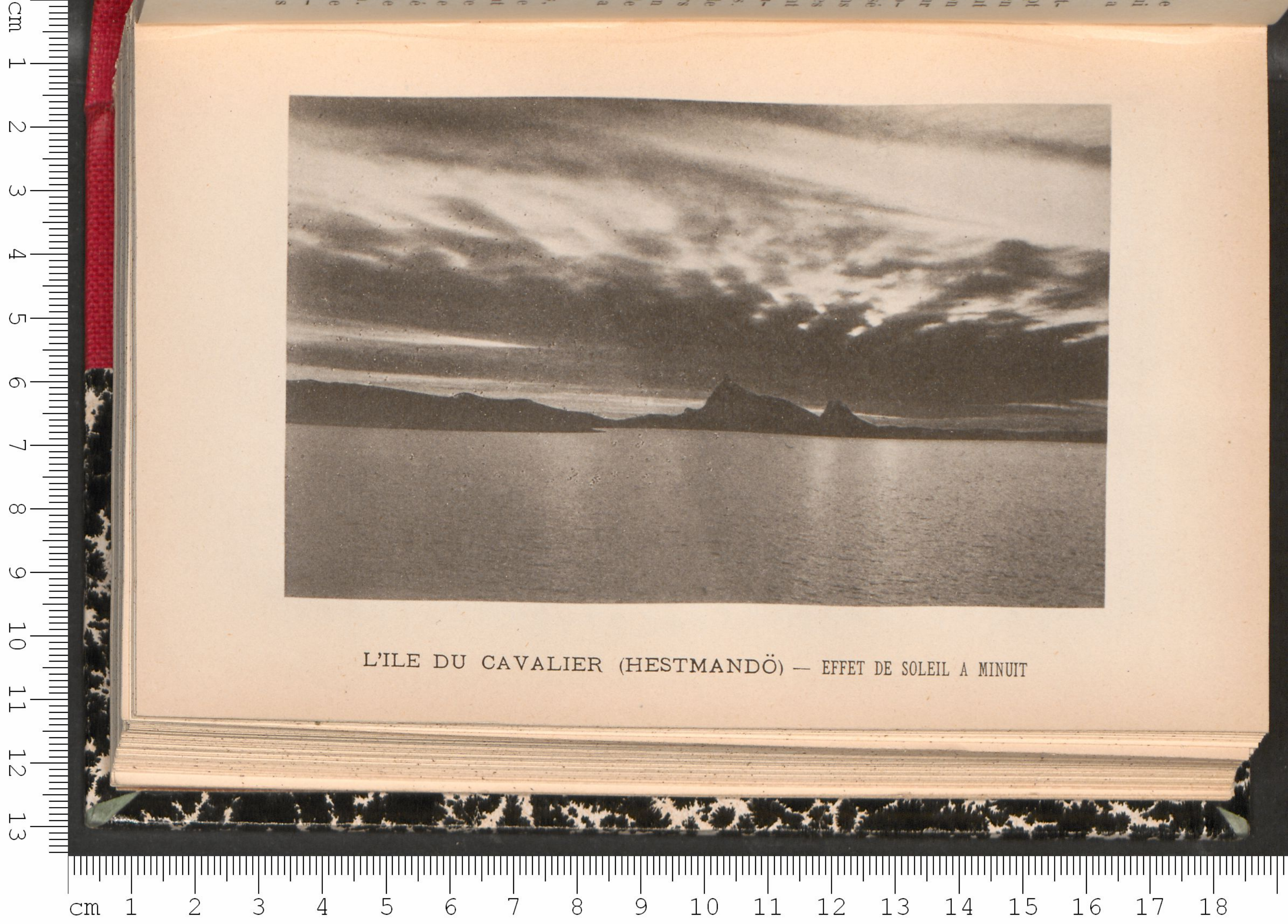
Pendant que nous sommes à table, le bateau fait le tour du Thorgatten. La fantastique pyramide de pierre se présente maintenant à nous de profil, sous la face opposée à celle par laquelle nous en avons opéré l'escalade. A la distance où nous en sommes, elle n'a plus l'apparence prosaïque d'un chapeau, mais plutôt l'allure martiale et fière d'un casque. C'est l'armet de Membrin, cher à Don Quichotte, ou le heaume pétrifié de quelqu'un des héros

légendaires qui ont laissé partout sur ce sol la trace de leurs exploits : et le trou, presque imperceptible d'ici, qui le perfore, est la marque glorieuse des coups qu'il a reçus.

A six heures du soir, nous arrivons en vue des Sept-Sœurs, *Syve söstre*, une autre île bizarre formée de sept montagnes alignées, ou plutôt de six seulement, car il en est une, parmi elles, qui se trouve affligée du même défaut de conformation que les fameux frères siamois, ou la non moins célèbre Millie-Christine, et qui porte deux têtes sur un corps unique. Ces demoiselles sont vraiment imposantes dans leur costume gris, sur lequel la neige a posé une guimpe blanche. A les examiner froidement et sans parti pris poétique, on les prendrait volontiers pour des croupes d'éléphants immergés à mi-corps, tant elles sont sveltes et gracieuses, tant elles rappellent par leur couleur et leur aspect la peau crevassée de ces pachydermes.

A dix heures, nous voyons apparaître sur notre droite le glacier du Svartisen, posé sur le massif de rochers sombres qui forme le premier plan de la côte comme un couvercle d'argent sur une marmite en fer, et en face de lui l'île du Cavalier, le Hestmandö, qui domine de sa haute stature l'horizon tout entier.

En considérant cette succession de merveilles étranges, aux formes capricieuses et tourmentées, on s'explique que l'imagination des peuples ait fait de ces régions, qui sont déjà, en quelque sorte, le vestibule du pôle, le théâtre de légendes sans nombre, de perpétuelles féeries. Une irrésistible curiosité a toujours attiré l'humanité du côté de ces contrées du Nord dont l'aiguille aimantée, pareille à un doigt mystérieux, indique obstinément le chemin. Mais n'était-il pas naturel qu'au moment d'en franchir le seuil, elle éprouvât en même temps un frisson de religieuse crainte? Tout ne contribuait-il pas à entretenir ses



L'ILE DU CAVALIER (HESTMANDÖ) — EFFET DE SOLEIL A MINUIT

hallucinations d'enfant apeuré, et les monstres de pierre qui se dressaient devant elle, immobiles au-dessus des flots, ne semblaient-ils pas les sentinelles silencieuses chargées de défendre l'entrée du pays invisible?

Nous avons à peine dépassé le sombre Cavalier, enveloppé dans son manteau de roc, que le *Rödölöven*, le *Lion rouge*, se présente à son tour, accroupi dans sa masse formidable, tournant du côté de l'ouest son masque de sphinx mutilé, tandis que là-bas, très loin, à demi cachées sous le voile de brume bleuâtre qui en estompe les contours et leur donne l'aspect irréel, presque flottant, des mirages, deux montagnes nous apparaissent émergeant de la mer, dans des attitudes penchées qui les jettent l'une sur l'autre et les font ressembler à deux lames de haches entre-croisées. Il n'est pas douteux que la nature, en accumulant sur ce point toutes ces horreurs, n'ait eu le dessein d'en interdire l'approche; mais ces figures grimaçantes ne sont, hélas! comme les mannequins destinés à effrayer les oiseaux, que de vains simulacres, des décors d'opéra-comique. C'en est fait des contes qui berçaient autrefois la crédulité populaire; l'âge d'or de la poésie est passé : l'heure du crépuscule des Dieux, suivant l'expression de Wagner, a sonné pour jamais.

Les steamers luxueux qui portent au cap Nord les oisifs blasés de l'ancien monde n'inspirent-ils aux divinités de ces montagnes superbes qu'une dédaigneuse pitié? ou bien, en face des conquêtes du progrès, les Titans qui en habitent les grottes profondes se sont-ils résignés à l'éclipse définitive de leur antique prestige? Toujours est-il que nous franchissons le cercle polaire, sans que l'Adamastor de ces parages se donne la peine de nous en empêcher; que l'air reste calme, et qu'aucune tempête ne vient soulever contre nous les flots moirés d'or par le soleil couchant.

Il ne sera pas dit néanmoins que nous pénétrerons dans ce domaine réservé sans célébrer un si grand événement par une solennité quelconque, rappelant de près ou de loin les cérémonies traditionnelles du passage de la Ligne. Le capitaine Folkedal, toujours empressé à procurer des distractions à ses passagers, a vite fait d'en improviser une.

D'une rapide enquête à laquelle il se livre, il résulte que le *Neptune*, dans l'effectif féminin de ce qu'on peut appeler à juste titre sa population « flottante », compte une Française, une Américaine, deux Hollandaises, quatre Russes, et, naturellement, un nombre incalculable d'Anglaises. On charge de poudre les petits mortiers de bronze qui constituent l'artillerie peu redoutable de notre navire et qu'on prendrait aisément pour des jouets d'enfants. Le soin d'en enflammer les étoupilles est confié pour chacun d'eux à une de ces dames, choisie parmi les membres des différentes colonies étrangères représentées à bord, et, au moment précis où nous passons le cercle arctique, une quintuple détonation retentit, saluant l'apparition, au-dessus des vergues, des drapeaux des cinq nations auxquelles elles appartiennent. Il en est bien une ou deux que le bruit fait tressauter, et qui esquissent, en l'entendant, de petits gestes effarouchés; mais il y a, je crois, plus de coquetterie que de frayeur véritable dans la gracieuse moue qui crispe leurs traits. Les femmes sont, en général, si expertes dans l'art de tirer parti des moindres circonstances pour se faire valoir, qu'on n'ose jamais croire à l'absolue sincérité de leurs mouvements, même de ceux qui paraissent le plus instinctifs. Les légers cris de terreur des aimables pointeuses sont, du reste, bien vite couverts par les exclamations enthousiastes qui font explosion autour de nous. La place d'honneur, au sommet du grand mât, a été dévolue au pavillon britannique, que

les Anglais accueillent, il va sans dire, par des hourrahs répétés, en agitant leurs chapeaux. Les Allemands les imitent, quand l'étendard du nouvel empire hisse à son tour, dans l'azur lumineux du soir, ses trois couleurs, noir, blanc et rouge, qui symbolisent, paraît-il, les trois éléments combinés dans l'édification de leur régime politique actuel, la mort, le soleil et le sang. Puis notre tour arrive et notre pavillon national, qui est aussi, à la disposition des rayures près, celui de la Russie et de la Hollande, s'élève par trois fois dans les airs.

Le *Neptune* s'avance maintenant comme un vaisseau d'apothéose, dans le flamboiement du nimbe diapré que mettent autour de lui les rayons d'or du soleil couchant et les frissons de tous ces drapeaux papillotant autour de ses cordages. Il était bien juste qu'il se parât de ses plus beaux atours pour faire sa cour au soleil de minuit. Reste à savoir, par exemple, s'il ne se sera pas mis inutilement en frais de toilette, et si ce capricieux roi des étés, comme l'a appelé Leconte de l'Isle, nous permettra d'assister à son petit coucher.

Le ciel, inaltérablement pur dans toute son étendue, s'est bien voilé tout à coup vers le nord d'un léger bandeau de brumes; mais nous avons l'espoir de le voir s'éclaircir encore avant que l'astre y descende.

Dès l'instant, au reste, où nous avons franchi le cercle polaire, le spectacle que nous attendons nous est dû, et nous réclamons instamment cette partie du programme.

Le capitaine nous répond qu'il s'occupait de satisfaire à nos désirs avant même que nous les eussions exprimés. Notre navire se trouve actuellement emprisonné dans un étroit chenal bordé d'un côté par le massif du Svartisen, de l'autre par une ligne d'îlots qui nous cache la pleine mer. Nous devrons forcer de vapeur, de façon à en sortir avant que l'heure solennelle sonne

à l'horloge du bord. Enfin nous dépassons le cap Kunnen, qui se dressait devant nous comme un écran de 600 mètres de haut. Il est minuit, et l'espace sans limites s'étend à perte de vue devant nous. Mais le soleil, qui se rit de notre impatience et veut nous faire sans doute acheter ses faveurs, s'est déjà dérobé derrière le rideau de nuages qui flotte au-dessus de l'océan.

En vain demeurons-nous sur le pont une heure et même davantage, dans l'espoir de contempler tout au moins les splendeurs qu'il ne manquera pas de faire éclater, lorsqu'il remontera sur son char : l'horizon demeure impénétrablement fermé. Résignons-nous; il n'y aura pas de représentation ce soir, et il nous faut rentrer dans nos cabines en y emportant la déception de notre infructueuse attente.

*
* *

2 *juillet*. — Pendant les quelques heures que la majorité des passagers a consacrées au repos, le *Neptune* a dépassé l'île de Bodö. A six heures du matin, quand je monte sur le pont, nous sommes par le travers du Vestfjord, vaste baie qui pénètre profondément dans les terres et que ferme à demi, du côté du large, comme une gigantesque jetée naturelle, la ligne de l'archipel des Lofoten. Faible rempart du reste et digue bien impuissante, car ces blocs formidables qu'on croirait jetés là pour briser la furie des tempêtes ne font qu'en exaspérer la rage.

Lorsqu'au mois de mars les bancs de morues ou de harengs, attirés par le courant chaud du Gulf-Stream, abordent ces parages, de toutes les anfractuosités de la côte on voit surgir par centaines ces embarcations légères

et rapides dont le modèle s'est transmis, presque sans changement, des antiques Vikings à leurs descendants actuels. Avec une intrépidité digne de leurs aïeux, les pêcheurs norvégiens s'élancent sur leurs fragiles esquifs, à la capture du précieux butin qui assure leur subsistance et constitue l'unique source de leur fortune. Le corps sanglé dans un long tablier qui les enveloppe presque entièrement, la tête coiffée d'un casque en toile cirée ou en cuir bouilli dont le couvre-nuque, rabattu jusqu'aux épaules, les garantit contre les éclaboussures des lames, ils s'en vont, en dépit des vents et des marées, tendre leurs filets sous les flots en courroux.

Le large bassin du Vestfjord, où le poisson trouve lui-même un abri relatif et où il se réunit par conséquent en plus grande abondance, se couvre alors tout à coup d'une véritable flottille à laquelle il semble que rien ne puisse résister. Mais, hélas ! le perfide élément combat pour l'ennemi qu'elle est destinée à détruire, et quelques instants lui suffisent pour disperser cette innombrable Armada. Sous les coups furieux des ouragans qui les secouent comme des coquilles de noix, les pauvres petites barques se renversent, envoyant à la mort toute la cargaison humaine qu'elles portent. En vain les malheureux naufragés essayent-ils de se sauver en plantant leurs couteaux dans la quille de leurs canots et en se cramponnant à ce fragile appui. Il vient toujours un moment où la fatigue et le froid triomphent de leurs forces épuisées ; ils lâchent prise, et le lendemain, au nombre des entailles gravées dans le bois des épaves que la mer a rejetées sur le rivage, on peut évaluer le chiffre des victimes.

Il est des années terribles où ce nécrologe s'est enrichi de cinq cents noms en un jour. Aussi la seule vue de ces plages redoutables qui ont servi de théâtre à tant de drames poignants glace-t-elle le cœur d'une invincible

épouvante. Il semble, du reste, que la nature, en marquant ces lieux d'un sceau de particulière tristesse, les ait prédestinés, en quelque sorte, à ces funèbres tragédies.

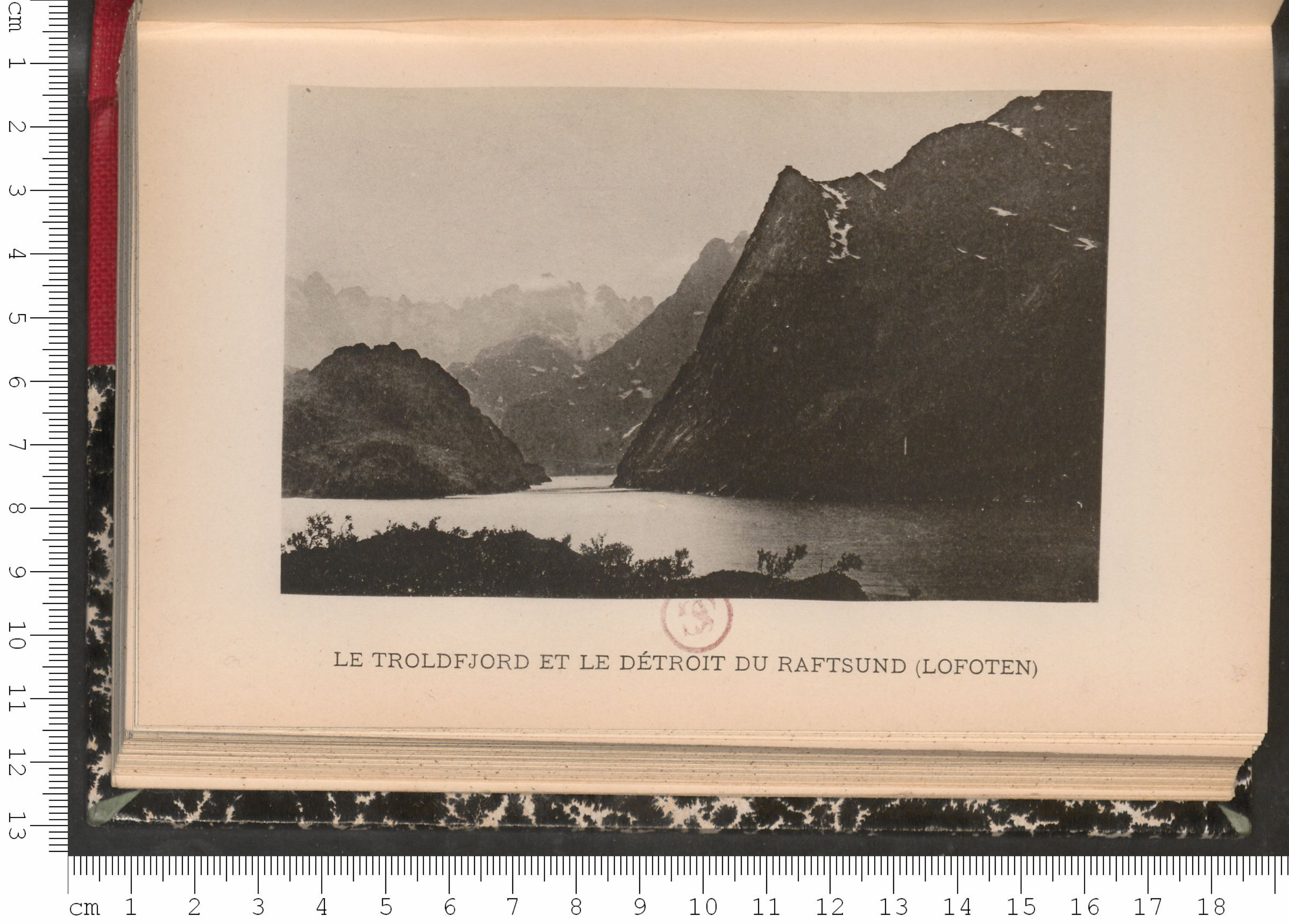
Les grands rochers nus qu'elle y a suscités, comme autant de squelettes décharnés, en disaient déjà l'irrémédiable désolation. Elle a ajouté encore à l'aspect lugubre de ce tableau en semant les abords de cette côte inhospitalière de récifs à fleur d'eau, étroits et plats, presque régulièrement alignés, qu'on prendrait pour une rangée de tombes, et sur lesquels on cherche instinctivement les noms des infortunés pêcheurs livrés à la voracité de l'océan.

Aujourd'hui, il est vrai, la joie est répandue dans l'air, et ces sombres symboles eux-mêmes ne produisent plus la même impression sinistre. Le coup d'œil qui s'offre à moi est absolument merveilleux. Le soleil, déjà haut au-dessus de l'horizon, resplendit dans un ciel immaculé, profond comme celui de l'Italie. A demi noyée dans un bain de lumière diffuse qui en adoucit les reliefs et en unifie le coloris, la chaîne tout entière des Lofoten apparaît au loin, découpant sur la draperie bleue qui forme le fond du décor la broderie de ses pics couverts de neige. Un cri d'admiration s'échappe spontanément de toutes les poitrines, en face de ce panorama féerique, dont les lignes sont à la fois si étranges et encore si indistinctes, qu'on serait tenté de croire d'abord à quelqu'une de ces images trompeuses et fugitives nées des jeux du brouillard et de la brise, et qu'on s'attend à chaque minute à voir s'évanouir toute cette fantasmagorie.

Il n'en est rien pourtant, et, loin de se dissiper, la vision se précise, s'affermit à nos yeux. Nous laissons à notre gauche l'île de Moskenäsö, près de laquelle bouillonne le gouffre autrefois redouté, aujourd'hui bien inoffensif, du Maëlstrom, et nous mettons le cap sur celle d'Ost-Waagö,



HENNINGSVAER SUR L'ILE D'ÖST-VAAGÖ (LOFOTEN)



LE TROLDFJORD ET LE DÉTROIT DU RAFTSUND (LOFOTEN)

où nous devons faire une courte escale. Le petit port d'Henningsvær, dans lequel nous relâchons, n'est qu'une misérable station de pêche dont les huttes de bois, peintes de couleurs variées, semblent avoir été jetées pêle-mêle sur les pointes des rochers, comme des colis qu'un navire y aurait déchargés à la hâte. Une odeur forte de marée s'échappe par les portes entr'ouvertes des maisons, monte des séchoirs formés de légers linteaux entre-croisés sur lesquels s'étalent les cadavres des morues pêchées au printemps dernier. C'est l'impitoyable réalité qui pénètre, avec ces relents nauséabonds, dans le rêve où nous marchions. Elle n'y fait par bonheur qu'une brève et rapide incursion. Quelques instants plus tard, nous franchissons le seuil du labyrinthe des Lofoten, et nous nous engageons dans ce magnifique détroit du Raftsund, qui n'a pas son pareil au monde.

Je voudrais pouvoir donner une idée au moins approximative de l'incomparable spectacle qui nous y attend. Mais quels termes employer pour dépeindre les rochers aux formes extraordinaires, aux flancs arides et profondément crevassés, dont les masses formidables nous surplombent et menacent de nous écraser? Comment décrire l'inexprimable chaos dans lequel, à l'instar du Pélion et de l'Ossa antiques, ils sont empilés et confondus? Il faudrait la lyre d'un barde pour chanter les combats des géants auxquels ils ont peut-être servi de projectiles et dont l'aveugle colère a jonché le sol de leurs débris. Il faudrait la palette d'un peintre pour évoquer dans toute sa farouche splendeur ce paysage que la plume est impuissante à retracer. Tout nous surprend, tout nous ravit, et nous nous demandons si quelque invisible génie ne nous a pas transportés au sein d'un palais magique.

La mer, unie comme un miroir, reflète avec une si saisissante netteté l'image de ces colosses de pierre enveloppés

de neige que, nous avons presque l'illusion de naviguer sur des rochers, et qu'il nous semble voir leurs blocs de granit, par un inexplicable sortilège, s'entr'ouvrir et se briser sans bruit sous l'étrave de notre navire. Nous sommes dans le pays des enchantements, dans la région habitée par les *Trolls*, ces lutins familiers qui tiennent tant de place dans les légendes scandinaves.

En voici justement quelques-uns qu'un dieu vengeur a pétrifiés, pour les punir sans doute de leurs maléfices, et qui grimacent là-haut dans les curieuses découpures de la cime d'une montagne. Leurs silhouettes, qui présentent une assez frappante analogie avec les sommets déchiquetés de la chaîne du mont Blanc, se détachent, pareilles à des dents de scie, sur l'azur foncé du ciel. Nous allons, pour les contempler de plus près, nous glisser jusque dans l'étroit couloir, resserré entre deux parois verticales, qui aboutit à leur pied, et qui doit à leur voisinage son nom de Troldfjord.

Sur l'ordre du capitaine, quelques décharges des mortiers du bord ébranlent les murailles à pic qui nous dominent à droite et à gauche et qui s'en renvoient les échos avec un fracas prolongé, pareil à celui du tonnerre. Puis deux matelots se rendent à terre et en rapportent une certaine quantité de neige, recueillie sur les bords d'un bassin dans lequel tombe, après une série de chutes gracieuses, une cascade descendue des Troldtinder.

Les passagers, que le moindre incident occupe et met en émoi, s'interrogent naturellement sur les motifs de l'étrange mission confiée à ces braves gens. Notre maître-coq aurait-il l'intention de nous faire au dessert la surprise de quelque sorbet de sa façon ? Point du tout, paraît-il, car le capitaine arrête les deux hommes au passage, les débarrasse de leur charge et y met gravement le feu.

Ce n'est plus alors seulement de la curiosité, c'est de la

stupéfaction qui se peint sur tous les visages. Quel étrange phénomène ! Nous avions bien raison de croire qu'il y avait dans cette nature quelque chose de surnaturel. Les « lacs de feu cachés sous des plaines de neige », que chante Hagen dans l'opéra de *Sigurd* ne sont décidément pas spéciaux à l'Islande. Ces régions doivent recéler, sans doute, quelque mystère du même genre, puisque la glace y possède des propriétés aussi inflammables.

Toujours jovial et facétieux, le brave Folkedal écoute sans sourciller les commentaires qui vont leur train, et se contente de sourire dans sa barbe. Quand il estime que la plaisanterie a suffisamment duré, il souffle sur la flamme fuligineuse, qui répand dans l'atmosphère un parfum vaguement aromatique, et retire du bloc de neige un mince fragment de camphre, limpide comme du cristal de roche, qu'il y avait subrepticement introduit. Nous nous ébahissons de plus belle, mais pour nous railler aussitôt nous-mêmes de notre propre naïveté. Les petits Trolls qui nous considèrent du haut de leur gaine de pierre ne sont donc pas les sorciers que nous nous figurions.

Le *Neptune* n'est heureusement pas aussi gêné par sa conformation que les cuirassés de nos escadres. Ses mouvements giratoires n'exigent pas autant d'espace que les évolutions de ces géants des mers qui s'appellent l'*Amiral Baudin*, le *Formidable* ou le *Courbet*. Pareil à ces oiseaux légers que l'agilité de leurs ailes dispense des orbes démesurés des vautours, il réussit, sans heurter ni l'une ni l'autre des deux rives, à pivoter sur lui-même.

Il ne faut rien moins toutefois que la prodigieuse et légendaire adresse d'un pilote norvégien pour le retirer de l'impasse où il est engagé. A force de précautions, nous sortons du Troldfjord : mais il n'est pas à dire que nous soyons libres encore. Il nous semble que le Raftsund se soit fermé devant nous, et qu'un cercle infranchissable nous

étreigne de toutes parts. Les Trolls, pour nous châtier de notre incrédulité à leur égard, s'offriraient-ils le malin plaisir de nous retenir dans leur antre? Hélas ! non. Pas plus que tout à l'heure, ils ne se soucient de manifester leur puissance. Nous ne sommes toujours que les jouets de notre propre imagination. Il y a dans cette enceinte effroyable une fissure que nous n'apercevons pas, mais que notre capitaine connaît : c'est par là que, sans faire appel au secours du moindre démon, nous allons nous échapper et nous rapprocher de la terre ferme.

Nous embrassons d'un dernier coup d'œil le sauvage mais superbe panorama qu'il ne nous sera peut-être plus donné de revoir. Nous laissons à notre gauche le Digermukollen, qui s'élève, à l'extrémité du détroit, comme une tour destinée à en protéger l'entrée, et au sommet duquel l'empereur Guillaume II, fort épris de ce coin de la Norvège, s'est aménagé une résidence d'été.

Mais, si nous nous éloignons à regret de ces merveilles, le spectacle qui sollicite maintenant nos regards n'est pas moins digne d'attention. Il semble vraiment que cette nature ait été créée pour le plaisir des yeux, tant les aspects en sont variés, sous son apparente uniformité. Les solitudes majestueuses que nous venons de traverser défient et dépassent sans doute toute description, et pourtant le paysage nouveau qui se déroule devant nous nous surprend encore. Au lieu de former entre elles une chaîne ininterrompue dont les sommets seuls se détacheraient de l'ensemble, les montagnes de la côte, qui, dans l'extraordinaire limpidité de l'air, nous paraissent très rapprochées, bien qu'elles soient loin de nous, sont au contraire absolument isolées les unes des autres, comme si elles étaient les produits de soulèvements volcaniques particuliers et successifs.

Nous distinguons, à travers les échancrures des ravins

et des vallées profondes qui les séparent, leurs ondulations infinies qui vont se perdre à l'horizon. On dirait de gigantesques vagues, subitement figées, dont la neige représenterait l'ourlet d'écume.

Suivant une habitude constante qui n'est sans doute que l'effet du hasard, quoiqu'elle ait l'air d'être le résultat d'une gageure, le maître d'hôtel choisit précisément, pour servir le déjeûner, le moment où nous sommes le plus vivement captivés par la beauté de ce spectacle. J'achèterais volontiers, au prix du premier service, le plaisir de le contempler quelques minutes de plus; mais le capitaine est intraitable sur le chapitre de l'exactitude. Il ne tolèrerait pas que les passagers se missent en retard pour descendre à la salle à manger. Je me résigne donc à suivre l'exemple général et à m'asseoir à la place qui m'a été assignée.

Tout en maugréant contre la rigueur de la discipline à laquelle je suis contraint de me soumettre, je prendrais encore mon mal en patience, si le sort m'avait réservé une compensation du côté de mes voisins de table. Malheureusement je ne suis pas mieux favorisé sous ce rapport-là que sous les autres, et je ne trouve, dans mon entourage immédiat, personne à qui parler. A droite, c'est une jeune miss à l'air hautain et dédaigneux avec qui je ne me hasarderais pas à engager la conversation, alors même que ma connaissance de la langue anglaise me le permettrait. A gauche, c'est un vieux pasteur presbytérien, à figure de Yankee, qui, lui, en revanche, est extrêmement communicatif et qui s'obstine avec une louable persévérance à m'entretenir sur toute espèce de sujets, mais dont je suis réduit à laisser à l'état de monologues les réflexions sans doute fort intéressantes.

Le capitaine Folkedal, à qui rien n'échappe, s'aperçoit de mon embarras. Il se lève, et après avoir, par délicatesse je pense, afin que nul ne puisse s'en offusquer ou la mal

interpréter, exposé à mes voisins les motifs de sa démarche, il me prévient fort obligeamment qu'il a donné des ordres pour qu'à partir de ce soir mon couvert fût transporté au carré de mes compatriotes. Chose étrange, il ne faut que cette simple déclaration pour provoquer parmi ceux qui m'entourent un changement d'attitude instantané. Je me croyais dans une sorte de tour de Babel, où tous les idiomes étaient confondus. En apprenant que j'étais Français, tout le monde s'empresse à m'adresser la parole dans ma langue maternelle. Il n'y a plus auprès de moi ni Allemands, ni Hongrois, ni Hollandais, ni Russes : une minute a suffi pour opérer l'union de ces éléments disparates, et voilà que chacun m'interroge à l'envi sur Paris, en qui, bien entendu, aux yeux des étrangers plus encore qu'aux nôtres, se résume toute la France; sur notre littérature, sur nos artistes, sur nos hommes d'État, que sais-je encore? Je n'ai plus envie maintenant de changer de place, et pour un peu je demanderais bien au capitaine de me maintenir à celle que j'occupe. Mais je songe que ce serait peut-être mal reconnaître ses prévenances que de ne pas déférer à son aimable proposition, et je m'abstiens de lui faire part de mon désir.

Aussi bien, rien ne s'oppose à ce que la causerie commencée entre la poire et le fromage s'achève sur le pont. Nous ne risquons pas beaucoup, en tout cas, d'en être distraits par le spectacle de la nature. Comme il n'est que trois heures et que nous avons, d'ici au dîner, cinq bonnes heures devant nous pour l'admirer tout à notre aise, il va sans dire qu'elle a perdu une grande partie de son intérêt. Les deux lignes parallèles de falaises qui étaient ce matin si rapprochées de nous, qu'on eût dit par instants qu'elles allaient refermer sur nous leur étau de pierre, se sont reculées, laissant entre elles des bras de mer larges comme des lacs. Sur les rives basses, qui s'éta-

gent en pente douce jusqu'au pied des montagnes, nous distinguons, non pas des villages, mais des groupes de fermes, des *gaards*, pour les appeler du nom qu'ils portent en Norvège, gracieusement blottis dans de petites baies, autour de coquettes églises blanches que surmontent des flèches effilées.

Du coup, la vie a reparu autour de nous. Nous croisons à chaque instant de ces barques de pêcheurs aux flancs largement évasés, aux grandes voiles rectangulaires, que termine à chaque bout une étrave mince et tranchante, et dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de signaler la forme particulière, exactement empruntée aux anciens pirates normands. Au centre de l'île de Hindö, dont nous longeons la côte orientale, nous voyons se dresser encore le glacier de Mösadelen, qui domine de onze cents mètres de haut toute la région environnante, et dont la figure, poétisée par l'imagination populaire, représenterait, d'après la légende, la selle du cheval enfourché par une jeune et vertueuse géante, un jour qu'elle était serrée de trop près par un Don Juan de sa taille. Mais il ne reste déjà plus rien du magique décor qui nous a éblouis ce matin, et le dernier vestige de ces splendeurs évanouies va bientôt, à son tour, s'effacer avec lui dans les brumes lointaines. Nous rentrons décidément dans les régions civilisées. A quatre heures et demie, nous abordons à Harstadthavn, une petite ville de trois mille habitants qui se trouve située à la pointe extrême de l'île de Hindö.

Il paraît que notre arrivée y avait été signalée d'avance, car le port est envahi par une foule de curieux qui nous accueillent comme des hôtes attendus, et nous invitent, d'une façon très significative, à débarquer. Des chevaux tout sellés, ou attelés à quelques-uns de ces étranges petits véhicules qu'on appelle des karrioles norvégiennes, sollicitent à l'envi les amateurs de promenades pittoresques.

Des enfants nous tendent à bout de bras des bouquets de fleurs dont les pétales sans couleur et sans parfum trahissent la hâtive éclosion sous les fugitives ardeurs des étés du Nord. Quelque intéressées que soient au fond ces démonstrations, il n'est que juste que nous y répondions. Ces braves gens ont si rarement l'occasion de se distraire qu'il serait cruel de notre part de les priver du plaisir de nous exploiter un peu. Le capitaine, qui a l'âme compatissante, décide donc, avec le ton de commandement du sergent Max dans le *Chalet,* que nous nous arrêterons ici, et il nous octroie généreusement une permission de six heures, pour nous permettre d'explorer les environs.

L'annonce de cette nouvelle est reçue avec une égale satisfaction de part et d'autre. Il y a plus de vingt-quatre heures déjà que nous n'avons foulé la terre ferme, et nous ne sommes pas fâchés de nous dégourdir les jambes. Aussi les matelots ont à peine achevé d'assujettir la passerelle qui doit nous remettre en communication avec nos semblables, que nous nous y précipitons en masse.

Pourquoi tant de hâte et que sommes-nous si pressés d'aller voir? Nous ne sommes pas très bien fixés à cet égard; mais on nous a signalé, comme une des curiosités du pays, la petite église de Throndenæs, qui aurait été, paraît-il, pendant longtemps, au moyen âge, le dernier poste avancé de la religion chrétienne du côté du Nord; et, en bons moutons de Panurge que nous sommes, nous nous emboîtons consciencieusement le pas les uns aux autres dans cette direction.

Un chemin délicieux, ombragé de bouleaux et tout rempli du parfum des essences végétales, qui s'accroche en sinueux contours aux flancs d'une colline, et qu'on prendrait pour l'allée de quelque parc anglais, nous conduit doucement au bout d'une heure, en longeant le rivage, jusqu'à un modeste édifice qui n'a même pas le mérite

d'être construit en bois. Il n'est pas en France de village, si misérable soit-il, qui ne soit doté d'un monument capable de rivaliser avec cette espèce de hangar informe, coiffé d'une toiture très aiguë et dépourvu de clocher, voire de tout emblème extérieur en indiquant la destination. Nous y pénétrons néanmoins avec cette espèce de recueillement béat et un peu niais des touristes auxquels leur guide a recommandé une prétendue merveille et qui croiraient leur voyage compromis s'ils ne pouvaient raconter qu'ils l'ont vue.

Au point de vue architectural, il n'y a rien de plus remarquable à l'intérieur qu'au dehors. Sur les autels adossés aux murailles, qui, suivant le rite luthérien, sont absolument nues, je remarque quelques beaux triptyques en bois sculpté datant pour la plupart du seizième, peut-être du dix-septième siècle, quelques statues de la sainte Vierge exécutées avec un certain art et portant encore les traces d'un ancien coloris. Mais il paraît que nous ne devons accorder à ces reliques du passé qu'une médiocre attention, car le sacristain nous laisse à peine le temps de les examiner. D'un air très mystérieux, avec la mine énigmatique d'un homme qui s'apprête à exhiber un trésor et qui en guette d'avance l'effet sur les physionomies, il s'approche de nous et nous invite à nous ranger en ligne autour de lui pour assister à l'ouverture d'un coffret de forme oblongue, ressemblant vaguement à une boîte à violon, qu'il vient de tirer d'une armoire.

Il n'est pas d'exemple qu'une caravane en partie composée d'Anglais, même lorsqu'elle n'a pas été organisée par l'agence Cook, se montre récalcitrante ou sourde à la voix d'un cicerone. Nous obéissons donc le plus docilement du monde et nous nous penchons avidement les uns par-dessus les autres, pour admirer de plus près le rare et précieux objet qui va sans doute s'offrir à nos regards.

Oh ! la cruelle déception et l'atroce plaisanterie ! Au lieu du magnifique reliquaire, du calice enrichi de pierreries, de l'ornement finement brodé, que nous nous attendions à voir apparaître, nous n'apercevons, une fois le couvercle enlevé, qu'un petit cadavre d'enfant desséché, momifié pour ainsi dire, et enveloppé dans une tunique d'étoffe grossière, qu'on serait tenté de prendre, au premier abord, pour quelque affreuse et informe poupée.

Cette fantaisie macabre n'est naturellement pas du goût des dames, et elles manifestent, chacune dans sa langue, par des exclamations indignées, accompagnées de moues significatives, la répulsion que leur inspire un tel spectacle, plus digne, en effet, d'un amphithéâtre de Faculté que d'un temple consacré au culte divin. Quant au sacristain, placide et gouailleur comme le fossoyeur d'Hamlet, dont il est du reste assez proche parent par sa profession, il se contente de sourire en nous considérant du coin de l'œil.

Rien n'est plus compréhensible que le scepticisme de ce brave homme, et je m'explique parfaitement que l'exploitation, on ne peut plus irrévérencieuse en somme, à laquelle il se livre, l'ait rendu peu à peu inaccessible aux graves pensées que la mort suggère d'habitude. Mais nos gracieuses compagnes de route sont fermées aux subtils problèmes de psychologie que l'âme de ce rustre leur fournirait l'occasion d'approfondir. J'ai beau, pour essayer de le réhabiliter dans leur opinion, leur exposer que cette espèce de musée des horreurs n'est pas spécial à Harstadthavn et que j'ai déjà vu moi-même récemment, dans la crypte d'une des principales églises de Brême, toute une série de cadavres conservés comme celui qu'il vient de nous montrer. Ce curieux phénomène de dessiccation des corps, qu'explique la constitution particulièrement imperméable du sol où ils ont été enterrés, ne les touche ni ne

les intéresse. L'aspect de ce frêle squelette, que recouvre encore une peau parcheminée, recroquevillée, durcie par le temps, mais dont les traits, crispés par une hideuse grimace, sont demeurés visibles comme ceux des momies égyptiennes, les épouvante et les révolte. Elles n'ont pas assez d'imprécations pour flétrir le sang-froid, elles disent le cynisme, de celui qui ose s'en faire le Barnum, et elles se hâtent de sortir pour échapper à cet abominable cauchemar.

Nous prenons, pour regagner le bateau, la même route fleurie qui nous en a amenés, et nous sommes surpris de constater çà et là, au milieu des champs que nous traversons, la présence de cultures toujours un peu maigres, sans doute, mais infiniment plus nombreuses que sur les plages environnantes. Dans l'air attiédi du soir passent des senteurs discrètes qui décèlent une nature plus active et plus riche. On peut affirmer que, sans être d'une exceptionnelle fertilité, cette île de Hindö est déjà presque une oasis au milieu du désert sauvage qui l'entoure.

A la seule inspection de son port, on s'aperçoit du reste tout de suite qu'elle occupe une situation privilégiée dans l'archipel des Lofoten. Il n'y règne plus maintenant la même animation qu'au moment où nous y sommes arrivés ; mais une troupe de portefaix est encore occupée à y décharger les cargaisons de deux ou trois petits bateaux marchands, et sur le quai, où nous flânons longuement après dîner, toute une population d'enfants grouille, très absorbée par le plaisir de la pêche à la ligne.

Dans ces régions reculées où le produit de la vente du poisson constitue à peu près l'unique source de richesse, on naît pêcheur, comme on naît mineur dans les bassins houillers de Saint-Etienne et d'Anzin, et en se familiarisant dès le bas âge avec la mer, les garçons s'y exercent presque sans le vouloir aux aventureuse campagnes qu'il

leur faudra entreprendre plus tard. Personne ne s'inquiète de surveiller les jeux périlleux par lesquels ils y préludent. Penchés au-dessus des flots, dont ils fouillent les profondeurs de leurs regards de lynx, ou grimpés dans des barques d'où le moindre mouvement un peu brusque risquerait de les précipiter, les hardis bambins, qui se livrent sous nos yeux à leur distraction favorite, paraissent ignorer ou négliger les plus élémentaires notions de prudence; mais leur instinct les protège et les soustrait au danger.

Aussi suivons-nous avec intérêt les diverses évolutions de ces marins en herbe. Les cabillauds sont abondants dans ces parages, et ils ne s'effarouchent pas facilement. Pour les attirer, il suffit de fixer à l'hameçon un petit quartier de filet emprunté au cadavre de quelqu'un de leurs confrères, et de leur présenter la ligne ainsi amorcée. A travers l'eau limpide et calme de la baie, nous les voyons se précipiter avec une voracité inouïe sur l'appât qu'on leur jette. En moins d'une demi-heure, chacun de nos petits pêcheurs capture une douzaine de proies au moins, et nous constatons plus d'une fois que le poisson qu'ils s'étaient trop pressés de saisir et qui avait réussi à leur échapper, est naïvement revenu se faire prendre au même endroit.

La pêche de la sole est un peu plus compliquée : elle n'est pas moins attrayante, si nous en jugeons par les précautions qu'ils y apportent. Elle concentre, pour le quart d'heure, toute l'attention de deux d'entre eux qui côtoient silencieusement le rivage dans un petit canot. Tandis que l'un manie les avirons, l'autre, debout et muni d'une longue perche que termine un trident de fer acéré, harponne au passage, d'un geste rapide et sûr, les soles qu'il voit courir au fond de l'eau.

Tous ces exercices, en somme, exigent une certaine

habileté, une certaine adresse, et aucun de ces enfants n'en paraît dépourvu. Ce ne sont pas du tout les petits sauvages que, sur la foi de voyageurs fantaisistes, on pourrait s'attendre à rencontrer ici. Ils ont, au contraire, la mine éveillée, l'air mutin, et ils mettent dans leurs mutuelles taquineries autant de malice que les gamins de tous les pays.

La ville de Harstadthavn, dont je m'amuse à parcourir les rues pour occuper les quelques heures qui nous séparent encore du moment du départ, n'a pas, d'ailleurs, une physionomie beaucoup plus caractéristique. En dehors du cachet assez original qu'elle emprunte à ses constructions en bois, elle ressemble à toutes les agglomérations d'égale importance qu'on peut trouver sur son passage en visitant n'importe quelle province de l'Europe centrale.

Je compte jusqu'à trois hôtels aux environs immédiats du port. Dans les maisons très confortables, dont les fenêtres ouvertes me laissent voir l'intérieur, je distingue des ameublements qui m'ont tout l'air de provenir du Louvre ou du Bon Marché, à moins qu'ils n'aient été importés de la Grande-Bretagne. Il en est même une qui sert d'habitation à quelques dilettanti, car les motifs d'une symphonie de Grieg m'en arrivent, délicatement distillés par un orchestre où se marient les accords d'un piano, d'un violon et d'un violoncelle.

Les boutiques, approvisionnées, je pense, par des équipes de commis voyageurs anglais ou allemands, exposent dans leurs vitrines le même assortiment banal d'articles démodés et défraîchis qui distingue, sous toutes les latitudes, les localités où le commerce est peu actif. Les bijoutiers, les photographes, les marchands de confections, dont j'examine les devantures, n'ont rien à envier, sous le rapport de l'élégance et du bon goût de leurs étalages, à leurs congénères de Mauriac ou de Carpentras. Il

n'est pas jusqu'aux affiches placardées aux murs que je n'aie déjà vues autre part.

En voici une, par exemple, qui attire irrésistiblement les regards par les vastes dimensions de ses majuscules, se détachant en noir sur un fond polychrome, et qui annonce la prochaine arrivée à Harstadthavn d'un Cirque américain. Je n'ai pas besoin, quoiqu'elle soit rédigée en norvégien, d'en demander la traduction à un interprète; j'ai déjà reconnu les noms de Mlle X..., la gracieuse écuyère, et des frères Z..., les fameux acrobates, et j'ai deviné qu'on y célébrait, dans les termes habituels, leurs mérites respectifs. Je puis donc me dispenser aussi de pousser plus loin mes investigations. En faisant quelques pas de plus, j'arriverais sans doute à la porte d'une guinguette plus ou moins borgne où j'aurais le plaisir d'entendre exécuter la chanson du *Père la Victoire* par quelque succédané de notre illustre Paulus. J'en sais assez maintenant sur l'état de la civilisation au delà du cercle polaire.

J'avais eu pourtant, au moment de notre débarquement, une minute d'illusion. J'avais cru apercevoir, au milieu de la foule qui nous entourait alors, une jeune fille revêtue du costume national. Mais a-t-elle eu honte d'un déguisement qui n'était peut-être qu'un oripeau de fantaisie, et qu'elle était, du reste, seule à porter? A-t-elle, par une fâcheuse inspiration de son instinctive coquetterie féminine, jugé qu'elle aurait plus de chance de nous plaire sous un accoutrement plus moderne? Toujours est-il qu'elle s'est complètement transformée, et qu'elle promène ce soir sur le quai, avec une visible ostentation, la robe à manches bouffantes et le chapeau orné de plumes, qui lui donnent une vague similitude avec nos grisettes.

Pour des gens en quête de couleur locale, qu'ont contribué à allécher des narrations de voyages pleines de détails piquants, de telles constatations sont absolument

décourageantes : elles suffisent à leur enlever toute espèce d'enthousiasme, pour le remplacer, en un instant, par le scepticisme le plus absolu. Je rejoins le bateau, où vient de me rappeler le signal du canon, intimement convaincu qu'il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire les descriptions de ce pays que j'ai eu l'occasion de lire jusqu'à présent, et que le soleil de minuit, notamment, n'est qu'un mythe destiné à abuser la crédulité des naïfs.

Il fait un temps magnifique. Les petits îlots rocheux et plats qui bordent la côte, et que j'ai comparés déjà aux pierres tombales d'un cimetière, donnent à cette heure l'hospitalité à des bandes d'hôtes joyeux, qui poussent des hourras et agitent fiévreusement leurs mouchoirs, au moment où nous passons devant eux. Il en est un principalement dont les Robinsons provisoires ont dû dîner assez copieusement sur l'herbe, ou du moins sur la maigre mousse qui en tient lieu, car ils crient et chantent à tue-tête. Pour nous permettre d'entrer en communication avec eux et de répondre à leurs bruyantes démonstrations, le capitaine nous fait stopper à une demi-encablure de la plate-forme qu'ils occupent. Ainsi postés, nous sommes précisément dans la meilleure situation du monde pour observer le curieux phénomène météorologique dont on nous a parlé, si tant est qu'il se produise réellement.

Rien ne nous cache le ciel, et la pleine mer s'étend à perte de vue devant nous. Il est minuit moins cinq minutes à l'horloge du bord, l'instant devient décidément solennel. Attentifs et muets, figés dans l'attitude immobile des gens qui posent devant l'objectif d'un photographe, ou des enfants auxquels on montre un objet nouveau pour eux, armés, les uns de lorgnettes, les autres de lorgnons noirs, nous suivons d'un œil anxieux, inquiet, le déclin de l'astre du jour. Soudain, par un mouvement machinal, je tire ma montre de ma poche. Quelle n'est pas la stupé-

faction que j'éprouve en constatant qu'elle ne marque qu'onze heures et quart! Je prie mes voisins de vouloir bien m'indiquer si je me trompe : leurs chronomètres sont d'accord avec le mien. Ah! par exemple, la plaisanterie est forte, et je reconnais bien là l'esprit facétieux de notre ami Folkedal. Il n'a pas voulu que nous fussions toujours dupes de la même mystification, et pour nous offrir le spectacle du soleil de minuit avant qu'il s'enfonçât comme hier dans l'édredon de brumes au-dessus duquel il se balance, il a tout uniment donné un léger coup de pouce aux aiguilles de la pendule.

Eh bien, non. Il paraît que c'est nous qui sommes dans l'erreur, et que nous nous sommes trop pressés de suspecter la loyauté d'intentions de notre brave capitaine. Pour nous prouver que notre instruction scientifique retarde encore plus que nos montres, il prend soin lui-même de nous expliquer que depuis vingt-quatre heures nous avons conquis une avance notable du côté de l'est, que nous devons nous régler désormais non plus sur le méridien de Trondhjem, mais sur celui de Tromsö, où nous allons arriver demain, et qu'il faut bien, par conséquent, tenir compte de la différence de trois quarts d'heure qui les sépare l'un de l'autre.

Effectivement, le soleil vient effleurer la cime des nuages derrière lesquels je redoutais de le voir disparaître : il n'y pénètre pas. Son disque, dépouillé peu à peu des rayons qui l'enveloppaient d'une auréole de gloire, se laisse sans fatigue regarder en face. On ne peut pas dire que la nuit se fait, puisqu'il domine encore de haut l'horizon. Pourtant les montagnes qu'il dorait tout à l'heure de ses reflets ardents s'éteignent une à une. Il semble que la nature pâlisse subitement sous une menace de mort. Un vent froid passe une minute sur toutes ces choses grises que n'anime plus le resplendis-

sant éclat de l'astre-roi. Mais cette impression de deuil est à peine perceptible. Comme s'il se ressaisissait lui-même après un instant de recueillement ou de défaillance pendant lequel il aurait laissé vaciller son flambeau, le voilà qui remonte majestueusement dans les airs, son brillant diadème au front.

Aussitôt, sous sa magique influence, le miracle de résurrection s'opère : la vie un moment suspendue reparaît. Victor Hugo, par la bouche de don César de Bazan, célèbre dans *Ruy Blas* le « fameux poète appelé le soleil ». On peut ajouter que ce poète est aussi un peintre délicat qui trouve dans les ressources de sa palette d'exquises combinaisons, un musicien qui tire de sa lyre des sons inouïs et merveilleux. Ce soir, dans les prodigieuses variations qu'exécute l'incomparable virtuose, ce sont, si j'ose m'exprimer ainsi, les tons mineurs qui dominent.

Il ne cherche pas ici à éblouir les regards par la richesse et l'éclat des fusées étincelantes dont il projette, à son coucher, les innombrables gerbes sur le ciel de l'Égypte, par les débauches de couleurs auxquelles il se complaît là-bas et qui marient, dans un contraste aussi étrange qu'harmonieux, les verts crus aux rouges écarlates, les bleus profonds aux jaunes aveuglants. Pour être plus douces, les nuances qu'il emploie ne sont pas moins admirables. Il fait mieux que d'orner d'une aigrette de flamme le casque de glace et de neige des géants pétrifiés qui dressent sur le bord de la côte leurs monstrueuses statures ; il les habille et les drape de gazes impalpables et transparentes que, par des jeux de lumière rappelant presque les transformations de la Loïe Fuller, il colore tour à tour des teintes les plus exquises, les plus délicieusement dégradées, et sur lesquelles il semble mettre une sorte de coquetterie à épuiser la gamme chromatique des violets, des lilas, des gris, des roses tendres.

Que ne suis-je, hélas ! capable de rendre, tel que j'ai eu le bonheur de le contempler, ce tableau extraordinaire? Que ne puis-je représenter, tels que mes yeux en garderont l'éternel souvenir, les flots d'ordinaire si sombres de l'océan Glacial, pendant cette minute unique où le soleil s'y reflétait comme un lingot d'or, s'y diluait, en quelque sorte, pour en former un bain d'azur et de moire laiteux et brillant à la fois, dont la proue du *Neptune* faisait jaillir des paillettes semblables à des perles irisées? En face d'un pareil spectacle, personne ne songeait à se coucher. Il était deux heures du matin, que le plus grand nombre des passagers étaient encore sur le pont : ils y seraient demeurés toute la nuit, s'ils n'en avaient été chassés plus tôt par le dénouement de cette magnifique féerie.

*
* *

3 *juillet*. — Ce matin, quand je quitte ma cabine, le *Neptune* est à l'ancre dans le port de Tromsö, le Paris du Nord, comme l'ont pompeusement dénommé des gens qui, sans doute, ne connaissent pas la Ville-Lumière, et qui sont par conséquent très peu blasés sur les merveilles de la civilisation.

Vue à distance, cette bourgade de 6,000 habitants, doucement étagée sur le flanc d'une colline que tapisse de verdure une épaisse forêt de bouleaux, produit un assez gracieux effet. La petite île sur laquelle elle est située se trouve trop rapprochée de la côte pour qu'un large horizon se développe autour d'elle ; mais le cirque de hautes montagnes couvertes de neige qui la domine de toutes parts n'en fait que plus vivement ressortir le caractère riant, et dans ce cadre sévère et grandiose, elle a l'air



TROMSÖ

d'une pierre précieuse encore enveloppée de sa gangue.

Nous ne nous bornerons pas, il va sans dire, à ce rapide et sommaire coup d'œil d'ensemble. Il y a tout près d'ici, dans la vallée du Tromsdal, un campement organisé, je pense, à l'usage des touristes, par quelque agent de la maison Thomas Cook and C°, où s'installent chaque année, pendant la belle saison, un certain nombre de familles de Lapons venues des régions hyperboréennes de la Suède, et que le programme des excursions au cap Nord nous impose l'obligation de visiter au passage.

Le capitaine Folkedal compte s'arrêter ici une demi-journée au moins, pour nous permettre d'accomplir cette course. Nous avons donc tout le loisir nécessaire pour examiner en détail la petite ville, dont nous n'embrassons pour l'instant que le panorama général.

Il nous suffit, pour descendre à terre, de héler le patron de quelqu'une des barques qui se sont détachées du rivage et qui évoluent au pied de l'échelle du bord, dans l'attente résignée de notre bon plaisir. Deux ou trois coups d'avirons ont vite fait de nous transporter jusqu'au quai, à travers les bateaux de pêche et les navires marchands stationnés dans le port. Mais nous avons à peine pris contact avec le sol, qu'une grimace de dégoût s'ébauche sur nos physionomies. Les parfums qui nous montent aux narines ne sont évidemment pas de la même nature que les odeurs de Paris ; ils n'en sont pas moins désagréables, et à défaut de trait de ressemblance plus frappant, il faut confesser que Tromsö peut se prévaloir de celui-là au moins pour aspirer à entrer en parallèle avec la Babylone moderne.

Il est vrai, que pour être juste, il convient d'ajouter immédiatement que les relents de haut goût dont souffre notre odorat ne proviennent pas, comme ceux qui vicient l'atmosphère de notre capitale, d'une défectuosité dans le service de la voirie. Loin d'être imputables à l'incurie des

édiles norvégiens, ils proclament, au contraire, avec une éloquence qui n'admet pas de réplique, l'importance commerciale de la cité. Il vaudrait mieux, pour la satisfaction de nos nerfs olfactifs, que Tromsö fût une vaste usine à fabriquer l'essence de benjoin ou d'opoponax. Les circonstances en ont fait un des grands entrepôts de l'industrie poissonnière : toutes les doléances du monde ne parviendront pas à modifier les conséquences de cette situation.

Aussi bien finit-on à la longue par tellement s'imprégner des émanations qui flottent dans l'air, qu'on y devient insensible. On traverse sans faiblir la rangée des pittoresques maisons de bois d'où elles s'exhalent et dans lesquelles s'empile le produit des grandes pêches annuelles. On s'arrête à considérer avec intérêt ces immenses magasins construits en bordure tout le long du quai, dont la mer a peu à peu rongé et verdi d'une mousse gluante les pilotis à demi submergés, et autour desquels, semblables aux abeilles d'une ruche, bourdonnent d'innombrables essaims d'ouvriers employés à la manutention du poisson. Une fois qu'on a franchi ce cordon qui, pour n'être pas sanitaire, n'en est du moins pas plus dangereux, on ne s'aperçoit même plus du fumet pénétrant dont on se plaignait tout à l'heure.

Nous débouchons maintenant dans les rues qui montent du port à la ville. A la différence de celles de Trondhjem, que, par mesure de précaution contre le danger des incendies, on a tracées sur un vaste plan et suivant un irréprochable alignement, elles sont en général irrégulières et de largeur inégale ; mais nous ne nous inquiétons guère pour l'instant de les parcourir en détail. Ce qui nous préoccupe avant tout, c'est notre excursion au Tromsdal, et il nous tarde d'y arriver.

Hélas ! nous avions compté cette fois sans l'imprévu. Le capitaine nous annonce, en effet, à notre vive contrariété,



CAMPEMENT DE LAPONS PRÈS DE TROMSÖ

que les Lapons ne sont pas encore venus cette année prendre possession de leurs quartiers d'été habituels ; que l'hiver ayant été plus tardif et les routes plus longtemps obstruées par les neiges que de coutume, leur émigration n'a pu, pour ce motif, se produire à sa date ordinaire, bref, que nous devons nous résoudre à différer de quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à notre retour du cap Nord, la visite que nous nous proposions de leur rendre.

Tromsö possède heureusement quelques représentants de cette étrange peuplade, qui y ont devancé leurs camarades et qui s'y sont déjà installés ; peut-être ces échantillons isolés nous permettront-ils de juger tout de même de l'espèce et de nous consoler de notre déconvenue.

Voici justement un des membres de la tribu qui se présente à nous, et qui nous harcèle pour nous vendre quelques menus objets, cuillers, fourchettes, manches de couteaux, taillés dans des cornes de rennes et grossièrement sculptés. Le malheureux a beau se dépenser en grimaces et en contorsions qu'il voudrait nous faire accepter pour des sourires et des minauderies, il n'est pas assez séduisant pour nous allécher ; mais il a la ruse instinctive, particulière aux Asiatiques, où se révèle l'origine mongole de sa race, et tout doucement, en feignant de nous guider seulement à travers le dédale des ruelles, il réussit à nous amener jusqu'aux tentes qui servent d'habitation à ses compatriotes.

L'ordre et la propreté qui règnent dans ces étroits et primitifs réduits ne sont rien moins qu'exemplaires, et les dames qui font partie de notre caravane se bouchent involontairement le nez en y pénétrant. Nous y trouvons deux ou trois personnages engoncés dans des costumes en forme de sacs, dont il est absolument impossible, au premier abord, de déterminer l'âge et le sexe. Vêtus, les uns aussi bien que les autres, d'une culotte et d'une longue blouse de peau

dont l'épaisseur paralyse à demi leurs mouvements, la tête enveloppée d'un bonnet informe que borde une fourrure vulgaire, ils ont indistinctement le visage imberbe, le teint jaune, les traits ridés, les pommettes saillantes, les lèvres fortes et les yeux légèrement bridés.

S'ils ne sont pas aussi petits que l'ont prétendu certains voyageurs, s'ils ne le sont pas plus, en tout cas, que la majeure partie des Chinois et des Japonais, auxquels les rattache la communauté de leur origine, ou même que bon nombre des recrues de nos régiments, ils sont incontestablement d'une taille inférieure à la moyenne. Tous ont la physionomie vieillotte, l'aspect souffreteux de ces paysans dont le rude labeur, accompli sous les intempéries des saisons, a prématurément raccorni la chair, et qu'une longue communion avec la terre a, en quelque sorte, façonnés à son image, creusés et durcis comme elle. Il faut donc, pour les distinguer les uns des autres, une sagacité singulière et tout au moins équivalente, sinon supérieure, au flair d'artilleur de notre brave général Mercier.

Nous y parvenons cependant avec quelques efforts d'attention, et grâce au secours très opportun que nous prêtent nos souvenirs classiques. Il n'est personne qui ne se rappelle la réflexion ingénue par laquelle je ne sais plus quel héros de Scribe, proche parent de M. de la Palisse, accueille un interlocuteur mystérieux paré d'un uniforme :

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat !

Nous n'avons qu'à appliquer à la circonstance qui nous occupe la méthode expérimentale dont ces deux vers justement célèbres contiennent, en somme, le résumé tout entier. Sur le méchant grabat jeté au fond de la tente où nous avons été introduits, gisent deux des êtres indéfinissables dont je viens de m'essayer à exquisser les décon-

certantes figures. Au premier abord, il semble que nous n'ayons sous les yeux qu'un amas de guenilles négligemment roulées et abandonnées au hasard. Un examen plus sérieux nous révèle que ces paquets de hardes sordides sont animés et même qu'ils représentent, dans une vague silhouette, le groupe d'une mère et d'un nourrisson. En la voyant endormir son enfant nous devinons qu'il s'agit d'une femme. Les apparences sont pourtant si douteuses encore que nous n'oserions pas nous y fier d'une façon trop absolue, si notre opinion ne se trouvait immédiatement corroborée par un indice plus significatif.

Offusquée en effet par la persistance de notre curiosité, l'étrange créature que nous considérons s'est levée et s'est précipitamment enfuie avec le hideux magot qu'elle berce. Deux ou trois autres, sur lesquelles un des membres de notre caravane a tenté de braquer l'objectif d'une photo-jumelle, ont suivi cet exemple, et en un instant la moitié des habitants du campement s'est éclipsée avec de grands gestes de pudeur effarouchée. A ce signe, nous reconnaissons les représentants du sexe faible. Il a suffi d'une légère indiscrétion de notre part pour les mettre en déroute et pour opérer la sélection à laquelle nous n'étions pas arrivés par nous-mêmes. Nous sommes bien sûrs de n'avoir plus maintenant autour de nous que les hommes.

Ceux-là, par exemple, ne sont pas craintifs le moins du monde. Il en est même un que son air assuré et son intarissable bagou désignent comme le chef de la tribu et qui débat les intérêts de la communauté avec toute l'âpreté d'un négociant consommé. Il s'exprime en anglais avec autant de facilité que de correction, et il sait très habilement faire valoir, pour les écouler aux prix les plus avantageux, les divers articles qui composent sa pacotille. A force d'adresse et de ténacité, il décide les plus hésitants, il amène à composition les plus obstinés. Les insulaires de

la Grande-Bretagne avec lesquels il discute affectaient d'abord de le prendre avec lui sur le ton moitié plaisant, moitié dédaigneux qui les distingue. Il a vite fait de mater leurs prétentions ; ses yeux pétillants de malice disent le peu d'importance qu'il y attache, et c'est lui qui réussit, en fin de compte, à leur extorquer les sommes les plus extravagantes pour les peaux de renne, pour les objets en os sculpté, pour les coiffures lapones, en un mot pour tous les bibelots qui ornent son étalage.

Notre séjour au milieu des Lapons est trop court pour que nous puissions en rapporter une moisson de sérieuses et précises observations. Le peu qu'il nous révèle d'eux-mêmes nous permet cependant de constater que, si leurs mœurs sont demeurées primitives, elles ne sont ni sauvages ni barbares. L'aisance et le naturel du vieil aïeul qui remplit entre ses compatriotes et nous l'office de truchement, démontrent qu'ils ne sont point du tout réfractaires à notre civilisation et qu'ils seraient parfaitement capables de se l'assimiler, s'ils s'en donnaient la peine. Seulement il ne paraît pas qu'ils professent pour elle une bien vive admiration et qu'ils se soient laissé, jusqu'à présent, éblouir par ses prétendues merveilles.

En leur qualité de premiers occupants de cette terre scandinave qu'ils étaient seuls à peupler, il y a plus de deux mille ans, et qui leur appartenait ainsi, en quelque sorte, par droit de naissance, ils estiment sans doute que l'attitude la plus digne d'une aristocratie foncière aussi authentique que celle qu'ils se font gloire de constituer, réside dans l'abstention et le mépris le plus absolu à l'égard des races conquérantes qui les ont dépossédés.

Ils ont les traditions les plus anciennes de l'Europe, et ils se piquent de les conserver précieusement, d'y rester fidèles. Obstinément attachés à un état social qui a pour lui le mérite d'une expérience vingt ou trente fois sécu-

laire, et qui assure à l'individu la plénitude de son indépendance, ils n'ont jamais eu l'idée de s'enfermer, à notre exemple, dans des maisons dont les murs transmettent d'une génération à l'autre, sous la poussière et les germes morbides que chacune d'elles y a déposés, la trace de leurs misères et de leurs vices; de se parquer dans des villes où, sous prétexte d'ordre et de sécurité, il leur faudrait subir les infinies tracasseries de lois et de règlements presque toujours gênants, quand ils ne sont pas malfaisants ou absurdes. Ils n'ont pas, comme nous, le bonheur de vivre sous un régime où, suivant une réflexion pittoresque, tout ce qui n'est pas défendu est obligatoire, et ils n'éprouvent pas le besoin de ces férules qu'on appelle la magistrature et la police. Ils ne connaissent ni les beautés du régime parlementaire, ni le code de la civilité puérile et honnête, ni les douceurs du service militaire, ni aucune de ces institutions dont une habitude invétérée, bien plus qu'un sentiment réfléchi, nous inspire l'aveugle respect.

Rien n'arrête, dans son essor naturel, dans son irrésistible expansion, leur ardent amour de la liberté. Campés ici aujourd'hui, demain plus loin, dégagés des mille et une entraves auxquelles nous avons jugé intelligent de nous astreindre, ils s'en vont où les entraîne le hasard de leurs goûts nomades, où les attire la recherche de leur subsistance quotidienne. Ils n'ont, pour se protéger contre la rigueur des frimas, que le faible rempart de la peau de bête qui recouvre leur tente, ou de l'écorce de bouleau qui forme l'enveloppe de leur hutte; mais ils se croiraient captifs dans un abri plus confortable, et ils souffriraient de ne pas sentir constamment passer sur leurs fronts le grand air nécessaire à leurs poumons, dont le souffle glacé les ranime et les grise. Nous sourions de leur extrême simplicité, de la coupe inélégante de leurs vête-

ments; il est probable qu'ils se gaussent à leur tour de la puérile complication de notre existence, comme des modes étriquées que nous impose l'omnipotent caprice des grands couturiers de Paris ou de Londres. Qui donc pourra prouver qu'ils aient tort, que nous leur soyons en quoi que ce soit supérieurs, et qu'en fin de compte leur part de bonheur soit moindre que la nôtre?

Pour moi, j'avoue que l'indifférence dédaigneuse de ceux qui nous reçoivent aujourd'hui n'est pas pour me déplaire, et je m'explique très bien que les petites Lapones aient énergiquement refusé tout à l'heure de livrer les traits de leur visage à l'indiscrétion de nos appareils photographiques. Ces braves gens, après tout, sont nos semblables, et ils nous valent, sans aucun doute, sous plus d'un rapport. J'en arrive même à rougir de la curiosité, aussi injurieuse pour eux qu'humiliante pour nous, avec laquelle nous les considérons. De là à me séparer de la troupe de touristes badauds qui fait cercle autour d'eux, il n'y a qu'un pas, et comme la hutte qui nous donne l'hospitalité n'est pas grande, ce pas suffit à me mettre dans la rue.

J'ai été suivi, dans le mouvement de retraite que je viens d'opérer, par deux de mes compatriotes qui partagent mon sentiment, et à qui il tarde également d'être seuls. A nous trois, nous allons essayer de prendre un léger aperçu de Tromsö. La chose n'est ni longue ni difficile, et, en trois quarts d'heure, nous avons arpenté dans tous les sens cette minuscule capitale. Plus nous avançons dans nos pérégrinations, moins nous arrivons à découvrir pour quel motif on a bien pu décorer cette affreuse petite ville du titre de *Paris du Nord*.

Il y a bien, par-ci par-là, quelques boutiques, dont les enseignes arborent des noms à désinences juives fortement prononcées, et qui exposent dans leurs vitrines

un bric-à-brac suspect, composé de pièces d'orfèvrerie ancienne, de parures démodées, de vieux bijoux nationaux; mais ces étalages hétéroclites où le peu de valeur des objets le dispute au mauvais goût de leur arrangement, rappellent plutôt les magasins de brocanteurs des villes d'eaux que les splendides devantures des joailliers du Palais-Royal ou de la rue de la Paix.

Il y a bien un musée, fort intéressant d'ailleurs, dont les galeries renferment les plus complets échantillons de la faune et de la flore du pays. Mais si le savant ou même le simple curieux s'arrête avec plaisir devant la série des gneiss, des feldspaths, des schistes, des calcaires, des granits qui constituent la charpente osseuse du sol norvégien; s'il s'intéresse à l'infinie variété des oiseaux aquatiques et des poissons qui peuplent, dans ces contrées, la surface aussi bien que le fond des mers; s'il s'attache d'une façon particulière à l'histoire de la vie et des mœurs des Lapons, telle que la racontent les spécimens de leurs tentes, de leurs armes, de leurs vêtements, de leurs engins de pêche, rassemblés sous ses yeux, il n'en est pas moins vrai que ces diverses collections n'offrent qu'une très lointaine analogie avec celles du Louvre.

Il y a bien, sur les flancs de la colline qui domine la ville, une jolie forêt de bouleaux dont j'ai déjà parlé tout à l'heure, et qui encadre, dans un décor du plus gracieux effet, un petit lac aux eaux vertes et limpides; mais je ne suppose pas que jamais personne ait songé à la comparer au bois de Boulogne, voire au parc des Buttes-Chaumont.

Enfin, il y a dans le quartier neuf, dans la partie la mieux tenue, la mieux habitée aussi, je pense, de Tromsö, une rue qu'on a dotée de dimensions plus grandioses et sur laquelle les commerçants les plus huppés ont dû tenir à honneur de s'installer. La longueur n'en est

pas très considérable, et je ne suis pas sûr que les deux extrémités en soient éloignées de 500 mètres l'une de l'autre. Ce n'est évidemment pas l'avenue de l'Opéra, ce n'est pas davantage le boulevard des Italiens; mais les gens qui vivent au delà du 69e degré de latitude nord sont moins exigeants que nous, et cette voie leur semble, j'imagine, aussi triomphale et aussi belle que pouvait l'être, au regard d'un imperator victorieux, le chemin qui conduisait au Capitole.

Tous les articles de luxe, toutes les nouveautés en n'importe quel genre, se sont donné rendez-vous dans les maisons de bois qui en bordent la chaussée, depuis les fourrures d'assez médiocre qualité, du reste, que fournissent les animaux des régions boréales de la Norvège, depuis les timbres-poste dont les collectionneurs anglais font, paraît-il, grand commerce, jusqu'aux plus récentes productions de notre littérature, jusqu'aux romans de Paul Bourget, de Claretie, de Pierre Loti ou de Zola.

Comment se pourrait-il qu'une ville qui compte tant et de si luxueux magasins, qui, à tous ses mérites, ajoute encore l'honneur de posséder un journal, ne fût pas un centre de premier ordre? En vain les détracteurs systématiques qui s'attaquent aux plus plus pures renommées oseraient-ils soutenir que la voirie y est insuffisante, et que le piéton inattentif risque parfois d'y choir dans des fondrières; les habitants de Tromsö n'en ont cure. Partout ailleurs, l'activité qui règne dans la plus importante de leurs artères serait jugée assez faible : il est probable qu'ils la trouvent, au contraire, assez intense pour y voir l'indice certain de leur hégémonie intellectuelle et commerciale. Qu'une telle vanité, si tant est qu'ils en soient réellement atteints, soit insuffisante à leur donner le droit de se poser en émules des Parisiens, j'en conviens; mais qui sait s'il n'existerait pas, en fin de compte, une secrète

affinité dans les caractères respectifs des uns et des autres?

Voici du moins un petit incident qui serait peut-être de nature à nous le faire croire. Au moment où nous arrivons au terme de notre longue flânerie, des fusées de rires s'échappent tout à coup d'une des maisons que nous venons de dépasser. Nous levons machinalement la tête et nous apercevons, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, toute une série de gentils minois, à l'air espiègle, à l'œil mutin, aux cheveux fous, qu'éclaire l'expression de la plus franche gaieté.

Ces demoiselles sont des couturières, et, en cette qualité, elles sont douées du strabisme divergent, particulier à leur profession, qui leur permet à la fois de suivre le mouvement de leur aiguille et de surveiller les alentours. Elles nous ont aperçus de loin, et elles ont aussitôt quitté leur ouvrage pour nous saluer d'une aubade de leur façon. Cette fois, il n'y a plus à douter : nous possédons enfin le secret de l'énigme. Qu'elles soient les produits naturels de son sol, ou qu'elles y aient été transplantées du dehors, les grisettes de Tromsö assurent à cette ville une incontestable supériorité sur les autres cités norvégiennes. Il est inutile de chercher ailleurs la justification de son titre de *Paris du Nord*.

Nous connaissons maintenant tout ce qu'elle renferme d'intéressant; nous pouvons lui dire adieu sans regret. Il y fait d'ailleurs si chaud, le vent qui souffle du midi avive, de façon à les rendre si insupportables, les parfums d'huile rance et de morue desséchée qui en chargent l'atmosphère, que nous avons hâte de quitter ce coin de terre empesté.

Mais au moment de nous rembarquer, nous sommes rejoints par un petit juif hongrois qui fait partie, comme nous, des passagers du *Neptune* et qui tient absolument à nous ramener avec lui au centre des quartiers

commerçants. Il nous semble que la subtilité de flair inhérente à sa race devrait le prédisposer à souffrir plus que nous des odeurs qui flottent dans l'air. Point du tout. Il est même probable, au contraire, que cette faculté ne s'exerce chez lui que pour la recherche et la poursuite des opérations lucratives, car il nous apprend en confidence qu'il a découvert chez un pelletier de la localité des peaux de renard blanc de Norvège à vendre dans des conditions exceptionnelles, et qu'il serait heureux de nous servir d'intermédiaire, au cas où nous désirerions en faire l'acquisition.

Il est si verbeux et si insinuant, il sait s'y prendre avec tant d'habileté pour allumer notre convoitise, que nous nous décidons à le suivre et à aller contrôler par nous-mêmes l'excellence du marché qu'il a commencé à négocier.

Le lot en question comprend vingt-cinq pièces, pour lesquelles le pelletier réclame en bloc la somme de 150 fr. A en juger par le bon état des fourrures, dont quelques-unes sont fort belles en vérité, ce prix ne paraît pas exagéré, mais il en est sur le nombre quelques-unes qui ont appartenu sans doute à des animaux tués pendant l'été et dépouillés, par conséquent, de la plus grande partie de leur toison, dont le poil est moins blanc et aussi plus rude au toucher, et celui de mes compagnons qui serait le plus enclin à se laisser séduire par l'apparence avantageuse de l'opération proposée se demande à quoi il pourrait bien utiliser ce stock encombrant, s'il était contraint, à lui tout seul, d'en prendre intégralement livraison.

Qu'à cela ne tienne : l'habile compère qui nous fait ses offres de service a réponse à tout. Il serait dommage, si elle est vraiment bonne, de laisser échapper l'occasion qui s'offre. Entendons-nous donc d'abord pour nous en assurer le bénéfice. Concluons l'affaire à frais communs; nous

serons toujours à temps de déterminer ensuite la proportion pour laquelle chacun de nous y contribuera, voire d'en rétrocéder tout ou partie à ceux des passagers du *Neptune* qui manifesteront l'intention d'en profiter. Quant aux détails accessoires, si nous consentons à l'accepter pour courtier, il se charge de les régler à notre entière satisfaction. Il sollicitera du marchand une réduction de 25 francs sur le prix qu'il exige, et il lui demandera en outre de remplacer par d'autres d'une valeur supérieure les fourrures dont nous jugeons la qualité insuffisante.

Nous n'avons pas encore adhéré à son ingénieuse combinaison, qu'il a déjà entamé les pourparlers, et c'est merveille de voir avec quel art suprême il les dirige. Il n'a, pour ainsi dire, aucun intérêt dans le débat ; l'importance du chiffre sur lequel il roule est d'ailleurs si minime, qu'on ne saurait y chercher l'explication de l'ardeur extraordinaire avec laquelle il discute. Mais il est doué, comme tous ses coreligionnaires, de cet instinct mercantile qui est peut-être le trait distinctif par excellence du sémite, et il y cède malgré lui, par une sorte de mouvement impulsif dont il n'est pas le maître. Nous avons de la peine, parce qu'il converse en anglais, à suivre toutes les phases du tournoi oratoire engagé entre son interlocuteur et lui : aux inflexions de sa voix, nous devinons pourtant les prodiges de finesse qu'il y déploie. Il a des colères simulées auxquelles succèdent de brusques apaisements ; il passe tour à tour de la menace impérieuse qui brave et qui brise les résistances, aux caresses enveloppantes qui les désarment ; il a toutes les séductions et toutes les ruses. Malheureusement, les feintes de son jeu n'obtiennent guère qu'un succès d'estime, et ses passes les plus brillantes demeurent sans effet sur le calme imperturbable de son adversaire.

Deux fois nous sortons avec éclat de la boutique de l'entêté négociant, deux fois nous y revenons, dans l'espoir de lui arracher la concession qu'il nous refuse; nous en sommes pour nos frais de diplomatie, et nous ne réussissons pas à nous entendre. Enfin, au moment où nous croyons la partie définitivement perdue, où rentrés à bord et tranquillement installés à table nous en avons même oublié les émouvantes péripéties, on nous prévient en toute hâte qu'un individu nous attend à la coupée et demande à nous parler. C'est notre fripier qui a réfléchi et qui se décide à capituler. Il n'a plus maintenant les allures tranchantes qu'il affectait tout à l'heure : pour un peu il nous supplierait plutôt de le débarrasser de sa marchandise. Nous n'avons plus à discuter ses conditions; il souscrit spontanément à toutes les nôtres, et il dépose lui-même à nos pieds, sous la forme des vingt-cinq peaux de renard, l'hommage de sa soumission. L'obstination du juif a eu raison de la ténacité du Norvégien.

A cette conclusion inattendue, notre plénipotentiaire ne se sent pas de joie, et comme un coq sorti vainqueur d'un combat dont une poule était le prix, il se met à célébrer, avec des fanfares dans la voix, le succès dont il s'attribue humblement toute la gloire. Il narre à qui veut les entendre les alternatives de cette lutte héroïque, et pour être plus sûr que nul n'en ignore, il reprend et répète son récit successivement en anglais, en allemand, en français, dans toutes les langues qu'il connaît et qu'il parle également, du reste, avec la plus incroyable facilité. Il court de l'un à l'autre, vantant les mérites inappréciables de son acquisition, exagérant la peine et les efforts qu'elle lui a coûté. Il semble que ces modestes fourrures, dont chacune nous revient à 5 francs, prennent à ses yeux l'importance de véritables dépouilles opimes, et Jason ne fut cer-

tainement pas plus fier que lui lorsqu'il rapporta de Colchide la célèbre Toison d'or. Au bout d'un quart d'heure, cet enjôleur émérite a si parfaitement convaincu son entourage, qu'on nous dispute à l'envi les bribes de ce butin péniblement conquis, et que nous ne parvenons même pas, en en abandonnant la presque totalité au prix coûtant, à satisfaire à toutes les demandes.

Pendant que s'achève ce laborieux partage, le *Neptune* a quitté la baie de Tromsö et repris sa route vers le Nord. Nous côtoyons pendant longtemps des falaises abruptes, dont un ciel légèrement assombri contribue encore à accentuer le caractère sauvage. Puis, vers quatre heures du soir, une large brèche vient couper tout à coup cette muraille uniformément nue, et après avoir doublé la pointe d'une presqu'île qui s'avance dans la mer sous la forme d'un large promontoire, nous pénétrons dans le Lyngenfjord.

Un cri unanime d'admiration s'échappe de nos lèvres en présence du spectacle sublime qui s'offre à nous. Nous ne pensions pas, après la traversée de l'archipel des Lofoten, pouvoir nous étonner encore : le panorama qui se déroule à nos yeux égale pourtant en splendeur les plus rares merveilles. Je ne sache pas qu'il existe, non pas seulement sur cette terre de Norvège, si riche en beautés naturelles, mais sur n'importe quel autre point de l'Europe, de paysage à la fois plus pittoresque et plus saisissant : l'Engadine seule, si on la supposait envahie par une inondation soudaine et transformée en un gigantesque bassin, serait peut-être capable d'en reproduire l'image affaiblie.

Avec sa ceinture de pics déchiquetés, ce fjord incomparable nous produit l'effet d'un amphithéâtre immense, plus grand et plus délabré que le Colisée, dont l'arène elliptique, démesurément allongée, serait dominée par une ligne de remparts crénelés. Les travées de gradins repré-

sentées par les coulées de glace qui ont glissé, comme des ruines écroulées, du haut en bas de ses falaises, ne nous apparaissent pas encore. Nous ne distinguons d'abord que la masse uniforme et sombre des murailles qui l'entourent; mais bientôt les puissants contreforts auxquels elles s'appuient, et dont la saillie était demeurée de loin imperceptible à nos regards, s'en détachent avec plus de netteté, pareils aux bastions ou aux tours avancées de l'enceinte d'une place de guerre. Et dans l'écartement qui les sépare nous apercevons enfin les superbes glaciers, dont l'éblouissante blancheur contraste si étrangement avec leur couleur noire.

Le coup d'œil devient alors idéalement beau, et sous les jeux de la lumière, qui l'éclaire de reflets bizarres, le paysage revêt une invraisemblable magnificence. Tandis que là-bas, en face de nous, sur la rive orientale du fjord, les rayons du soleil, tamisés à travers les nuages comme à travers les mailles d'un crible, ne tombent que par places, en larges gouttes d'or, sur les flancs neigeux des montagnes, de ce côté-ci, au contraire, le rideau de brume qui nous dérobe la voûte céleste s'est franchement déchiré, pour laisser filtrer, par une étroite commissure, un jet de douce et pâle clarté. Le flot lumineux qui s'échappe de cette trouée soudaine descend en ruisselant des sommets, s'accroche aux arêtes tranchantes des rochers, miroite en paillettes argentées aux brusques ressauts des moraines : on dirait d'un faisceau électrique promené par la main d'un invisible génie.

Sur le passage de cette traînée de feu, les glaciers se mettent à flamboyer comme des lampes à incandescence que traverserait tout à coup un courant magnétique. Leur cristal bleu s'irise de lueurs diaprées où passent des reflets d'arc-en-ciel. Toute la gamme des couleurs délicates qui caractérisent cette nature sauvage, depuis le gris

opaque des falaises géantes jusqu'au vert tendre de la mer, que la fonte des névés voisins rend plus laiteux encore, toute la série des nuances que voilait jusqu'à présent à nos regards, sous une même teinte neutre et terne, la demi-obscurité du reste du tableau, nous apparaît harmonieusement fondue et graduée, dans ce rais étincelant qui les avive sans les exaspérer.

Je ne crois pas que la plus fertile imagination puisse rien concevoir de pareil à ce panorama sublime, véritable décor de féerie qu'on croirait brossé pour encadrer les scènes fantastiques de la tétralogie de Wagner. Il y a dans l'arrangement et les proportions de ces masses formidables quelque chose de si étrange, de si irréel ! Nous sommes tentés de nous demander si tout cet appareil n'est pas simplement le produit d'un mirage ; nous nous attendons même par instants à le voir s'évanouir, et malgré nous pourtant nous nous sentons pénétrés, en face de ces merveilles, d'une sorte de recueillement. Pas un bruit ne trouble le silence religieux qui règne sur ces bords. Pas la moindre hutte, pas le moindre filet de fumée ne décèle la présence de l'homme au sein de ces solitudes immenses où les vagissements plaintifs de la sirène du *Neptune* éveillent des échos lugubres et prolongés. Nous en sommes presque arrivés, tant est intense et profonde l'impression de majesté qui s'en dégage, à redouter de nous être fourvoyés dans le vestibule de quelque demeure enchantée.

Tout à coup, une explosion énorme, stridente, pareille à un éclat de tonnerre, retentit à nos oreilles, bientôt suivie de sourds et terribles grondements. Nous nous retournons tous, d'un même mouvement instinctif et spontané, comme si nous craignions de les voir osciller sur leurs assises, du côté des remparts naturels dont nous admirions tout à l'heure l'inébranlable solidité. Cette fois, il n'y a plus à en douter. Nous avons dû violer la retraite d'une des nom-

breuses divinités de la mythologie scandinave, et pour nous châtier de notre témérité, elle a, dans son juste courroux, renversé sur nous les murs de son palais.

Eh bien, non ! Rien n'a troublé l'immobilité sereine de ces colosses de pierre. L'horrible fracas que nous croyions causé par leur chute n'a même pas dérangé l'harmonie tourmentée, mais inaltérable, de leurs lignes. Que s'est-il donc passé? Nous n'avons, pour nous en instruire, qu'à considérer le capitaine Folkedal. Il se donne tant de peine pour réprimer le sourire qui voudrait épanouir sa joviale physionomie, que nous en concluons qu'il a dû se livrer à quelqu'une des inoffensives plaisanteries dont il est coutumier.

Effectivement, il nous avoue qu'il a profité de l'extase où nous avait plongés la contemplation de la belle nature, pour faire subrepticement exécuter par un de ses matelots une salve d'artillerie.

Il nous explique que s'il a suffi de cet unique coup de canon, chargé à blanc, pour provoquer le bruit extraordinaire dont nous sommes encore tout assourdis, c'est qu'il avait pris soin, au préalable, de choisir la place la plus favorable à l'exécution de ses ordres; et pour appuyer sa démonstration, il renouvelle l'expérience au moment précis où le *Neptune* atteint la hauteur d'une petite anse d'où s'échappe, comme les rayons d'une étoile, une rangée de vallées parallèles.

Une deuxième fois, l'éclair brille, et la détonation va frapper les parois verticales du fjord, qui se la renvoient comme le volant d'un jeu de raquettes. Elle bondit avec une force toujours croissante de l'une à l'autre, elle pénètre dans les gorges profondes, dont elle suit les replis, où elle s'étire et se ploie en longues ondulations; elle en sort, pour y rentrer de nouveau, pour s'y répercuter à l'infini, et, durant plusieurs minutes, toutes les montagnes en répètent

les roulements sonores, qui finissent par s'éteindre et se perdre dans l'éloignement.

Pendant que l'air un instant troublé redevient silencieux, le *Neptune* a atteint le fond de cette grandiose impasse du Lyngenfjord et en a achevé le tour. Nous sommes maintenant engagés dans le Kaagsund, un long couloir étranglé entre deux îles et bordé de rochers escarpés. Le soleil, qui depuis ce matin nous ménageait parcimonieusement sa lumière, s'est décidé à percer la nue et à jeter un peu de gaieté sur ce paysage, où, du reste, un semblant de vie a reparu. Quelques cabanes de pêcheurs sont disséminées çà et là, parmi les maigres pâturages qui recouvrent l'étroite bande de terre allongée au pied des montagnes. Une église aux murailles blanches profile au sommet d'une légère éminence la pointe de son clocher. Un des passagers a même prétendu apercevoir en face de nous, sur un mamelon, une tache claire qui se déplace, qui, par conséquent, d'après lui, ne peut être qu'un renne et qui, tout naturellement, est devenue aussitôt le point de mire de toutes les lorgnettes.

Puis, tout à coup, au sortir de ce défilé, nous avons débouché en pleine mer, et en un clin d'œil, comme au signal d'un machiniste de théâtre, un changement complet s'est opéré dans le décor que nous avions sous les yeux. Un vent froid a rassemblé les nuages un instant écartés. La mer, qu'agite une assez forte houle, a dépouillé sa jolie robe glauque pour se revêtir de deuil. Le ciel assombri a voilé d'une grande écharpe noire les sommets qui, tout à l'heure, scintillaient de mille feux sous leurs couronnes de neige. Tout ne respire autour de nous que la tristesse et la désolation. En dehors des oiseaux aquatiques, très nombreux dans ces parages, des canards de toute espèce et de tout plumage, dont la variété la plus singulière, celle des eiders, fournit le précieux duvet employé à la confection des édredons, en dehors des mouettes et des goélands qui

nous accompagnent depuis Trondhjem, aussi loin que s'étende notre vue, rien, ni sur les côtes, ni sur les îles, ne décèle à nos regards la présence d'un être vivant. Pas un atome de végétation, pas une motte de terre n'a pu demeurer attachée à ces rochers stériles sur lesquels passe incessamment le souffle des tempêtes. C'est le domaine de la mort et de l'éternel silence.

Nous venons de dépasser l'île de Loppen, que sa position avancée du côté du large expose d'une façon particulière aux ravages des ouragans et qui pourtant, par exception, n'est pas entièrement inhabitée. Nous allons contourner maintenant l'île de Silden, qui a l'air de s'enfoncer comme un coin dans la terre ferme, et que le Bergsfjord étreint de ses deux bras pareils aux deux branches d'un compas.

Elle a un aspect presque sinistre, cette étroite tranchée du Bergsfjord, où l'obscure clarté qui tombe des nuages est encore arrêtée par le double écran des montagnes qui l'enserrent et en limitent l'horizon. Le ciel, la nature, les eaux, tous les éléments s'y combinent et s'y fondent dans une même tonalité neutre, dans une large symphonie en gris majeur, pour parler comme Théophile Gautier, dont rien ne peut rendre l'irrésistible et pénétrante mélancolie. Nulle trace de vie n'apparaît sur ses rives désolées : seule une croix plantée à la pointe d'un écueil, dont les vagues lèchent doucement le pied, atteste qu'il a dû s'y passer un jour quelque funèbre tragédie, et que des hommes y sont venus mourir, emportés peut-être par un de ces terribles cataclysmes qui jettent chaque année tant de victimes en pâture à l'insatiable voracité des flots.

Pourquoi alors notre capitaine a-t-il cru devoir nous y engager et agrémenter ainsi notre itinéraire de cette *fioriture*, s'il est permis, toutefois, de risquer cet audacieux jeu de mots ? A nos interrogations sur ce point, il répond en nous faisant observer qu'il n'est qu'onze heures et qu'il

fallait bien s'arranger de façon à ne pas trop devancer le moment où, d'après son programme, nous devons nous retrouver en face de la pleine mer. Mais ce raisonnement ne nous convainc qu'à demi. La simple inspection du temps, qui reste imperturbablement couvert, suffit, nous semble-t-il, à démontrer la parfaite inutilité des feintes auxquelles se complaît messire Folkedal; il est, à notre sens, plus que probable que nous n'assisterons pas aujourd'hui au spectacle du soleil de minuit.

Notre brave commandant n'en persiste pas moins dans son optimisme. En marin expérimenté, qui ne prend ses dispositions qu'à bon escient et qui sait que l'événement ne démentira pas ses pronostics, il donne aux mécaniciens l'ordre de ralentir la marche du navire, et le *Neptune*, qui ne se sent plus gêné dans ses mouvements, ni talonné par l'heure, s'amuse à flâner, à courir des bordées à droite et à gauche, comme un enfant qui ferait l'école buissonnière.

Il va sans dire que ses écarts n'ont rien de désordonné et qu'ils ne rappellent que de loin les fantastiques évolutions du *Hollandais volant* et de son légendaire vaisseau-fantôme; ils seraient pourtant de nature à surprendre ceux qui en seraient les témoins sans en connaître le secret, et il faut, pour les autoriser, toute la bonne grâce avec laquelle celui qui nous dirige se prête à nos caprices. Or, ces fantaisies, il n'est que juste d'en convenir, sont absolument puériles. Depuis qu'un des passagers s'est imaginé, à tort ou à raison, avoir aperçu au penchant d'une montagne la vague silhouette d'un renne, il n'en est aucun, en effet, qui ne soit obsédé par la même idée fixe et qui, dans l'espoir d'une semblable découverte, ne fouille d'une lorgnette investigatrice et opiniâtre les moindres replis du terrain. Qu'un point blanc apparaisse sur la carapace grise des montagnes, et aussitôt tous les regards s'y portent, tout le monde s'évertue à en discerner la forme ou la

dimension. Sur un signe du capitaine, le bateau se rapproche de la rive pour nous permettre d'en mieux scruter les détails. Hélas! ce qu'on avait pris pour un animal n'était qu'une flaque de neige. Amère déception, mais qui ne décourage personne : on en est quitte pour recommencer avec la même ardeur sur un autre point la même recherche infructueuse.

Une si louable persévérance mérite d'être récompensée. Un œil plus exercé, ou simplement armé d'un meilleur instrument que les autres, a fini par signaler à l'attention générale un point suspect qui paraît animé d'un certain mouvement. On n'est pas absolument édifié sur la nature exacte de l'objet en question, et les avis sont toujours très partagés à ce sujet. En tout cas, comme le problème est grave et vaut qu'on l'élucide, on le soumet à l'arbitrage du capitaine. Celui-ci a vite fait de le résoudre, et par un procédé aussi facile qu'élémentaire. Il commande à un de ses canonniers d'armer les quatre mortiers de bronze dont il a déjà fait à notre intention un si fréquent usage, et au moment précis où se produit la quadruple décharge, il s'empare lui-même de la chaîne du sifflet d'alarme, dont il jette aux quatre vents une longue série d'appels stridents et saccadés. L'expérience est décisive : il n'y a plus matière à douter maintenant. En un clin d'œil, la masse blanche dont l'existence intriguait si fort, tout à l'heure, nos compagnons de voyage, s'est désagrégée, éparpillée, évanouie. Affolés par l'effroyable vacarme qui s'est déchaîné autour d'eux, sans qu'ils en aient probablement pu soupçonner la cause, les paisibles animaux qui broutaient d'une dent avide la mousse clairsemée des hauteurs se sont enfuis au hasard dans toutes les directions. Les coups redoublés du canon, entrecoupés par les gémissement presque humains de la sirène, qui déchirent l'air comme des cris de détresse, achèvent de mettre en déroute

ces malheureux rennes, qu'à la distance où nous sommes nous serions presque tentés de confondre avec une nuée de rats. Encore quelques minutes, et de ce troupeau riche de plusieurs centaines de têtes, qui doit être la propriété de quelque opulent Lapon habitué à chercher ici, pendant l'été, des pàturages plus fertiles, il ne restera pas un seul vestige.

Ainsi se termine cette lutte épique qui n'a coûté la vie à aucune victime et qui, en revanche, a comblé d'aise tout un peuple de badauds. Il n'y a peut-être pas lieu de trop nous enorgueillir d'un combat qui, s'il a fini faute de combattants, ni plus ni moins que celui du Cid Campeador, rappelle surtout les batailles légendaires de Don Quichotte contre les moutons. Mais nous ressemblons un peu aux enfants désœuvrés qui trouvent plaisir aux bagatelles les plus insignifiantes, et à voir les visages rayonnants de ceux qui y ont pris part, il semble vraiment que nous ayons remporté une éclatante victoire. Notre joie comble d'aise notre brave capitaine, qui est du reste le premier à se féliciter avec nous de ce brillant fait d'armes : ce qu'il ne tolère pas, par exemple, c'est que nous nous endormions sur nos lauriers.

Nous avons eu, grâce à lui, les émotions de la chasse, d'une chasse comme nous aurons rarement l'occasion d'en voir, d'une chasse navale, pour la qualifier de l'épithète qui lui convient le mieux. Il va nous procurer maintenant le plaisir de la pêche, et cette fois ce sera plus sérieux, en même temps que beaucoup moins compliqué. Sur un ordre émané de lui, on a pourvu chacun de nous d'une sorte de crampon en fer, long de dix centimètres environ, affectant la forme d'une ancre double et solidement fixé à l'extrémité d'un câble d'assez forte dimension : il paraît que cet engin, aussi bizarre que primitif, cumule à la fois les éléments essentiels de la ligne et de l'hameçon.

Le maniement en est des plus aisés : il se résume à peu près dans la formule bien connue, par laquelle les pharmaciens recommandent d'*agiter avant de s'en servir* les flacons contenant leurs remèdes. En deux mots, voici comment il s'opère :

Après avoir eu soin, en s'y aidant par des sondages préalables, de choisir un mouillage en eau basse, on laisse doucement glisser l'appareil jusqu'à deux ou trois brasses du fond et on lui imprime, de façon à le faire étinceler aux yeux du poisson, un mouvement alternatif et régulier dans le sens vertical. Il n'est même pas nécessaire de l'amorcer : aussi étourdi que l'alouette qui se laisse fasciner par le scintillement du miroir, le cabillaud n'a qu'à voir frétiller de loin le harpon de métal, qu'il croit être une proie vivante, pour venir s'y enferrer et y périr.

L'excellent Folkedal, qui s'est érigé pour la circonstance en capitaine instructeur et qui nous initie au secret de cette théorie, nous en fournit du reste sur l'heure la démonstration péremptoire. Il joint lui-même l'exemple à la parole, et quelques minutes lui suffisent pour ramener des profondeurs de l'onde amère une quantité de victimes, qu'il jette pantelantes sur le pont.

Un tel résultat enhardit les plus timides, encourage les plus rebelles à toute intuition rapide. Nous sommes tous impatients de faire notre profit de cette expérience, de donner à notre tour la mesure de notre habileté, et bientôt les bastingages se garnissent d'une longue file de pêcheurs improvisés, se livrant avec une égale conviction, sinon avec un égal succès, à l'intelligent exercice qui consiste à balancer un morceau de fer au bout d'une corde.

Quelque divertissante que soit la complaisance vraiment prodigieuse avec laquelle le poisson consent à se laisser capturer, le plaisir que nous prenons à ce jeu cruel ne nous absorbe pourtant pas au point de nous distraire

absolument du spectacle de la nature. Décidément, il nous faut faire, une fois pour toutes, amende honorable de notre incrédulité, et convenir que nous avons tort de nous défier des promesses du capitaine. Son infaillible coup d'œil ne l'a pas plus trompé, en effet, aujourd'hui qu'hier. Il nous a conduits à l'extrémité du Bergsfjord, à l'endroit même où cet étroit défilé débouche sur la pleine mer, et il nous y a fait stopper pour y attendre tranquillement l'heure de minuit. Or, ce moment approche, et voici que la féerie commence.

Le signal est donné par le glacier de Jökefield, qu'un invisible rayon embrase tout à coup par-dessous les nuages. Debout à l'intersection des deux bras du fjord, qu'il domine de toute sa hauteur, il semble interroger l'horizon, pour s'assurer que tout est prêt, que les derniers accessoires sont en place, que les coryphées attentifs se préparent à obéir au coup de baguette du chef d'orchestre. Puis le rideau de brumes qui cachait le fond de la scène se lève tout d'une pièce, à l'instar des gazes légères qui découvrent, dans les théâtres, les décors des apothéoses.

Il se dissipe, brusquement évanoui dans les cintres de la voûte céleste, et le soleil nous apparaît alors, assis sur son trône de feu, pareil à un de ces fastueux souverains des *Mille et une nuits* que le scintillement de leurs pierreries environne d'un éclat éblouissant. Il contemple avec orgueil les montagnes de neige, dont la ligne magnifique fait songer à une rangée d'odalisques vêtues de tuniques blanches ; il répand sur elles les effluves de ses tièdes caresses, et sous les baisers dont il les réchauffe, nous voyons leurs fronts pâles se teindre en rose, comme s'il les faisait tressaillir d'un voluptueux frisson.

Minuit sonne. Le superbe sultan, pris de lassitude, laisse soudain retomber sa paupière sur son œil de flamme. Aussitôt tout se décolore et s'éteint. Une ombre passe sur

ce riant tableau ; mais elle n'a que la durée d'un éclair. La nature a eu à peine le temps de se mettre en deuil, que la lumière un instant éclipsée a déjà recouvré sa puissance. Elle déploie de nouveau à nos regards émerveillés les nuances à la fois les plus riches et les plus délicates de sa palette. Elle nous fascine par les combinaisons infiniment variées de ses jeux ; et nous qui assistons, ravis, à cette fantasmagorie, nous finissons par ne plus savoir si nous ne rêvons pas, si nous ne sommes pas les jouets d'une incantation magique qui ferait surgir devant nous la vision de mirages baignés dans des flots d'azur, de pourpre et d'or.

*
* *

4 juillet. — Le petit port d'Hammerfest, dans lequel le *Neptune* a jeté l'ancre quelques minutes avant mon réveil, ne compte guère que deux mille habitants environ ; mais il peut se flatter d'être situé, dans la direction du nord, plus haut que n'importe quelle autre ville du monde, et cette particularité unique rachète largement la faible importance du chiffre de sa population.

Il ne faut point croire, d'ailleurs, comme un excès d'imagination le persuaderait peut-être à distance, qu'il se réduise à un amas informe de huttes primitives abritant une population plus primitive encore. Il ne présente, au contraire, aucune analogie avec les villages des Lapons et des Esquimaux. Entièrement dévastées par un incendie dans le courant de l'été 1890, ses maisons de bois ont été reconstruites depuis lors, d'après un plan plus vaste, en bordure sur des rues plus larges, plus régulièrement alignées et, autant qu'il nous est loisible d'en juger, dans des conditions de confortable très satisfaisantes. Le coup d'œil

que nous réussissons à jeter au passage dans l'intérieur des plus luxueuses, de celles qui servent de logement aux notables de l'endroit, nous y révèle la présence de mobiliers tout pareils à ceux qui ornent nos propres demeures. Il n'est pas jusqu'à l'éclairage électrique qui n'ait été installé sur la voie publique, pour rendre moins pénibles les ténèbres des longues nuits d'hiver. Rien ne manque, par conséquent, à Hammerfest, de ce qui fait le bonheur des villes civilisées, et je ne vois pas ce qui pourrait l'empêcher de disputer à Tromsö son titre de *Paris du Nord*.

Il n'est pas besoin d'ajouter que les parfums qu'on y respire ne rappellent que vaguement les senteurs embaumées du littoral méditerranéen, que tout y est imprégné de l'odeur pénétrante du poisson qu'on y triture dans d'innombrables usines, et que les brises les plus fortes n'arrivent jamais à en purifier l'atmosphère. Sous ce rapport, aussi bien que sous les autres, la ville la plus septentrionale du globe n'a rien à envier aux localités voisines.

Il est également superflu, je pense, d'y signaler l'absence de monuments tant soit peu remarquables. Quand on a gravi la petite colline de Sadlen, qui la domine à l'est et d'où on l'embrasse une assez belle vue sur le cirque des montagnes environnantes, quand on s'est fait conduire en barque au pied de la colonne de granit, surmontée d'une sphère en bronze, qui a été érigée à l'extrême pointe de la baie et qui marque l'extrémité du méridien mesuré de 1816 à 1852 par les ordres des souverains de Suède et de Russie, on a épuisé la liste des curiosités d'Hammerfest, et l'on n'a plus qu'à reprendre la mer. C'est, du reste, ce que nous faisons presque immédiatement. La durée de notre escale a été limitée par le capitaine au temps strictement nécessaire pour le service des courriers postaux. Nous sommes à terre depuis une heure et demie à peine, que déjà apparaît au mât du *Neptune* le drapeau qui

signale l'approche du départ, et l'hélice commence même à tourner, lorsque le canot qui me ramène de mon excursion parvient à accoster l'échelle du bord.

Nous voilà donc, cette fois, en route pour notre dernière étape. Avant la fin du jour, nous toucherons au but de notre voyage, et tout nous fait présager que les circonstances favorables qui nous ont fait cortège jusqu'à présent nous y accompagneront jusqu'au bout.

Jamais l'azur du firmament n'a été plus profond, ni plus pur. Pas un nuage n'altère la transparence immaculée de l'atmosphère, pas un souffle de vent n'en trouble la tiède douceur. Les passagers d'un paquebot arrivé ce matin du cap Nord, que nous avons croisé dans la rade d'Hammerfest, nous ont déclaré que le soleil de minuit leur était apparu hier dans toute sa radieuse magnificence. Nous n'avons aucun motif de penser que nous serons moins bien partagés qu'eux.

Fallacieuses promesses, hélas ! et plus trompeuse confiance ! Le cœur des femmes, tel du moins que se plaisent à le représenter d'ordinaire les romanciers et les poètes, n'est pas plus changeant que ce ciel du Nord, où les vents glacés du pôle soulèvent d'incessantes tempêtes. Je m'aperçois tout à coup qu'un matelot s'occupe à assujettir le loch à la poupe du *Neptune*, et à mettre en mouvement l'appareil d'horlogerie automatique qui indique le degré de vitesse de la marche du navire. Il me paraît surprenant que ce soit par une journée où l'air est si exceptionnellement limpide, où les moindres reliefs des terres que nous longeons se dessinent avec une si vigoureuse netteté, qu'on songe à recourir à un instrument dont les services ne sont, au contraire, appréciables que lorsque les points de repère font absolument défaut. Mais on me montre de loin d'épaisses vapeurs dont la couleur grise se confond avec celle des rochers environnants et qui tournoient traîtreusement dans

les anfractuosités des côtes. Voilà, me dit-on, l'ennemi contre les embûches duquel il fallait se prémunir. Je ne puis pas croire, tout d'abord, que l'astre triomphant qui rayonne là-haut ait rien à redouter d'une pareille attaque. Il me semble qu'il doit suffire, pour la décourager, des torrents de lumière qu'il verse, avec plus de prodigalité que jamais, sur ses obscurs blasphémateurs. Une demi-heure plus tard, je suis désabusé : l'évidence a fait justice de ma candeur.

Les brouillards, en effet, après être demeurés longtemps immobiles et presque invisibles, ont commencé par quitter sournoisement l'officine mystérieuse où ils s'étaient élaborés et où ils se tenaient tapis. Ils se sont mis à ramper doucement à la surface de l'eau, pour s'élever peu à peu dans les airs par une insensible et constante ascension. Ces premiers assaillants sont bientôt dispersés, fondus, anéantis ; malheureusement, d'autres plus compacts leur succèdent, qui résistent davantage. De tous les points de l'horizon, leurs bataillons accourent, combinant leurs efforts dans une stratégie savante, pour envelopper leur adversaire. C'est une furieuse mêlée, où le vent qui fait rage creuse de terribles trouées, où le soleil fait feu de tous ses rayons : puis c'est l'assaut suprême, où le succès un instant en balance demeure définitivement acquis au nombre. Une fois de plus, les ténèbres ont vaincu la lumière.

Une immense tenture sombre, qui obscurcit l'éclat du jour, se déploie maintenant au-dessus de nos têtes. L'atmosphère, que ne pénètre plus le rayonnement d'un foyer bienfaisant, s'est brusquement refroidie. Le thermomètre est descendu en quelques minutes de 22 à 7 degrés, et nous grelottons littéralement sous nos manteaux, qu'une pluie fine et froide saupoudre d'un imperceptible givre. Malgré l'inévitable retard auquel ce fâcheux contretemps nous condamne, la distance qui nous sépare du cap Nord

est néanmoins trop insignifiante pour qu'il soit utile de nous presser. Le capitaine profite de cette avance pour nous détourner un peu de notre route du côté de l'ouest et nous conduire jusqu'à l'île d'Ingö, qui renferme une fonderie d'huile de baleine, intéressante à visiter.

Je ne sais pas s'il est possible de traduire l'aspect lamentable de ce rocher perdu sur la lisière de l'Océan, dont nul vestige de végétation ne voile la nudité, de cette usine, dont les cheminées encadrées de murailles livides mâchurent d'une longue traînée de fumée noire le fond déjà terne du décor. Il n'est pas de mots, en tout cas, qui soient capables de rendre l'impression de sinistre horreur que nous éprouvons en y débarquant.

Sur la grève, encombrée de détritus de toutes sortes, de quartiers de viande en décomposition, d'os recouverts encore de rares lambeaux de chair, au milieu d'une eau fangeuse, corrompue, sanglante, où surnagent des matières en putréfaction, gît la carcasse d'une baleine éventrée, à demi dépouillée déjà de la plupart de ses organes, dont trois hommes, armés de crocs en fer, s'occupent à fouiller les entrailles pour en arracher les derniers viscères. A côté de cet amas informe de choses innomées se trouve le corps d'un autre cétacé de la même espèce, tout fraîchement tué, qu'un petit bateau à vapeur de forme singulière vient de remorquer jusque-là et qu'en ce moment même on hisse à terre, à l'aide de chaînes énormes manœuvrées par un cabestan. Ce cadavre, qui ne mesure pas moins de quinze mètres de long, est placé de telle sorte qu'il s'offre à nous comme une passerelle. Nous mettons le pied les uns après les autres, sans même déplacer sa ligne de flottaison, sur son ventre blanc, strié de côtes profondes et résistant comme du marbre, que nos plus vigoureux coups de cannes ne parviennent pas à marquer de la moindre meurtrissure; enfin, nous entrons.

Le trajet déjà long que nous avons parcouru dans ce pays classique de la pêche a bien quelque peu blasé notre odorat. Nos nerfs olfactifs, émoussés par les multiples émotions auxquelles ils ont été soumis dans chacun des ports où nous avons relâché depuis Trondhjem, ont sensiblement perdu de leur susceptibilité native. Mais pour le coup ils se cabrent et se refusent positivement à une plus longue endurance. L'épreuve, cette fois, est au-dessus de leurs forces. Jamais, en effet, nous n'avons respiré nulle part plus épouvantable odeur que celle qui s'échappe des cuves où, dans un liquide fétide et constamment en ébullition, macèrent les débris des baleines égorgées.

Le propriétaire de l'usine nous fait, avec la plus exquise courtoisie, les honneurs de son établissement. Il a, notamment, de véritables raffinements de politesse pour les dames, auxquelles il distribue de sa propre main, à titre de souvenir, une quantité de ces fanons diaphanes, souples et légers, destinés, leur dit-il galamment, sous la forme de corsets ou d'ombrelles, à emprisonner leurs charmes ou à assurer la conservation de leur teint. Il nous donne de fort intéressants détails sur les divers modes de traitement des substances que nous avons sous les yeux, sur le triage préalable qu'elles subissent, les unes devant servir simplement à la fabrication des graisses utilisées dans la marine, tandis que d'autres, déjà moins grossières, sont réservées à la préparation de produits plus raffinés, et que les plus parfaites, comme les plus pures aussi, métamorphosées, par une étrange altération du sens des mots, en huiles de foie de morue, arrivent, par une non moins bizarre transformation de leurs propriétés naturelles, à réparer les forces appauvries des estomacs qu'elles soulèvent aujourd'hui.

Mais, dans les circonstances présentes, ces renseigne-

ments pratiques sont sans attrait pour nos esprits. Nous avons réquisitionné, pour en verser le contenu sur nos mouchoirs, tous les flacons d'essence parfumée dont peuvent disposer les membres de la caravane ; c'est en vain : il n'est pas de tampon assez hermétique pour soustraire nos narines à la puissance de pénétration de l'infection qui nous entoure. Nos compagnes de route, dont les traits commencent à se contracter, lâchent pied les premières ; nous les suivons bientôt, envahis, à notre tour, par d'irrésistibles nausées, et nous nous hâtons de regagner nos embarcations.

Il est certain que nous aurions dû nous montrer moins chiches de remerciements envers l'aimable homme à qui notre odorat est redevable de ces sensations inédites. Il ne nous tient pourtant pas rigueur de la hâte quelque peu excessive avec laquelle nous avons pris congé de lui, et, pour effacer la pénible impression qu'il sent persister en nous, il nous offre, le plus gracieusement du monde, la surprise d'un simulacre de chasse à la baleine.

A cette motion, que nous adoptons, bien entendu, à l'unanimité, nous nous attendons à voir descendre dans une barque un certain nombre d'individus armés de harpons et munis de tout l'attirail guerrier que nécessite et suppose la lutte contre un si redoutable ennemi. Mais il y a beau temps, paraît-il, qu'on a mis au rancart le vieil arsenal en usage autrefois. A mesure qu'il devient plus civilisé, l'homme devient aussi moins brave, plus conservateur de sa propre existence. Les luttes corps à corps ont coûté tant de vies qu'on y a renoncé. Aujourd'hui, on chasse la baleine à coups de canon, et elle ne fait plus de victimes.

L'instrument qu'on emploie à cette œuvre de destruction est d'un maniement à la fois moins dangereux et plus

aisé que celui dont on se servait naguère : il se compose d'une petite pièce d'artillerie dont la forme se rapproche assez sensiblement de celle d'un pistolet de fort calibre et qui ne paraît, à première vue, guère plus redoutable qu'un jouet.

Mais cet engin est fixé à la proue d'un navire à vapeur, et c'est à cette circonstance qu'il emprunte, pour la plus notable partie, sa force meurtrière. Monté, comme les mitrailleuses Hotchkiss, sur un pivot mobile qui lui permet de diriger ses attaques dans tous les sens avec la plus extrême rapidité, il fouille l'horizon pour y guetter la présence de son ennemi, fond sur lui dès qu'il l'a découvert, le rejoint et, avant que le malheureux animal ait eu le temps de fuir, lui envoie sa décharge à bout portant. Le trait dont il lui perce les flancs est un obus explosible, garni à son extrémité supérieure d'un harpon dont les branches repliées s'ouvrent dans sa blessure, à la façon d'un parapluie brusquement déployé ; les ravages en sont si effroyables que le monstre n'y survit jamais et qu'il meurt, pour ainsi dire, foudroyé.

Nous n'assisterons pas à une démonstration aussi concluante et aussi complète de la toute-puissance de ces projectiles, puisque le gibier qui en constituerait l'élément essentiel ne figure pas au programme. Mais si la rareté des baleines dans les parages où nous sommes lui interdit d'en tenter l'expérience *in anima vili,* le directeur de l'usine d'Ingö peut du moins faire fonctionner sous nos yeux l'arme qui sert à les combattre.

Le petit bateau qui traînait tout à l'heure le cadavre du cachalot maintenant échoué sur la plage, est toujours là qui rôde autour de nous, avec les allures louches, presque inquiétantes, des êtres habitués aux besognes sinistres. Sur l'ordre de l'officier qui le commande, un matelot se jette dans un canot du bord et va déposer sur

les flots, à une vingtaine de mètres environ, une futaille vide. A cette distance, ce point de mire mouvant, que les vagues ballottent et recouvrent à demi, donne l'illusion assez nette d'un poisson dont l'arête dorsale émergerait légèrement de la surface de la mer. Malgré que la vue lui en soit cachée par instants, l'homme qui, de la proue de la baleinière, surveille cette manœuvre n'a pas besoin, pour l'atteindre, de le viser longuement. Un coup d'œil lui suffit pour assurer la précision de son tir. Il s'empare de la crosse du canon placé devant lui, le braque rapidement sur le but que le vent agite d'une sorte de soubresaut convulsif, et en lâche la détente. La flamme brille, l'obus s'élance avec la rapidité d'une flèche, entraînant avec lui le câble qui doit, lorsqu'elle est morte, servir à la remorque de la bête, et, sous la violence de ce choc qui l'a positivement réduit en miettes, les débris du tonneau, dispersés de toutes parts, s'en vont retomber au loin comme des éclats de mitraille.

Nous applaudissons vivement cette belle prouesse. Il paraît cependant que nous avons eu tort de tant nous presser, et qu'elle n'a rien que de très ordinaire, du moins en ce pays-ci. Les chasseurs norvégiens ont pour principe de ne jamais brûler leur poudre au hasard ; ils n'ajustent leur proie que lorsqu'ils la jugent assez rapprochée d'eux pour ne pas risquer de la manquer. Dans de semblables conditions, l'industrie qu'ils pratiquent ne doit pas laisser d'être lucrative. Notre gracieux cicerone nous déclare, en effet, que la baleine capturée aujourd'hui est la trente-sixième qu'il enregistre à son compte depuis le 1[er] janvier, et que chacune d'elles lui a rapporté un bénéfice moyen de 3,000 francs. Il se tiendrait donc pour assez satisfait, n'était la menace de la disparition prochaine de ces mammifères. Traqué sans pitié ni trêve, désespérant de vaincre dans cette lutte féroce pour laquelle

la nature ne l'a qu'insuffisamment armé, l'infortuné cétacé s'est résolu à prendre le seul moyen qui lui restât d'échapper à une destruction totale, et il est allé chercher au fond des océans impénétrables qui avoisinent le pôle une retraite sûre, d'où souvent, néanmoins, on vient le déloger encore.

Devons-nous partager les alarmes que cette situation inspire à notre interlocuteur et déplorer avec lui les conséquences qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, peuvent en résulter pour ses intérêts? Nous inclinerions plutôt à nous attendrir sur la destinée lamentable de ces géants des mers qui, par un incompréhensible anachronisme, ont perpétué jusqu'à nous la faune antédiluvienne, et que l'implacable cupidité du roi de la création a condamnés à mort. Mais on ne nous laisse pas le loisir de prendre parti sur la question. Il paraît que l'heure réglementaire du dîner est passée depuis très longtemps, et qu'il faut nous hâter de descendre à la salle à manger.

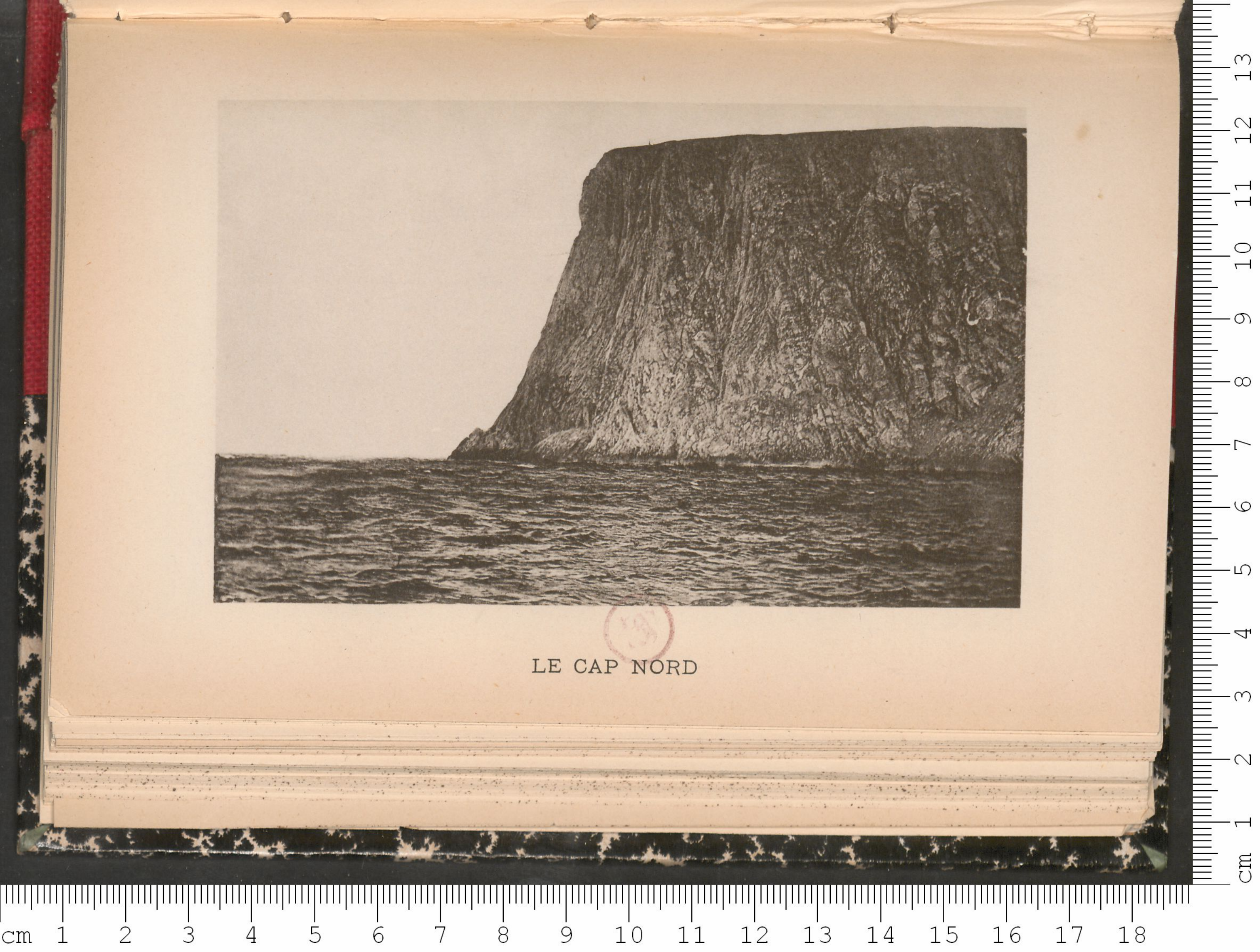
Nous ne nous étions pourtant pas aperçus que nous eussions subi une diète aussi prolongée. Les terribles aromes que nous avons aspirés au cours de notre promenade à terre nous ont si profondément pénétrés, que nous croyons les retrouver dans le fumet de tous les plats et qu'aucun de nous n'éprouve plus le moindre appétit. Le capitaine a beau dépenser toute sa verve en l'honneur du directeur de la pêcherie d'Ingö, qu'il a invité, du reste, à partager notre repas, pour le remercier de son obligeance; il a beau faire ruisseler le champagne dans les verres et décocher au dessert, à l'adresse de notre commensal improvisé, le toast le plus humoristique et le plus entraînant, il ne réussit pas à nous galvaniser. Les Anglais saluent de quelques hourras le départ de notre hôte; puis ce subit éclair de gaieté, qui n'a duré qu'une minute,

s'éteint à son tour, et nous retombons tous dans un lourd et morne silence.

Il faut dire, pour expliquer notre humeur morose, que rien, dans le paysage qui nous entoure, ne nous invite à la gaieté. Le ciel, toujours implacablement gris, continue à distiller sur nous une pluie qui nous transit jusqu'aux os. La côte que nous longeons, dépouillée cette fois de toute espèce de végétation, ne nous présente plus qu'une succession de falaises chauves et nues. A huit heures du soir, nous arrivons en vue des îles Stappen, un groupe de rochers bizarres, dans lesquels ont élu domicile des milliers d'oiseaux aquatiques, goélands, mouettes, pingouins, eiders, etc., et qui figurent parmi les principales curiosités recommandées aux touristes sur la route du cap Nord.

La petite brochure qui a été remise à chacun de nous au moment où nous avons acquitté le prix de notre passage, et qui contient l'indication détaillée de notre itinéraire, les mentionne à ce titre sous une rubrique spéciale, et elle ajoute qu'il est d'usage de les saluer d'une ou deux bordées, pour amuser les voyageurs au spectacle de l'affolement des malheureux volatiles effrayés par les décharges d'artillerie.

Comme ce petit exercice se renouvelle, pendant l'été au moins, avec une régularité presque mathématique, il est probable qu'il viendra un moment où il cessera de produire son effet ordinaire et où la gent ailée, familiarisée avec un bruit qui ne sera plus imprévu pour elle, ne se donnera même plus la peine de se déranger. Ce jour-là, les Anglais, qui ont le fétichisme du guide Bædeker et qui mettent un sot amour-propre à ne négliger aucune des prétendues beautés qu'il leur signale, auront une sérieuse déception, et il est probable qu'ils intenteront une action en dommages-intérêts à la Compagnie de transports



LE CAP NORD

qui n'aura pas su la leur éviter. Mais la chance nous favorise encore aujourd'hui, et le divertissement annoncé sur l'affiche ne manquera pas au programme.

Le coup de canon tiré sur l'ordre du capitaine donne, comme d'habitude, le signal du départ aux hôtes emplumés de l'archipel, qui consentent à jouer leur rôle de la meilleure grâce du monde. Tandis que les uns se jettent à la mer par un mouvement instinctif qui ressemble presque à un geste de désespoir, les autres s'envolent par milliers dans toutes les directions, remplissant l'air d'un épais nuage d'où s'échappe, au milieu du fracas causé par le battement de leurs ailes, une clameur immense, sauvage, assourdissante, faite de tous leurs cris d'effroi. Le phénomène ne laisse pas d'être assez original; il s'est réalisé, en tout cas, tel qu'il nous avait été prédit. Les Anglo-Saxons, qui composent la majorité de notre caravane, doivent donc se déclarer satisfaits : ils n'ont rien à envier à leurs devanciers.

Nous laissons les fuyards regagner leurs nids, et nous poursuivons notre route. A dix heures du soir, le *Neptune* jette l'ancre au pied du cap Nord. Le temps est plus sombre, plus triste et plus froid que jamais. Nous ne nous décourageons pourtant pas encore, et nous nous berçons toujours de l'illusion de voir se déchirer le voile opaque qui nous dérobe le soleil. Vain espoir et inutile attente! Le vent, qui souffle en tempête et qui précipite sur nous les lames aux livides reflets accourues du fond de l'horizon, ne parvient pas à trouer le rideau qui flotte au-dessus de nous et qui nous cache jusqu'au sommet même des montagnes. Nous essayons de gravir, tout au moins par acquit de conscience, la muraille de 300 mètres de haut qui dresse devant nous sa charpente massive et noire; mais la pluie a rendu le rocher si glissant, que nous éprouvons la plus grande difficulté à en faire l'as-

cension. Au bout d'une demi-heure de cette marche pénible, nous sommes entrés, d'ailleurs, dans la région des brouillards.

Au milieu des vapeurs mouvantes qui tourbillonnent autour de nous et nous pénètrent de leur humidité glacée, nous n'avançons plus maintenant qu'à tâtons. Il nous faudrait, pour les dissiper, le cor magique qui renversa jadis, sous les pas de Siegfried, les obstacles accumulés autour de Brunehilde endormie. Personne, parmi nous, n'a malheureusement songé à se munir de cet accessoire, préférable, en la circonstance, au plus parfait des alpenstocks, et nous sommes contraints de redescendre sans avoir pu atteindre le but de nos efforts.

Cette fois, les Anglais, que réjouissait déjà la perspective de sabler le champagne sur ce plateau désolé, paraissent sérieusement fâchés. On sent qu'ils attachaient à ce détail une importance capitale, et qu'il leur est pénible d'y renoncer. Ils essayent bien de faire contre mauvaise fortune bon cœur, en faisant une bruyante rentrée dans le salon du *Neptune* et en y entonnant à tue-tête le célèbre refrain du *Tararaboum diay*, que son succès croissant semble prédestiner à supplanter, dans la faveur populaire, le *God save the Queen* lui-même. Quelques-uns déploient leurs lignes et se remettent, comme la veille, à pêcher le cabillaud. Mais l'enthousiasme et la conviction font défaut aux uns et autres ; il est évident que, pour la plupart d'entre eux, le voyage est manqué.

Rien ne serait pourtant plus naturel et plus facile que de prendre son parti de cette déception. Le capitaine nous affirme, en effet, que le soleil de minuit n'est guère visible au cap Nord que deux ou trois fois par saison, et il nous cite, en manière de consolation, le cas d'une famille américaine qui, pendant trois années de suite, serait venue en Norvège pour contempler ce phénomène, et qui aurait

fini par s'en retourner sans avoir pu contenter son désir. Il faudrait donc, pour que nous fussions plus favorisés que ces infortunés Yankees, un hasard tout à fait exceptionnel. Tout bien considéré, je ne sais même pas si le spectacle n'est pas, au fond, plus imposant encore dans les conditions spéciales où il s'offre à nos regards.

Sous le ciel bas qui pèse sur lui comme sur les épaules d'un autre Atlas, le cap Nord fait saillir en reliefs plus accusés sa charpente vigoureuse et robuste. Son front, qui déchire les nuages, son pied, que les flots viennent mordre sans réussir à l'entamer, attestent l'immuable résistance qu'il oppose aux éléments déchaînés. Il faut, pour lui conserver son caractère de majestueuse grandeur, le cadre sauvage dont l'entoure aujourd'hui cette nature en deuil. Il faut que la brume, en rendant plus indécis les confins de l'horizon, recule dans d'invisibles lointains les profondeurs de l'océan mystérieux auquel il sert de barrière. Il lui faut les assauts furieux des nuées qui se tordent en spirale autour de ses flancs, des vents qui sifflent et hurlent de rage de ne pouvoir l'ébranler, des vagues qui précipitent et brisent contre lui leurs escadrons écumants. Seul en face des ennemis qui l'assaillent, il garde le calme dédaigneux des forts que rien ne peut terrasser : il semble qu'il se rapetisserait dans un décor plus riant et qu'il perdrait une partie de son prestige à se mirer tranquillement dans le cristal d'une onde pure.

Il est minuit : le capitaine donne l'ordre de lever l'ancre et de reprendre le chemin du retour. Nous ne sommes pourtant pas arrivés au point culminant de l'Europe. Il est un autre promontoire, le Nordkyn, qui occupe, dans la direction du pôle, une situation plus avancée que le cap Nord, qui, plus efficacement que lui peut-être, protège notre vieux continent contre les efforts des tempêtes et qui aurait le droit, par conséquent, de revendiquer à son profit

l'honneur et les hommages attribués à son voisin. Mais le protocole adopté à l'usage des touristes ne comporte pas de visite à ce souverain qu'un inexplicable ostracisme sacrifie à son frère cadet, et qui n'est considéré, paraît-il, que comme une quantité négligeable : nous n'irons pas plus loin.

Nous longeons une dernière fois le superbe rempart qui dresse au-dessus de la mer l'enceinte menaçante de ses murailles à pic. Le *Neptune*, qui a viré de bord, se remet alors péniblement en marche, secoué par la houle qui fait craquer sa mâture, et bientôt la silhouette géante du cap, qui déjà se dégrade et s'efface peu à peu, disparaît définitivement dans les brouillards.

*
* *

5 *et* 6 *juillet*. — Un jour entier, nous avons navigué sans voir le soleil. Nous avons fait de brefs séjours à Hammerfest d'abord, puis à Tromsö, où les Lapons, qu'on attendait lors de notre première escale, n'ont pas encore paru ; mais nous ne sommes même pas descendus à terre. Nous regagnons Trondhjem par les voies rapides, sans daigner maintenant honorer d'un coup d'œil cette nature qui s'était montrée à nous, il y a deux jours à peine, si magnifiquement parée, et qui, obstinément voilée aujourd'hui, ne nous offre plus qu'une physionomie renfrognée, lugubre, presque funèbre.

Depuis que le mauvais temps a rendu impossibles les longues stations sur la dunette, la plus grande partie des passagers s'est réfugiée au salon, où les heures s'écoulent lentement. Tandis que les uns cherchent leur pâture parmi les collections d'albums photographiques, de romans

anglais, allemands ou français, que compte en assez grand nombre la bibliothèque du bord, les autres s'occupent à rédiger leurs notes de voyage ou à réparer les retards de leurs correspondances. Les conversations se font plus cordiales. Une sorte d'intimité s'établit entre ces oisifs venus des quatre coins de l'Europe, qui ne se connaissaient pas hier, qui vont se quitter demain pour ne plus se revoir, et que rapproche momentanément le lien d'une vie commune. De temps en temps, après les repas, des concerts s'organisent, auxquels chacun des musiciens de la caravane apporte à tour de rôle le concours de son talent, et ces distractions improvisées obtiennent naturellement le plus vif succès.

Parmi ces artistes, dont plusieurs sont doués d'un incontestable mérite, il en est un surtout qu'on ne se lasse pas d'écouter : c'est un jeune gentilhomme allemand, le comte de Budingen, qui fait partie d'un groupe de touristes placés sous la direction du représentant d'une agence de voyages de Leipzig ou de Berlin, et dont les manières aussi courtoises que distinguées ont séduit tout le monde, dès le premier abord. Il chante, en s'accompagnant lui-même sur le piano, des fragments d'opéras de Wagner, des romances de Schubert ou de Schumann, des ballades populaires aux rythmes lents, parfois un peu tristes, et sa voix grave, d'un timbre sonore et doux, prête à ces mélodies je ne sais quel charme berceur et pénétrant.

Malgré l'inépuisable complaisance avec laquelle il consent à les prolonger, ces délicieux intermèdes paraissent toujours trop courts au gré de ses auditeurs. On met à l'applaudir une insistance souvent presque indiscrète, mais il se dérobe modestement à ces ovations, et il vient nous rejoindre, car il nous entoure, mes quatre compatriotes et moi, de prévenances et d'égards particuliers. Tout en évitant, avec un tact et une délicatesse infinis, les

occasions de froisser notre susceptibilité, il se plaît à nous parler de notre pays, dont il possède admirablement la langue, et pour lequel il professe, nous dit-il, la plus vive, la plus sincère sympathie. Sa conversation, qui dénote non moins d'ouverture d'esprit que de culture intellectuelle, effleure tous les sujets, aborde tour à tour les questions les plus variées.

On voit qu'il connaît à merveille notre littérature, qu'il suit avec attention les travaux de nos savants, qu'il surveille les progrès de notre mouvement artistique, et on sent aussi que son cœur est fermé vis-à-vis de nous à toute pensée de haine ou d'envie. Ses instincts et son éducation ont dû le soustraire de bonne heure à la tyrannie des opinions convenues, et il refuse de soumettre sa raison aux préjugés injustes qu'inspire trop souvent l'étroitesse d'un patriotisme mal compris. Il nous avoue, par conséquent, qu'il n'éprouve aucun embarras à proclamer la vitalité, l'indomptable énergie de notre race. Il n'hésite pas davantage à déplorer le malentendu qui divise l'Allemagne et la France, et à exprimer l'espoir que ces deux peuples, manifestement appelés par la conformité de leur tempérament et de leur génie à tenir la tête de la civilisation, finissent par trouver un terrain d'entente, par abdiquer leurs querelles pour le plus grand profit de l'humanité.

Ces causeries, que le caractère élevé de notre interlocuteur rend singulièrement intéressantes, nous ont arrachés pour un temps à l'obsédante mélancolie des paysages qui défilent sous nos yeux. Enfin, vers le milieu du deuxième jour depuis notre départ du cap Nord, une éclaircie se fait dans les demi-ténèbres qui nous enveloppent. Nous avons traversé, sans en rien distinguer cette fois, le superbe défilé des Lofoten; mais au moment où nous doublons le cap Kunnen, un rayon de soleil perce les nues, et bientôt



LE GLACIER DE SVARTISEN

les sombres vapeurs, que le vent déchire et disperse comme des flocons d'ouate, ont achevé de s'évanouir dans l'azur.

Le magnifique champ de neige du Svartisen nous apparaît alors dans son éblouissante majesté, dominant de douze cents mètres de haut la contrée tout entière, couvrant de sa mousse argentée le plateau de près de neuf cents kilomètres carrés qui ne suffit pas à le contenir et d'où il déborde de toutes parts comme une coulée de crème hors d'un vase de lait. Vu à cette distance, le panorama en est saisissant et grandiose; mais le capitaine tient à nous le faire admirer de près. Après de longs et sinueux détours à travers un dédale d'îlots qu'on croirait semés à dessein pour barrer la route aux mortels curieux d'approcher cette merveille, nous nous engageons dans un couloir resserré qui porte le nom de Holandsfjord, et nous finissons par atterrir au pied même du Fondalsbrae, une des principales ramifications de ce glacier qui compte parmi les plus considérables de l'Europe.

On pourrait, je crois, se faire une idée approximative du spectacle qui s'offre en ce moment à nos regards, en évoquant le tableau de la « mer de glace », telle qu'on la voit du Montanvert; pour que la comparaison fût exacte, il faudrait, en outre, supposer la vallée de Chamonix envahie par les eaux, car ce sont elles qui donnent à cette nature norvégienne sa marque spéciale et distinctive, qui la font resplendir d'une beauté et d'une grandeur sans égales. La similitude est au fond presque complète entre ces deux sillons également creusés par l'accumulation des avalanches descendues des sommets. L'un et l'autre dessinent, de la cime au pied de la montagne, la même ligne hardie, donnent la même illusion d'un lit de torrent dont les vagues se seraient subitement figées, ou d'un escalier fantastique dont les marches auraient été taillées dans le

diamant. Le Svartisen l'emporte sur le mont Blanc par la magie du décor, par la mystérieuse poésie du mobile élément qui l'entoure et qui reflète, comme dans un miroir un peu trouble, son image démesurément agrandie.

Tandis que nous parcourons d'un regard avide le champ merveilleux qui s'étale devant nous, le capitaine a fait mettre les canots à la mer. Sur son invitation, nous y prenons place, et quelques coups de rames ont vite fait de nous porter au rivage. Mais maintenant que nous avons mis pied à terre, nous nous apercevons que le glacier, qui de loin nous paraissait baigner dans l'eau même du fjord, en est au contraire assez éloigné. Il semble même qu'il se soit retiré tout à coup, comme ces paysages enchantés qui, dans les contes de fées, reculent devant les voyageurs pour égarer leurs pas.

De pareilles illusions d'optique ne sont pas rares dans ces pays, et il est probable que ce sont elles qui ont fourni à l'imagination des peuples primitifs le thème d'une grande partie de leurs légendes. En réalité, elles s'expliquent le plus naturellement du monde, par l'extrême transparence de l'air.

Aussi la mystification dont nous avons été les victimes ne saurait-elle se prolonger longtemps. Il nous suffit, pour la déjouer, de suivre le conseil que Mahomet donnait à ses soldats dans une circonstance analogue. Puisque la montagne, non contente de demeurer immobile, s'enfuit à notre approche, nous n'avons qu'à marcher hardiment sur elle.

Il est toutefois plus aisé de prendre cette résolution que de l'exécuter. Le génie malicieux qui veille sur le Svartisen, et qui décidément se plaît à nous berner, a si bien multiplié les obstacles destinés à en protéger les abords, que nous avons toutes les peines du monde à nous y frayer un passage. Il nous faut patauger pendant une demi-heure

environ dans des sentiers boueux, jonchés de pierres, sillonnés de ruisseaux. Après bien des efforts, nous arrivons au glacier ; nous escaladons les blocs de rochers qui servent, pour ainsi dire, de gangues à ses magnifiques cabochons de saphir et d'opale, et nous nous mettons en mesure d'en opérer la traversée d'un bord à l'autre. Mais nous n'avons à notre disposition ni piolets, ni souliers ferrés, ni aucun des outils indispensables à une expédition de cette nature. Réduits à nos propres ressources, dépourvus de guides capables de nous indiquer la route à suivre, nous n'avons pas seulement le souci de nous diriger nous-mêmes à travers les crevasses profondes creusées de toutes parts autour de nous, nous sommes encore obligés de tendre une main secourable à quelques-unes de nos compagnes de route qui ont tenu à s'aventurer à notre suite sur ce terrain glissant. Pour comble d'agrément, la réverbération du soleil sur la glace nous aveugle et nous brûle le visage. Nous avons donc toutes sortes de bonnes raisons pour chercher à abréger notre promenade.

Les prodiges de stratégie savante auxquels nous nous livrons pour arriver à couper au plus court et à rejoindre la terre ferme ne vont pas sans soulever les protestations de la fraction féminine de la troupe, notamment de trois jeunes filles russes qu'égaye fort le désarroi de notre marche. Les petites espiègles trouvent avec raison très amusant le spectacle de cette théorie d'alpinistes inexpérimentés se dépensant en efforts infructueux pour conserver un semblant d'équilibre. Elles poussent de grands éclats de rire lorsque la chute de l'un d'entre eux les renverse par files, comme des capucins de cartes, et les entraîne dans d'interminables glissades. Pour un peu, elles se déclareraient en état de rébellion contre notre autorité, et nous contesteraient le droit de mettre un terme à ce jeu. Nous finissons cependant par les convaincre que, dans les condi-

tions où il est pratiqué, un semblable exercice risque de devenir très vite dangereux, et nous ne tardons pas à nous retrouver tous, sans encombre, sur le bord latéral de la moraine.

Arrivés là, nous demeurons une minute immobiles de surprise, tant le panorama qui s'offre à notre vue est captivant et inattendu. Cette fois, il n'y a plus à douter que nous ne soyons décidément en plein domaine de la légende, en plein « monde des splendeurs », pour employer le terme sous lequel le divin Lohengrin désigne son séjour d'origine. Tout se passe, en effet, pour nous, comme pour ces héros de féerie qu'un arrêt du destin réserve à de glorieuses besognes, mais qui ne parviennent à les accomplir qu'après avoir triomphé des embûches et des périls semés sur leur chemin par d'invisibles esprits. Nous ne nous sommes laissé rebuter ni par le mirage trompeur des perspectives, qui paraissaient se retirer à mesure que nous avancions, ni par le faux épouvantail des fondrières que nous avons dû traverser avant d'arriver jusqu'ici. Nous recevons maintenant le prix de notre persévérance, qui nous paye en un instant de toutes nos fatigues. Nous avons forcé les lignes de défense du palais fantastique : voici que les portes s'en ouvrent d'elles-mêmes, pour nous révéler les trésors qui y sont cachés.

Les pics abrupts et sauvages dont l'ombre froide ne pouvait, croyions-nous, engendrer que la solitude et la mort, se sont écartés tout à coup, et au fond du cirque que dessine la rangée de leurs masses colossales, nous venons d'apercevoir, pareil à un joyau rare enfermé dans un écrin grossier, le plus délicieux éden qu'il soit permis de rêver. L'eau qui sourd du glacier à travers les fissures du roc a fini par dissoudre et pénétrer les éboulis arrachés par les tempêtes aux flancs des montagnes ; sur cette poussière

stérile le vent a jeté quelques semences apportées de je ne sais quelle lointaine contrée, et dans ce coin, également protégé contre le froid par l'épaisse muraille qui l'entoure, contre la sécheresse par les ruisseaux qui y affluent, une magnifique végétation s'est épanouie.

Nous sommes, depuis plusieurs semaines, si complètement sevrés des sourires de la nature, que nous osons à peine en croire nos yeux. Rien n'est pourtant plus réel que le riche tapis de verdure qui s'étale à nos pieds, que la floraison alpestre qui l'émaille de mille couleurs et lui donne de loin l'aspect d'une mosaïque. Ceux des membres de la caravane que n'a pas tentés l'exploration du Svartisen nous ont déjà précédés dans ce charmant bosquet et nous invitent à les y rejoindre : nous n'avons plus, par conséquent, à redouter le moindre sortilège. Nous nous laissons glisser doucement du haut en bas du monceau de pierres et de sables sur lequel nous nous sommes arrêtés et qui déborde du lit du glacier comme le bourrelet d'un matelas : en deux minutes, nous nous trouvons transportés au ras de la plaine.

Toujours perspicace et prévoyant, le capitaine a deviné l'impression que nous suggérerait la vue de ce joli décor. Il a fait apporter par les matelots de l'équipage des paniers chargés de victuailles; quelques jattes de lait parfumé, achetées dans une ferme voisine, ont complété la série de rafraîchissements variés fournie par le restaurant du bord, et quand nous arrivons, un lunch tout préparé nous attend.

Il va sans dire que ce festival champêtre obtient le plus grand succès. L'air vif et frais qui nous souffle au visage a stimulé notre appétit. Une indéfinissable ivresse nous monte au cerveau avec le parfum discret des fleurs, avec le murmure caressant des sources : bref, nous nous sentons dans les meilleures dispositions du monde pour

faire honneur au menu. Les largesses de notre maître-coq n'ont pas été jusqu'à glisser dans nos bourriches quelques bouteilles de vin de Champagne; mais nous nous contentons de la limonade limpide qui pétille gaiement dans nos verres, et nous buvons tout de même, avec le plus sincère enthousiasme, à cette pittoresque Norvège qui nous a valu de si douces joies.

Cependant le jour baisse et déjà l'ombre descendue des sommets se répand sur la vallée. Quelque regret que nous en éprouvions, il faut partir. Nous refaisons en sens inverse, plus rapidement cette fois, le trajet difficile que nous avons parcouru tout à l'heure; le *Neptune* bat de nouveau de son hélice l'eau bleu pâle du Holandsfjord, et bientôt nous nous retrouvons en pleine mer pour y attendre, ainsi que les jours précédents, le spectacle du soleil de minuit. L'astre daignera-t-il se montrer plus clément qu'hier? Consentira-t-il encore à déployer pour nous ses royales magnificences? Nous interrogeons jusqu'au moment décisif l'horizon mystérieux qui peut seul nous répondre. Mais les terribles nuées qui nous ont causé de si amères déceptions demeurent invisibles; le prodige va donc s'accomplir.

Il s'accomplit, en effet, plus admirable, plus éclatant que jamais. Ce n'est plus un pavillon d'azur que le ciel étend ce soir au-dessus de nos têtes, c'est un immense réflecteur d'or, contre lequel la lumière se brise pour en rejaillir de toutes parts en gerbes éblouissantes. Sous ce ruissellement de clarté, la nature entière s'illumine et flamboie à son tour. Le Svartisen étincelle au loin comme un lingot d'argent, tandis que, sur la côte, les montagnes s'auréolent de nimbes vaporeux où passent des reflets d'une extraordinaire douceur. On dirait qu'à l'exemple des artistes célèbres, qui tiennent, le jour où ils font leurs adieux au public, à lui donner toute la mesure de leur

talent, le prestigieux magicien qui opère ces merveilles mette une certaine coquetterie à se surpasser lui-même. Demain nous allons franchir le cercle polaire : avant que nous quittions pour toujours ces régions pleines de troublants mystères, il a voulu les faire resplendir à nos yeux dans une sorte de transfiguration suprême, pour en graver dans nos esprits l'ineffaçable souvenir.

*
* *

7 *juillet.* — Où sommes-nous? Tel est le premier cri qui s'échappe de nos lèvres, lorsque, après quelques heures de repos, nous quittons nos cabines pour inspecter ce qui se passe au dehors. Certes, nous sommes bien habitués déjà à ne plus nous étonner des combinaisons imprévues par lesquelles notre aimable capitaine s'attache à varier chaque jour notre itinéraire; mais, cette fois, nous sommes tout à fait désorientés. Nous nous imaginions, d'après le programme officiel qui nous a été remis au départ, que nous ne devions plus nous arrêter avant Trondhjem, et voici qu'au lieu de poursuivre notre route, nous nous trouvons ce matin à l'ancre dans une anse étroite, sans issue apparente, au fond de laquelle il semble que nous soyons murés pour jamais, au milieu d'une multitude innombrable de barques dont les mâts se dressent autour de nous avec de vagues allures de lances, et qui se serrent contre les flancs du *Neptune* comme une nuée de nains escortant un géant. Ah çà, de quelle illusion nouvelle sommes-nous donc les jouets? Sur quelle plage inconnue avons-nous été jetés? Serions-nous devenus par hasard, à l'instar de Gulliver, les prisonniers des Lilliputiens?

Messire Folkedal, qui s'amuse de notre surprise, daigne enfin nous répondre et nous donner le mot de l'énigme. Il pensait, nous déclare-t-il, que nous aurions reconnu, dans les montagnes aux croupes rugueuses et difformes qui se profilent en face de nous, par-dessus les collines du premier plan, le massif des *Syv-Söstre*, de ces sept sœurs jumelles dont l'aspect bizarre nous avait si vivement frappés, il y a quelques jours, lorsque nous les avons vues pour la première fois. Puisque notre perspicacité et notre mémoire se sont laissé prendre en défaut, il consent à nous révéler que nous sommes à Björn, un petit port que son importance relative a élevé à la dignité de chef-lieu de l'île de Dynnæsö, et où se tient, les premiers jours du mois de juillet de chaque année, la principale foire du Nordland. Toujours préoccupé de nous procurer des distractions agréables, il s'est dit que nous serions peut-être curieux d'assister à la tenue de ces grandes assises qui mettent, pendant quelques instants, un peu d'animation et de vie dans les solitudes mélancoliques de cette province reculée, et il nous y a conduits sans nous prévenir. Maintenant que nous sommes instruits de ce que nous voulions savoir, nous n'avons plus qu'à le remercier et à le suivre, car c'est lui qui s'offre en personne à nous servir de cicerone.

Nous acceptons d'autant plus volontiers sa proposition, qu'il nous paraît à peu près impossible d'arriver, avec l'aide de nos seules forces, à frayer un passage à nos canots à travers les centaines d'embarcations qui obstruent l'accès du rivage. La casquette galonnée du capitaine doit posséder, nous semble-t-il, toutes les vertus d'un talisman; nous ne demandons pas mieux, par conséquent, que de nous placer sous sa protection. Nous n'avons pas, en effet, trop présumé de sa puissance. Il a suffi qu'elle se montrât pour que toutes les barrières s'ouvrissent devant elle, et,

grâce à son efficace intervention, nous réussissons sans trop de peine à débarquer.

Malgré l'heure matinale, les rues du village commencent à s'emplir d'une foule considérable qui s'accroît de minute en minute, et qui va depasser bientôt tout ce que nous en avions imaginé. Nous estimions bien, en faisant le compte approximatif des bateaux stationnés dans le port, que les habitants des régions environnantes avaient dû se donner ici rendez-vous en grand nombre; mais nous n'avions, pour établir ce recensement, que la moitié des éléments nécessaires. En nous éloignant de la plage, nous venons de découvrir encore, derrière un repli de terrain qui nous le masquait tout à l'heure, un large bassin où ces petits bâtiments sont venus s'entasser en si prodigieuse quantité, que l'eau qui les porte demeure invisible entre leurs carènes et que l'inextricable fouillis de leurs mâts donne presque l'illusion d'une immense forêt desséchée.

Ce n'est pas tout. Il en est d'autres qui ont été tirés sur le sable, posés debout sur une de leurs étraves, et qui, appuyés sur leurs avirons et enveloppés de leurs voiles, se sont, sous les doigts industrieux de leurs propriétaires, transformés en huttes très confortables. Voici, à l'ombre d'un bois de bouleau, sur le penchant d'un rocher qui descend à la mer et que tapisse une herbe maigre, tout un campement de ces tentes improvisées dont les hôtes sont précisément en train de procéder à leur première toilette. Les femmes, à demi vêtues, lissent leurs cheveux en se mirant dans le cristal d'un ruisseau limpide qui jaillit des sommets voisins, tandis que les hommes achèvent de rouler les couchettes très sommaires qui leur ont tenu lieu de matelas. Nous assistons aux apprêts du repas, aux menus incidents de la vie domestique de ces braves gens, sans qu'aucun d'eux s'offusque de notre curiosité peut-être

indiscrète. Nous les voyons aller et venir, vaquer aux soins de leurs ménages de nomades provisoires, et nous nous laissons peu à peu si bien abuser par la contemplation de ces scènes naïves et charmantes, que nous finissons par nous croire transportés dans le cadre de quelque primitive et lointaine civilisation.

Nous ne sommes, hélas! que trop vite ramenés de notre erreur. Ce coin revêt un caractère incontestablement pittoresque; mais à mesure que nous nous rapprochons du champ de foire, nous retombons dans la banalité des choses déjà vues.

En traversant une seconde fois la plage, nous prêtons l'oreille un instant aux discussions des acheteurs groupés autour des jolis bateaux tout flambants neufs, des « ranenbaade », ainsi qu'on les appelle, dont les riches forêts du du Ranenfjord ont fourni la matière et le nom, et dont les plus beaux spécimens, scrupuleusement copiés, je l'ai déjà signalé souvent, sur les barques des Vikings, atteignent parfois le prix de huits cents couronnes, soit plus de onze cents francs. Puis nous pénétrons dans le village lui-même, dont les maisons boiteuses, accrochées à grand'-peine aux flancs du roc, s'alignent tant bien que mal sur des ruelles tortueuses, raides comme des montées d'escaliers. Ici, par exemple, bien que la circulation soit plus active, plus compacte que partout ailleurs, le spectacle cesse de présenter pour nous aucune espèce d'intérêt.

Des boutiques dressées en plein vent ou installées dans quelque angle de muraille, qui exhibent aux regards curieux des chalands, des jouets, des fourrures de mince valeur, des objets de quincaillerie, des livres de piété, en un mot l'assortiment varié des articles de pacotille qu'on a coutume de rencontrer sur tous les marchés de France et de Navarre, voire d'Europe; des chanteurs ambulants qui hurlent, sur des refrains connus, des romances

prétendues patriotiques ; des manèges de chevaux de bois qui tournent éperdument, en jetant aux quatre points cardinaux les fusées sonores, échappées de leurs orgues de Barbarie, tel est le coup d'œil qui s'offre à nous pendant cette rapide promenade à laquelle nous avons bientôt hâte de mettre un terme.

Si encore nous avions, pour nous dédommager, la ressource d'observer, de relever quelques traits de mœurs piquants, quelque singularité dans le costume ou dans l'allure de tous ces paysans ! Mais non ! cette population n'a rien qui la distingue à première vue de celle de nos campagnes. On peut appliquer à Björn les mêmes remarques qu'à Harstadthavn, cette petite ville de l'île de Hindö que nous avons visitée en montant au cap Nord. Il n'y a décidément rien de nouveau, même sous le soleil de minuit.

Nous remontons à bord, un peu dépités d'avoir vu aboutir à une si lamentable banalité cette fête foraine dont nous nous étions promis des merveilles, et tandis que le *Neptune* s'éloigne de la petite île de Dynnæsö, dont le relief, de moins en moins sensible, finit par s'effacer, je songe aux pirates dont les soudaines incursions, parties de ces pays, venaient, il y a mille ans, répandre l'épouvante jusque sur les rives de la Seine.

Björn a disparu. L'entrée du goulet qui conduit à son port est devenue invisible. Rien ne désigne à l'attention du voyageur qui passe ce point plutôt qu'un autre. Et pourtant nous savons qu'il existe une ville derrière ces récifs sévères et muets ; que cette côte perfide recèle nombre de ces retraites cachées à tous les regards où, le cas échéant, une flotte en détresse trouverait le salut. Il n'est pas douteux que ce ne soit à l'abri de ces impénétrables repaires que les terribles *Northmen* aient préparé la plupart de leurs expéditions. Montés sur leurs légères embarcations, ils pouvaient en silence y concentrer leurs forces,

y attendre patiemment les occasions favorables et plus tard, lorsque, l'instant d'agir venu, ils avaient fondu à l'improviste sur leurs ennemis, y rentrer de nouveau sans laisser derrière eux plus de vestiges que la trombe qui éclate et qui s'évanouit.

L'ère de ces fabuleuses épopées est, sans doute, depuis longtemps close, et les navires qui explorent aujourd'hui ces parages pour l'agrément des touristes ne portent guère de héros. Il semble pourtant qu'un vague mystère continue à planer sur ce pays, dont la mythologie, aussi bien que l'histoire, fourmille de tant de traits héroïques, et que, d'ailleurs, sa seule configuration extérieure prédestinait déjà tout naturellement à servir de théâtre à d'innombrables légendes.

Le ciel est, cet après-midi, trop profond et trop pur, l'air est trop calme et sa tiédeur nous pénètre d'une trop exquise langueur pour que notre esprit se sente disposé à évoquer les tragiques visions des âges barbares. Mais si cette nature, aussi prompte à se transformer que le Protée de la Fable, daigne éclairer pour nous de son plus aimable sourire l'expression d'ordinaire un peu farouche de sa physionomie, il n'est pas jusqu'à ses caresses qu'elle n'entoure, pour les rendre peut-être plus enveloppantes, de je ne sais quels trompeurs artifices.

En nous montrant, il y a quarante-huit heures à peine, dans une sorte de rapide cauchemar, l'effroyable combat des éléments déchaînés contre les rochers arides et noirs du cap Nord, elle avait dessein, sans doute, de nous donner un échantillon de ses fureurs et de nous inspirer par là la crainte de sa puissance. Maintenant que cet accès de courroux est apaisé, qu'elle a échangé, comme Peau d'Ane, son manteau gris contre sa robe couleur de soleil, qu'elle ruisselle de lumière et d'azur, elle n'a plus que de séduisantes images à nous offrir. C'est dans le pays des rêves

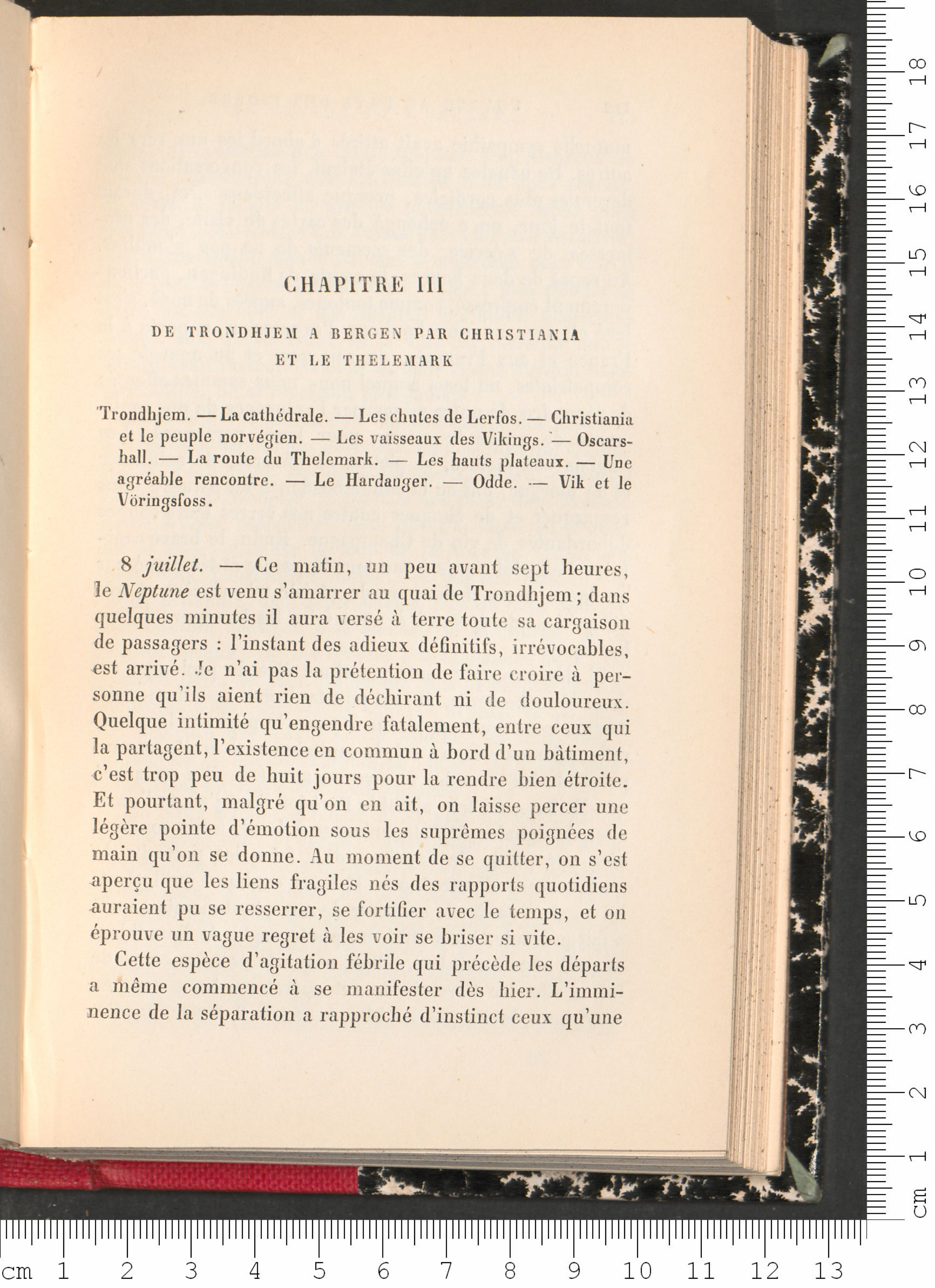
dorés qu'elle nous transporte ; ce sont les chatoyantes fantaisies du mirage qu'elle fait surgir à nos yeux. Là-bas, tout au fond des lointains indécis de l'horizon, au travers de la buée vaporeuse et tremblante qui s'élève de la surface chaude de la mer, nous voyons se dessiner soudain toute une série de silhouettes bizarres et renversées qu'un invisible fil tient suspendues dans l'espace, des montagnes dont la cime plonge dans les flots et le pied dans l'infini, des îles semblables à de gigantesques stalactites accrochées à la voute du firmament, des navires dont la quille est en l'air et qui paraissent appuyés sur leurs mâts. Nous ne sommes plus en Norvège ; nous sommes en plein Sahara, sur les bords du canal de Suez, au milieu des féeries de l'Orient.

Ces fantômes gracieux et légers ne tardent pas à s'évanouir : ils ne se reformeront plus. Tandis que nous assistons à leurs étranges évolutions, le *Neptune*, en effet, repasse la ligne du cercle arctique et nous ramène en dehors de la région enchantée. Les spectres du *Cavalier* et du *Lion rouge* défilent de nouveau devant nous, immobiles et dédaigneux sur leur piédestal. Le squelette troué du *Thorghatten* se dresse à son tour au-dessus des vagues, où bientôt il va redescendre lentement. Une baleine égarée, on ne sait comment, au milieu de cette famille de monstres pétrifiés dont elle a l'air d'être la sœur cadette et la dernière survivante, se montre un instant au large, projetant par ses évents une double colonne d'eau, et regagnant en toute hâte ses parages accoutumés. Puis le fantastique cortège s'éloigne, et tout rentre dans le néant.

C'en est bien fait à présent des miraculeuses apothéoses des jours précédents. Pour la première fois depuis près d'une semaine, le soleil s'est couché ce soir. Son repos, il est vrai, n'a pas été de longue durée. A onze heures et demie, il s'est enfoncé sous les flots, et le ciel, qu'à ce

moment-là il avait incendié de ses feux, flambait encore, deux heures plus tard, quand il est remonté sur son char. Il n'a plus, néanmoins, le triomphant orgueil qui le caractérisait naguère, et on dirait qu'en sentant nos regards curieux fixés sur lui, il éprouve quelque honte de sa passagère faiblesse.

A peine son front rayonnant a-t-il reparu au-dessus de l'abîme où il s'était englouti tout à l'heure, que déjà il s'obscurcit et se dérobe derechef. Le souffle embrasé qu'il promène sur la mer en évapore tout d'un coup les couches superficielles, et les condense presque instantanément en un rideau d'épaisses brumes derrière lequel il se retranche avec une sorte de pudeur effarouchée. La nuit se fait alors presque complète autour de nous. Nous ne sommes pas surpris de la brusque éclipse qui forme ainsi l'épilogue de nos aventures; nous ne pouvons que nous montrer très flattés, au contraire, de nous voir traités comme ces filleuls des fées, auxquels leurs marraines ont ouvert un jour leurs palais tout grands, pour leur en faire admirer les merveilles, et qu'elles enveloppent ensuite prudemment d'un nuage, lorsqu'ils en ont repassé le seuil, pour leur ôter la tentation de chercher plus tard à en découvrir le chemin. Mais il nous faut renoncer maintenant à poursuivre notre route. Dans l'impossibilité absolue où il se trouve de se guider au milieu des récifs invisibles qui hérissent cette côte inhospitalière, le capitaine ordonne de jeter l'ancre, et nous attendons patiemment que le souffle de la brise, en dissipant le brouillard, rompe enfin le charme qui nous enchaîne.



CHAPITRE III

DE TRONDHJEM A BERGEN PAR CHRISTIANIA ET LE THELEMARK

Trondhjem. — La cathédrale. — Les chutes de Lerfos. — Christiania et le peuple norvégien. — Les vaisseaux des Vikings. — Oscarshall. — La route du Thelemark. — Les hauts plateaux. — Une agréable rencontre. — Le Hardanger. — Odde. — Vik et le Vöringsfoss.

8 *juillet.* — Ce matin, un peu avant sept heures, le *Neptune* est venu s'amarrer au quai de Trondhjem ; dans quelques minutes il aura versé à terre toute sa cargaison de passagers : l'instant des adieux définitifs, irrévocables, est arrivé. Je n'ai pas la prétention de faire croire à personne qu'ils aient rien de déchirant ni de douloureux. Quelque intimité qu'engendre fatalement, entre ceux qui la partagent, l'existence en commun à bord d'un bâtiment, c'est trop peu de huit jours pour la rendre bien étroite. Et pourtant, malgré qu'on en ait, on laisse percer une légère pointe d'émotion sous les suprêmes poignées de main qu'on se donne. Au moment de se quitter, on s'est aperçu que les liens fragiles nés des rapports quotidiens auraient pu se resserrer, se fortifier avec le temps, et on éprouve un vague regret à les voir se briser si vite.

Cette espèce d'agitation fébrile qui précède les départs a même commencé à se manifester dès hier. L'imminence de la séparation a rapproché d'instinct ceux qu'une

mutuelle sympathie avait attirés d'abord les uns vers les autres. De banales qu'elles étaient, les conversations sont devenues plus cordiales, presque affectueuses, et, durant tout le jour, on a échangé des cartes de visite, des promesses de s'écrire, des serments de ne pas s'oublier. Au repas de deux heures, le comte de Budingen, particulièrement empressé, comme toujours, auprès de nous, s'est levé et, avec un rare bonheur d'expression, a porté à la France et aux Français, en son nom et au nom de ses compatriotes, un toast auquel nous nous sommes efforcés de répondre de notre mieux par l'assurance de nos sentiments de profonde estime pour leurs personnes. Les Anglais eux-mêmes, si pleins, en général, de suffisance et de morgue, ont eu la condescendance de paraître nous remarquer et de choquer contre nos verres leurs coupes débordantes de vin de Champagne. Enfin, le brave capitaine Folkedal a pris à son tour la parole et témoigné par quelques mots chaleureux du plaisir très sincère et très vif qu'il avait éprouvé à nous faire les honneurs de son beau pays.

Si désireux que nous puissions être de prolonger ces doux épanchements, il faut pourtant nous en aller; mais, comme nous nous apprêtons à poser le pied sur la passerelle qui nous relie au sol, le capitaine nous arrête en nous priant de lui accorder encore un moment. Il a remarqué que M. R..., un très aimable Parisien dont j'ai eu l'occasion de signaler déjà la présence à bord, avait consacré hier une partie de l'après-midi à faire les portraits de quelques-uns d'entre nous. Il nous explique qu'il tient, lui aussi, à garder le souvenir de nos physionomies, qu'il a fait prévenir, à cet effet, un photographe de Trondhjem et qu'il nous serait fort obligé, avant de prendre congé de lui, d'attendre l'arrivée de cet opérateur. Nous nous en voudrions de ne pas accéder à une si flatteuse requête.

Nous lui déclarons que nous sommes trop heureux de pouvoir lui accorder une satisfaction dont nous aurons, du reste, la faculté de profiter nous-mêmes. Nous nous groupons une dernière fois autour de cet homme excellent, dont l'intarissable bonne humeur a contribué pour une si large part à l'agrément de notre voyage; puis chacun se retire de son côté, et les voitures des hôtels dispersent bientôt aux quatre coins de la ville ces touristes que le hasard avait rassemblés pour un jour et qui, suivant toute probabilité, ne se reverront plus jamais.

Pendant qu'au milieu de l'encombrement des bagages, des allées et venues des portefaix, du désordre qui accompagne d'ordinaire les débarquements, notre caravane achève de se disloquer, je cherche des yeux, dans la foule venue à notre rencontre, l'ami que j'ai laissé ici et avec qui je dois terminer le tour de la Norvège : il ne s'y trouve pas. Légèrement inquiet, je me fais conduire à l'hôtel Britannia, où j'avais retenu, lors de mon arrivée, une chambre contiguë à la sienne, je m'informe de ce qu'il est devenu : on me répond que le malaise dont il se plaignait déjà, le jour où je me suis embarqué pour le cap Nord, s'est légèrement aggravé depuis, et qu'après être demeuré une partie de la semaine en traitement à l'hôpital de la mission catholique, il est parti hier pour Christiania, où il m'invite à le rejoindre.

Une lettre qu'on me remet de sa part me confirme en bloc ce récit; mais j'éprouve le désir bien légitime de le compléter par des renseignements plus précis, puisés à source sûre, et je cours les demander en toute hâte à M. l'abbé Riesterer, le digne prêtre alsacien qui occupe la cure de Trondhjem et qui nous a fait un si cordial accueil, lorsqu'il y a huit jours nous sommes allés ensemble nous présenter à lui.

J'arrive tout essoufflé au fond du misérable faubourg

qui abrite la petite paroisse catholique, je heurte à la porte de l'humble presbytère : une nouvelle déconvenue m'y attend. M. Riesterer est parti subitement, lui aussi, parti avec mon ami qui l'a prié de l'accompagner pour lui servir d'interprète, et il ne reste ici, pour le remplacer pendant son absence, qu'un de ses vicaires, M. l'abbé Timmers. Ce jeune ecclésiastique est heureusement originaire du Luxembourg, comme la plupart des membres du clergé norvégien, c'est-à-dire qu'il parle admirablement le français. Je sollicite donc l'honneur d'être introduit auprès de lui, et je suis immédiatement admis dans sa chambre, où il me reçoit de la meilleure grâce du monde, tout en fumant une de ces longues pipes en porcelaine qui constituent un des produits spéciaux de l'industrie allemande.

Les nouvelles qu'il me donne de la santé de mon compagnon de route sont des plus rassurantes. Son indisposition s'est bornée, me dit-il, à une attaque d'influenza compliquée de rhumatisme, dont quelques jours de repos, de l'avis du médecin, suffiront à triompher, et à laquelle, sans aucun doute, il ne se serait même pas arrêté, si j'avais été alors auprès de lui. Par malheur, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, la solitude et l'éloignement du pays natal ont agi, pour le déprimer, sur le moral du malade. Malgré les soins très dévoués dont il a été entouré par le personnel de la mission, il a tenu à s'en retourner, dès que ses forces lui ont permis de quitter le lit, et en prenant hier congé de ses hôtes, il s'est déclaré, paraît-il, absolument décidé à regagner la France par les voies rapides.

Ce fâcheux contretemps, qui menace de me priver d'un aimable camarade et qui va commencer par bouleverser tout mon itinéraire, ne laisse pas d'être assez désagréable. Au lieu de m'en tenir à mon plan primitif,

et de descendre à petites journées sur Bergen en suivant les sinuosités de la côte, me voilà contraint de couper court à travers la péninsule et de suspendre jusqu'à nouvel ordre le cours normal de mon voyage. Quelque désarroi qu'elle apporte dans mes projets, je ne saurais pourtant hésiter à prendre une semblable résolution. Peut-être tout espoir d'arrêter le fuyard dans sa retraite ne doit-il pas être encore abandonné. Il me semble que je ne risque rien en essayant au moins de m'inspirer, d'une façon approximative, de l'exemple de César. Quand je serai venu, et que je l'aurai vu, j'imagine que je l'aurai déjà à moitié... convaincu.

Je ne tarde pas, il est vrai, à m'apercevoir que je me suis trop pressé de rédiger mon bulletin de victoire, et que l'*imperatoria brevitas* des anciens Romains est difficile à mettre en pratique, de nos jours surtout, où il faut compter avec la lenteur des chemins de fer. Le vainqueur des Gaules n'avait qu'à vouloir pour exécuter sur-le-champ ses décisions. Moins heureux que lui, je suis obligé de consulter au préalable l'indicateur pour régler ma conduite d'après ses décrets souverains, et comme la lecture de cet instructif document m'apprend qu'il n'existe par jour, sur la ligne de Trondhjem à Christiania, qu'un train express partant entre six et sept heures du soir, je me trouve forcément immobilisé jusqu'à ce moment-là. Cette circonstance indépendante de ma volonté, si elle a l'inconvénient de me retarder, a néanmoins par contre l'avantage de me permettre la visite détaillée de la ville : je n'ai plus, après avoir remercié de son obligeance M. l'abbé Timmers, qu'à m'apprêter à en tirer immédiatement le meilleur profit possible.

Ce problème n'est ni long ni difficile à résoudre. Trondhjem, dont le nom se prononce Troniem, bien que nous ayons la mauvaise habitude, à l'imitation des Alle-

mands, d'en défigurer l'orthographe et de l'écrire Drontheim, remonte en effet à une haute antiquité ; mais elle a été si souvent détruite qu'on la croirait née d'hier. Construite dans les premières années du onzième siècle par le roi saint Olaf II, elle a porté jusqu'au dix-septième siècle, c'est-à-dire jusqu'à la fondation de Christiania, le titre de capitale de la Norvège. Les descendants de Bernadotte n'ont même, aujourd'hui encore, le droit de se proclamer les héritiers de ses anciens rois qu'après s'être fait solennellement sacrer dans sa vieille cathédrale.

Ce droit tout platonique de donner en quelque sorte l'investiture aux souverains constitue d'ailleurs le seul privilège qui lui reste. Elle peut toujours revendiquer le mérite de son admirable situation, le cachet bien particulier né du contraste de son fjord majestueux, large et profond comme une baie, avec la gracieuse rivière le Nid, qui l'enserre de ses replis, avec les verdoyantes collines au pied desquelles elle est assise. En dehors du charme qu'elle emprunte au cadre d'une nature exceptionnellement riche et qu'elle doit au voisinage des courants chauds du Gulf-Stream, elle n'offre qu'un intérêt des plus restreints au touriste curieux qui s'arrête dans son enceinte.

Il n'est pas à dire sans doute qu'elle ait cessé de compter parmi les grands centres du royaume. Il est certain, au contraire, que depuis l'ouverture de la voie ferrée qui la relie à Stockholm et par conséquent à la Suède, son importance a sensiblement augmenté. Le chiffre de sa population, qui, il y a cent ans, atteignait à peine huit mille habitants, a plus que triplé aujourd'hui. Son commerce, dont les bois, le poisson et la margarine composent les éléments principaux, s'accroît dans des proportions de plus en plus considérables. Les statistiques

démontrent l'extension chaque jour grandissante du mouvement de son port, et tout fait présager qu'elle continuera à se développer encore. A ce point de vue spécial, elle a donc le droit, et de s'enorgueillir de sa situation présente, et même d'envisager l'avenir avec confiance.

Mais il faut bien reconnaître que ces signes révélateurs de la prospérité de Trondhjem touchent peu le voyageur qui la visite pour son pur agrément personnel. Il s'incline devant l'esprit de prévoyance qui a inspiré à sa municipalité l'idée d'aligner ses maisons de bois sur des rues de trente mètres de largeur, pour les mieux préserver du feu, en les isolant les unes des autres. Il ne peut s'empêcher de relever du même coup l'impression d'indéniable tristesse qui résulte de cet excès de régularité, et de déplorer que la ville ait perdu ainsi la physionomie pittoresque que lui conservent seuls, par endroits, dans les quartiers voisins du port, les rangées de ses vieux magasins bâtis sur pilotis.

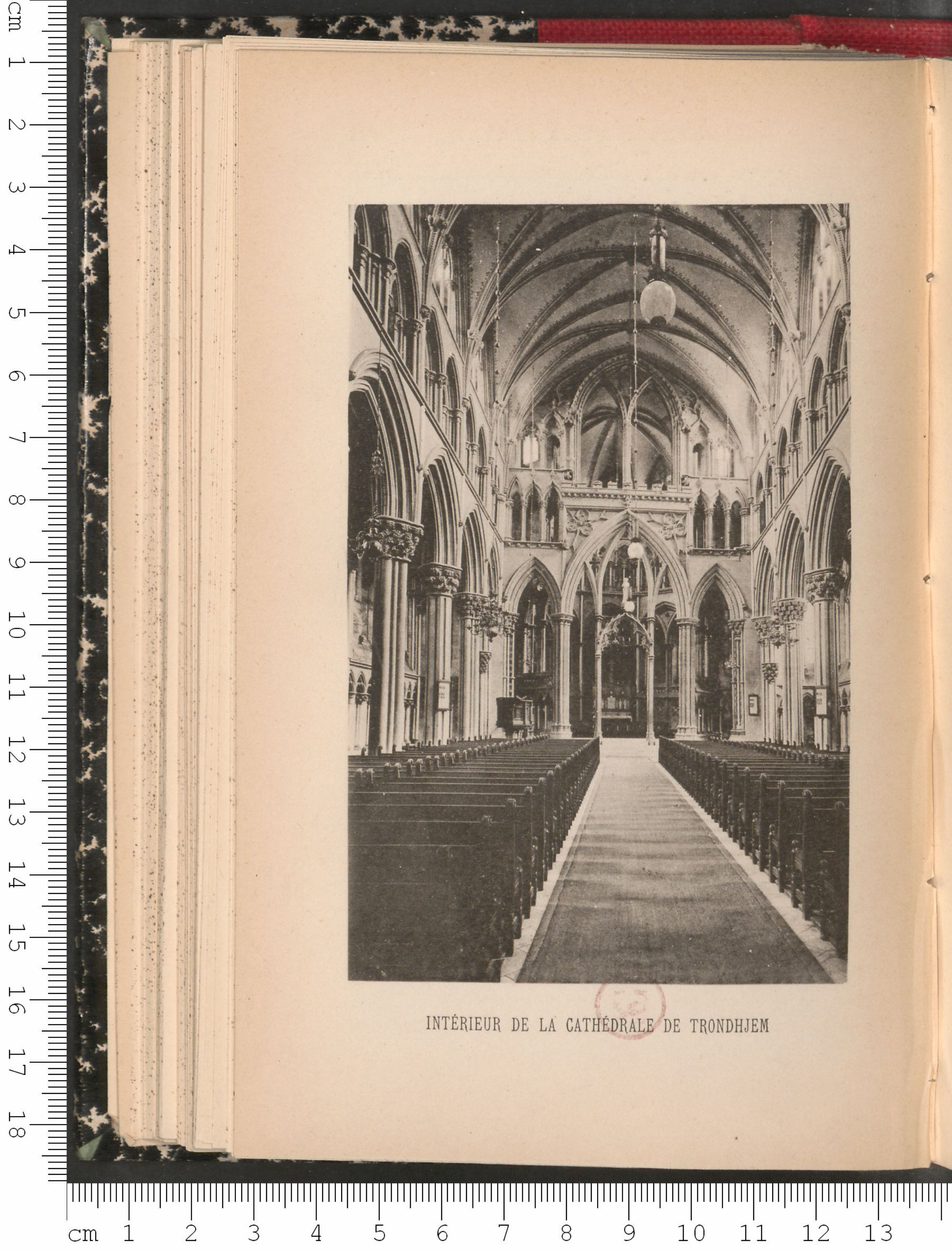
Au milieu des décombres accumulés sur le sol de Trondhjem par les fléaux de toutes sortes qui se sont déchaînés sur elle, par les guerres civiles ou étrangères qui l'ont ruinée à plusieurs reprises, par les quinze incendies surtout qui l'ont successivement dévorée, il est un édifice pourtant qui est demeuré debout, et il se trouve que ce monument, un des plus beaux, sans contredit, que compte la Norvège, est précisément celui qui résume et symbolise en quelque sorte toute son histoire nationale.

Ce n'est pas que cette antique cathédrale, car c'est d'elle qu'il s'agit, n'ait été, elle aussi, plusieurs fois endommagée au cours des âges. Elevée entre le douzième et le quatorzième siècle sur l'emplacement de l'ancien tombeau du roi saint Olaf, elle a dû vraisemblablement, par suite des détériorations qu'elle a subies, être rebâtie presque en totalité, et pour ainsi dire pierre à

pierre ; mais en la réparant, on s'est efforcé d'en respecter le plan aussi scrupuleusement que possible, et, quand on aura terminé les travaux de restauration générale entrepris depuis 1869 par le gouvernement pour la remettre en état, elle se présentera, à très peu de modifications près, sous son aspect primitif.

Comme la plupart des églises qui remontent à la même époque et qui n'ont été que lentement achevées, elle porte la marque des transformations profondes qui s'opéraient alors dans l'art de construire. Il est à remarquer, toutefois, que la juxtaposition du style roman et du style gothique ne paraît pas y avoir suivi le même ordre logique ou plutôt chronologique qu'ailleurs. On s'explique facilement, par exemple, que le magnifique vaisseau ogival de Notre-Dame de Paris, terminé vers le milieu du treizième siècle, ait pu prendre pour supports les piliers massifs dressés soixante ans plus tôt par les architectes de la période précédente. On comprend également que le genre composite et mal défini qui caractérise l'abside de la primatiale de Saint-Jean, à Lyon, ait fini par s'affirmer et par s'épanouir plus tard dans les lignes si pures qui donnent au reste de l'édifice une incomparable majesté. Il est moins aisé de justifier l'étrange caprice qui a brusquement rompu l'unité de la cathédrale de Trondhjem, en coupant par un transept roman une nef conçue, d'un bout à l'autre, d'après les principes de l'art gothique le plus rigoureux.

Cette bizarre anomalie, dont on ne relèverait ailleurs que de rares exemples, n'a-t-elle pas pour résultat d'altérer la physionomie de ce monument et, partant, d'en compromettre l'effet ? Il serait téméraire de formuler une opinion à cet égard, dans l'état où il se trouve actuellement, en présence des échafaudages qui l'encombrent et qui en masquent la perspective. A en juger par la partie



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE TRONDHJEM

qui a déjà été restaurée, il est permis, en tout cas, d'affirmer qu'il n'en constitue pas moins un fort remarquable morceau d'architecture, et qu'il mérite de fixer sérieusement l'attention. Vu de l'extérieur, il paraît légèrement écrasé, décapité, en quelque sorte, par la suppression de la flèche qui surmontait autrefois la tour de son clocher. L'intérieur, en revanche, par l'impeccable noblesse de ses proportions, en rachète tous les autres défauts.

On déplore, malgré soi, que le culte luthérien, en le dépouillant des ornements par lesquels le catholicisme s'était efforcé d'en rehausser la splendeur, lui ait imprimé un cachet de sécheresse et de froideur qui s'accorde mal avec l'exubérance de son style propre. On a de la peine à se défendre d'un mouvement de mauvaise humeur contre ceux qui ont eu l'idée saugrenue de suspendre à sa voûte magnifique des lampes électriques, mieux faites pour un théâtre que pour une église. Il n'empêche qu'on reste séduit par la grâce et l'harmonie de l'ensemble, par la richesse et la variété des détails.

On admire, sans pouvoir s'en lasser, cette nef hardie, qu'égaye l'emploi alterné du schiste bleuâtre et du marbre blanc d'Almeningen, et dont le chevet se termine par une rotonde octogonale d'une conception si originale et si heureuse à la fois. On voudrait pouvoir débrouiller l'inextricable fouillis des sculptures qui s'accrochent à toutes les colonnes, s'enroulent en volutes à tous les chapiteaux, courent en guirlandes le long de toutes les corniches, suivre, dans sa déconcertante fantaisie, l'infini développement des ogives, des meneaux, des rosaces, des arcades. On n'a malheureusement que le temps de jeter à la hâte un coup d'œil à ces merveilles.

Formaliste et rigide ici comme partout, le clergé protestant chargé de l'administration paroissiale ne tolère, en effet, la visite de cette église que deux fois par jour,

de midi à une heure et de six heures à sept heures et demie. On serait bien aise, lorsqu'on se trouve dans mon cas, c'est-à-dire lorsqu'on n'est pas arrivé à l'ouverture des portes, d'obtenir une prolongation de cette parcimonieuse permission; mais il n'y faut pas compter. On a beau se dépenser en efforts désespérés, en gestes éloquents surtout, pour faire agréer sa requête par le sacristain, on se heurte à une fin de non-recevoir d'autant plus absolue, que celui auquel on s'adresse n'entend pas un traître mot de ce qu'on lui dit, et on ne tarde pas à être plus ou moins poliment éconduit par quelque phrase norvégienne qui doit pouvoir se traduire, j'imagine, assez littéralement par ces quatre mots latins : *Dura lex, sed lex*. Dans de semblables conjonctures, il n'y a jamais qu'un parti à prendre, celui de la résignation. Je sors donc de la cathédrale de Trondhjem avec tous ceux qui s'y trouvaient en même temps que moi, et je vais m'asseoir mélancoliquement dans le cimetière qui l'entoure.

J'ai déjà dit, à l'occasion de mon séjour à Upsala, ce que sont les champs de repos dans les pays scandinaves, quelle douce paix y règne, et par quelles différences frappantes ils se distinguent des nôtres : je ne puis que reproduire aujourd'hui les remarques que je faisais alors.

On ne ressent point, en pénétrant ici, l'impression douloureuse qu'on éprouve en franchissant le seuil de nos nécropoles. Rien n'y vient évoquer, soit à l'esprit, soit aux regards, les lugubres pensées ou les images terrifiantes que nous avons coutume de considérer comme l'appareil obligatoire de la mort. Tout y respire, au contraire, le calme, presque la joie. Les pierres lourdes et glacées sous lesquelles nous semblons vouloir murer à jamais dans leurs sépulcres les dépouilles de nos défunts, y sont remplacées par de simples tertres semés de gazon,

sur lesquels les parents et les amis fidèles ne manquent pas, le samedi de chaque semaine, de déposer des fleurs. La foule des promeneurs circule tranquillement sous les arbres à l'ombre desquels dorment les trépassés. Les enfants s'y livrent à leurs gais et bruyants ébats, sans plus de crainte que sous les bosquets d'un parc, et personne ne s'effraye ni se scandalise de cette familiarité des vivants avec ceux qui ne sont plus. Habitués à se guider d'après leur raison et non point, à notre exemple, d'après leur imagination, ces gens du Nord ne songent pas plus à se mettre un bandeau sur les yeux pour ne pas voir le terme fatal de toute existence qu'ils ne cherchent, en l'entourant de fantômes, à le rendre plus effrayant qu'il n'est. Ils ont plus de sagesse, peut-être même plus de véritable foi que nous, et ils ne redoutent pas de perpétuer dans ce monde, par la religion du souvenir, les liens qui les unissent à ceux qu'ils ont aimés et qu'ils ont le ferme espoir de retrouver un jour.

Tout en poursuivant le cours de ces observations et en me laissant aller aux réflexions qu'elles me suggèrent, je suis arrivé jusque sur le bord du fleuve le Nid, que j'ai traversé sur un vieux pont de bois relativement pittoresque, et je me suis engagé dans le chemin qui conduit à la forteresse de Christiansten. Je passe dans des faubourgs qui ressemblent très approximativement à ceux de n'importe quelle autre petite ville d'Europe. Je croise des bandes d'enfants chantant à tue-tête cet insipide refrain du *Tararaboum diay* que j'ai déjà entendu un peu partout et qui constitue décidément un des plus remarquables articles d'importation de la Grande-Bretagne en Norvège. Au bout d'un quart d'heure de marche, j'ai atteint l'esplanade de la citadelle, d'où j'embrasse d'un seul coup d'œil le remarquable panorama de Trondjhem et de ses environs, et où je me trouve par conséquent admirablement placé pour

me tracer un itinéraire en toute connaissance de cause.

J'ai, pour employer l'après-midi qui me reste, le choix entre deux buts de promenade : d'un côté l'île de Munkholm, dont la massive silhouette se découpe sur la surface calme des eaux de la baie, comme celle d'un navire à l'ancre; de l'autre, les cascades du Nid, à cinq ou six kilomètres au sud de Trondjhem.

La première de ces excursions ne manque certainement pas d'intérêt. C'est au château de Munkholm qu'a été enfermé, de 1680 à 1698, pendant les dix-huit ans qui ont suivi sa disgrâce, ce malheureux Pierre Schumaker, ce fils d'un marchand de vin de Copenhague qu'une fortune inouïe porta aux plus hautes dignités, qui devint, sous le nom de comte de Griffenfeld, le premier ministre, le favori tout-puissant du roi Christian V de Danemark, et qui fut précipité du pouvoir aussi vite qu'il y était monté, au moment même où un projet de mariage avec la fille du duc de Holstein allait le faire entrer dans la famille d'Oldenbourg. Il n'est pas douteux qu'une visite à la cellule de ce Richelieu danois, ainsi qu'on l'a appelé, ne soit de nature à inspirer de très salutaires méditations sur la fragilité des grandeurs humaines.

Malheureusement, il faut bien convenir que Tartarin a porté un coup mortel à l'ancien prestige des prisons d'État. Il avait suffi à Alexandre Dumas d'écrire son roman de *Monte Cristo* pour créer une légende au château d'If; Daudet n'a pas eu plus de peine à faire évanouir sur les brumes légères du Léman le fantôme de Bonivar, et, à l'heure qu'il est, les Anglais eux-mêmes n'osent plus se risquer, dans cette partie du domaine de l'histoire, à trop de curiosité. Il sera, me semble-t-il, raisonnable de ma part d'imiter leur circonspection. Je renoncerai donc au château de Munkholm pour me rendre plus simplement aux chutes du Nid.

Il me faut pour y arriver plus d'une heure de voiture; mais la route qui y mène est si jolie, si pittoresque, qu'on serait presque fâché de l'abréger, et qu'on oublie même de se demander s'il ne serait pas possible de franchir en moins de temps une distance qui n'excède guère cinq kilomètres.

J'ai naturellement choisi, pour cette course, la première que j'accomplisse en Norvège, un de ces bizarres véhicules, connus sous le nom de *karrioles*, dont l'élément essentiel se compose tout simplement d'un siège plus ou moins douillet suspendu sur deux roues, et qui jouent dans ce pays le même rôle caractéristique que les cabs en Angleterre. Le cocher est monté derrière moi sur la sellette qui est destinée aux bagages et qui est tellement étroite, qu'il doit avoir fort à faire pour s'y maintenir en équilibre, et nous avons pris, dans la direction du sud, le chemin de la campagne. Nous avons traversé dans cet équipage la place du Marché, située exactement au centre de la ville, au croisement de ses deux principales artères, de la Kongensgade ou rue du Roi, et de la Munkegade, à deux pas du palais du gouverneur, une bâtisse aussi banale, aussi vulgaire que possible, qui sert de résidence au monarque pendant les fêtes du couronnement, et qui a, paraît-il, été considérée longtemps comme la plus vaste construction de bois de l'Europe. Puis, nous avons passé sur la rive gauche du fleuve, dont nous avons remonté le cours en suivant un étroit et ravissant vallon bordé d'une double rangée de collines vertes, et bientôt les sourds mugissements que nous entendons dans le lointain nous avertissent que nous approchons du but de notre promenade.

Nous voici au pied des cataractes. Les cascades sans doute sont trop nombreuses en Norvège pour que celles-ci y fassent très brillante figure. Elles n'en sont pas moins

fort belles, et il est certain que si le caprice de la nature, au lieu de les reléguer si loin, en eût doté la Suisse, par exemple, les abords en seraient occupés par une demi-douzaine d'hôtels, au bas mot.

Ce qui en constitue le grand attrait aux yeux des Anglais, notamment, c'est la ressemblance assez fidèle qu'elles offrent, en raccourci bien entendu, l'une avec la chute du Niagara, l'autre avec la chute du Rhin. En face de la première, du *Lille Lerfos,* qui tombe d'aplomb en une large et magnifique nappe de vingt-trois mètres de haut, ils arrivent facilement, avec un peu de bonne volonté, à se croire transportés sur les bords du lac Ontario, tandis que la seconde, le *Store Lerfos,* qui glisse sur un plan incliné coupé en deux par la masse noire d'un rocher, leur rappelle le panorama célèbre de Schaffouse, et cette naïve illusion suffit à leur bonheur.

Il est dommage, bien qu'elles soient pour ainsi dire superposées, qu'elles soient échelonnées à un intervalle trop considérable encore pour que l'œil puisse les apercevoir toutes deux à la fois. Il est plus regrettable peut-être que l'industrie, sous prétexte d'en utiliser les forces, les ait dépoétisées en les employant à actionner les scieries mécaniques établies dans le voisinage. On ne s'est heureusement pas avisé d'en dénaturer le cadre, et la majesté sévère des forêts de sapins qui les entourent leur a conservé malgré tout un indéfinissable charme.

Mon cocher, qui constate avec une visible satisfaction que le paysage me plaît, s'empresse, pour me permettre sans doute de l'admirer plus commodément, de mettre son attelage au pas et même de l'arrêter tout à fait. Je le remercie d'abord de cette délicate attention, qui ne peut, me semble-t-il, lui être inspirée que par le désir de m'être agréable. Mais j'acquiers bien vite la conviction que je me suis grossièrement fourvoyé, et qu'une telle préoccupation



CHUTE DE LERFOS PRÈS TRONDHJEM

est bien le dernier de ses soucis. Le gaillard n'a d'yeux que pour son cheval, et il veille sur lui avec la sollicitude d'un père pour son fils unique. Il ne constitue pas du reste, sous ce rapport, une exception parmi ses congénères, car il n'est probablement pas de pays au monde où la Société protectrice des animaux rencontre moins d'occasions d'intervenir. Il paraît que je lui ai imposé tout à l'heure une allure à laquelle il n'est pas accoutumé, et dans un jargon qu'il vise à traduire par gestes en un volapük intelligible, il essaye de m'apitoyer sur le sort du pauvre animal. Sa harangue, malheureusement, ne parvient pas à m'émouvoir. Le temps presse et je n'ai pas une minute à perdre, si je ne veux pas m'exposer à manquer mon train. Je lui déclare donc tout net que, s'il ne consent pas à mettre sa bête au trot, je suis décidé à m'emparer moi-même des rênes et de la branche de bouleau qui lui sert de fouet. Cette menace suffit à produire l'effet attendu, et une heure et demie plus tard je suis installé dans le wagon qui doit me transporter à Christiania.

Le parcours que je vais suivre en chemin de fer est d'ordinaire peu fréquenté des touristes, qui lui préfèrent naturellement le trajet en voiture par l'une des deux vallées parallèles de Gudbransdal et de Valders. Il est pourtant loin d'être dénué d'intérêt, et je ne regrette pas en fin de compte que les circonstances m'aient obligé à l'accomplir.

La voie, après avoir côtoyé quelque temps le Nidelv, au sortir de la ville, pénètre, à une vingtaine de kilomètres de là, dans la vallée de la Gula, qui est, comme le fleuve précédent, un affluent du fjord de Trondhjem, et à partir de ce moment le spectacle devient véritablement grandiose.

Storen, la première station importante que je rencontre, est placée dans un site délicieux, rappelant tout à fait les paysages de Suisse ou de Savoie. La rivière, qui coule paisiblement entre de hautes roches couvertes de bois,

arrose des champs bien cultivés, des houblonnières, des jardins potagers. De petites églises, propres et coquettes, apparaissent au milieu des groupes de fermes, des *gaards*, pour les appeler par leur nom, sur les toits desquels s'épanouit toute une végétation d'herbages, ou même d'arbrisseaux, élevés parfois de plusieurs mètres. De temps en temps, nous traversons un torrent qui descend en bruyantes cascades jusqu'à la rivière, et qui entraîne avec lui une avalanche de bûches flottantes destinées à alimenter les scieries prochaines. Puis le souffle de la locomotive devient plus haletant, et le convoi s'élance à l'assaut de la montagne.

Depuis Singsaas jusqu'à Eidet, c'est-à-dire pendant près de quarante kilomètres, cette lente et pénible ascension continue sans interruption, et à mesure que nous montons, le relief de la contrée s'accentue et se dessine avec plus de précision à mes yeux. Une large et profonde tranchée que je domine de toute sa hauteur se creuse sous mes pieds, prolongeant à perte de vue la double ligne de ses parois tapissées de forêts, entre lesquelles la Gula écume et se cabre comme un coursier impatient du mors. Parfois, la vallée s'élargit, et la rivière, débarrassée de ses entraves, semble alors s'y épandre avec volupté. Ses flots tumultueux se calment, son cours fantasque se régularise et ses bras se ferment, dans un joli geste amoureux, sur les groupes d'îlots aux formes charmantes semés sur son passage. Plus loin au contraire l'étau se resserre; ses branches se rapprochent et se referment, et le torrent que cette étreinte menace d'étouffer se débat, pour y échapper, avec une sorte de fureur. Enfin, nous touchons au terme de ce passage, un des plus beaux sans contredit et des plus étranges que je connaisse en Europe, et nous en atteignons, à six cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, le point culminant qui marque le partage des eaux entre le Skager-Rack et l'Atlantique.

Ici, le paysage se transforme avec une surprenante rapidité. Le décor, sévère mais pittoresque, qui charmait mes regards a disparu pour faire place à une vaste lande sur laquelle pèse une irrémédiable désolation. A force de patience et de soins, la main de l'homme a réussi à tirer une herbe rare et maigre du sol rougeâtre, marécageux, que crevassent d'innombrables tourbières : la culture des céréales n'y est, en tout cas, plus possible, et les arbres eux-mêmes n'y trouvent plus de sucs suffisants pour y croître et s'y perpétuer. Quelques bouleaux nains y dressent par-ci par-là leurs troncs rabougris : n'étaient les riches mines de cuivre de Röros, qui y entretiennent le mouvement et contribuent à en nourrir la population, toute vie en serait depuis longtemps absente. Ce plateau, que sa latitude place d'ailleurs au niveau des steppes sibériens, n'a rien à envier en somme, malgré sa faible hauteur, aux contrées les plus froides et les plus déshéritées de la terre. J'ai déjà eu l'occasion de faire la même remarque, lorsque j'ai décrit la chaîne, également peu élevée, qui forme, entre Stockholm et Trondhjem, la frontière des deux États fédérés de la péninsule Scandinave ; on peut l'étendre, d'une façon générale, à toutes les régions montagneuses de la Norvège.

Ce mauvais pas une fois franchi, nous ne tardons pas, il est vrai, à rentrer dans un milieu plus civilisé. La voie descend maintenant, pour ne plus la quitter qu'à Elverum, à cent cinquante kilomètres de Christiania, dans la vallée du Glommen, qui est à la fois le plus long comme le plus important des fleuves du royaume et qui en arrose aussi les plus belles provinces.

Ce bassin, qui porte le nom d'Österdal, ne se ressent pas de la tiède et salutaire influence du Gulf-Stream, dont trop d'obstacles le séparent ; mais la ceinture de rochers qui le limite et le ferme à peu près de tous côtés l'abrite

du même coup contre les effroyables tempêtes que, pendant les mois d'hiver, le vent du nord amène parfois du fond des mers boréales. La nature a merveilleusement pourvu à son irrigation, en le coupant de lacs et de cours d'eau de toute sorte : une culture intelligente en a décuplé la fertilité. Ses prairies ne sont pas seulement pour le bétail d'admirables pâturages ; l'exploitation de ses forêts lui fournit encore des bois dont l'abondance et la qualité sont universellement réputées. Il suffit d'ailleurs de traverser ses campagnes riantes et peuplées, de constater l'aspect élégant et confortable de ses maisons, pour se rendre compte de sa situation prospère et du degré d'opulence de ses habitants.

A partir d'Elverum, par exemple, le paysage redevient banal et insignifiant. Le train court pendant un instant le long des rives riantes et gracieuses du lac Mjösen. A midi, je débarque enfin à la gare de Christiania, où mon ami m'attend, en compagnie du Père Riesterer, à ma descente de wagon : il m'a fallu dix-sept heures pour parcourir, en train express, les cinq cent soixante kilomètres qui séparent de l'ancienne la capitale actuelle de la Norvège.

*
* *

9 *juillet*. — Maintenant que j'ai rejoint le camarade dont j'étais séparé depuis plus de huit jours, il s'agit de le ressaisir et de l'amener à reprendre le voyage interrompu. Je profite de l'occasion, éminemment propice, du déjeuner, pour dresser tout de suite mes batteries et entreprendre d'enlever la position.

Mais je me rends compte, dès la première escarmouche, que mes efforts ne prévaudront pas contre

une résolution irrévocable, et que je n'ai qu'à battre en retraite. Il faudrait une parole plus persuasive que la mienne pour ranimer le courage d'un homme que la maladie a démoralisé et qui a hâte de réintégrer son intérieur. Le Père Riesterer, que j'appelle à la rescousse, n'y réussit pas mieux que moi. Tout ce que je puis obtenir, c'est que notre séparation soit différée de vingt-quatre heures. Nous passerons donc ensemble cet après-midi; puis, demain, chacun de nous reprendra sa liberté, et tandis que mon compagnon regagnera ses foyers, j'achèverai seul la tournée des fjords norvégiens.

Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à une visite sommaire de la ville, ce qui nous sera facile, même en tenant compte du peu de temps dont nous disposons, ce qui sera suffisant aussi, à raison du peu d'intérêt qu'elle présente. Christiania, en effet, comme la plupart des cités scandinaves que j'ai précédemment décrites, comme Stockholm, comme Trondhjem, est, malgré l'antiquité de ses origines, de création essentiellement récente. L'histoire nous enseigne bien qu'il y eut, dès le milieu du onzième siècle, non loin de l'emplacement qu'elle occupe, une bourgade du nom d'*Oslo,* où deux cents ans plus tard la Ligue hanséatique installa un de ses comptoirs; mais nous savons aussi qu'il n'en restait pas pierre sur pierre, lorsque, en 1624, le roi Christian IV de Danemark entreprit de la relever de ses ruines, et depuis sa résurrection même, elle a été si souvent la proie des flammes qu'on peut hardiment affirmer qu'elle a été, pendant ces cent dernières années, à peu près totalement reconstruite.

Vue à distance, elle emprunte à la magnificence du site au milieu duquel elle est placée une incontestable majesté. Il est impossible au voyageur qui y arrive par mer de ne pas se sentir impressionné en face du merveilleux coup d'œil qui s'offre à lui, lorsqu'au fond du fjord de quatre-

vingts kilomètres de long qui sert d'avenue à son port, elle lui apparaît tout à coup, dans le cadre royal des collines couvertes de sapins au pied desquelles elle est couchée. Dès qu'on y pénètre, par contre, toute la magie de ce brillant décor s'évanouit. On y éprouve alors la même désillusion qu'au seuil de ces villes d'Orient dont les blanches silhouettes se dressent au-dessus des flots bleus, dans des splendeurs d'apothéose, et qui ne sont, à l'intérieur, que d'infects cloaques. Elle ressemble aux bâtons flottants dont parle le fabuliste. De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien, ou plutôt ce n'est qu'un assemblage banal de constructions en pierre et en briques, alignées, comme les pièces d'un échiquier, sur des rues qui se coupent toutes à angle droit. Cette capitale, qui compte cent cinquante mille habitants et qui figure sans contredit au premier rang des places commerciales du royaume, ne possède pas un seul monument qui mérite d'être signalé : on dirait d'une de ces grandes ruches américaines que la découverte d'une mine, la construction d'une voie ferrée, ou simplement l'effet du hasard a fait surgir du sol un beau matin et dont les maisons, ou plutôt les cellules, conçues d'après un modèle uniforme, ont l'air d'avoir été édifiées d'une seule fois par la main du même architecte.

On comprend qu'une telle régularité dans l'ordonnance générale de son plan nous préserve du risque de nous égarer. En quittant l'hôtel Victoria, où nous sommes logés, nous n'avons qu'à suivre la Dronningensgade ou rue de la Reine, qui passe à notre porte, pour rencontrer, au bout de peu d'instants, la Kharl Johansgade, immense voie d'un kilomètre de long qui traverse la ville de part en part et qui relie par une rampe en pente très douce, mais absolument droite, le palais royal à la gare du chemin de fer. Du coup, nous nous trouvons transportés au centre

des affaires, dans le quartier le plus vivant et le plus riche. C'est par cette large chaussée que passent la plupart des lignes de tramways. C'est sur l'esplanade des *Studenterlunden*, qui en borde un des côtés, que jouent plusieurs fois par jour les musiques militaires. C'est là que sont installés les hôtels les plus importants, les plus beaux cafés, les boutiques les mieux achalandées ; c'est là que viennent flâner les oisifs, à certaines heures ; c'est là, enfin, qu'on a groupé les principaux édifices, si tant est qu'on puisse, sans profaner ce mot, l'appliquer aux massives bâtisses affectées aux services publics.

Il ne faudrait pas, en effet, se représenter sous de trop riantes couleurs le tableau que je m'efforce de retracer, et l'agrandir par l'imagination. Tout est relatif, et, quand je parle de la physionomie animée de la rue Charles-Jean, je n'entends en aucune façon la comparer à l'avenue de l'Opéra ou au boulevard des Italiens. Christiania n'a rien de commun ni avec Paris, ni avec Rome, ni avec Vienne, ni avec aucune des métropoles fameuses qui ont marqué, par d'admirables monuments, chaque étape de leur histoire.

Ici, nous ne sommes pas seulement dans une ville moderne, nous sommes au milieu d'un peuple de pêcheurs et de paysans que préoccupe avant tout le souci de ses intérêts matériels, et qui ne professe vraisemblablement pour l'art qu'un culte des plus modérés. Ces braves gens estiment sans doute que le beau doit céder le pas à l'utile, et il suffit de considérer la pauvreté voulue de leur architecture pour se renseigner aussi exactement que possible sur leurs sentiments à cet égard. Il y a bien une certaine prétention dans quelques-unes de leurs dispositions ornementales. Il est facile, par exemple, de saisir de faibles réminiscences de l'antiquité dans tel ou tel motif de décoration, dans les portiques ou les frontons de l'Université,

dans les peintures à fresque exécutées sur les murailles extérieures du grand bâtiment, à peine achevé, que les francs-maçons ont érigé pour la tenue de leurs loges. Au fond, il n'est pas une de ces constructions qui ne soit parfaitement insignifiante, pas une qui rachète par quelque détail original ou gracieux l'excessive lourdeur de ses proportions, pas une qui témoigne, de la part de ses auteurs, d'un goût tant soit peu raffiné, d'une tendance quelconque vers une esthétique plus pure.

A ce point de vue même, s'il fallait opérer un classement entre elles, il est certain que la palme reviendrait de droit au château royal. Il n'est personne qui, en l'apercevant, ne croie d'abord avoir affaire à une caserne. Il est vrai qu'il symbolise, dans son épaisse et lourde masse, la suprématie suédoise, et que sa situation tout en haut de la ville, au sommet d'une éminence d'où il commande les alentours, accentue encore cette signification. On comprend que les Norvégiens ne se soient pas mis en frais pour l'embellissement d'une demeure consacrée au logement d'un souverain à la personne duquel ils sont sincèrement attachés, mais qui leur serait plus cher encore s'il ne portait pas en même temps le titre de roi de Suède.

Lorsque, après la chute de Napoléon, elles s'occupèrent de reviser la carte de l'Europe, les puissances coalisées résolurent, en effet, de châtier le Danemark de son inaltérable fidélité à la cause française : elles détachèrent la Norvège de la couronne danoise et l'offrirent à la Suède. La proposition était séduisante : il était naturel qu'elle fût acceptée. On avait, par malheur, avant de procéder à cette dévolution, négligé de consulter les principaux intéressés : on les trouva debout et en armes le jour où on voulut exécuter les décisions du Congrès.

Le prince de Ponte-Corvo, devenu héritier présomptif de la couronne de Gustave Wasa, fut chargé par le roi

Charles XIII de la mission de les réduire ; mais il comprit tout de suite qu'il n'obtiendrait rien par la force. Il négocia avec eux, et la convention de Moss consacra l'union définitive des deux États.

Ce traité empêchait la guerre, il ne mit pas fin à l'animosité des peuples confédérés. Le mariage de raison que les circonstances leur ont imposé a fini par devenir aussi intolérable pour l'un que pour l'autre. Chaque jour accroît l'incompatibilité d'humeur qui les sépare, et il semble impossible que leur longue querelle n'aboutisse pas au divorce dans un avenir plus ou moins lointain. En attendant, les Norvégiens se vengent de la sujétion où on les tient par tous les moyens en leur pouvoir, et ils ne laissent échapper aucune occasion de témoigner de la mauvaise humeur avec laquelle ils la supportent.

Pour répudier toute espèce d'affinité avec leurs aristocratiques voisins, ces farouches démocrates ont, dès le lendemain de leur annexion, réalisé chez eux la suppression progressive de la noblesse en décrétant, par voie législative, qu'à l'avenir tout fils de marquis naîtrait comte, que tout fils de comte ne serait plus que baron, que tout fils de baron, enfin, deviendrait simple citoyen. Pour satisfaire leur amour-propre et leur jalouse vanité, ils ont tenu, en revanche, à ce que le roi de Norvège continuât à se faire sacrer dans leur vieille cathédrale de Trondhjem, et à ce qu'il vînt résider effectivement durant deux mois, chaque année, dans ce palais de Christiania, qui n'est guère supérieur à la maison du plus modeste bourgeois, et où il doit lui arriver parfois de se croire captif.

Les sentiments intimes de ce peuple rude se manifestent, d'ailleurs, en tout, à chaque instant, et ils sont, pour ainsi dire, écrits sur la façade de leurs monuments : il suffirait presque, pour s'en convaincre, de comparer

d'un regard le palais royal, un peu minable, dont je viens de parler, au palais de la Diète, qui en est tout voisin.

Ici, les Norvégiens bâtissaient pour eux-mêmes, et ils se sont montrés prodigues. Je pourrais, pour montrer quel prix ils y attachent, me borner à révéler que cet édifice, construit par l'architecte Langlet, dans le style romano-byzantin, a coûté 10 millions de francs ; j'aime mieux dire que, malgré qu'il soit un peu lourd et prétentieux, il se recommande néanmoins par de sérieuses qualités, notamment par une certaine élégance qu'on chercherait en vain dans les autres monuments de Christiania.

Je n'irai pas jusqu'à le mettre en parallèle avec notre Palais-Bourbon, quoique la pompeuse bâtisse érigée à l'extrémité du pont de la Concorde n'ait guère de titres à figurer parmi les sept merveilles du monde : je me sens, d'ailleurs, trop dépourvu de la plus élémentaire compétence, pour me risquer à entreprendre une dissertation sur la valeur architecturale de l'un et de l'autre. Mais s'il est oiseux de les juger uniquement d'après leur aspect extérieur, d'après le plus ou moins d'harmonie qu'ils présentent à l'œil, j'imagine qu'il y aurait, en revanche, une intéressante étude à faire sur leur utilité pratique, sur les mœurs qui y fleurissent, sur la tenue des hôtes qui les peuplent, et je suis à peu près sûr que, restreinte à cet ordre d'idées, la comparaison ne serait pas à notre avantage. Au point de vue de l'aménagement intérieur, le *Storthings-Bygning*, le palais du Parlement de Christiania, possède déjà sur le nôtre l'inappréciable supériorité de pouvoir abriter sous son toit les deux fractions du Corps législatif, d'exiger, par conséquent, un budget beaucoup moins coûteux ; ce qui l'en distingue par-dessus tout, c'est le bon ordre qui y règne, c'est le calme des assemblées qui s'y réunissent, c'est l'admirable discipline qui y règle toutes les discussions.

Il est vrai que la Norvège n'a pas, comme nous, l'ineffable bonheur d'entretenir, sous l'étiquette de députés et de sénateurs, une armée de huit cent quatre-vingt-huit rois fainéants dont l'unique occupation consiste à faire beaucoup de bruit pour nous persuader qu'ils font beaucoup de besogne. Elle a inscrit dans sa constitution le principe de la répartition des fonctions législatives entre deux corps séparés, chargés, sur leurs actes réciproques, d'un mutuel contrôle, parce qu'il n'est guère de pays qui aient admis jusqu'à présent une conception différente du régime parlementaire; elle n'a pas cru, en tout cas, qu'il y eût intérêt, pour assurer le fonctionnement de ces rouages, à multiplier à l'infini le nombre de ceux auxquels il devait être confié. Elle a édicté que l'ensemble du Storthing ne dépasserait pas le total de cent quatre-vingt-dix membres, et, pour éviter, autant que possible, les occasions de conflits qui troublent trop souvent ailleurs l'accord des pouvoirs publics, elle a formellement décidé qu'ils n'auraient, les uns aussi bien que les autres, qu'une seule origine. Le suffrage universel à deux degrés qui les investit de leur mandat, les élit le même jour; une fois que la voix populaire a proclamé ses favoris, ils procèdent eux-mêmes à l'attribution des sièges. Ils désignent, par voie de tirage au sort, les quarante d'entre eux qui seront appelés à constituer le Laghting ou la Chambre haute; les cent cinquante députés dont les noms sont demeurés dans l'urne forment de plein droit la Chambre basse ou l'Oldesthing.

Plus sages que nous, les législateurs norvégiens n'ont pas voulu non plus introduire dans l'enceinte réservée à leurs travaux ce brandon de toutes les discordes, ce piédestal de toutes les ambitions, que nous appelons la tribune. Ils se sont rappelé, suivant l'expression de je ne sais plus quel écrivain, que les paroles sont femmes,

c'est-à-dire perfides et changeantes, ensorcelantes et frivoles, et ils se sont prémunis contre le dangereux attrait des langues dorées. Tandis que nous sommes demeurés tels que nous décrivait déjà César, légers, inconstants et bavards, que nous sommes toujours prêts à livrer aveuglément notre destinée au premier rhéteur brillant qui passe et qui nous verse le philtre enivrant de ses belles phrases, ces hommes du Nord, réfléchis et froids, insensibles aux vaines caresses des mots, ne demandent conseil, pour la direction de leurs affaires, qu'à leur conscience et à leur raison.

Leur Diète ressemble un peu, dans ses éléments essentiels, à l'assemblée du peuple d'Athènes, dont la majorité, d'après Xénophon, comprenait surtout des gens d'humble condition : des foulons, des cordonniers, des maçons, des laboureurs et des petits marchands. Les hommes qui la composent appartiennent sans doute, ce qu'il ne faut pas oublier, à une des nations les plus éclairées de l'Europe, à une de celles où l'instruction est à la fois le plus répandue et le plus développée. Il n'en est pas moins vrai que ce ne sont pour la plupart que des pêcheurs ou des paysans.

Et pourtant avec quelle décence, avec quelle dignité, avec quel recueillement presque religieux ne remplissent-ils pas leur mission ! Notre Chambre des députés n'offre trop souvent que le triste et répugnant spectacle d'une maison de forcenés ou de fous, hurlant, gesticulant, s'interpellant de la plus incohérente façon, se lançant au visage les plus violentes, parfois les plus triviales apostrophes. Les séances du Storthing se poursuivent, au contraire, dans la paix et la sérénité, au milieu du silence et de l'attention de tous. Chacun a le droit de prendre part aux discussions, mais à la condition de n'y intervenir qu'à son tour. L'orateur se lève ; de sa place, ainsi que

cela se pratique en Angleterre, à la Chambre des communes, en quelques mots simples et précis, il expose son opinion; un autre lui répond, après en avoir demandé également l'autorisation, et les délibérations se succèdent ainsi, sans acrimonie et sans passion, avec l'unique souci, de part et d'autre, de contribuer au bien-être et au progrès général.

Il n'est pas à dire, bien entendu, que ce calme apparent soit toujours au fond des cœurs, et qu'il n'y ait pas des circonstances où le patriotisme surexcité se révolte et fasse explosion; il est rare néanmoins que le sentiment de la dignité nationale lui-même ne réussisse pas à en modérer la vivacité et à le maintenir dans de sages limites. Ce peuple est énergique et tenace : il n'est pas violent. Il sait que la Constitution lui fournit des armes capables d'assurer la sauvegarde et le triomphe de ses droits: il ne demande pas à la force la solution des problèmes ou des crises dont le temps doit fatalement amener l'issue pacifique.

Il a bien donné, par exemple, la mesure de cet inflexible attachement à la légalité lorsque, il y a soixante ans, le Parlement norvégien s'avisa d'inscrire à son ordre du jour cette proposition d'abolition des titres de noblesse dont je parlais tout à l'heure. Trois fois Bernadotte s'opposa à cette loi égalitaire, et pendant neuf ans il en retarda la promulgation. La diète de Christiania ne se tint pas pour battue. Elle attendit tranquillement que le roi eût épuisé, avec son dernier *veto*, tous les moyens en son pouvoir pour faire échec à l'opinion publique, puis elle reprit imperturbablement le texte qui lui avait déplu, elle le lui renvoya, et il fut bien alors obligé de se soumettre.

L'énergie patiente et froide que les Norvégiens apportent ainsi au service de leurs revendications nationales

n'est pas chez eux une de ces qualités en quelque sorte accidentelles dont l'éclosion soudaine, provoquée par des circonstances passagères, correspond à des nécessités d'un ordre particulier. Elle constitue au contraire un des traits essentiels de leur génie; elle tient aux fibres mêmes de leur race, et elle est un des signes les plus clairs de l'immutabilité de leur atavisme.

Ce peuple est demeuré, en effet, tel qu'il était, il y a quinze siècles, lorsqu'il prit possession de ces territoires vierges des contacts et des mélanges qui en auraient altéré le type primitif. A l'inverse de ce qui s'est passé dans les autres contrées de l'Europe, en Germanie, en Gaule, en Espagne, en Italie, où les hordes barbares se sont laissé absorber peu à peu par les populations au milieu desquelles elles sont venues se fixer, les envahisseurs ont délogé d'ici les premiers occupants, pour leur prendre leur place; ils ne les ont pas admis à se fusionner ensuite avec eux. Ils ont refoulé dans les steppes incultes et glacés du Nord de la péninsule les tribus d'origine mongole, les Lapons et les Finnois, qui s'étaient avant eux rendus maîtres de ces vastes régions; ils ne se sont jamais départis à leur égard de la rigueur de cet ostracisme, et ils se sont perpétués d'eux-mêmes sur les plages qu'ils avaient conquises, sans que personne ait depuis lors tenté de les en déposséder.

Aucun élément étranger n'a donc, en s'y superposant, pu modifier leur caractère. L'influence du milieu où ils se sont développés a contribué encore à en assurer la survivance et l'intégrité. La rudesse et l'âpreté du climat, la stérilité du sol, la rareté des subsistances, en les condamnant à une lutte incessante pour la vie, les ont aguerris, dès l'origine, ont affermi leurs muscles et trempé leur courage. Acculés à la mer, ils s'y aventurèrent au début, pour aller chercher au loin, sur des rivages plus hospita-

liers, la nourriture que leur refusait leur nouvelle patrie. Plus tard, quand la civilisation les eut assagis et fixés, les fils des pirates durent renoncer à leur métier de corsaires : mais le mobile élément qui avait aidé à l'apprentissage de leurs vertus guerrières, qui leur avait appris à braver le péril et la mort, exerçait toujours sur eux un irrésistible attrait. Ils se firent pêcheurs, et ils acquirent la réputation des plus hardis, en même temps que des plus habiles marins qu'il y eût sur la surface du globe. Leur existence, en somme, n'avait presque pas changé. A l'heure qu'il est, elle exige toujours de leur part la même force de résistance morale. Les conditions de toute nature en sont à peine différentes : il n'est pas jusqu'à certains détails de leur outillage matériel qui ne se soient transmis intacts à travers les âges, et qui n'attestent ainsi la persistance de leur individualité.

Nous n'avons pas, d'ailleurs, à en chercher bien loin les preuves. Traversons seulement, au sortir du Storthing, la rue Charles-Jean, et pénétrons dans le jardin qui s'étend en arrière des bâtiments de l'Université. Jetons un coup d'œil sur les restes des deux bateaux de Vikings découverts, il y a quelques années, et renfermés dans de vulgaires baraques en planches qui sont de bien misérables écrins pour de pareils trésors : ils vont, si nous les interrogeons, nous en apprendre plus que tous les livres sur la question qui nous intéresse.

Il en est un, à vrai dire, qui ne se compose guère que de débris informes, et dont il est, par conséquent, assez difficile de reconstituer le modèle exact; mais l'autre, qui a été mis à jour en 1880, non loin du fjord de Christiania, s'est maintenu dans un état de conservation à peu près parfait, si parfait même qu'on le croirait tout récemment sorti du chantier, et qu'il ne faut, pour lui donner un brevet d'authenticité, rien moins que la teinte

particulière imprimée par le temps au bois qui a servi à le construire. Nous ne saurions, par conséquent, invoquer un témoin plus éloquent et moins suspect.

Ce vaisseau, qui mesure de la proue à l'extrémité de la poupe, une longueur de plus de trente mètres, a sans doute appartenu à quelqu'un de ces terribles écumeurs, féroces comme les bêtes fauves dont la fourrure recouvrait leurs épaules, agiles et prompts comme les oiseaux de proie dont les ailes surmontaient leurs casques. Ce coursier de la mer, pour l'appeler du nom expressif sous lequel ils désignaient eux-mêmes leurs rapides esquifs, après avoir coopéré à d'innombrables exploits, a, conformément à l'invariable coutume des Scandinaves aussi bien que des Germains, accompagné au delà de sa vie terrestre le guerrier dont il avait été l'instrument de combat. Il avait été sa monture triomphale, le piédestal de sa gloire ; il est devenu, au dernier jour, le lit funéraire où le héros s'est reposé de ses fatigues, le cercueil où on l'a enfermé avec ses armes, avec ses trésors, avec tous les biens qu'il devait emporter pour figurer dignement au milieu de ses pairs, dans la félicité infinie du Walhalla.

Ceux qui l'avaient enfoui ne soupçonnaient pas qu'il dût jamais revoir la lumière et révéler les secrets contenus dans ses flancs ; mais la terre qui l'avait reçu et d'où le hasard l'a retiré, si elle n'a pas rendu la dépouille de l'homme, a, par un caprice étrange, respecté ce solide linceul. Elle n'a pas osé, dirait-on, exercer son action corruptrice et dissolvante sur cette carène qui avait victorieusement résisté au courroux des flots, et le fier navire est sorti de son sein tel qu'il y était descendu, tel qu'il était lorsqu'il courbait les vagues sous son étrave arrogante.

Or, voici que, par un singulier miracle, ce bateau, vieux de mille ans peut-être, se trouve, par sa structure et par sa forme, identique à ceux qui, de nos jours encore, sillon-

nent les eaux des fjords. J'ai déjà souvent signalé cette ressemblance frappante entre les barques des anciens Vikings et celles que continuent à employer les habitants de ces côtes. Nous en avons maintenant sous les yeux la démonstration évidente, matérielle, palpable. Restituons par la pensée à ce produit dix fois séculaire de la science navale les agrès qui lui manquent, suspendons à son unique mât la longue voile qui suppléait aux efforts des rameurs; lançons-le au milieu des flottilles qui s'équipent chaque printemps, au moment des grandes pêches, nous ne réussirons pas à le distinguer de la multitude des embarcations qui lui feront escorte.

J'avais donc raison de le dire, ce détail, en apparence futile et insignifiant, résume à lui seul tout un enseignement. Il certifie l'inébranlable attachement des Norvégiens à leurs traditions nationales, et par là il explique leur attitude dans les conflits imminents d'aujourd'hui. S'ils se sont fait un point d'honneur de ne rien modifier au type archaïque de leurs nefs primitives, ce n'est point seulement par amour-propre, parce qu'elles ont été les propagatrices de leur puissance, parce qu'elles ont répandu partout la terreur de leur nom et de leurs armes, c'est surtout par respect pour les legs des ancêtres. Ce passé dont ils ont le culte presque superstitieux, qui leur est à la fois cher et sacré, ils le vénèrent comme leur patrimoine propre, comme le fondement en même temps que comme le palladium de leur puissance, et ils considèrent que la moindre brèche pratiquée dans ce bloc justifierait toutes les entreprises de l'étranger contre leur hégémonie. En restant fidèles à eux-mêmes ils proclament qu'ils entendent rester eux-mêmes : je crois bien que tel est le mobile de leurs actes et la philosophie de leur histoire.

On trouvera peut-être ces déductions quelque peu risquées, quelque peu disproportionnées avec le fait bien

ténu d'où elles sont tirées. Je conviens qu'il pourra paraître excessif d'attribuer tant d'importance en même temps qu'un sens si profond à un assemblage de planches à demi vermoulues. Il n'en est pas moins vrai que ces reliques suggestives doivent être comptées au nombre des principales curiosités de Christiania, et qu'il n'existe pas grand'-chose en dehors d'elles qui mérite de retenir l'attention.

Nous parcourons bien, par acquit de conscience, les salles du musée de peinture, qui est contigu à l'Université et qui renferme une intéressante galerie de tableaux de l'école scandinave; mais la note originale fait généralement défaut à ces toiles, au milieu desquelles on est surpris, d'ailleurs, de ne pas voir figurer quelques-unes au moins des œuvres de Norman, l'un des rares peintres norvégiens dont le nom soit connu et le talent apprécié des amateurs parisiens. Nous descendons bien ensuite jusqu'à l'esplanade de la forteresse d'Akershus, qui domine le port, et d'où la vue s'étend assez loin sur les rives du fjord, mais les chantiers de toute sorte, les usines à hautes cheminées qui occupent le premier plan du décor en gâtent si complètement la perspective, que nos regard désappointés se détournent d'instinct de ce paysage envahi par les scories de la civilisation.

Nous n'avons plus que la ressource de nous rabattre sur l'excursion classique recommandée aux étrangers par les guides cosmopolites, et d'aller visiter l'habitation de plaisance élevée par le roi Oscar Ier sur les pentes de la presqu'île de Bygdö, qui s'étend à l'ouest de la capitale. Un petit bateau à vapeur, qui dessert plusieurs fois par jour les différentes localités de la banlieue, stationne précisément à nos pieds, à l'embarcadère de Pipervik; nous y montons, et quelques minutes suffisent pour nous rendre à destination.

Ce château d'Oscarshall, qui a été construit il y a qua-

rante ans environ et qu'on n'habite déjà plus aujourd'hui, n'a pas de valeur artistique. C'est un édifice assez simple, conçu dans le style romantique des cottages anglais ou écossais, et composé d'un corps de logis que flanque, sur un des côtés, une tour surmontée de créneaux. Quoiqu'on ait fait une certaine réclame autour des peintures qui en décorent l'intérieur et que les touristes se font naturellement un devoir d'admirer, il serait évidemment superflu de se déranger pour l'aller voir, si la course devait se borner à ce but. Cette villa, insignifiante par elle-même, est, par bonheur, placée dans une situation merveilleuse, et cette particularité suffit pour justifier son succès.

Nous demeurons longtemps en contemplation devant le magnifique panorama qu'étalent à nos yeux les rives enchantées du fjord, et au loin la masse compacte des maisons de Christiania illuminées par les derniers feux du soleil. Nous errons plusieurs heures dans les allées poétiques du parc boisé qui l'encadre, et où on a eu l'ingénieuse idée de grouper, autour d'une ancienne église du douzième siècle, semblable à une pagode chinoise, quelques spécimens de ces vieilles cabanes de paysans que le Thelemark possédait en si grande quantité, et qui font songer aux chalets en bois sculpté des bazars suisses. Enfin, nous regagnons sur le tard Christiania, et nous rentrons à l'hôtel, où nous attend déjà le dernier repas que nous devions prendre en commun.

***

10 *juillet*. — C'en est fait maintenant; nous n'achèverons pas ensemble le voyage que nous avons commencé. J'ai mis ce matin en wagon l'ami dont je devais être le

compagnon de route et que l'excellent abbé Riesterer, toujours complaisant, a bien voulu se charger de reconduire jusqu'à Hambourg. Nous avons eu, lorsque le train s'est ébranlé, un léger frisson dans la voix, dans le dernier geste d'adieu; puis, tandis qu'il reprenait le chemin de la France, je suis rentré à l'hôtel pour tâcher de reconstituer mon itinéraire, que les incidents de ces derniers jours ont totalement bouleversé.

Il m'a fallu, avant tout, entrer en pourparlers avec le représentant de l'agence Cook, car depuis que j'ai dû descendre sur Christiania par la voie directe du chemin de fer, au lieu d'y venir paisiblement par petites étapes en suivant les sinuosités des fjords, les billets dont je m'étais muni par l'avance pour éviter toute espèce de complication sont devenus absolument inutilisables pour moi. Mais de ce côté, heureusement, je ne rencontre pas de sérieuses difficultés. Je n'ai qu'à invoquer le cas de force majeure qui m'oblige à m'en défaire, pour obtenir immédiatement gain de cause. On consent fort aimablement, moyennant une légère indemnité, à me restituer le montant de mes débours, et, libre cette fois de tout engagement, rendu à l'entière disposition de moi-même, je vais aviser, pas plus tard que tout à l'heure, à reprendre en sens inverse mon programme originaire.

Mon plan, qui est bien vite arrêté, consiste à gagner d'abord Bergen par la vallée du Thelemark, une des plus belles de la Norvège, et à remonter ensuite, en longeant le littoral, jusqu'aux environs de Trondhjem. A première vue, ce trajet ne paraît pas très considérable, et il ne l'est guère, en effet, si on en calcule la durée d'après la distance qu'il mesure; mais le défaut de moyens de communications rapides l'allonge dans une assez notable proportion, et il ne faut, à tout prendre, pas moins de dix jours pour l'accomplir d'un bout à l'autre.

Le chemin de fer qui côtoie la rive occidentale du fjord de Christiania l'abrège quelque peu, en me permettant d'atteindre dès ce soir la petite ville de Skien, située au seuil même du Thelemark. J'aurai demain encore la faculté de parcourir en bateau à vapeur le long ruban de lacs et de cours d'eau canalisés qui vient s'amorcer aux routes carrossables de cette province. A partir de là, par exemple, je ne devrai plus compter sur le moindre service de transport régulier, et je n'aurai plus, pour parvenir jusqu'à l'extrême pointe du Hardangerfjord, que la ressource problématique des voitures que je réussirai à me procurer.

La première partie de ma tâche est, je l'ai dit, facile à exécuter. Elle se compose exactement, pour aujourd'hui, d'une étape de 204 kilomètres, que je réussis à franchir, sinon très rapidement, puisque je suis encore obligé d'y consacrer sept heures et demie en train direct, du moins sans grande fatigue, puisque je n'ai pas, pendant cet intervalle de temps, à quitter mon wagon. Les aspects incessamment variés sous lesquels se présente le paysage contribuent d'ailleurs à l'agrément de la route, et il n'est pas nécessaire, comme on pourrait le croire, de s'armer d'une dose de patience anormale pour résister à l'épreuve de cette longue captivité entre les parois d'un compartiment.

Au sortir de Christiania, la voie s'élève tout de suite sur le sommet des collines boisées qui dominent le fjord. A travers les feuillages grêles des sapins, des bouleaux et des pins qui en couvrent les pentes, mon regard plonge sur le vaste bassin qui étale au-dessous de moi ses eaux d'un bleu sombre, aux reflets d'acier bruni. Des barques aux voiles éployées, qu'on prendrait de loin pour des oiseaux aquatiques, se balancent, avec de gracieuses ondulations, sur ses flots doucement agités. De petits chalets

curieusement découpés, de coquettes villas, appartenant sans doute aux riches bourgeois de la capitale, s'étagent sur ses bords, dont ils corrigent, en l'égayant, la majesté solennelle et sévère. C'est un merveilleux panorama dont on ne se lasse pas d'admirer les infinies transformations, une extraordinaire succession de tableaux que les plis du terrain dérobent et découvrent tour à tour, qui ne disparaissent ici que pour se montrer de nouveau plus loin sous un angle agrandi ou diminué, comme les images perpétuellement mouvantes d'un kaléidoscope.

Puis, brusquement, cette rapide vision s'évanouit. La ligne s'écarte du rivage, traverse de part en part un massif promontoire qui barre presque entièrement le golfe et va déboucher à 53 kilomètres au sud-ouest de Christiania, à l'estuaire d'un fleuve aussi large qu'un bras de mer, qu'elle franchit sur un pont de bateaux de 300 mètres de long. Elle y rencontre, dans un site remarquable, au milieu d'un cirque de hautes et imposantes montagnes, une ville de 20,000 habitants, la quatrième de la Norvège par le chiffre de sa population, Drammen.

On n'est pas peu surpris, au premier abord, de découvrir un centre si considérable dans un endroit où on n'en aurait guère soupçonné l'existence; un instant de réflexion suffit à donner la clef de ce mystère. Le cours d'eau qui se déverse dans cette rade naturelle, et qui finit par aboutir au fjord de Christiania, pénètre par ses affluents jusqu'à une certaine profondeur dans les terres : il était impossible, par conséquent, qu'il ne fût pas appelé, d'une part, à servir de véhicule aux bois provenant de l'intérieur, qu'il ne se formât pas, de l'autre, à son débouché dans la mer, un énorme entrepôt de ces précieux produits du sol scandinave. Drammen, grâce à son excellente situation topographique, a rapidement conquis, au point de vue de cette branche spéciale du commerce d'ex-

portation, une place prépondérante parmi les principaux marchés de la Norvège, et il n'y a, pour juger du degré d'activité auquel ce port est parvenu aujourd'hui, qu'à considérer la prodigieuse quantité de troncs d'arbres plus ou moins grossièrement équarris qui flottent aux abords de ses quais, les innombrables rangées de planches ou de madriers qui sont empilées à l'entrée de ses faubourgs, et qui ressemblent à distance aux remparts de quelque enceinte fortifiée.

Je ne retrouverai pas de longtemps sur ma route une localité dont l'importance soit comparable à la sienne ; mais si les villages échelonnés le long du chemin de fer méritent pour la plupart à peine qu'on s'y arrête, ils sont en revanche très peu éloignés les uns des autres, ce qui est un signe indubitable de l'état prospère de cette province. La voie, après avoir traversé, au sud de Drammen, un deuxième promontoire, s'est de nouveau rapprochée du fjord, dont elle suit fidèlement les contours : ici comme plus haut, je constate la même densité de population, j'observe, à chaque station, la même intensité dans le mouvement des voyageurs et dans la circulation des marchandises.

Il serait inexact de soutenir que cette région ait été dotée par la nature d'un climat exceptionnellement favorable, et pourtant il est certain que la latitude élevée sous laquelle elle est placée ne lui est pas aussi désavantageuse qu'on serait tenté de le croire. Elle échappe à l'influence régulatrice et bienfaisante des courants d'eau tiède qui préservent le littoral des températures extrêmes, et les hivers, notamment, y sont si rigoureux qu'il n'est pas rare de voir la baie de Christiania se congeler d'un bout à l'autre. En été, par contre, le thermomètre y atteint des hauteurs qu'ignorent bien des pays situés sous des zones moins boréales, et cette chaleur excessive, qui parfois n'est pas in-

férieure à 35 degrés centigrades, compense en partie pour les habitants de ce pays les rigueurs de la saison froide, en donnant à la végétation un essor plus rapide et une impulsion plus vigoureuse.

Cette fertilité accidentelle et passagère d'un sol si généralement déshérité est-elle le seul motif qui ait fait de ce point un des plus peuplés de la Norvège? Je n'oserais l'affirmer. A supposer, en tout cas, que je m'abuse sur la portée de cette circonstance, toujours est-il que la matérialité n'en est pas contestable. J'ai vu de mes yeux les produits de cette terre avare, sous la forme de petites fraises des bois que de gentilles fillettes me tendaient par la portière du wagon, sur le trottoir de la gare de Skoppum, dans des corbeilles d'osier tressées par leurs doigts mignons, et qu'elles vendaient, contenant et contenu, au prix modeste de 10 öres ou 15 centimes environ. J'ai fait mieux et plus; j'ai cédé à la tentation de la gourmandise, et j'ai gardé si vivace au palais le goût de ces fruits exquis, où semblaient s'être concentrés tous les aromes des forêts, tous les parfums des brises, qu'on m'excusera d'avoir grossi peut-être, dans l'esquisse que j'en ai tracée, les proportions du tableau.

En réalité, je me rends bien compte que je ne suis pas au pays de Chanaan. Rien ne ressemble moins, du reste, à cet éden biblique que le panorama qui défile sous mes yeux. Le train vient de s'arrêter à Tonsberg, une ville de pêcheurs et de marchands de bois que domine, du haut d'un rocher abrupt, un ancien château fort. Après avoir dépassé la station balnéaire de Sandefjord, dans le voisinage de laquelle on a découvert, il y a une quinzaine d'années, le superbe vaisseau de Viking que j'ai décrit plus haut, il a, par un brusque crochet, dévié dans la direction de l'ouest, pour rentrer dans l'intérieur du pays. Il longe maintenant des lacs comme je n'en ai jamais vu, étroits, encaissés, sinueux, véritables labyrinthes liquides

dont les replis s'enroulent à l'infini autour de montagnes non moins étranges, toutes rondes et toutes vertes, semblables à de grosses pierres incrustées de mousse qui seraient tombées par hasard dans une mare, golfes d'ombre que le soleil couchant illumine par instants de soudaines lueurs, et au travers desquels s'ouvrent tout à coup des perspectives aussi gracieuses qu'imprévues.

A dix heures et demie, il atteint le point terminus de la ligne, Skien, une petite localité de neuf mille habitants environ, dont le nom, par un bizarre démenti à sa propre orthographe, se prononce comme celui de l'empire du Fils du Ciel, et qui a eu l'insigne honneur de donner le jour au grand dramaturge Ibsen. Malgré l'heure tardive, l'obscurité n'est pas complète encore, et je puis m'aventurer sans guide à travers les rues de la ville pour y chercher un gîte. Je n'ai, du reste, pas le choix. Le Grand-Hôtel est le seul établissement dont le propriétaire parle français ; c'est donc sous son toit que je vais forcément passer la nuit.

*
* *

11 *juillet*. — Je pensais faire un tour de promenade dans la petite ville où les hasards de mon itinéraire ont arrêté mes pas ; mais le bateau sur lequel je dois continuer mon voyage se met en marche de si bon matin, que je n'ose pas me hasarder à exécuter mon projet.

Je courrais, en m'attardant outre mesure, le risque de m'immobiliser ici un jour de plus, et Skien ne mérite vraiment pas un pareil sacrifice. Je me borne à constater d'un rapide coup d'œil que tout, jusqu'aux habitations, pour la plupart construites en pierre comme à Christiania et non plus en bois comme à Trondhjem, y est parfaite-

ment banal, et que rien n'y dépasse le niveau d'une de nos sous-préfectures de classe moyenne. Quant à chercher celle qui a donné le jour à Ibsen, parmi toutes ces bâtisses insignifiantes auxquelles s'appliquerait si justement le titre de *maisons de poupées*, donné par le poète lui-même à un de ses meilleurs drames, j'en ai encore moins le loisir. Sept heures vont sonner, et le sifflet de la sirène du *Thelemarken* égrène en trilles éperdus ses derniers appels. Je n'ai que le temps de boucler ma valise et de descendre à l'embarcadère d'où l'on s'apprête déjà à retirer la passerelle.

Le pont du petit bateau à hélice sur lequel je viens de prendre place est encore presque désert à cette heure matinale; mais à chaque station il voit s'accroître son contingent de passagers, et, parmi les voyageurs qu'il reçoit ainsi à son bord, il en est un certain nombre qui, par les détails de leur mise tout au moins, tranchent un peu sur la banalité ambiante. Il est quelques paysannes, notamment, qui ont eu l'intelligence de ne pas faire table rase du passé, et qui ont conservé en partie les anciennes modes nationales.

Celles-là, qui portent un ajustement assez analogue à celui des femmes du canton de Berne, sont vêtues d'une jupe courte, en drap épais, retombant à la hauteur de la cheville en innombrables plis tuyautés et serrée à la taille par une large ceinture rayée, d'un corselet de velours noir soutaché de broderies d'argent d'où débordent la guimpe et les manches d'une chemisette blanche, enfin, en guise de coiffure, d'un fichu de soie noire, à bordure éclatante, plus ou moins coquettement disposé autour de la tête. Ce sont les premiers costumes originaux et caractéristiques que j'aie le plaisir de rencontrer depuis que je circule en Norvège. Ce sont aussi les derniers, pour aujourd'hui du moins, et deux heures ne se sont pas encore écoulées depuis notre départ de Skien, qu'il n'en reste déjà plus trace.



LES ÉCLUSES DE LÖVEID ENTRE SKIEN ET DALEN

Ces bons villageois, qui voyageaient sans doute pour leurs affaires et non pour leur agrément, n'ont fait parmi nous qu'une courte apparition, d'une station à une autre, et ils ont bientôt regagné leurs pénates, emportant avec eux presque tout ce qui constituait pour moi le charme particulier de cette traversée. Nous sommes livrés maintenant à la cohue des touristes de toute catégorie et de toute nationalité. Nous sommes encombrés, envahis par les bagages et les colis que tous ces gens-là traînent à leur suite; mais nous n'avons rien gagné à ce surcroît d'animation. Le pont du *Thelemarken* a perdu du même coup la physionomie pittoresque qu'il offrait tout à l'heure, et rien ne le distingue plus du commun des paquebots de la Manche ou des lacs suisses.

Il faut, pour nous rappeler où nous sommes, reporter nos yeux plus loin, sur la nature elle-même, sur le décor très spécial, très caractéristique qui nous entoure. Ces montagnes abruptes, que tapissent du pied à la cime d'interminables rangées de bouleaux et de pins, ces écluses superposées qui gravissent, comme les gradins d'un escalier colossal, les obstacles les plus infranchissables, ces superbes cataractes qui précipitent soudain, dans des gouffres de trente mètres de haut, le cours entier d'une rivière, ces scieries échelonnées tout le long du chemin, qu'actionnent de leur force toute-puissante d'innombrables cascades, et qui découpent en planches, pour les expédier ensuite jusqu'aux extrémités du monde, les géants des forêts, tout cela c'est bien la Norvège, et nous la reconnaissons, à chacun de ces traits, telle que nous la dépeignent d'ordinaire les poètes et les géographes.

Pendant douze heures, nous naviguons ainsi, entre les deux murailles parallèles, implacablement vertes, qui s'écartent et se resserrent tour à tour sans jamais élargir beaucoup notre horizon. Une paix sereine et profonde

règne sur ce paysage uniforme dont la monotonie finit par nous incliner à une certaine mélancolie. Nous admirons au passage, tandis que le bateau s'attarde aux manœuvres des barrages qui nous aident à les franchir, les deux magnifiques chutes d'Ulefos et de Vrangfos. Nous humons avec délices la brise qui nous souffle au visage les senteurs exquises, infiniment douces, des essences végétales. Après avoir traversé successivement les quatre lacs de Nordsjö, de Flaavand, de Hvidesö et de Bandaksvand, nous abordons enfin, à six heures et demie du soir, la station de Dalen, la dernière de la ligne.

*
* *

12 *juillet.* — Je n'ai pas eu jusqu'à présent à déployer beaucoup d'initiative pour l'organisation de mes moyens de transport ; mais j'imagine qu'ici doit commencer pour moi l'ère des difficultés. Il va falloir que j'avise à réquisitionner moi-même les véhicules dont j'aurai besoin, à traiter avec les maîtres de poste, à discuter avec les maîtres d'hôtel, et comme je ne possède pas un traître mot de norvégien, comme j'ai le malheur d'ignorer également l'anglais, qui me rendrait à peu près les mêmes services, je soupçonne que j'aurai de la peine à me tirer d'affaire.

En prévision d'une semblable conjoncture, je me hâte de me lever avant qu'aucun des voyageurs arrivés hier en même temps que moi ait encore donné signe de vie, et je me mets en mesure d'entrer tout de suite en pourparlers avec le patron de l'établissement. On m'a prévenu que les habitants de ce bienheureux pays avaient accoutumé de ne pas se presser, et que si on ne leur tenait pas l'épée dans les reins, il était impossible de décider les voituriers à se mettre en route de bonne heure. Je sais, d'autre part, que



DALEN ET LE BANDAKSVAND

les chemins sont partout excessivement poudreux, et je voudrais, en prenant les devants, éviter l'inconvénient de marcher durant toute une journée dans les nuages de poussière soulevés par ceux qui me précéderaient.

Je tâche donc de rassembler tant bien que mal les quelques bribes d'allemand que l'abandon, pendant quinze ans, de tout commerce assidu avec cette langue a pu laisser éparses dans mon cerveau, et après avoir soigneusement préparé mon exorde, je demande à parler au seigneur de céans. Inutiles efforts et précaution superflue! J'ai beau faire en tous sens le tour de la maison, je n'y découvre aucun être répondant de près ou de loin au signalement que je me suis forgé de la personne de son propriétaire. Il ne sera pas dit pourtant que j'aurai dépensé en pure perte mon temps et ma science : en désespoir de cause, je me résous à exposer ma requête à la jeune bonne qui me sert à déjeuner.

La petite espiègle me comprend à merveille. Il paraît même que je n'ai pas eu tort de m'adresser à elle, puisqu'elle me répond qu'elle va s'occuper de faire droit à ma supplique; seulement elle se fait un malin plaisir de se jouer de mon impatience. Tandis que je me morfonds en arpentant d'un pas fiévreux la cour de l'hôtel, elle me considère de loin de son regard placide et narquois. Elle m'exhorte au calme, sur un ton légèrement railleur, lorsqu'elle s'aperçoit que mon énervement est prêt à se transformer en irritation. Elle apaise mon inquiétude en m'assurant que des palefreniers, invisibles pour moi, mettent la dernière main aux préparatifs de mon départ. Enfin, après deux heures d'attente, elle m'informe respectueusement que mon carrosse est avancé.

Il n'a pas été possible, paraît-il, de me procurer la karriole que j'avais sollicitée; mais on consent à me fournir au même prix une *stolkjærre,* c'est-à-dire une de

ces petites charrettes à deux places et à deux roues, sommairement suspendues sur des ressorts problématiques et attelées d'un seul cheval, qui constituent encore une des spécialités du pays, et dont on s'accorde à me vanter les mérites, dans la crainte sans doute que l'envie ne me prenne de récriminer contre cette substitution. Je suis trop heureux de voir se terminer ma longue et désespérante faction, pour élever à cet égard la moindre chicane : je charge rapidement mes bagages sur mon véhicule, et, après avoir expliqué par gestes à mon cocher que son premier devoir, s'il veut me satisfaire, consiste à réparer au plus vite le temps perdu, je quitte le seuil de cet hôtel *Bandak*, d'où j'ai cru un moment que nul pouvoir humain ne réussirait à me tirer.

J'ai beau multiplier les injonctions, exagérer, autant que je le puis, l'expression de ma mimique, mon flegmatique automédon affecte de ne pas s'en émouvoir. Il a mis son attelage au petit trot, à un trot aussi modéré que possible, et rien au monde ne le décidera à aller plus vite. Je fais mine parfois de prendre moi-même les guides en main, ou bien de m'emparer de la branche de bouleau qui lui tient lieu de fouet et d'en frapper doucement l'échine, peu sensible du reste, de son cheval, mais il paraît en ressentir tant d'inquiétude et de mécontentement que je finis par m'en remettre à lui de la direction de notre marche. L'étape sera longue, me dit-il sans doute dans son inintelligible patois; si nous voulons arriver au bout, il est prudent de ménager les forces du pauvre animal.

Pour éviter d'inutiles discussions, je m'abstiens de formuler dès lors la moindre réclamation, et il en profite pour ralentir peu à peu notre allure. Il n'y a pas vingt minutes que nous sommes partis, qu'il a déjà pris prétexte de ce que la route devenait plus escarpée, pour descendre de son siège et me prier d'imiter son exemple : une heure

plus tard, il me dépose à la porte d'une auberge, en me persuadant qu'il serait convenable de m'y arrêter pour déjeuner. En vain tenté-je de lui objecter que mon estomac ne se sent point du tout disposé pour l'instant à une opération de cette nature, et que je préfère, pour me mettre à table, attendre la prochaine station; aucun argument ne le touche, et avant même que j'aie achevé ma harangue, il a déjà remisé dans l'écurie voisine le précieux quadrupède qui lui tient tant au cœur.

Nous continuons à pratiquer ainsi, durant tout le jour, ce système de courtes étapes entrecoupées de haltes prolongées. Je pourrais bien, à la rigueur, me soustraire aux désagréments qu'il entraîne, en adoptant une combinaison différente, en m'astreignant, par exemple, comme la plus grande partie des voyageurs, à changer de voiture à chaque relais. Mais ce procédé, qui m'obligerait à des colloques plutôt pénibles avec les maîtres de poste, avec les *skydsskaffer*, pour employer la langue du pays, ne me ferait pas bénéficier, je le crains, d'une sensible économie. Tout compte fait, je me résigne donc, par peur de tomber dans un pire, à prendre mon mal en patience.

Je dois, au reste, pour être absolument sincère, confesser que je ne suis pas toujours fâché de me reposer des fatigues du trajet. Non pas que les chemins soient positivement mauvais; ils sont, au contraire, assez convenablement entretenus, et l'épaisse couche poudreuse qui en recouvre le sol contribue, dans une notable mesure, à en adoucir la rudesse. Seulement, il faut bien reconnaître que les ingénieurs chargés de les exécuter ne paraissent pas s'être mis en frais d'imagination pour leur donner un plan normal et pour en redresser le nivellement. Ils ne se sont point avisés des inconvénients que présente parfois l'application de principes mathématiques trop rigoureux. Ils se sont dit que la ligne droite était encore ce qu'on

avait trouvé de plus sûr pour abréger les distances d'un point à un autre, et ils ont tracé sur le terrain les lignes les plus droites possibles, sans se soucier davantage des accidents naturels susceptibles d'en déranger l'assiette.

Pour circuler sur des voies de communication aussi capricieuses, aussi fantaisistes, aussi invraisemblables, qui descendent à pic au fond des ravins pour remonter de même au flanc des montagnes, il faudrait au moins des véhicules confortables, suspendus sur des ressorts d'une merveilleuse élasticité. Malheureusement, les carrossiers norvégiens n'y ont pas plus entendu malice que les spécialistes des ponts et chaussées. Uniquement occupés de donner aux produits de leur industrie la légèreté qui leur est, en effet, plus utile ici que partout ailleurs, ils en ont réduit les éléments essentiels à un tel degré de simplicité, que l'infortuné voyageur, condamné à les emprunter pour son usage, n'y trouve plus aucun organe protecteur contre les cahots inévitables de la route. Rien n'amortit pour lui les brusques commotions que les soubresauts de l'essieu communiquent à l'étroite banquette sur laquelle il est assis. Nul frein ne modère sur les pentes les plus vertigineuses le galop terrifiant du cheval qui l'emporte. Il est contraint de subir tous les heurts, toutes les secousses, de se laisser ballotter en tous sens comme un colis mal assujetti. Aussi, du plus loin qu'il aperçoit le toit hospitalier d'une auberge, se réjouit-il au dedans de lui-même à la pensée que son supplice va cesser. Il est moulu, brisé, à demi aveuglé et asphyxié par le nuage de poussière impalpable qui voltige autour de lui, qui imprègne ses habits, qui pénètre jusqu'au plus intime de son être. Il bénit alors l'âme compatissante de son cocher qui songe à procurer à son attelage un instant de délassement, et il lui pardonne, pour cette minute de répit, tous les mouvements d'impatience qu'il lui a coûté



VIEILLES FERMES DANS LE THELEMARK

Quelque légitime satisfaction que j'éprouve à me détendre les nerfs après plusieurs heures de ces exercices violents, je n'en suis pas moins sensible pourtant au charme très réel du pays que je traverse : je suis même d'autant mieux disposé à en jouir, que toute conversation m'est interdite avec le conducteur de ma stolkjærre, et que rien ne me distrait par conséquent de la contemplation de la nature.

La région que nous avons parcourue ce matin n'offre pas, à vrai dire, de coup d'œil exceptionnellement saisissant. Après nous être arrêtés en premier lieu à Flaaten, sur la rive occidentale d'un étang aux eaux vertes où se mirent des montagnes couvertes de pâturages, nous sommes arrivés pour déjeuner à Nylaend, une station placée dans un site presque identique, sur le bord d'un joli lac, le Grungedalsvand, dont la nappe d'un bleu opalin se plisse légèrement au souffle de la brise. Nous avons vu défiler successivement des forêts, de larges plaines, des groupes de fermes dont quelques-unes, déjà anciennes, présentent sur leurs façades, au-dessus de leurs portes, de curieux motifs de sculpture, bref tout un décor plutôt riant que sauvage, qui serait même franchement gracieux s'il n'était le plus souvent désert. Mais dans l'après-midi, l'aspect physique de la contrée s'est un peu modifié. Nous longeons maintenant une rivière torrentueuse, le Flatthylelv, dont les remous viennent éclabousser jusqu'aux roues de notre voiture, et qui, par deux fois, se précipite tout entière devant nous en magnifiques cataractes. Puis, de nouveau, le sol reprend sa physionomie primitive, et à huit heures du soir, nous arrivons à Botten, où mon seigneur et maître, je veux dire le cocher qui est à mon service et à ma solde, a décidé que je passerais la nuit.

J'avais compté ce matin, en rédigeant mon itinéraire, pouvoir coucher aujourd'hui à Haukelisæter, sur la lisière

des hauts plateaux du Thelemark, ce qui m'aurait permis d'atteindre dès demain soir le Hardangerfjord, et d'abréger ainsi de vingt-quatre heures le long trajet qui sépare Christiania de Bergen. Je ne tarde pas à m'apercevoir que mon désir n'a pas la plus petite chance d'être exaucé. Tous mes efforts, pour arriver à convaincre celui de qui en dépend la réalisation, se heurtent de sa part à une force d'inertie qui déconcerte et défie la plus implacable logique. Il n'y a pas, à ma connaissance, de raisonnements capables d'ébranler ce doux entêté. Je ne réussis même pas à obtenir de lui qu'il me conduise à un kilomètre plus loin, jusqu'à un hôtel tout neuf, situé exactement, comme les précédents, au-dessus d'un lac qu'il domine de son élégante silhouette de chalet norvégien. J'ai beau lui représenter que je trouve un peu insuffisant le gîte qu'il m'a choisi, et qu'il me paraîtrait préférable d'en chercher un meilleur dans l'établissement, d'apparence plus confortable, où sont allés loger indistinctement tous les touristes arrivés après moi : il ne démord pas de son idée. J'en suis réduit à me contenter de la modeste auberge qu'il lui a plu de m'assigner pour résidence, et du repas plus modeste encore qui me tient lieu de souper. Mon appétit, aiguisé par l'air vif qui m'a fouetté le visage pendant la journée, a de la peine à se satisfaire avec les tranches de saumon fumé, le pain noir et le miel qui constituent les plats de résistance de mon maigre menu. Mais je me console en songeant qu'un bifteck servi par des sommeliers en habit noir aurait, en somme, une saveur beaucoup moins pittoresque que ces mets d'une frugalité presque spartiate, et je m'endors quelques instants plus tard, sous l'impression de suprême quiétude que donnent également à l'homme une conscience tranquille et un estomac peu chargé.

*
* *

13 *juillet.* — Malgré qu'il n'approche que très relativement de la perfection idéale, je me suis résolu, pour éviter tout embarras, à faire droit à la requête de l'homme qui m'accompagne, et à le garder avec moi pendant les trois jours que durera mon excursion en terre ferme. Je me suis rendu compte à la comparaison qu'il ne valait ni plus ni moins que la majorité de ses congénères; maintenant que j'ai fait l'expérience de ses défauts et que je m'y suis habitué, je ne pourrais, à le vouloir remplacer, que risquer de ne pas gagner au change.

Il va sans dire qu'il ne déploie pas plus de hâte aujourd'hui qu'hier dans ses préparatifs de départ; mais comme les autres sont encore moins diligents que lui, il réussit tout de même à être prêt avant eux, et nous nous mettons en chemin avec une avance que nous sommes à peu près sûrs de ne pas perdre, puisqu'une règle de convenance à laquelle l'usage a donné force de loi interdit aux cochers de chercher, en cours de route, à dépasser ceux qui les précèdent.

Tout le monde repose encore à cette heure matinale, dans l'hôtel coquet, presque luxueux, où je m'étais en vain flatté de fixer hier mon domicile provisoire. L'eau calme du Voxlivand, immobile au fond de la coupe d'émeraude qu'elle s'est creusée au sein des prairies et des bois, semble dormir aussi sous les effluves déjà chauds dont le soleil la pénètre. Seuls, nous animons d'un peu de vie cette nature impassible que ne trouble pour l'instant aucun bruit humain, et nous y marchons, environnés d'une sorte d'appareil magique, au milieu d'un nuage de

poussière dorée qui ne nous la laisse apercevoir que comme à travers les mailles tremblotantes d'un réseau de gaze.

Puis brusquement le décor change. De riant qu'il était tout à l'heure, il devient âpre et sauvage. Le soleil brille toujours du même éclat dans un ciel toujours immaculé; et pourtant l'air, si délicieusement tiède, il n'y a qu'un instant, s'est soudain refroidi. Au lieu du verdoyant panorama qui s'étalait à mes regards, les montagnes qui encadrent l'horizon et qui se rapetissent à mesure que nous montons davantage, ne me présentent plus maintenant que le tableau lamentable de leurs croupes stériles, semblables, sous les flaques de neige qui les mouchètent par places, aux dos squameux de certains monstres, ou à des squelettes auxquels adhéreraient encore quelques lambeaux de chair. Le sol détrempé par la fonte des glaces, défoncé par les eaux stagnantes qui s'y corrompent lentement, a peine à cacher sa nudité sous la mince couche de lichen qui le recouvre et qui forme l'unique pâture des troupeaux de rennes épars sur ses sommets désolés. Nous sommes à Haukelisæter, au seuil de cette région des fields que j'ai rencontrée déjà à différentes reprises, et que je retrouve chaque fois que je me transporte à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Cette métamorphose de la nature, si subite et si prompte qu'on ose à peine en croire ses yeux, a toujours de quoi surprendre celui qui y assiste sans y avoir été préparé. Depuis quinze jours pourtant que je parcours cette contrée en tous sens, la topographie commence à m'en devenir familière, et l'impression que j'éprouve aujourd'hui en face de ce singulier spectacle est indubitablement moins vive qu'elle ne l'était le jour où j'en ai été témoin pour la première fois.



HAUKELISÆTER (THELEMARK)

Il ne faut pas se figurer, en effet, que la péninsule scandinave, considérée d'une façon générale, offre une extrême variété d'aspect. Il est peu de pays, au contraire, dont la constitution géologique soit aussi homogène, aussi identique à elle-même, et la simultanéité des soulèvements volcaniques qui lui ont donné naissance se révèle jusque dans la régularité de sa configuration extérieure, assez analogue, on l'a souvent observé, à celle d'une gigantesque vague pétrifiée. Le relief du terrain n'y affecte pas les contours capricieux, désordonnés, qu'on remarque généralement autre part : il semble qu'il soit plutôt le résultat d'une poussée unique qui se serait produite, à la même heure, sur toute la surface du continent. Faiblement accusé dans la partie orientale, il se relève d'une façon progressive et ininterrompue, à mesure qu'on se rapproche de l'ouest, pour se terminer enfin, sur la lisière de l'Océan, par un énorme bourrelet de rochers abrupts, et cet immense glacis que la Providence, pour le protéger contre le courroux des flots, a appuyé à une si solide muraille, s'étend ainsi du nord au sud, sans une brèche, sans un défaut quelconque susceptible d'en compromettre l'inflexible rigidité.

Le spectateur qui, de haut, de la nacelle d'un ballon par exemple, en embrasserait d'un coup d'œil le panorama tout entier, ne découvrirait donc dans cette longue digue aucune solution de continuité appréciable. Mais de ce que la rage des plus effroyables tempêtes n'a point réussi à en entamer le bloc, il ne s'ensuit pas qu'elle soit aussi compacte qu'elle paraît l'être. S'il est vrai, ainsi que je le rappelais tout l'heure, qu'elle offre une certaine ressemblance avec l'ourlet d'écume d'une vague soudainement figée, il s'est à coup sûr produit dans sa masse quelques-uns des accidents moléculaires qui accompagnent parfois le refroidissement des coulées de lave ou de fonte. Au moment de passer de l'état liquide à l'état

solide, elle s'est gercée, fendillée, crevassée en tous sens; les glaciers qui en constituaient la croûte superficielle ont achevé, par leur travail de persévérante pénétration, la désagrégation commencée, et ainsi se sont formées ces fissures étranges, pratiquées au cœur des plus durs rochers, qu'on a appelées du nom poétique de fjords.

Cette structure particulière, pour ainsi dire anormale, de la Norvège explique l'uniformité en même temps que le caractère bien spécial de ses paysages. Il n'y a vraiment chez elle, en somme, que deux zones également pittoresques, quoique absolument différentes : celle des hauts plateaux d'une part, celle des vallées de l'autre. La première est le siège de la nature la plus âpre, la plus déshéritée qu'il soit possible d'imaginer, mais c'est elle, en retour, qui dispose des seuls réservoirs où la seconde ait la ressource de puiser un peu de fertilité et de vie. Les séracs et les névés qui en hérissent les crêtes de leurs rugueuses aspérités se dissolvent lentement sous l'action des chaleurs de l'été. Les fleuves qui sortent de leurs flancs s'écoulent d'abord sur les pentes insensibles dont ils couvrent les sommets. Puis, tout d'un coup, le sol se dérobe sous leurs ondes. Ils ont rencontré un de ces sillons aux tranchantes parois qui traversent de part en part toute l'épaisseur de la croûte terrestre, et les voilà qui, de 100, parfois 200 mètres de haut, tombent alors en magnifiques cascades jusqu'au niveau de la mer, répandant sur leur passage, partout où le vent disperse leur semence liquide, la fraîcheur et la fécondité.

Pour le moment, ces merveilles m'échappent; mais je suis admirablement placé pour en découvrir les secrets, puisque j'occupe le centre des régions où elles s'élaborent. Après m'être longuement reposé dans les salons de l'hôtel, plus que confortable, que je suis presque étonné de trouver au milieu de ce site sauvage

d'Haukelisæter, je vais gravir, en effet, les dernières cimes de la montagne. La route, que jalonnent, à intervalles réguliers, des poteaux destinés à en marquer la trace pendant l'hiver, n'est pas encore entièrement débarrassée des obstacles qui devaient y rendre, il y a quelques mois, la circulation singulièrement difficile. J'ai de la peine, parfois, à éviter les fondrières pratiquées sous mes pas, à me soustraire à la poursuite des torrents qui s'échappent des tas de neige durcie accumulés dans les anfractuosités des roches. Tout n'est que chaos autour de moi dans cet horrible désert, où des amas de pierres en désordre témoignent de la lutte terrible des éléments, et dont les anciens, s'ils l'avaient connu, auraient fait une des portes de leur enfer. Il me semble que tout espoir de voir refleurir une végétation quelconque au delà de ce sombre défilé doive à jamais être banni.

Point du tout, et une minute a suffi pour dissiper l'impression de mortelle tristesse qui se dégageait pour moi de ce lieu maudit. Subitement, une vallée s'est ouverte sous mes pieds, un cri d'admiration et de joie m'a échappé; je me suis élancé, avec une ardeur en quelque sorte éperdue, sur le chemin en lacet qui y descend à pic, et quelques heures plus tard je me retrouve transporté de nouveau, comme la veille, dans le cadre d'un romantique et charmant paysage, à Breifond, sur le bord du paisible lac de Röldalsvand, qui réfléchit dans le cristal limpide de ses eaux les forêts environnantes.

*
* *

14 *juillet*. — Il y a eu trois jours hier que j'ai quitté Christiania. Trois jours! c'est long, lorsqu'on voyage

dans un pays dont on ignore la langue, et qu'on se trouve réduit à ne desserrer les dents que pour assouvir sa faim. Au bout de ces trois jours qui m'avaient paru trois siècles, et durant lesquels j'avais eu la sensation d'être, en quelque sorte, retranché du reste des humains, je ne voyais poindre encore aucun espoir de sortir de mon isolement. J'avais une bouche, mais à l'instar du malheureux pécheur flétri par le Psalmiste, je ne m'en servais point, et j'en arrivais parfois à me demander si je n'étais pas condamné au mutisme forcé à perpétuité.

Cette espèce d'exil a finalement moins duré que je ne l'appréhendais : à l'heure qu'il est, je suis rentré en grâce auprès de mes semblables. J'ai eu, pendant ma longue station à Haukelisæter, la bonne fortune de faire la connaissance d'une famille allemande composée de cinq personnes, M. et Mme P..., leur fille, Mlle Alma, deux de leurs parents, M. et Mme B..., et, grâce à ces fort aimables gens, j'ai recouvré la parole. Ils ont assisté à une des nombreuses discussions qui s'élèvent à tout propos entre mon cocher et moi, et dans lesquelles mon interlocuteur a d'autant moins de peine à avoir le dernier mot que je n'en entends même pas le premier. Ils ont été témoins de mon embarras, en face du maître d'hôtel, au moment toujours critique du règlement de la note, et avec infiniment de courtoisie ils m'ont dépêché Mlle Alma, qui sait à la fois le français et le norvégien, pour m'aider à me tirer d'affaire.

Je ne suis pas, en général, très accessible aux émotions plus ou moins sincères dont certains voyageurs, je devrais dire certains commis voyageurs en chauvinisme, affectent trop souvent de faire parade. Je ne subis pas facilement, pour ma part, l'entraînement factice de ceux qui se croient obligés de s'attendrir ou font semblant de se pâmer chaque fois qu'un incident, même futile, évoque devant

eux le souvenir de la patrie absente. J'avoue pourtant que, dans la circonstance présente, les harmonieuses consonances de mon idiome maternel ont agréablement chatouillé mon oreille. Peut-être le charme personnel de ma gracieuse interprète n'a-t-il pas été complètement étranger à cette douce impression. Peut-être l'imperceptible accent dont elle l'assaisonne donne-t-il à sa prononciation une plus attrayante saveur, au timbre même de sa voix des inflexions plus caressantes. Quoi qu'il en soit, l'ennui qui pesait sur moi les jours précédents s'est dissipé comme par enchantement. J'ai conscience d'être rentré maintenant dans la vie normale; au lieu du noir souci, de l'*atra cura* dont parle le poète, c'est la gaieté qui est montée en croupe sur mon cheval et qui galope avec moi.

Par la vivacité de ses allures, par l'enjouement de son caractère, Mlle Alma ressemble du reste beaucoup plus à une jeune Française qu'à la Gretchen classique. Elle a bien de cette dernière les cheveux blonds et les yeux bleus; mais ces signes tout extérieurs sont les seuls auxquels se trahisse vaguement son origine, si tant est que les tons plus foncés qui dorent sa chevelure, que la flamme plus ardente qui pétille dans l'azur de ses prunelles ne suffisent même pas à la distinguer du type familier des filles de sa race. En une heure d'entretien, elle m'a donné sur ses parents les détails les plus circonstanciés, et je suis déjà en aussi bons termes avec eux que si je les connaissais de longue date. Je sais que ce sont de riches négociants de la ville de Rentzburg, dans le Holstein, devenus Allemands en 1864, à la suite de la traîtreuse guerre qui a coûté au Danemark près d'un tiers de son territoire et de sa population. Je sais également, pour l'avoir appris à mes dépens, qu'ils ont loyalement accepté le régime politique auquel la force les a soumis, il y a trente ans, et qu'il est

on ne peut plus délicat de s'exposer à heurter leurs sentiments à cet égard.

J'ai eu, en effet, la malencontreuse inspiration de céder à ce besoin de plaisanterie à tout prix qui est bien une des plus fâcheuses dispositions de notre nature, en même temps que l'indice le plus manifeste de notre sottise et de notre légèreté. Je me suis avisé, pour flatter les rancunes que je prêtais à mes interlocuteurs, de comparer la situation des annexés du Holstein à celle des Alsaciens-Lorrains. Je me suis laissé aller jusqu'à décocher à l'adresse de leur souverain actuel quelques-uns de ces traits grossiers qui traînent dans tous nos journaux et dont il semble que nous nous plaisions à le cribler, pour nous venger de nos défaites. Bref, je n'ai rien négligé de ce qui pouvait, à mon sens, éblouir mes auditeurs et m'attirer leur approbation. Mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que je faisais fausse route et que le sel attique, ou plutôt bien parisien de mes épigrammes, n'avait aucune chance d'être goûté. Mlle Alma a pris un petit air courroucé, qui lui allait à merveille, pour me faire savoir que ses compatriotes ne songeaient nullement à se plaindre de la rigueur du joug sous lequel ils vivaient, qu'ils se félicitaient hautement au contraire de la sagesse, de la vigilance, de la fermeté de leur gouvernement, et quant à Guillaume II, qu'elle avait eu plusieurs fois le plaisir de contempler personnellement dans sa ville natale, au cours des travaux de construction du canal de Kiel, elle m'a déclaré qu'il était si beau, si séduisant, si cher à tout son peuple, qu'elle ne pouvait que souhaiter à la France un chef qui lui ressemblât.

J'ai eu trop souvent l'occasion d'entendre les Allemands tracer de leur empereur ce portrait éminemment flatteur, j'ai constaté, de la part de tous ceux avec lesquels le hasard m'a mis en relation, une trop parfaite unanimité dans leurs appréciations sur son compte pour ne pas

incliner à penser que c'est nous qu'on égare quand on nous représente ce jeune César comme une espèce d'halluciné. Vis-à-vis de Mlle Alma, il n'est, du reste, pas même nécessaire que je sois convaincu pour que je me hâte de désarmer. La plus élémentaire politesse m'ordonne de ne pas insister : je bats immédiatement en retraite, et je porte bien vite la conversation sur un autre terrain.

Ce léger incident n'a nullement refroidi, on le devine, les excellents rapports qui se sont noués entre mes nouveaux compagnons de route et moi. Ils ont parfaitement compris que je n'ai pas eu l'intention de les froisser, et comme ils sentent après tout que nos convictions respectives sont également respectables, ils ne me témoignent pas la moindre humeur de mon intempestive sortie. Ils me traitent maintenant tout à fait en ami, et depuis vingt-quatre heures je ne les quitte plus. Nous avons fraternisé de concert avec un groupe de quatre ou cinq Anglais qui naguère, sur le bateau du cap Nord, avaient passé huit jours en ma compagnie, sans daigner s'apercevoir de mon existence, et qui, en me croisant hier par hasard dans l'auberge où nous déjeunions, au sortir du défilé d'Haukelisæter, se sont pris tout à coup pour moi d'une tendresse aussi inexpliquée qu'inattendue. Nous sommes descendus à Breifond dans le même hôtel. Ils m'ont fait, à leur table, une place au milieu d'eux. En un mot, ils m'accablent de prévenances, se multiplient pour me rendre les plus menus services, et dans ces mille et une attentions ils apportent tant de délicatesse, tant d'empressement, tant de cordialité sincère, en même temps que tant de simplicité, que je ne sais vraiment comment leur en exprimer ma profonde gratitude.

Il a naturellement été convenu que nous ferions ensemble la courte étape qui nous sépare du Hardangerfjord et qui

doit clôturer nos trois journées de voyage en karriole; mais aujourd'hui je n'aurai pas besoin d'aiguillonner mon cocher pour être exact au rendez-vous. Toujours en éveil, la bienfaisante et discrète intervention qui, depuis avant-hier, s'exerce en ma faveur, n'a garde de m'abandonner au moment du départ, et, dès la première heure, sans que j'aie eu à donner aucun ordre, je trouve mon attelage tout prêt à la porte de l'hôtel.

Notre caravane, composée d'une file de stolkjärres, s'ébranle péniblement sous une petite pluie fine qui contribue à rendre plus glissants les chemins escarpés que nous avons à gravir, et nous nous voyons bientôt contraints, pour alléger la charge des chevaux, de mettre pied à terre C'est qu'il s'agit de remonter aujourd'hui les parois de la cuvette au fond de laquelle nous avons roulé hier plutôt que nous n'y sommes descendus, et de nous hisser jusqu'à l'orifice. Tout en nous essoufflant à cette rude besogne, nous ne pouvons nous empêcher de songer au Sisyphe de la fable, qu'un impitoyable châtiment condamnait, comme nous, à descendre et à remonter sans cesse, et qui n'était peut-être que le symbole mythologique du voyageur en Norvège. Nous nous faisons parfois l'effet d'une bande de fourmis s'appliquant avec la plus louable persévérance à franchir l'un après l'autre tous les sillons d'un champ, et nous maudissons un peu de temps en temps, lorsque la pente devient trop raide, la capricieuse nature qui s'est complue à hacher ainsi, d'innombrables stries, le sol de ce pays. Mais prenons patience : voici qui va nous dédommager de nos peines et nous faire oublier toutes nos fatigues.

Nous sommes rentrés, depuis un instant déjà, dans cette région des hautes altitudes dont j'ai précédemment essayé de décrire l'indescriptible tableau, et nous y avons retrouvé ces sites empreints d'une désolation surhumaine

dont aucune contrée de l'Europe, sauf la Suisse peut-être dans certaines parties de l'Engadine, ne possède l'équivalent. Les murailles de pierre entre lesquelles nous cheminons se rapprochent insensiblement, comme si elles menaçaient de refermer sur nous leur terrible étau. Nous pressentons que nous allons assister encore à quelque spectacle extraordinaire, que la nature nous ménage quelqu'une des surprises dont elle est coutumière. Puis brusquement, en effet, la route cesse de monter. Un gouffre béant s'entr'ouvre sous nos pas, et au fond, ou plutôt au delà de ce gouffre, nous apparaît la plus imprévue, la plus étrange, la plus déconcertante des perspectives.

Je ne sais pas quelle fut au juste l'impression de Nasser-Eddin, le schah de Perse récemment assassiné, lorsqu'en 1873, à son premier voyage à Paris, il fut mis tout à coup en présence des Champs-Élysées; mais je pense qu'elle dut ressembler un peu à celle que nous éprouvons nous-mêmes à la vue de cet incomparable panorama. Les journaux du temps nous ont conté les circonstances de cette visite mémorable et les détails de la mise en scène véritablement extraordinaire organisée à cette occasion : on avait voulu frapper vivement dès le début l'imagination du prince oriental, et on n'avait rien négligé pour y parvenir. On avait décidé d'abord de le faire pénétrer dans la capitale par l'une des avenues qui aboutissent au rond-point de l'Étoile, et afin d'atteindre plus sûrement le but qu'on se proposait, on avait tendu en travers de l'Arc de triomphe une immense draperie qui lui masquait tout le fond du décor. On attendit qu'il fût arrivé sous cette voûte superbe qui, toute meurtrie encore des blessures de la Commune et du siège, lui chantait pourtant, par la voix de chacune de ses pierres, l'immortalité de nos gloires, et on écarta alors subitement devant lui les plis du rideau. L'effet, paraît-il, fut prodigieux. Le

monarque ne s'y attendait pas : on le vit pâlir d'étonnement et d'admiration, en face des splendeurs sublimes de ce chemin royal qui n'a pas son pareil au monde.

Les pompes artificielles qui rehaussaient la beauté d'un tel spectacle nous font, bien entendu, complètement défaut. La nature seule ici a présidé à l'ordonnance du tableau, et malgré que la main de l'homme ne s'y montre nulle part, il n'est ni moins imposant, ni moins grandiose. Un architecte plus hardi que tous ceux de la terre a dressé, sous la forme de deux pyramides de rochers nus, les montants du portique monumental dans l'encadrement duquel, ainsi que dans l'embrasure d'une fenêtre immense, nous apercevons tout le pays environnant. Un peintre plus habile que ceux de toutes les écoles présentes ou passées a tracé les contours et broyé les couleurs des montagnes, encore à demi baignées de vapeurs, que les glaciers du Folgefond recouvrent d'un vaste manteau d'hermine et dont les ondulations se perdent là-bas, très loin, hors de la portée de nos regards. C'est toute la province du Hardanger qui se déroule à nos yeux dans cette image en raccourci, au fond de l'étroit fossé creusé sous nos pieds.

Autour de nous, le paysage garde la terrible majesté des lieux hantés par la mort. Un frisson glacial semble s'exhaler des lacs, aussi noirs que l'Achéron, où les sommets voisins vomissent leurs eaux livides, de l'abîme effroyable qui bâille à notre gauche et où le moindre faux pas risque de nous précipiter. Un instinctif mouvement de frayeur s'empare de nous, au moment de nous lancer sur la route aux étroites spirales accrochée par miracle aux flancs des montagnes qui nous surplombent. Mais nous avons à peine eu le temps d'analyser cette sensation aussi rapide que la pensée, et déjà le pas redoutable est franchi.

Sûrs d'eux-mêmes, sûrs de la solidité du pied de leurs



LA ROUTE DU HARDANGER (ENTRE BREIFOND ET ODDE)



LE LAATEFOS (VALLÉE D'ODDE)

chevaux, nos cochers ont enlevé leurs attelages, qui volent, comme s'ils avaient des ailes, sur ces pentes vertigineuses. Nous laissons peu à peu derrière nous, ou plutôt au-dessus de nous, les derniers contreforts auxquels s'appuient les plateaux du Thelemark. La physionomie sévère de la nature s'éclaire de nouveau des sourires de la végétation. Nous suivons maintenant un chemin délicieux, semé de sable, qui circule dans une gorge resserrée, sous les ombrages parfumés d'une forêt de sapins, au bord d'un joli torrent aux eaux fraîches; encore quelques minutes et nous allons faire halte au village de Seljestadt, où nous attend un déjeuner bien gagné.

Continuant notre course échevelée, nous arrivons en peu de temps à une auberge élégante, construite dans le style pittoresque des chalets norvégiens, à la jonction ou, pour mieux dire, au confluent de trois cascades, le Laatefos et le Skarsfos d'un côté, dont les eaux tumultueuses se précipitent en bouillonnant au travers des blocs de pierre éboulés des cimes environnantes, l'Espelandsfos de l'autre, qui tombe en mince nappe du haut d'une falaise à pic et que la brise, de son souffle léger, agite comme une écharpe de tulle. Nous séjournons quelques instants dans ce petit coin de paradis terrestre, tout plein de charme et de fraîcheur, où le soleil, en se jouant sur les poussières liquides suspendues dans l'atmosphère, fait flamboyer des milliers d'arcs-en-ciel. Puis nous remontons une dernière fois en voiture.

Bientôt la gorge étroite, où la route et le fleuve avaient peine souvent à se frayer côte à côte un passage, s'élargit en éventail, nous découvrant, au milieu d'un cirque de montagnes puissantes, le joli lac de Sandvenvand, et dans l'une des brèches de cette massive enceinte la magnifique coulée du Buarbrae, un des plus beaux glaciers du Folgefond. Vingt-cinq minutes plus tard nous sommes à Odde, à la

pointe méridionale du Sörfjord, qui n'est lui-même que la ramification la plus lointaine du Hardanger.

Cette localité, où se rencontrent fatalement tous ceux qui, dans un sens ou dans l'autre, suivent la route du Thelemark, ne saurait, en raison du médiocre intérêt qu'elle présente, nous retenir longtemps. On pourrait la comparer par quelque côté à Chamonix, à Interlaken, à toutes les stations estivales que leur situation a prédestinées à devenir, en même temps, des centres d'excursions. On croit, de loin, avoir affaire à une agglomération de quelque importance. Quand on s'en approche, on s'aperçoit qu'en dehors des grands caravansérails qui, pendant deux ou trois mois de l'année, y donnent asile à la population nomade des touristes, il n'y existe même pas de village.

Encore doit-on reconnaître qu'au point de vue des ressources matérielles qu'elle peut offrir à ses hôtes de passage, elle ne laisse pas d'être fort en retard sur les moindres bourgades suisses. On y coudoie beaucoup d'Anglais; naturellement, ainsi que dans tous les pays où pullulent les gens de cette race, on trouve, dans les boutiques qui en bordent les rues improvisées, l'assortiment varié des albums de photographies, des objets en bois sculpté, des presse-papier en marbre de diverses couleurs, des bijoux de pacotille, des bibelots partout identiques qui, partout, des confins du Sahara aux glaces du pôle, au pied des Alpes aussi bien qu'au fond des Carpathes, ont l'étrange privilège de représenter les produits de l'industrie locale. On y est relié par la poste, le télégraphe et le téléphone aux villes les plus importantes de la péninsule. On y reçoit l'hospitalité dans de somptueux chalets pourvus de tout le confort désirable. Les professions les plus répandues et les plus utiles y sont, en revanche, à peu près totalement inconnues.

J'avais compté, par exemple, pouvoir y réparer dans une certaine mesure le désordre de ma toilette, singulièrement compromise et éprouvée par la poussière des grands chemins; il me faut renoncer à cet espoir. Le patron de l'hôtel Hardanger, auquel j'ai demandé l'adresse d'un barbier, a fini au bout d'une heure par m'envoyer un cordonnier qui, comme le maître Jacques de Molière, cumule les deux fonctions, mais sans changer de veste, et qui pour la circonstance consent à troquer en ma faveur le tranchet contre le rasoir : je devrai donc me contenter des soins empressés, bien qu'un peu sommaires, du brave artisan, pour me mettre à même de figurer ce soir à la table d'hôte, sans trop de désavantage.

Aussi suis-je à peine arrivé dans cet insigne port de mer, que je me demande déjà avec inquiétude de quelle façon je vais employer les longues heures d'après-midi qu'il me reste à y passer. Je commence à me repentir sérieusement d'avoir quitté sitôt mes compagnons de route, et de ne les avoir pas suivis dans l'excursion classique, presque obligatoire, qu'ils ont entreprise au glacier du Buarbrae. Le hasard, heureusement, se charge, cette fois encore, de me tirer d'embarras. Dans la pénurie de distractions à laquelle je suis réduit, j'ai été amené à échouer tout naturellement sur un des bancs qui bordent le quai, et d'où la vue embrasse le magnifique panorama de montagnes qui encadre le petit village d'Odde. Tandis que j'admire en silence les splendeurs de ce calme et grandiose paysage, un jeune homme vient s'asseoir à mes côtés et m'adresse la parole. O surprise! c'est un Français, le premier que je rencontre depuis que j'ai quitté la terre natale.

Je suis trop ravi d'une telle aubaine pour ne pas répondre avec empressement à ses invites : dès lors, tout disparaît pour moi devant le plaisir que j'y éprouve. Entre compatriotes, la glace n'est pas longue à se rompre : cinq

minutes de conversation nous ont suffi pour faire ample connaissance, et au milieu des étrangers qui nous entourent, nous nous faisons maintenant l'effet de deux membres de la même famille qu'une circonstance imprévue aurait remis tout à coup en présence, après des années de séparation. Nous ne nous sommes jamais vus, et pourtant il semble qu'il subsiste en nous un vague et lointain souvenir de relations antérieures. Nous avons l'instinctif pressentiment que nous devons avoir, sur plus d'un point, des pensées et des opinions communes, et nous nous en rendons compte tout de suite, sans l'avoir cherché, dès les premiers mots de notre entretien.

Nous professons en effet l'un et l'autre une égale aversion pour les insulaires d'outre-Manche, lui parce qu'il est Breton, parce qu'il a en quelque sorte sucé avec le lait la haine ancrée par l'atavisme au cœur de tous ceux qui ont reçu le jour au pays de Duguesclin; moi parce que je suis las de rencontrer toujours sur mon chemin ces personnages encombrants, chez lesquels la morgue d'ordinaire le dispute à la mauvaise éducation et qui finiraient, s'il ne prenait le sage parti de les mépriser, par guérir de son humeur vagabonde le plus incorrigible amateur de voyages. Mon aimable interlocuteur m'avoue même que, s'il ne partage pas mon enthousiasme pour la Norvège, sa froideur provient en grande partie du déplaisir qu'il a éprouvé en constatant qu'elle n'avait pas mieux échappé que le reste du monde à l'invasion britannique. Il avait quitté l'Écosse, où il vient de passer l'hiver, pour fuir les gens hargneux qui habitent de l'autre côté de la mer du Nord : la seule perspective de les retrouver ici, au sein de cette nature vierge, l'a déjà induit en méfiance contre ses merveilles et l'a par avance dépoétisée à ses yeux. Puisqu'il faut, me dit-il, absolument les subir, qu'ils sachent au moins ce que nous pensons d'eux; et le voilà alors qui

se met à exprimer tout haut son opinion à leur égard.

A table, où bientôt la cloche du dîner nous appelle, il continue, sans se soucier de la nationalité de ses voisins, la conversation commencée, et tandis que les fils d'Albion, assis auprès de nous, prélèvent sur les plats, avec leur sans-gêne habituel, le tribut des plus copieux morceaux, il s'amuse à les cribler d'épigrammes vengeresses qu'ils feignent de ne pas entendre, pour s'épargner d'y répondre.

* * *

15 *juillet*. — J'ai beau chercher du regard, sur le quai d'embarquement, les visages déjà familiers des amis de rencontre en compagnie desquels j'espérais poursuivre jusqu'au bout mon itinéraire; ni ma gentille interprète, ni mon charmant compatriote n'ont encore donné signe de vie, au moment où appareille le bateau du Hardangerfjord, sur lequel je me dispose à prendre passage ce matin. Je griffonne à la hâte sur une carte de visite un mot de remerciement et d'adieux à l'adresse de l'aimable famille, dont l'obligeance, durant ces derniers jours, a aplani pour moi tant de difficultés, et je pars.

Me voilà donc retombé de nouveau dans la solitude d'où un heureux hasard m'avait tiré; solitude toute relative, du reste, mais plus intolérable que l'isolement le plus absolu, car jamais je n'ai eu autour de moi autant d'Anglais qu'aujourd'hui, autant de ces valises, de ces malles, de ces paquets de couvertures ou de châles, de ces rouleaux de cannes et de parapluies, de ces pliants, de ces chaises longues tressées d'osier ou tendues de toile dont il est sans exemple qu'ils négligent jamais d'em-

porter un attirail complet, chaque fois qu'ils se mettent en route.

N'était l'encombrement qui en résulte, la gène que ces fâcheux imposent à tout le monde, n'était l'irrésistible agacement qu'on éprouve à se retrouver partout avec cette cohue de gens, tous calqués les uns sur les autres, tous vêtus de costumes identiques, avec ces dames en chapeaux plats et en robes étriquées, avec ces messieurs en casquettes de drap, en culottes courtes et en souliers ferrés, à les voir s'installer tout de suite comme chez eux, accaparer les meilleures places, les sièges les plus confortables, à les entendre rire bruyamment, échanger à haute voix leurs impressions, s'interpeller de loin dans ce patois ineffablement niais qu'ils appellent leur langue nationale, n'était en un mot leur parfaite importunité de tous les instants, la traversée ne laisserait pourtant pas d'être assez agréable.

Il est difficile à coup sûr d'imaginer un plus ravissant paysage que celui de ce Sörfjord, sur lequel nous naviguons maintenant, et qui forme dans la direction du sud, ainsi que son nom l'indique, la dernière ramification du Hardanger. Ce ne sont plus ici les beautés sauvages, un un peu terrifiantes, du Nordland ; tout au moins la nature semble-t-elle avoir pris à tâche de recouvrir d'un masque souriant l'expression généralement sévère de sa physionomie. Si le faîte des hautes montagnes entre lesquelles le fjord est encaissé, et qui en réduisent sur certains points la largeur à moins d'un kilomètre, présente toujours le même alignement de pics arides et décharnés, une luxuriante végétation s'étale en revanche à leur pied, sur les deux rives qu'elles bordent. Les arbres fruitiers, presque introuvables d'ordinaire sur le sol déshérité de la péninsule Scandinave, y croissent en abondance. Les cerises, les groseilles rougissantes y mouchettent déjà de taches



JEUNE FILLE DU HARDANGER

sanglantes le fond couleur d'émeraude des prairies, le vert plus clair des champs de céréales, que la saison tardive n'a pas permis de moissonner encore. A chacune des nombreuses escales où touche le paquebot, des bandes d'enfants blonds aux yeux de faïence bleue, de jeunes paysannes qui portent encore le costume coquet de la province, le « skaut », c'est-à-dire le bonnet si caractéristique de toile blanche godronnée semblable à une cornette de religieuse, la jupe d'étoffe claire, le corsage échancré laissant bouffer sur la poitrine et sur les bras la guimpe plissée et les manches de la chemisette, se précipitent à bord pour offrir aux passagers les prémices de la savoureuse récolte que le soleil de juillet achève de mûrir. Tout témoigne autour de nous d'une richesse et d'une fertilité auxquelles on est peu accoutumé partout ailleurs, et qui font véritablement de ce pays le verger de la Norvège.

Un tel tableau est trop captivant pour que je ne me sente pas encouragé à prolonger le bref séjour que je comptais faire dans ces parages. Au lieu de me rendre d'une seule traite à Bergen, ainsi que j'en aurais la possibilité, je me décide tout à coup à m'arrêter en chemin. Le bateau, en sortant du Sörfjord, a traversé une sorte de rond-point d'où partent dans toutes les directions, à la façon des branches d'une étoile, les multiples bras du Hardanger, et a pénétré jusqu'au fond de l'Eidfjord, qui en marque l'extrémité du côté de l'est : c'est là, à Vik, dans une magnifique situation, sur une langue de terre manifestement formée par les lentes alluvions des torrents voisins et de toutes parts enserrée par une ceinture de roches puissantes, que je vais, pendant quarante-huit heures, marquer le pas.

Nous ne sommes pas très nombreux, huit ou dix tout au plus, à descendre à cette station ; et cependant elle

possède dans ses environs une des curiosités naturelles les plus remarquables du royaume. Ni le Staubach, ni le Giessbach, ni aucune des chutes d'eau célèbres de la Suisse ne peuvent donner une idée, si affaiblie soit-elle, de la cascade du Vöringsfoss, la merveille en question. Je ne sache même pas qu'il existe rien de comparable, en ce genre, dans le reste de l'Europe; mais, soit que l'art de la réclame n'ait encore atteint dans ces contrées reculées qu'un développement insuffisant, soit que les yeux, sollicités de trop de côtés à la fois, finissent par se lasser d'admirer, elle ne fait point recette. Tous les propriétaires de karrioles et de stolkjärres de la localité, en prévision de l'affluence des voyageurs, se sont donné rendez-vous à l'arrivée du bateau, prêts à vendre leurs services le plus cher possible: la plupart en sont pour leurs frais de déplacement, et le reste, subissant l'inflexible rigueur de la loi de l'offre et de la demande, n'a que la ressource, sous peine de s'en retourner à vide, de réduire au strict minimum la limite de ses prétentions.

Je n'ai pas le courage de déplorer, pour ma part, la déconvenue de ces malheureux, car cette fois au moins j'ai la satisfaction d'être affranchi du voisinage de l'élément anglais, qui ne figure plus que pour un quart dans l'effectif de la caravane, et tout n'en va que mieux. Le patron de l'hôtel Vöringsfoss, où nous avons tous retenu une chambre, par la très simple raison qu'il n'en existe pas d'autre, s'entremet le plus aimablement du monde pour faciliter les négociations et activer les préparatifs de départ. En quelques minutes, chacun a fait choix d'un véhicule, remisé ses bagages et achevé de s'équiper; moins d'une demi-heure après le débarquement, il n'y a plus personne sur le rivage.

La route, qui longe les bords pittoresques de l'Oifjordsvand, un joli lac vert comme nous en avons déjà beau-

coup vu, ne tarde pas à se buter contre un énorme talus qui paraît avoir servi d'ossature à une ancienne moraine, et dont la rampe, inaccessible même à nos légères voitures, nous oblige à mettre pied à terre. Nos chevaux rapidement dételés sont alors harnachés de façon à pouvoir se transformer en montures, et bientôt nous nous engageons dans la gorge la plus prodigieusement farouche qui se puisse concevoir.

La Palestine seule, à ma connaissance, présente, mais dans des proportions moins grandioses, des sites d'une aussi troublante majesté. De sentier, il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu; nous n'avons partout, sous nos pieds, au-dessus de nos têtes, que le rocher nu, et nous nous demandons parfois, non sans une certaine appréhension, comment les bêtes qui nous portent réussissent à se tenir, sans glisser, sur les talus escarpés des précipices. A côté de nous, une rivière, pareille à un coursier indompté, la Björeia, bondit en écumant à travers des quartiers de roche amoncelés en désordre, et dans ce val désert que remplit un formidable silence, nulle trace d'habitation humaine ne nous est encore apparue. Il semble qu'une puissance occulte se soit appliquée à y accumuler tous les éléments d'horreur, pour protéger contre les regards ou les outrages des mortels indiscrets la divinité qui en a fait son temple.

On comprend qu'en face de l'œuvre mystérieuse manifestement accomplie ici par les forces de la nature, l'esprit de l'homme, pénétré d'une religieuse terreur, ait enfanté les innombrables légendes des mythologies primitives. Il y a là, sur les bords et jusque dans le lit du torrent, des blocs de pierre dont les formes fantastiques font involontairement songer aux Niebelungen, aux gnômes grimaçants des vieilles épopées; d'autres qui ressemblent à des monstres accroupis, à des animaux fabuleux, à des

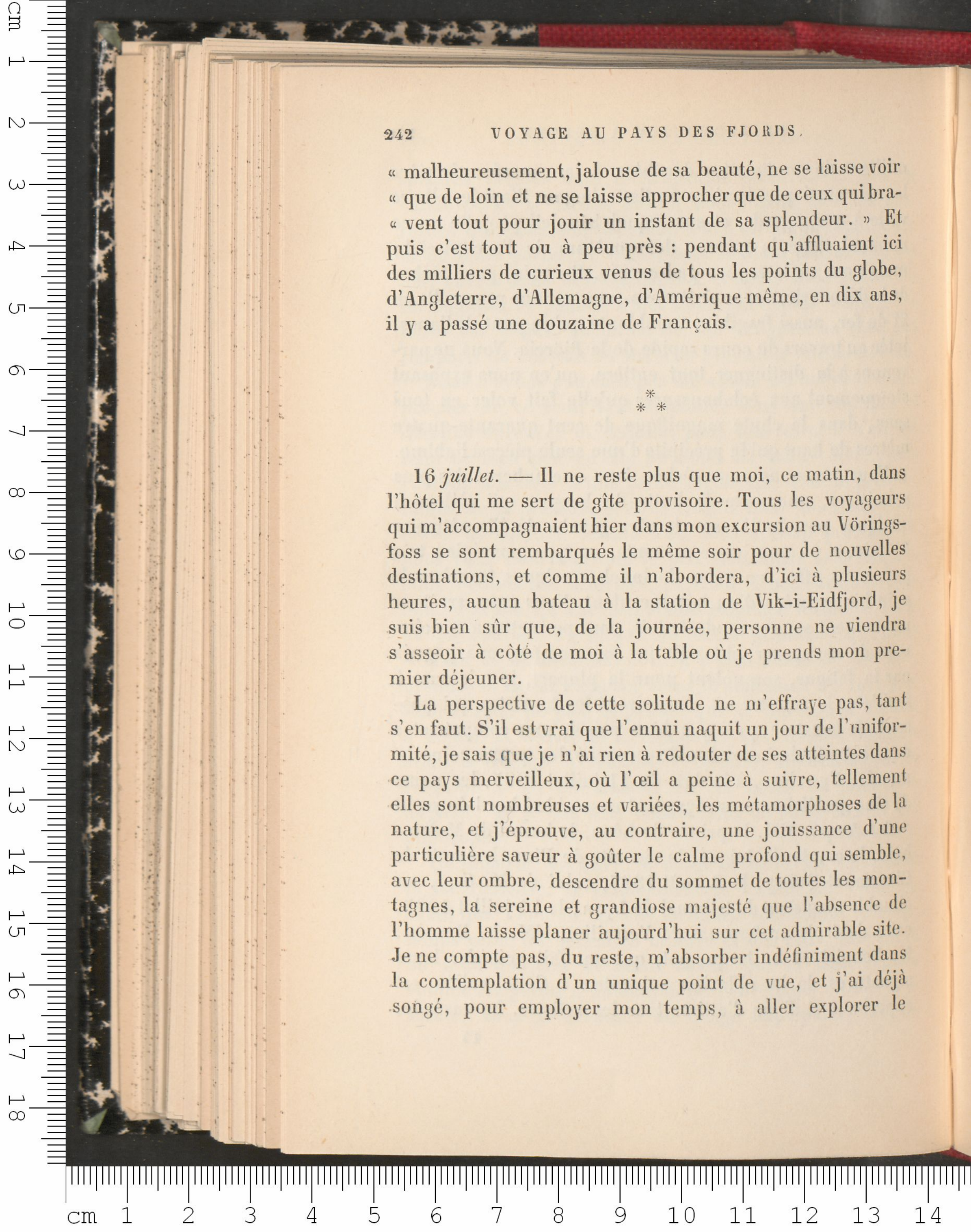
spectres dressés dans d'effrayantes poses. Deux fois la vallée paraît se fermer devant nous; deux fois les murailles qui nous emprisonnent ont l'air de se rapprocher et de nous barrer la route; puis soudain une brèche les entr'ouvre, nous la franchissons, et après trois heures de ce singulier et pénible trajet nous parvenons, comme les héros des Sagas, au terme de nos fatigues, au pied des remparts du château où se cache l'invisible enchanteresse.

Nous n'avons pourtant pas été admis à l'honneur d'approcher de ce seuil tant souhaité, sans une suprême et décisive épreuve, et celle-là, pour tout dire, il s'en est fallu de bien peu qu'elle ne nous ait fait reculer. Nous venions d'arriver à une petite ferme qui était le premier indice de la présence d'êtres vivants dans ces lieux solitaires, lorsqu'une femme s'est tout à coup présentée à nous pour nous réclamer le prix des billets sans lesquels nous n'étions pas autorisés, paraît-il, à nous avancer plus loin. J'avoue qu'une semblable exigence formulée dans un tel endroit, au milieu du décor grandiose qui nous écrasait de sa magnificence, n'a pas laissé de me surprendre et de me ramener assez brutalement du rêve à la réalité. Pour un peu, la pensée que la Norvège se mettait à copier la Suisse et à monnayer ses trésors naturels allait m'engager à rebrousser chemin. Heureusement la réflexion a eu vite raison de cet accès de mauvaise humeur, et je me suis félicité tout de suite d'avoir été philosophe.

Qu'importe, en effet, ce péage ridicule? La voici enfin la fée radieuse, la resplendissante beauté sur laquelle, avant que l'homme en eût tarifé les visites, ont si longtemps veillé les génies de la terre et des eaux. Elle est là au fond du haut et étroit bassin qui la tient captive comme les parois d'un donjon ou l'enveloppe d'une chrysalide. Nous la devinons au nuage impalpable, fait de

milliers de gouttelettes dérobées à la cascade, derrière lequel, ainsi que derrière un tissu de gaze diaprée, elle se voile à nos regards, et sur lequel le soleil projette en ce moment toute la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel; mais nous ne la voyons pas encore. En vain, pour tâcher de la découvrir, nous aventurons-nous sur une passerelle en fil de fer, aussi fragile et tremblante qu'un pont de lianes, jetée en travers du cours rapide de la Björeia. Nous ne parvenons à la distinguer tout entière, qu'en nous exposant stoïquement aux éclaboussures qu'elle fait voler en tous sens, dans la chute magnifique de cent quarante-quatre mètres de haut qui la précipite d'une seule pièce à l'abîme.

Nous revenons nous sécher dans une auberge des plus primitives, une sorte de hutte de berger, qui s'élève à quelques pas de là, sur la rive gauche de l'impétueuse Björeia, et où une jeune servante, au type norvégien très pur, nous offre, en guise de lunch, quelques tranches de pain bis arrosées d'un lait succulent. Nous nous arrêtons un moment sous ce modeste toit, pour permettre à nos chevaux de se reposer, et tandis que mes compagnons, gagnés par la fatigue, somnolent pour la plupart, je m'amuse à feuilleter le registre où s'inscrivent les touristes qui passent. Je constate qu'il y a bien peu de mes compatriotes dans cette foule innombrable accourue des quatre coins du monde. J'y relève, à la date du 11 juillet 1885, les noms de cinq gentilshommes voyageant ensemble à bord du yacht *Saint-Joseph*, MM. le prince de Léon, le baron de Molembaix, le comte de Juigné, le vicomte de Pins, le comte de Chaumont-Quitry; le 2 août 1887, celui de M. G..., un aimable magistrat du tribunal de Lyon; le 14 juillet 1885, ceux de trois professeurs de Versailles, MM. L. Benoist, H. Benoist et A. Jacquemot, qui ont fait précéder leurs signatures de la réflexion suivante : « Cette vallée est superbe « et digne d'attirer tous les artistes. La cascade,



« malheureusement, jalouse de sa beauté, ne se laisse voir « que de loin et ne se laisse approcher que de ceux qui bra- « vent tout pour jouir un instant de sa splendeur. » Et puis c'est tout ou à peu près : pendant qu'affluaient ici des milliers de curieux venus de tous les points du globe, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Amérique même, en dix ans, il y a passé une douzaine de Français.

*
* *

16 *juillet.* — Il ne reste plus que moi, ce matin, dans l'hôtel qui me sert de gîte provisoire. Tous les voyageurs qui m'accompagnaient hier dans mon excursion au Vöringsfoss se sont rembarqués le même soir pour de nouvelles destinations, et comme il n'abordera, d'ici à plusieurs heures, aucun bateau à la station de Vik-i-Eidfjord, je suis bien sûr que, de la journée, personne ne viendra s'asseoir à côté de moi à la table où je prends mon premier déjeuner.

La perspective de cette solitude ne m'effraye pas, tant s'en faut. S'il est vrai que l'ennui naquit un jour de l'uniformité, je sais que je n'ai rien à redouter de ses atteintes dans ce pays merveilleux, où l'œil a peine à suivre, tellement elles sont nombreuses et variées, les métamorphoses de la nature, et j'éprouve, au contraire, une jouissance d'une particulière saveur à goûter le calme profond qui semble, avec leur ombre, descendre du sommet de toutes les montagnes, la sereine et grandiose majesté que l'absence de l'homme laisse planer aujourd'hui sur cet admirable site. Je ne compte pas, du reste, m'absorber indéfiniment dans la contemplation d'un unique point de vue, et j'ai déjà songé, pour employer mon temps, à aller explorer le

Simodal, une vallée située dans le prolongement d'une petite baie, qui se ramifie sur l'Eidfjord, et s'ouvre à l'est de Vik. La course est, paraît-il, un peu longue, mais le patron de l'hôtel se charge fort obligeamment de m'en adoucir les fatigues en me confiant aux bons soins d'un guide qui m'accompagnera avec un panier de provisions, et je pars, dès la première heure, sans autre bagage que ma canne.

Au bout de cinquante minutes environ, nous avons franchi à la rame le bras de mer de quatre ou cinq kilomètres qui nous séparait de l'entrée de la vallée. Le paysage n'est déjà plus ici le même qu'aux abords du Vöringsfoss. Le cadre, sans doute, n'en diffère pas sensiblement. L'horizon y demeure toujours étroitement renfermé entre les formidables murailles qui découpent sur le ciel leurs crêtes dentelées comme des créneaux. Le fond du tableau est, en revanche, incomparablement plus gracieux. Le chemin aride et rocailleux qui nous conduisait hier à la plus belle des cascades norvégiennes est remplacé aujourd'hui par une jolie route qui longe un ruisseau aux eaux limpides et traverse des champs tout émaillés de fleurs. De temps à autre, nous croisons des enfants qui nous saluent d'un sourire; nous rencontrons des groupes de fermes dont les habitants nous convient fort aimablement à visiter leur *Koldehuller*, c'est-à-dire les curieuses grottes creusées, j'imagine, par les anciens glaciers, aux flancs des rochers voisins, dans lesquelles ils conservent le lait de leurs troupeaux, et dont la température se maintient au-dessous de zéro jusqu'en plein cœur de l'été; partout, en un mot, l'homme paraît être entré en lutte, pour la refouler, contre la solitude envahissante du désert.

Cependant, à mesure que nous avançons, les traces de culture se font plus rares et l'aridité naturelle du sol

reprend ses droits. Le chemin que nous suivions s'est rétréci soudain à la largeur d'un sentier pour gravir les escarpements des balmes formées par les amas d'éboulis qui se sont entassés au pied des montagnes, et nous surplombons maintenant de soixante mètres de haut le fond de la gorge, où gronde, pareille à un torrent déchaîné, la rivière qui nous charmait tout à l'heure de son paisible murmure. La végétation n'a pas encore cessé ; mais la flore vigoureuse et touffue qui s'enchevêtre autour de nos jambes est devenue plus sauvage ; encore quelques pas, et nous ne trouverons plus, au milieu des quartiers de roche sur lesquels nous avons peine à nous tenir debout, que quelques tiges rabougries, à demi déracinées par le vent.

Enfin, après six ou sept heures de marche, nous atteignons l'extrémité de la vallée, que termine en cul-de-sac une énorme muraille à pic de trois ou quatre cents mètres de haut, et où tombe, en ligne presque perpendiculaire, la grandiose cascade du Rembesdalsfos. J'éprouve bien, au premier moment, quelque déception en face de l'obstacle inattendu qui dresse ainsi devant nous son infranchissable barrière. Puis, comme il est midi et que mon guide s'est avisé d'étaler sur un large plateau de pierre, qui semble avoir été taillé tout exprès pour me servir de table, le contenu du panier qu'il porte depuis ce matin, je prends allègrement mon parti de cette déconvenue, et je ne songe plus qu'à faire honneur au repas qui s'apprête.

Mais il paraît que je m'étais trop pressé de me désespérer d'abord, de me résigner ensuite. Ce que j'avais pris pour une délicate attention de mon guide à l'endroit de mon estomac affamé n'était, de sa part, qu'une précaution destinée à me permettre, en réparant mes forces, d'accomplir ma course jusqu'au bout. Quand il me juge suffisamment restauré, il me ramène lui-même au bas de la terrible

falaise et me montre qu'elle n'est point aussi inabordable que je me l'étais figuré. Une main anonyme a pratiqué, en effet, le long de cette paroi, des degrés qui en facilitent l'escalade, et je n'ai qu'à suivre très exactement les évolutions de l'homme qui me précède, pour réussir sans trop de peine à en opérer l'ascension. Je compte environ seize cents de ces marches, aussi glissantes que primitives, avant de parvenir au faîte de cette autre tour Eiffel; puis, tout à coup, l'escalier s'arrête et nous débouchons sur une plaine que limitent dans le fond de vagues ondulations de terrain.

J'ai déjà dépeint plus d'une fois l'étrange physionomie qui caractérise les hautes régions de la Norvège, l'aspect saisissant de ces *fjelds* que balayent sans trêve les âpres bises des mers polaires, et qui ne présentent partout que l'image uniforme de la plus irrémissible désolation. Je ne suis pourtant pas arrivé encore à surmonter l'impression de tristesse et d'effroi qui s'en dégage, et la surprise que j'éprouve à la vue de ces steppes arides demeure aujourd'hui aussi vivace que la première fois. Jamais, au reste, le contraste ne m'était apparu de façon plus frappante et plus nette entre les deux natures, celle des plateaux et celle des vallées, celle des montagnes et celle des contrées riveraines des fjords.

De quelque côté que je promène mes regards, je ne distingue ici, sur la lande inculte et plate qui se déroule autour de moi, que des vestiges presque impalpables de vie. Quelques plantes timidement écloses, on ne sait par quel hasard, au bord d'un lac noir où s'égoutte un glacier voisin, quelques hardes de rennes occupées à brouter au loin la maigre mousse poussée à la surface de la boue détrempée de neige, dans laquelle nons pataugeons jusqu'aux chevilles, voilà tout ce que la sève débile de ce sol peut produire et alimenter. Si je sors, au contraire, du

tourbillon de brumes que le vent me fouette au visage, si je m'approche de la lisière de la crevasse d'où je suis monté il n'y a qu'un instant, un tout autre spectacle s'offre à mes yeux. A travers les brouillards qui m'enveloppent, j'aperçois des champs de fleurs épanouies sous les gais rayons du soleil, et tout là-bas, à l'extrémité de l'étroit sillon qui se creuse à mes pieds, l'eau bleue du fjord où miroitent par places des reflets d'aveuglante lumière.

Je ne me lasserais pas de contempler ce panorama, dont les deux faces si tranchées ne laissent pourtant pas d'être également remarquables l'une et l'autre; mais mon guide, insensible, comme la plupart de ses congénères, au charme d'un paysage sur la beauté duquel il est depuis longtemps blasé, me presse de ne pas trop m'y attarder, et, à son instigation, je brusque le départ. Nous rejoignons, chemin faisant, une jeune et accorte paysanne, vêtue du coquet costume des femmes du Hardanger, qui suit la même direction que moi, et qui consent de très bonne grâce à accepter une place dans ma barque jusqu'au port de Vik. A sept heures, je fais ma rentrée à l'hôtel, juste à l'heure de la table d'hôte, où une heureuse chance me place à côté d'un fort aimable Norvégien arrivé depuis quelques minutes à peine, par le bateau de Bergen.

Mon voisin, qui parle très correctement le français, entre tout de suite en conversation avec moi. Il m'interroge longuement sur la France, dont, à l'exemple de presque tous les étrangers un peu instruits, il possède admirablement l'histoire contemporaine; je lui demande, de mon côté, un grand nombre de renseignements sur son pays, avec les institutions duquel je suis beaucoup moins familier, et l'entretien devient bientôt si captivant qu'il se prolonge encore à la lueur douteuse du crépus-

cule, alors que tout le personnel de l'hôtel repose depuis longtemps déjà.

*
* *

17 *juillet*. — Si les deux journées d'hier et d'avant-hier n'ont pas laissé d'être assez fatigantes, celle qui commence me promet, en revanche, un repos presque absolu, ce qui ne veut pas dire que je compte garder l'immobilité. La traversée du Hardangerfjord, que je dois accomplir aujourd'hui d'un bout à l'autre dans le sens de sa plus grande largeur, constitue, au contraire, une étape importante, et il ne me faudra guère moins de douze heures pour remplir ce programme. Mais j'ai l'avantage de pouvoir, jusqu'à Bergen, qui en marque le point extrême, effectuer en bateau ce trajet tout entier, sans qu'il m'en coûte, par conséquent, d'autre peine que celle d'assister, du haut de la dunette, comme de la plate-forme d'un observatoire mouvant, au défilé du paysage, et, dans de telles conditions, je consentirais encore très volontiers à doubler les distances.

Dès sept heures du matin, un petit vapeur qui dessert les localités situées sur les branches secondaires du fjord, vient prendre les quelques passagers réunis sur le ponton de Vik et les transporte à Eide, où devront s'embarquer sur un navire de plus fort tonnage tous ceux qui sont à destination de Bergen. Cette première partie du voyage, dans la fraîcheur de l'atmosphère à peine attiédie par les rayons du soleil, dans le recueillement silencieux de la nature et des flots endormis encore du sommeil de la nuit, est véritablement exquise; elle dure malheureusement trop peu, et à partir de la station où je suis ar-

rivé, un brusque changement va s'opérer. C'en est fait maintenant du calme plein de douceur et de charme où je m'étais si vivement complu pendant les deux jours précédents. Eide est la tête de ligne des routes qui, par Vossevangen et Stalheim, relient le Hardanger soit au Sognéfjord, soit aux grandes vallées du centre de la Norvège, et l'affluence des étrangers y est plus considérable qu'à Odde ou qu'en n'importe quel autre endroit. J'y retrouve naturellement, à bord du *Folgefunden*, sur lequel doit s'achever ma traversée, toute la cohue cosmopolite à laquelle j'avais eu le bonheur de me soustraire un instant.

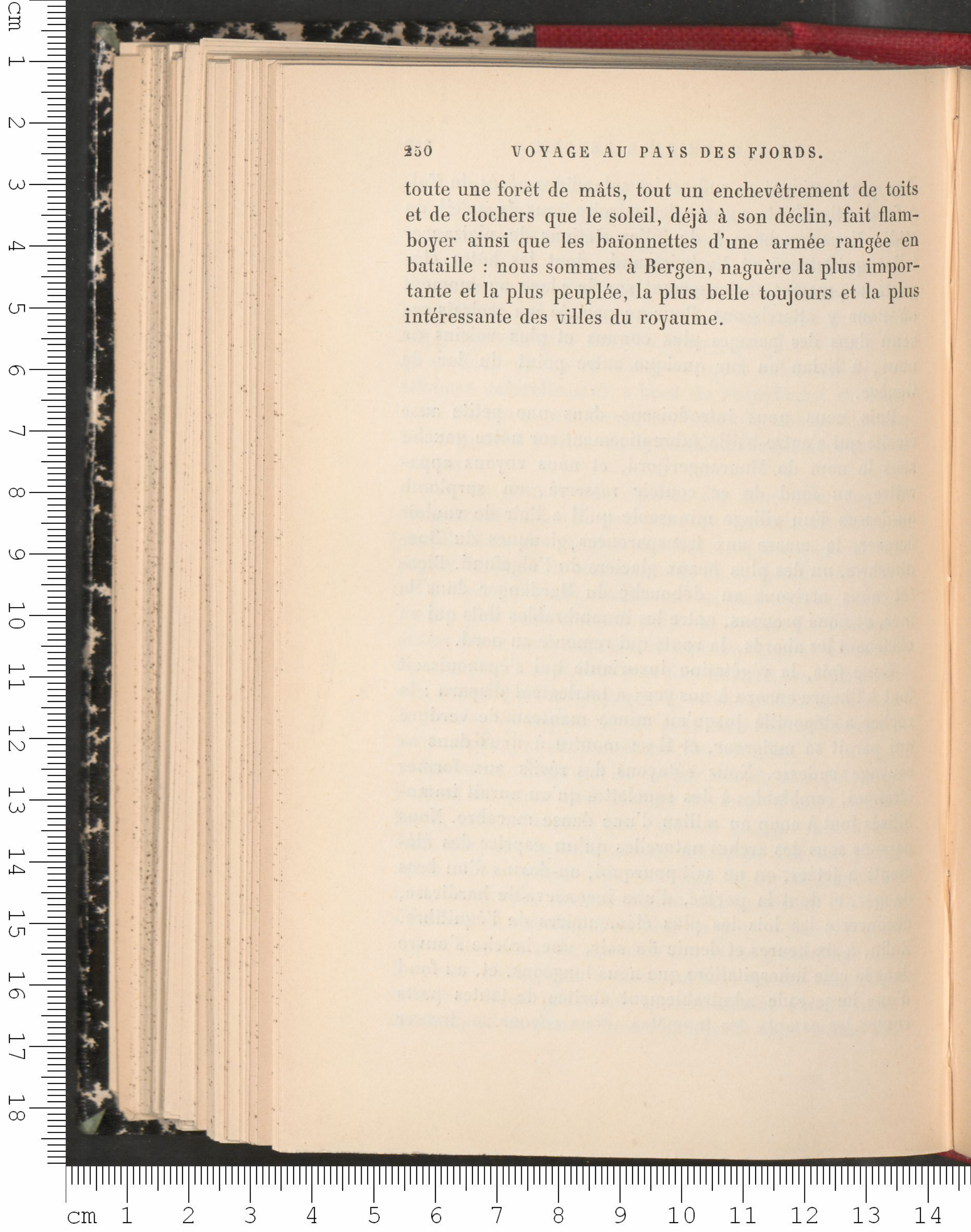
J'ai la chance, par contre, d'y rencontrer aussi un compatriote dans la personne du vicomte de R..., un gentilhomme des environs de Laval, qui voyage en compagnie de sa mère et d'une amie de sa famille, et qu'à sa belle barbe blonde, étalée en éventail sur sa poitrine, j'avais pris tout d'abord pour un Russe. La charmante désinvolture avec laquelle il arpente le pont en fumant force pipes et en faisant part tout haut de ses impressions aux dames qui l'accompagnent, m'enhardit à lui adresser la parole, et comme il est aussi aimable qu'exempt de prétentions, j'ai vite fait de me lier avec lui.

En même temps que la composition de mon entourage, l'aspect du pays s'est modifié au reste d'assez sensible façon, et il me semble que j'aie été conduit tout à coup dans une région entièrement nouvelle. Par un phénomène sinon spécial à la Norvège, du moins commun à tous les fjords, les montagnes qui encadrent l'horizon s'écartent et s'abaissent de plus en plus, à mesure qu'on approche de la côte, pareilles aux rives d'un fleuve dont le cours s'élargirait à l'embouchure en un magnifique estuaire. Nous pénétrons successivement dans l'Indresamlenfjord et dans l'Ytresamlenfjord, deux vastes bas-

sins que dominent au sud-est les splendides névés du Folgefund, étincelants comme des miroirs sous le soleil du Midi. Nous touchons à de jolies stations de plaisance, telles qu'Ostensö et Norheimsund, dont les hôtes élégants se pressent curieusement sur la plage au moment où nous y atterrissons. Pour un peu, je me croirais revenu dans des parages plus connus et plus voisins de nous, à Évian ou sur quelque autre point du lac de Genève.

Puis nous nous introduisons dans une petite anse étroite qui s'entre-bâille subrepticement sur notre gauche sous le nom de Maurangerfjord, et nous voyons apparaître, au fond de ce couloir resserré, en surplomb au-dessus d'un village minuscule qu'il a l'air de vouloir écraser, la masse aux transparences glauques du Bondhusbrœ, un des plus beaux glaciers du Folgefund. Bientôt nous arrivons au débouché du Hardanger dans la mer, et nous prenons, entre les innombrables îlots qui en obstruent les abords, la route qui remonte au nord.

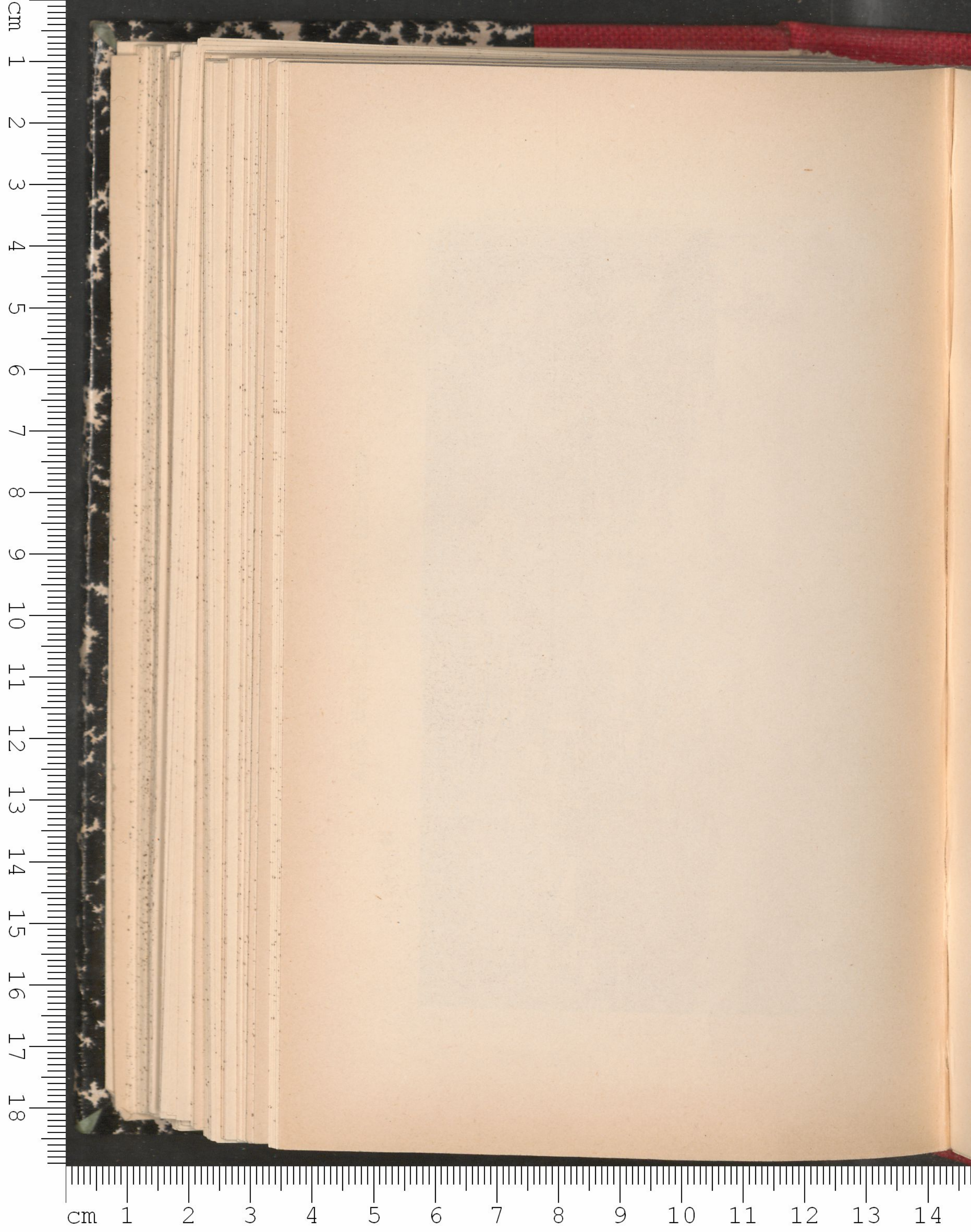
Cette fois, la végétation luxuriante qui s'épanouissait tout à l'heure encore à nos yeux a totalement disparu : le rocher a dépouillé jusqu'au mince manteau de verdure qui parait sa maigreur, et il se montre à nous dans sa sauvage rudesse. Nous côtoyons des récifs aux formes étranges, semblables à des squelettes qu'on aurait immobilisés tout à coup au milieu d'une danse macabre. Nous passons sous des arches naturelles qu'un caprice des éléments a jetées, on ne sait pourquoi, au-dessus d'un bras de mer, et dont la portée, d'une inconcevable hardiesse, déconcerte les lois les plus élémentaires de l'équilibre. Enfin, à six heures et demie du soir, une brèche s'ouvre dans la côte inhospitalière que nous longeons, et, au fond d'une large rade admirablement abritée de toutes parts contre les assauts des tempêtes, nous voyons se dresser



toute une forêt de mâts, tout un enchevêtrement de toits et de clochers que le soleil, déjà à son déclin, fait flamboyer ainsi que les baïonnettes d'une armée rangée en bataille : nous sommes à Bergen, naguère la plus importante et la plus peuplée, la plus belle toujours et la plus intéressante des villes du royaume.



VUE GÉNÉRALE DE BERGEN



CHAPITRE IV

DE BERGEN A MOLDE

Bergen. — La ville de la Hanse et la ville nouvelle. — Les environs. — L'église de Fortun. — Le Sognefjord. — Stalheim, le Naerödal et le Naeröfjord. — Les fjords de Söndmöre. — Le Jörundfjord. — Le Geirangerfjord. — Le Romsdal. — Molde. — Le retour.

18 *juillet*. — Pour comprendre et décrire Bergen d'une manière à la fois exacte et complète, pour expliquer son extraordinaire fortune dans le passé et sa lente décadence dans le présent, je crois qu'il ne serait pas inutile de revenir un peu en arrière, de remonter le cours de ses annales, et d'étudier notamment, avec quelques détails, cette ligue hanséatique qui joua un rôle si important dans l'histoire du développement politique et économique de l'Allemagne et qui, pendant près de quatre cents ans, exerça une sorte de monopole commercial sur les rives de la Baltique. Malheureusement, une semblable digression risquerait de m'entraîner fort au delà des limites d'un simple récit de voyage, et je m'empresse de déclarer que je me garderai bien de m'y aventurer. Je me borne à rappeler la rapide et prodigieuse extension prise par cette association de villes qui ne poursuivait, au début, qu'une œuvre d'assistance et de protection contre les incursions des pirates, d'une part, contre les dépradations des seigneurs, de l'autre, et qui finit par devenir, moins de cent

ans plus tard, dès la fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième, une gigantesque entreprise de transport et de commission rayonnant sur toute l'Europe septentrionale.

La nécessité de pourvoir à leur propre sécurité et d'assurer la liberté de leurs transactions avait obligé les bourgeois confédérés à entretenir une armée; les circonstances qui, peu à peu, modifièrent la nature et le but de leur pacte primitif, les amenèrent plus tard à entrer en lutte avec la plupart des puissances qui les avoisinaient, et à se comporter en véritables conquérants. Dès 1249, la Hanse triomphait du Danemark, qui avait manifesté la prétention de la réduire; en 1289, elle imposait au roi Éric de Norvège la paix de Calmar, et, en 1370, à la suite d'une nouvelle guerre où s'étaient trouvés engagés, avec une partie de l'Allemagne, les trois États scandinaves, elle se faisait attribuer dans chacun de ces pays des privilèges qui équivalaient à l'abandon, entre ses mains, du droit exclusif de la pêche dans les mers du Nord.

La fondation du comptoir qu'elle installa à Bergen en 1445 fut la conséquence et la consécration des longs efforts par lesquels elle arriva ainsi à asseoir autour d'elle sa domination. Tout n'est certes pas à louer dans le régime qu'elle y institua et auquel elle soumit également, du reste, Riga et Novogorod en Russie. Il n'est pas douteux qu'en interdisant aux habitants de ces malheureuses cités tout autre trafic que celui dont elle s'était constituée l'intermédiaire obligatoire, elle n'ait fait peser sur eux une tyrannie dont il est peu d'exemples. Il est clair, par conséquent, que tous ceux qui les voudront juger d'après les principes les plus élémentaires de justice et de liberté ne pourront que condamner de tels errements. Il n'en demeure pas moins certain que l'ère de la grande prospérité de Bergen coïncida avec la période brillante de l'histoire

de la ligue, qu'elle commença le jour où les Hanséates vinrent s'y établir, pour durer un peu plus d'un siècle, et que si elle survécut au terrible assaut livré à leur puissance par le bourgmestre Walkendorf, en 1559, si elle se prolongea même au delà de l'année 1763, où le dernier Allemand quitta la ville, le terme en apparut dès lors, sinon comme prochain, du moins comme absolument fatal.

A l'heure actuelle, ce port jadis si florissant n'entre plus que pour une part relativement faible dans la balance générale du commerce norvégien. Il est resté, et il restera longtemps encore, j'imagine, grâce à sa situation, le marché principal de la vente du poisson. La température singulièrement clémente dont le gratifie la proximité du Gulf-Stream, et qui maintient en toute saison la liberté de la circulation dans ses eaux, lui assure, à bien des points de vue, une supériorité qu'il sera difficile de lui enlever. Il n'empêche qu'il ne soit déjà distancé de beaucoup par Christiania, et que son astre ne pâlisse de jour en jour davantage devant l'éclat toujours croissant de la jeune capitale.

Quoi qu'il en soit, et quelque sort que lui réserve l'avenir, Bergen, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, ne laisse point pourtant de présenter un très sérieux intérêt, et le voyageur qui l'inscrit sur son itinéraire ne regrette pas de s'y être arrêté un instant. Ce qui plaît en elle, ce n'est pas seulement le charme incontestable du site qu'elle occupe, la bizarrerie du contraste existant entre les gracieux massifs de verdure qui l'encadrent de toutes parts et les rochers sauvages qui forment le fond du décor, c'est le caractère original qu'elle a su garder au milieu des vicissitudes sans nombre de son passé.

En dépit des incendies qui l'ont ravagée à plusieurs reprises, et dont le dernier remonte à peine à deux siècles, elle n'a pas entièrement dépouillé sa physionomie de ville ancienne. Elle n'est pas sans avoir sacrifié, il est vrai, aux

instincts de coquetterie qui se sont sur le tard emparés de la vieille Europe. Elle a tenté, comme beaucoup d'autres, de se rajeunir, en remplaçant par de plus modernes parures quelques-uns de ses antiques oripeaux. Un quartier important, percé de larges et belles avenues, s'est récemment édifié au midi, au-dessus du petit lac de Store-Lungegaardsvand, qui le limite de ce côté. Autour de jolis monuments, tels que la nouvelle église catholique, tels que le musée, dont les collections d'histoire naturelle et d'antiquités ne sont, soit dit en passant, nullement à dédaigner, sont venues se grouper de coquettes villas entourées d'ombrages, rappelant quelque peu celles qui avoisinent le parc Monceau à Paris, et s'ouvrant sur des jardins publics entretenus avec soin.

Mais ces embellissements, où se trahit peut-être la hantise des grandioses conceptions d'un Haussmann, ne sont pas visibles de la mer, et le voyageur qui, comme moi, pénètre à Bergen en bateau, se persuade assez volontiers, en apercevant à distance au-dessus des mâts de ses navires, autour des flèches de ses clochers, le fouillis pittoresque de ses maisons pressées les unes contre les autres, qu'il va débarquer sur un sol respecté par la pioche des démolisseurs modernes. D'autant qu'en somme, cette impression n'est point le résultat d'une éphémère illusion, dissipée aussitôt qu'il aura mis pied à terre. De part et d'autre de la Strandgade, qui constitue la principale artère de la ville et qui la divise en deux tronçons à peu près égaux, se croisent, à angle droit, des ruelles plus ou moins étroites, plus ou moins escarpées, suivant les accidents du terrain sur lequel elles sont pratiquées, et ces ruelles sont presque toutes intéressantes et marquées d'un cachet bien spécial.

Ici la pierre, en dépit de la perpétuelle menace des incendies, ne s'est point jusqu'à présent substituée au bois

dans la construction des habitations privées. Maint édifice y a gardé l'empreinte du style qui distinguait l'architecture de la Hanse, et qu'on retrouve également à Brême, à Lübeck, à Hambourg, partout où elle a régné en souveraine. Maint carrefour y présente encore, à certains jours déterminés, comme le Torvet au moment du marché aux poissons, le spectacle d'une animation particulière, le coup d'œil d'une foule vivante et bigarrée.

Je ne m'attarde pas à décrire longuement, à cause de son peu d'importance, la tour puissante qui commande l'entrée du port, et qui forme l'unique vestige de la vieille forteresse de Bergenhus, bien que les intelligentes restaurations dont elle a été dernièrement l'objet y aient mis en saillie plus d'un détail remarquable, bien notamment qu'on puisse ranger parmi les plus beaux échantillons de l'art du treizième siècle la magnifique salle des fêtes, désignée sous le nom de Kongshalle, qui en décore un des étages. Il est dans cette partie de la ville, le long du bassin maritime, une curiosité autrement digne de fixer l'attention, parce qu'elle s'est maintenue intacte dans son ensemble, ou du moins parce qu'après l'incendie de 1702 on s'est avisé, pour l'édification des générations futures, de la reconstituer avec une scrupuleuse fidélité sous son aspect primitif : c'est le *Tydskebriggen,* ou quai des Allemands, c'est-à-dire précisément tout l'ancien fief des Hanséates.

Les voilà bien telles que je les ai déjà vues ailleurs, dans les cités libres des bords de la Baltique, ces maisons aux façades étroites, percées de fenêtres basses et surmontées de frontons triangulaires. Leurs formes archaïques ne se sont pas sensiblement modifiées, et leurs anciens propriétaires pourraient à la rigueur y rentrer sans s'y trouver dépaysés. Mais si le plan extérieur, si même la disposition intérieure en sont demeurés à peu près immuables, les hôtes qui les habitaient ont changé et,

avec eux, les institutions qui les régissaient Elles continuent à servir de résidences et d'entrepôts aux riches négociants de la ville : elles ont perdu en revanche toute signification provocatrice et ne portent plus ombrage à personne. L'instrument bizarre qui se trouve au devant de la porte de chacune d'elles, et qui affecte vaguement de loin l'aspect lugubre d'une potence, n'est qu'une grue pacifique destinée au déchargement des marchandises qui viennent s'y empiler, et il est même assez amusant, sinon fort agréable à l'odorat, d'assister à leur fonctionnement lorsque arrivent, en juillet et en août, les innombrables péniches qui amènent de l'extrême Nord le produit des pêches du printemps, sous la forme de merluches desséchées, plates et dures comme des feuilles de carton. En détruisant les masures que celles-ci ont remplacées, on peut dire que le feu, qui purifie tout, a détruit jusqu'au souvenir matériel de la terrible organisation dont elles ont été le siège.

Parmi ces magasins, dont les progrès du temps ont si profondément changé l'ancienne affectation, où ne trônent plus, à l'heure qu'il est, que d'inoffensifs bourgeois, il en est un pourtant dont on s'est appliqué avec un soin spécial à restaurer l'aspect primitif, pour en faire le témoin muet, mais immuable, de ce passé détesté et à jamais disparu. On n'y a pas seulement replacé, à l'endroit même qu'ils occupaient, chacun des meubles, chacun des ustensiles qui le garnissaient; on en a encore rigoureusement respecté la distribution intérieure, de façon que le visiteur qui en parcourt les appartements puisse sans peine, dans ce cadre intégralement reconstitué, évoquer les hôtes qui l'habitaient, se rendre compte du train de vie des trois mille employés ou commis qui peuplaient, à Bergen, les comptoirs de la ligue et qui constituaient, pour ainsi dire, son armée.

Tout, dans la visite de cette espèce de musée rétrospectif, est matière à réflexion, prétexte à récrimination contre le despotisme des Hanséates, et le gardien qui m'en fait les honneurs ne se gêne pas pour exercer sa verve railleuse à propos de chacun des objets qu'il me montre. Il me rappelle que pour ôter à ses représentants toute envie de se fixer à l'étranger, tout moyen, par conséquent, de lui créer des concurrents éventuels, la Hanse leur avait formellement prescrit le célibat et les avait soumis à l'observation stricte du vœu de chasteté, ni plus ni moins que des chevaliers de Malte. Il s'empresse en même temps d'ajouter que la sévérité draconienne de ses règlements se trouvait, sur ce point, bien souvent en défaut, et ce n'est pas sans une évidente satisfaction qu'il me fait remarquer, dans l'épaisseur des murs, ou dans le fond des armoires qui tenaient lieu de lits, l'existence de trappes secrètes et de portes dérobées ne laissant aucun doute sur l'habileté de ces précurseurs de Tartufe à trouver des accommodements, sinon avec le ciel, du moins avec leur devoir professionnel. Il affecte, pour me conter ces détails, de prendre un ton badin, approprié à la nature quelque peu grivoise du sujet; mais ses plaisanteries ne vont pas sans une légère amertume, où se devine un vieux levain d'animosité contre les impitoyables oppresseurs d'autrefois. Peut-être les habitants de Bergen font-ils exception parmi les Norvégiens, dont les sympathies penchent plutôt en général du côté de l'empire germanique. Il ne semble pas, en tout cas, que deux siècles écoulés depuis la disparition définitive du comptoir hanséatique leur aient fait oublier la triste situation économique à laquelle ils avaient été longtemps condamnés, et que les Allemands aient jusqu'à présent réussi à se rendre populaires parmi eux.

La petite leçon de choses à laquelle je viens d'assister

équivaut à un véritable résumé d'histoire ancienne ; je sais maintenant de son passé tout ce qu'une rapide inspection de cette ville pouvait m'en apprendre. Je possède même, grâce à l'obligeance de mon cicerone, quelques données sur l'état actuel de son commerce, sur l'importance de sa flotte, forte de trois cent cinquante navires environ, dont cent à vapeur, sur le chiffre comparatif de ses importations et de ses exportations, qu'on peut évaluer, pour les premières à trente millions de couronnes, pour celles-ci aux deux tiers de la même somme. Mais je ne serais pas fâché de joindre à ces renseignements, d'ordre purement économique, un certain nombre d'indications au moins rudimentaires sur le degré de culture intellectuelle de cette population, et je constate, non sans une certaine surprise, que rien jusqu'à présent n'est venu m'éclairer sur ce point.

J'ai surpris autour de moi tous les signes d'une indiscutable prospérité, un port encombré de navires, des rues qu'anime une active circulation, que sillonnent des tramways et des véhicules de toute sorte, qu'emplit une foule affairée, des comptoirs bourrés de marchandises, assiégés de clients, des boutiques qui exhibent sur leurs devantures des étalages arrangés avec un certain goût : je n'ai rien trouvé encore qui décelât de la part de ces gens, en proie aux soucis vulgaires de la vie courante, l'existence de préoccupations plus hautes. Les habitants de Bergen, qu'on se plaît à représenter d'ordinaire comme les Athéniens de la Norvège, auxquels on prête un esprit si primesautier, si vif, si affiné, ne seraient-ils au fond que des Béotiens, aux yeux desquels les intérêts matériels primeraient tous les autres?

Je finis cependant par découvrir sur une petite place solitaire, non loin du théâtre, d'assez piteuse apparence, où les amateurs de littérature dramatique ont, quatre fois

par semaine en hiver, la ressource de passer leurs soirées, une petite maison d'extérieur parfaitement minable, elle aussi, et consacrée, si j'en crois le vague écriteau qui en surmonte la porte, à l'exposition d'une galerie de peinture. La médiocrité du local n'est pas pour y attirer beaucoup les visiteurs, et, comme le contenu n'est guère moins défectueux que le contenant, je m'explique sans peine l'abstention du public : de fait, au moment où j'y pénètre, je suis absolument seul à en parcourir, je ne dis pas les galeries, le mot serait trop pompeux, mais les salles étroites et obscures. Il convient toutefois d'ajouter, à la décharge de ceux qui en ont pris l'initiative, que cette organisation s'est faite en dehors de toute participation officielle.

La Société des beaux-arts, qui est propriétaire de l'immeuble, a bien autorisé la municipalité à y placer les collections qui lui appartiennent, et qui sont d'ailleurs assez insignifiantes sous le rapport de la qualité aussi bien que de la quantité ; en réalité, c'est elle seule qui a fait les frais de cette installation, et qui en fait profiter les artistes désireux de se produire.

Il serait injuste de prétendre que tout soit à dédaigner dans cette espèce de salon permanent, où chacun a le droit de présenter librement ses œuvres à la critique de ses concitoyens. J'y remarque, à côté des tableaux de peintres déjà classés, tels que Tridemand et Eckersberg, quelques toiles assez réussies, signées des noms plus jeunes et moins connus de Lauritz Haaland, d'Ole Junl, de Johan Larsen, d'Axel Euder. A tout prendre, je ne relève pourtant, parmi les paysages ou les sujets de genre que j'ai sous les yeux, rien qui dénote un mérite transcendant ; je m'attendais à trouver plus et mieux dans un centre qui compte près de 55,000 habitants et qui se pique d'être un des plus éclairés de la Norvège.

La tournée d'inspection que je viens d'accomplir à travers les musées n'a pas été pour moi très féconde en surprises ; mais elle m'a permis d'occuper utilement la première partie de ma journée sans m'exposer au mauvais temps, et ce résultat est d'autant plus appréciable en la circonstance, qu'il n'est peut-être pas d'endroit au monde où on risque plus qu'ici de se mouiller.

Bergen, je l'ai dit, doit à la proximité du Gulf-Stream la douceur relative de son climat ; elle lui doit aussi par contre l'excessive humidité de son atmosphère, et cet inconvénient rachète largement pour elle les avantages de sa situation. Le thermomètre, sans doute, n'y enregistre jamais de température inférieure à dix degrés au-dessous de zéro : le baromètre en revanche n'y atteint jamais une hauteur normale, de sorte qu'en fin de compte, s'il y gèle peu en hiver, il n'y fait guère beau en été, et que le parapluie y constitue, en toute saison, un instrument de première nécessité.

Je n'avais pas le droit d'espérer qu'il fût dérogé en ma faveur à la règle générale ; le hasard a voulu néanmoins que je ne la subisse qu'avec une certaine atténuation. Il a plu ce matin, comme il pleut dans cette ville les trois quarts de l'année, et en telle abondance que les rues se sont instantanément transformées en ruisseaux. Mais la durée de ce déluge a été moindre que sa violence, et je n'ai pas encore terminé ma visite au Salon de peinture que déjà les nuages commencent à se disperser. Avec eux se dissipent du même coup les inquiétudes que je concevais pour la suite de mon voyage. Il n'est pas d'humeur, si morose soit-elle, qui résiste à la gaieté d'un ciel d'azur : le retour inopiné du soleil m'a rendu toute ma confiance, et j'ai hâte maintenant de m'enquérir des conditions dans lesquelles je pourrai achever mon itinéraire.

Ces conditions, elles ne sont ni très nombreuses, ni très compliquées : la chance, qui me sert à souhait aujourd'hui, les simplifie au delà de toute espérance.

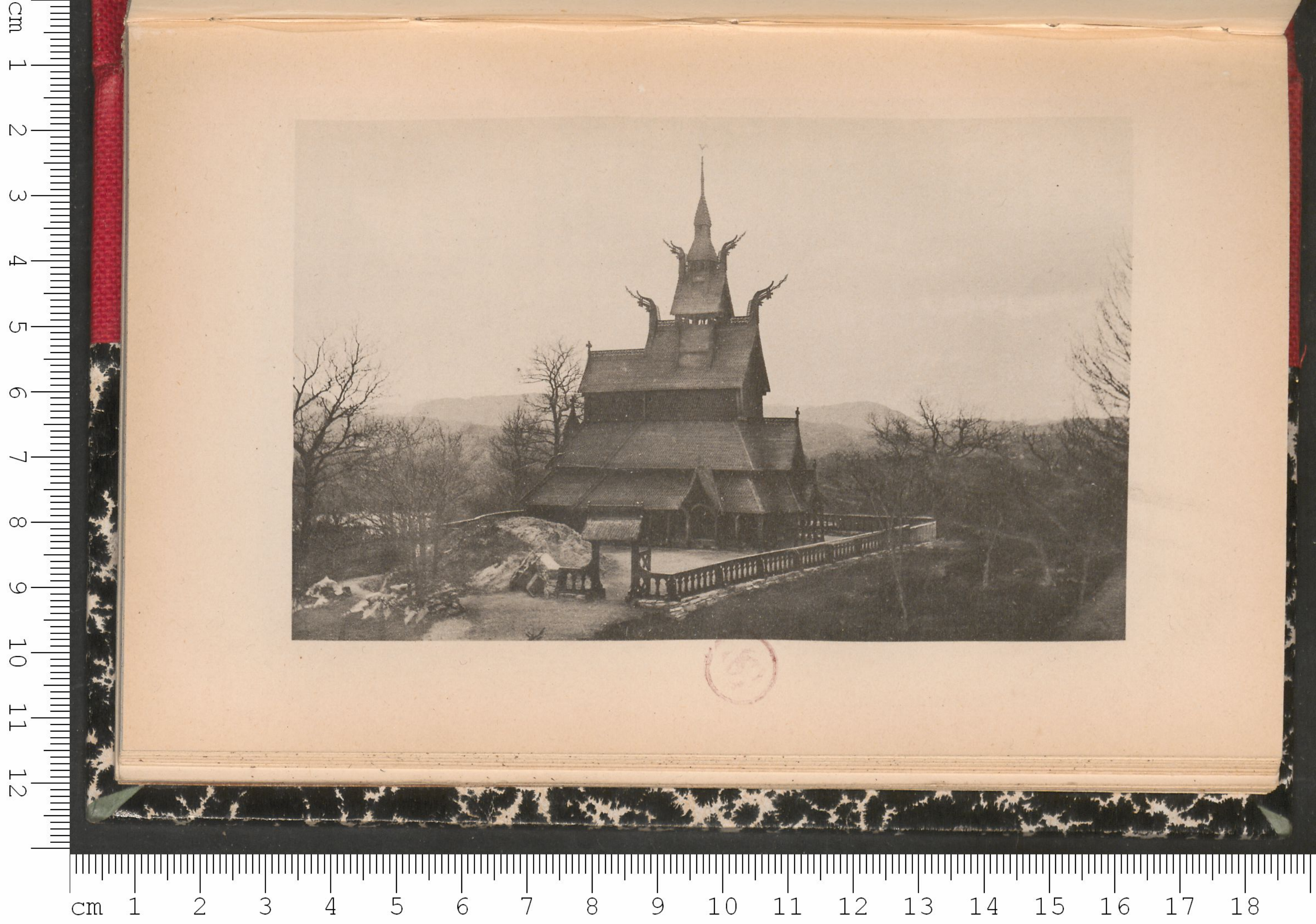
Le touriste à court de renseignements n'a pas du reste, en général, à chercher bien loin ni bien longtemps ce qui lui manque, dans ce pays incessamment sillonné par des caravanes d'Anglais ou d'Allemands, car d'innombrables agences se disputent l'honneur de lui rendre service. Je ne parle pas de Cook, du célèbre, de l'universel Cook, qu'on est sûr de trouver, avec son admirable outillage, partout où il y a une excursion à organiser, qu'il s'agisse de l'ascension des montagnes Rocheuses ou de la traversée de la Palestine. Mais j'ai eu la bonne fortune, sur une recommandation que j'avais pour lui, de faire la connaissance de M. l'abbé Grüner, curé de la paroisse catholique de la ville, et cet aimable prêtre, qui parle le français comme sa langue maternelle, m'a adressé à M. Thorvald Beyer, qui dirige, à Bergen, le plus vaste et le plus complet des établissements de ce genre.

Or, M. Beyer ne s'est pas contenté de fonder, dans l'intérêt des voyageurs, un office de renseignements de toute espèce, possédant des succursales à Stockholm, à Christiania, à Trondhjem, à Stavanger, et un organe spécial connu sous le nom de *Beyer's Weekly News;* il est encore papetier, libraire, un des plus grands libraires de la Scandinavie, sans compter les autres commerces qui sont les accessoires naturels de sa principale industrie et qui comprennent la vente des photographies, des fourrures, des objets de bois sculpté, des bijoux en filigrane ou en émail, en un mot de tous les articles spéciaux au pays. Avec une pareille référence je ne risque pas de demeurer dans l'embarras : quelques minutes me suffisent pour apprendre tout ce que je voulais savoir.

La *Bergenske og Nordenfjeldske Dampskibsselskab,* qui est

la plus importante des Sociétés de navigation norvégiennes, a créé, à l'usage exclusif des touristes, un service maritime qui, en cinq jours, du vendredi de chaque semaine au mercredi suivant, les transporte d'ici à Trondhjem, en leur montrant au passage les curiosités des fjords intermédiaires. Je n'ai qu'à me faire conduire au plus vite au siège de cette compagnie pour y retenir ma place et pour assurer ainsi, par le moyen à la fois le plus commode, le plus expéditif et le moins onéreux, l'exécution complète du programme que je m'étais tracé. Un quart d'heure plus tard, c'est chose faite. J'ai en poche un billet numéroté, m'assignant une cabine et un lit à bord du paquebot *la Vénus*, qui appareille précisément ce soir même, et libre désormais de tout souci, dégagé pour l'avenir de toute préoccupation relative soit à mon logement, soit à ma subsistance, je regagne d'un pied léger l'hôtel Norge, où je suis descendu sur la foi de Baedeker, pour y déjeuner d'abord, pour y procéder ensuite rapidement à mes préparatifs de départ.

Tout s'est décidément arrangé pour le mieux. Au lieu de m'astreindre à contourner par mer le promontoire qui sépare Bergen de l'entrée du Sognefjord, on m'a laissé la faculté de couper au plus court à travers les terres, et de ne m'embarquer que demain, en allant directement rejoindre mon bateau à Gudvangen, où il doit faire sa première escale. Je me suis naturellement empressé d'adopter cette deuxième combinaison, qui remplace un trajet des plus fastidieux par une intéressante excursion au cœur d'une des plus belles régions de la péninsule. J'ai laissé à la garde de mon aubergiste les bagages encombrants qui risqueraient de me gêner, le cas échéant, et une simple sacoche en bandoulière, les membres et par conséquent le cœur à l'aise, ainsi qu'il est dit dans une chanson fameuse, je m'achemine tranquillement du côté de la gare du petit



chemin de fer de Bergen à Vossevangen, qui, un jour peut-être, reliera à Christiania la plus grande ville de l'ouest de la Norvège, mais que, faute de fonds, on se borne pour le moment à pousser, par un prodige de hardiesse, jusqu'au lac de Taugevand, en pleine région des fjelds, à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quand on a été condamné comme moi, pendant plus de huit jours, au supplice des longs parcours dans les véhicules légers, mais en somme assez primitifs, qui circulent sur les routes norvégiennes, on apprécie à leur juste valeur les coussins capitonnés d'un wagon. Les lignes ferrées sont encore peu nombreuses dans ce pays. Pour retrouver le long de la côte un autre point desservi par la locomotive, il me faudrait remonter jusqu'à Trondhjem, à 450 kilomètres dans la direction du nord, ou redescendre jusqu'à Stavanger, à 160 kilomètres d'ici du côté du sud. Je m'allonge donc avec d'autant plus de satisfaction sur la banquette de mon compartiment que, suivant toute probabilité, l'occasion ne s'en représentera pas avant une semaine au moins, et pour ne pas m'exposer à gâter trop tôt mon plaisir par la satiété, je prends le parti de le déguster à petites doses.

Quoique le parcours que j'ai à effectuer aujourd'hui ne dépasse pas une durée totale de quatre heures, je le coupe en effet dès le début par une courte halte à Fjösanger, une petite localité située dans la banlieue de Bergen, où l'on m'a signalé la présence d'une de ces curieuses églises de bois connues sous le nom de *stavekirke*, et vieilles de six à sept cents ans, dont il ne reste qu'en Norvège de rares exemplaires. Cet édifice que la fantaisie d'un riche étranger est allée chercher à Fortun, un village perdu au fond du Sognefjord, pour le réédifier pièce par pièce au milieu de son domaine, n'est pas, me semble-t-il, aussi important que les spécimens du même genre que j'ai déjà

rencontrés ailleurs, que celui notamment que j'ai signalé dans le parc d'Oscarshall, aux environs de Christiania. Il y a même dans la petitesse de ses proportions, dans la gracilité des piliers qui en soutiennent la voûte, dans l'étroitesse des fenêtres, pareilles à des meurtrières, qui n'y laissent filtrer qu'un jour douteux, dans l'élégance de la galerie basse qui en précède la porte, quelque chose d'un peu enfantin qui le ferait prendre au premier abord pour une sorte de jouet, pour la réduction à la dimension d'une maquette d'un projet de monument. Il n'en est pas moins remarquable à tout prendre par son parfait état de conservation, par l'originalité de sa forme, par la bizarrerie des ornements qui le décorent, des chimères qui en hérissent les arêtes, de tous les détails à tournure vaguement exotique qui en caractérisent l'architecture.

Et puis, le site au milieu duquel a été placé ce précieux échantillon d'un art oublié est si plein de charme! Le chemin ombragé qui y conduit traverse de si harmonieux vallons, des bois de bouleaux et de pins aux si pénétrants parfums! La terrasse qui en domine le chevet découvre au regard une si large et si admirable vue sur le joli lac de Nordaasvand, qui allonge au loin, entre une double ligne de collines, sa nappe claire émaillée d'îlots verdoyants! Je serais presque tenté d'envier le sort des riches bourgeois de Bergen dont les villas égayent en grand nombre le paysage environnant. L'heure qui me presse me dispense de m'attarder à de stériles regrets, et je repars : la suite du trajet ne le cède point, du reste, en beauté au panorama que je viens d'avoir sous les yeux.

La voie ferrée, après avoir lentement gravi un massif montagneux entrecoupé de riantes vallées, débouche tout à coup sur la rive droite du Sörefjord, qu'elle suit en s'accrochant, par un véritable miracle d'audace, aux flancs des falaises dressées à pic le long de la mer. Elle descend

peu à peu des sommets qu'elle a franchis, contourne les saillies des rochers ou se creuse un passage au travers, et dans l'intervalle des tunnels, qui se succèdent avec une surprenante rapidité, j'aperçois ou je crois apercevoir des coins de paysages, fugitifs comme l'éclair, évanouis aussitôt qu'entrevus, mais variés à l'infini. Le décor auquel ils sont empruntés est partout uniformément le même; il suffit pourtant d'une courbe de la ligne pour en renouveler l'aspect, pour rendre plus sévère ou plus gracieuse la physionomie de ce fjord aux méandres exquis, dont les eaux, d'un bleu sombre comme l'acier, dorment sans un tressaillement entre leurs hautes berges de pierre grise.

A Vaxdal, une surprise des plus agréables m'est réservée. Cette station marque exactement la moitié de la distance qui sépare Bergen de Vossevangen, et c'est ici que se produit d'ordinaire le croisement des trains qui se dirigent en sens inverse sur chacune de ces deux villes. Je profite des quelques minutes d'arrêt dont cette circonstance me vaut l'aumône, pour descendre de mon compartiment et pour tâcher d'admirer un peu plus longuement les magnificences que la nature déploie autour de moi. Soudain, de la foule des voyageurs qui, comme moi, arpentent le quai de la gare, je vois se détacher vivement un groupe de cinq personnes qui se précipitent à ma rencontre, les mains tendues, le visage éclairé d'un affectueux sourire, et je reconnais les aimables Allemands dont les bons offices m'ont été si utiles pendant la traversée du Thelemark.

Je suis tellement stupéfait de cette rencontre inattendue, tellement saisi par la spontanéité et la chaleur des effusions qui me sont prodiguées, que je songe à peine à y répondre. Quel itinéraire mes charmants compagnons de route ont-ils donc suivi depuis le jour où j'ai pris congé d'eux? Où comptent-ils aller maintenant? Ai-je le droit

d'espérer que la fantaisie du hasard me replace encore en face d'eux? Je n'ai plus le temps, lorsqu'elles me viennent à l'esprit, de leur poser ces questions. Déjà le signal du départ est donné; je ne puis que redire à Mlle Alma, dans un adieu hâtif, quelle gratitude je lui garde, à elle et à sa famille, pour les innombrables prévenances dont j'ai été l'objet de leur part, et quel agréable souvenir je conserverai des quelques jours passés en leur compagnie. Puis nous reprenons place dans nos wagons respectifs, et la vapeur, qui nous entraîne dans des directions opposées, nous a bientôt mis hors de la portée les uns des autres.

Quelques kilomètres plus loin, le Sörefjord à son tour disparaît à ma vue. Le chemin de fer pénètre maintenant dans une vallée étroite et sauvage dont les fabriques de drap de M. Jebsen gâtent malheureusement toute la poésie. Il rejoint ensuite de nouveau le fjord qu'il avait quitté, pour s'en écarter presque aussitôt, définitivement cette fois; il longe de pittoresques cours d'eau, des lacs où se mirent de larges sommets parsemés de flaques de neige, et nous amène enfin, vers huit heures et demie du soir, à Vossevangen, son point extrême, à la pointe orientale du Vangsvand.

En dehors de sa position même, qui est assez séduisante, Vossevangen n'offre pas d'attrait bien particulier; mais cette petite localité se trouve à la jonction des deux routes qui, par Eide au sud, par Gudvangen au nord, relient Bergen au Hardangerfjord d'un côté, au Sognefjord de l'autre, et l'avantage de cette situation lui a valu une certaine importance. Il y passe chaque année, pendant la belle saison, de véritables légions de touristes, et l'imprudent qui n'a pas eu la précaution de s'y assurer d'avance un logement a souvent beaucoup de peine à s'y procurer un lit. Aussi, malgré ses vastes dimensions, la salle à manger de l'hôtel Fleischer est-elle absolument

pleine, lorsque je m'y présente pour souper. Heureusement, ma bonne étoile me protège. En me ménageant à l'improviste une entrevue, trop courte, il est vrai, avec d'aimables compagnons de voyage que je ne pensais plus revoir, elle m'a fait sentir, cet après-midi déjà, sa bienfaisante influence. Ce soir, elle me remet en présence du jeune Breton dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance à Odde, et que lui non plus je ne comptais pas retrouver dans ces parages. Grâce à son obligeante intervention, je parviens à me faire servir. Du bout de la table d'hôte, où il est confortablement installé, il m'a aperçu tout de suite; bien vite il m'a fait une place à ses côtés, et cinq minutes ne se sont pas écoulées que je suis en possession d'un couvert et en mesure d'attaquer le premier plat.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la conversation s'engage immédiatement entre nous. Mon sympathique compatriote est doué d'infiniment d'esprit, et le sel de ses reparties assaisonne de façon tout à fait piquante le menu excellent qui compose notre repas. Mon plus vif désir serait de pouvoir terminer en sa compagnie ma tournée en Norvège; mais je ne parviens pas à l'y décider. Il m'avait déjà confié, lors de notre dernier entretien, que le peu qu'il en avait vu ne lui inspirait pour ce pays qu'un médiocre enthousiasme : cette première et fâcheuse impression ne fait, paraît-il, que s'accentuer de jour en jour. Non pas qu'il demeure insensible aux merveilles d'une nature où il retrouve comme un reflet démesurément agrandi des beautés pittoresques de la vieille Armorique. Ce qui l'irrite, c'est de constater chez ce peuple la plupart des travers qui lui ont rendu si odieux les sujets de la reine Victoria. Après un séjour de plusieurs mois dans le Royaume-Uni, il s'est décidé à venir ici, convaincu qu'il lui suffirait, pour s'en isoler définitivement,

de traverser la mer. Il lui semble, au contraire, tant il relève de points de contact entre les deux races, qu'il n'ait pas quitté le sol britannique.

De l'autre côté du détroit, il avait eu à subir la tyrannie du repos dominical ; de ce côté, c'est la tyrannie de la tempérance qui sévit, et pour me donner un échantillon des tracasseries qu'elle engendre, il me conte qu'ayant eu la fantaisie, un matin, après son déjeuner, de déguster un petit verre de cognac, il a dû, pour triompher des scrupules du maître d'hôtel qui lui refusait cette inoffensive satisfaction gastronomique, déployer toutes les finesses de la plus subtile diplomatie. Les mesures édictées, il y a quelques années, par le gouvernement pour la répression de l'ivresse, sont généralement appliquées avec une extrême rigueur, et l'hôtelier qui contrevient aux dispositions légales interdisant la vente au détail des boissons alcooliques est passible de peines très sévères. Aussi la conscience de l'aubergiste en question se raidissait-elle d'autant plus énergiquement qu'il redoutait d'avoir à en payer les compromissions de ses deniers.

Il n'est pourtant pas de cuirasse, si hermétiquement blindée soit-elle, dont on n'arrive, avec un peu de persévérance, à découvrir le défaut. L'*æs triplex* du gargotier norvégien avait été forgé dans un métal d'une résistance moyenne; il finit par se laisser pénétrer, et ce grand débat aboutit à une très modeste transaction. Le flacon d'eau-de-vie, qui avait dû être entamé précédemment dans des circonstances sensiblement analogues, fut tiré d'un placard mystérieux et servi, non pas en public, à table d'hôte, mais dans le secret de la chambre à coucher. Encore ne jugea-t-on pas toutes ces précautions suffisantes. Il fut convenu que, pour sauvegarder jusqu'au bout les apparences, le liquide serait baptisé eau de Seltz, et ce fut, en effet, sous ce titre qu'il figura sur la note à payer.

Mon spirituel commensal est le premier à rire de ces subterfuges puérils, qui sont, d'ailleurs, d'un usage courant dans la péninsule scandinave; il ne me cache pas, toutefois, que de semblables procédés lui rappellent encore trop l'hypocrisie anglaise, et qu'il se sent mal à l'aise sur le territoire d'un État où la contrainte des lois impose un si singulier et si continuel emploi de la dissimulation.

J'ai beau lui représenter que, si le régime dont il a eu à supporter les vexations a le tort de présenter des inconvénients graves, il les rachète par d'inappréciables avantages; qu'en peu de temps, grâce à la suppression des cabarets, qui en a été la première conséquence, les pouvoirs publics sont arrivés à combattre et à maîtriser dans ce pays les progrès de l'alcoolisme, cette terrible maladie qui décimait et menaçait de détruire la population tout entière; qu'il convient, par conséquent, de lui pardonner beaucoup en faveur des bienfaisants résultats qu'il a produits : tous mes raisonnements se heurtent à une détermination inébranlable, et je cesse d'insister, sentant bien que le siège de mon interlocuteur est irrévocablement fait.

Demain, chacun de nous reprendra isolément son chemin. Tandis que j'achèverai le voyage circulaire que je poursuis depuis un mois, il regagnera, par les voies rapides, la petite ville de Bretagne où il lui tarde de rentrer, après tant de mois passés à l'étranger. Le hasard, qui nous a par deux fois réunis, va nous séparer de nouveau : qui sait jusques à quand?

Mais si l'avenir nous reste impénétrable, l'heure présente nous appartient et nous avons le pouvoir de la prolonger un peu. Nous la consacrons à une dernière causerie où nous cherchons tous deux à mettre le plus possible de nous-mêmes, de façon à assurer et à perpétuer en quelque sorte notre survivance dans le souvenir l'un de l'autre. Assis sous la galerie qui s'étend le long de la

façade de l'hôtel, nous devisons gaiement en suivant d'un œil distrait les spirales de fumée qui s'échappent de nos pipes, et cette douce occupation nous captive si entièrement, que la nuit nous surprend avant que nous ayons songé à y mettre un terme. Tout le monde dort; les Anglais, dont le verbiage nous importunait tout à l'heure, se sont successivement retirés dans leurs chambres. Longtemps encore nous demeurons à la même place, pénétrés malgré nous par le charme de cette tiède soirée et par le calme de la nature silencieuse, que trouble seul le bruit de nos voix.

* * *

19 *juillet*. — Il me reste encore quarante-huit kilomètres à parcourir pour atteindre le Sognefjord et rejoindre le bateau sur lequel j'ai retenu mon passage; mais j'imagine que je n'aurai pas grand'peine à me procurer le véhicule nécessaire à l'exécution de cet article de mon programme, et je ne doute pas qu'il ne me soit très facile d'arriver, avant ce soir, au terme de l'étape. Si vraiment, comme l'ont raconté maints voyageurs, il fut un temps où la déplorable lenteur des services postaux soulevait à juste titre les protestations de tous ceux que leur malheureux sort condamnait à circuler sur les routes norvégiennes, où il fallait se résigner notamment, avant d'obtenir des chevaux de rechange, à perdre plusieurs heures à chaque relais, il n'en est plus de même aujourd'hui.

J'ai pu déjà, pendant les trois jours que j'ai consacrés à la traversée du Thelemark, constater par moi-même combien ces récits étaient exagérés, ou du moins avaient

cessé d'être exacts. A l'heure qu'il est, l'organisation des transports est à peu près partout satisfaisante, et dans les provinces qui, comme celle dont je foule actuellement le sol, sont plus particulièrement fréquentées par les touristes, elle est presque irréprochable. Aussi n'ai-je même plus à redouter les entraves que m'avait naguère suscitées mon ignorance de la langue. Dès les premiers mots que je lui ai adressés dans mon pitoyable jargon allemand, le patron de l'hôtel Fleischer m'a compris, et avant qu'il soit un quart d'heure, je suis mis par ses soins en possession d'une karriole tout attelée dont le cocher n'attend plus que mes ordres.

Ce miracle de rapidité est assurément fort extraordinaire ; ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il se prolonge. Au lieu de se ralentir, suivant la coutume, à la moindre déclivité du terrain, l'allure de mon équipage se maintient à un trot régulier qui ne doit point, il est vrai, si j'en juge par le faible escarpement des rampes, excéder beaucoup les forces du cheval, et à la faveur de cette circonstance tout à fait accidentelle, je parviens à effectuer en moins de quatre heures les trois quarts du trajet qui devait remplir ma journée.

Je n'ai qu'à me féliciter, à tous égards, de l'excès de diligence de mon cocher, car la route que je viens de suivre ne présente rien de bien saillant, et il eût été parfaitement inutile de m'y attarder. Des champs mieux cultivés peut-être que dans la plupart des régions que j'ai eu l'occasion de traverser, et arrosés par un joli ruisseau dont le nom, malheureusement pour sa notoriété, est aussi difficile à retenir qu'à prononcer, le Vossestrandselv ; une magnifique cascade, le Tvindefos, qu'on prendrait de loin, à l'aspect floconneux de ses eaux, pour une avalanche de neige et qui, jusque dans ce pays, si riche pourtant en curiosités du même genre, mérite de ne pas passer inaperçue; deux ou

trois coins de paysage dont le caractère pittoresque tranche un peu sur l'ensemble uniforme du décor, et dont la vue soudaine me frappe par là même plus vivement ; le brusque étranglement d'une gorge d'où se hâte de fuir avec grand fracas, comme si elle craignait d'y rester captive, une rivière aux ondes désordonnées ; l'apparition inattendue, à un détour du chemin, d'un lac paisible, encadré de montagnes singulières : voilà à quoi se réduit le bilan de la course de trente-six kilomètres qui a absorbé ma matinée.

Mais, tout à coup, la scène change, et par un de ces phénomènes auxquels se complaît cette nature fantaisiste, je me trouve transporté sans transition en face du plus bizarre, du plus impressionnant panorama que j'aie de ma vie peut-être été admis à contempler. Je m'étais bien aperçu que le relief, jusqu'alors peu sensible du sol s'était, depuis quelques instants, fortement accusé, si fortement même, que j'avais dû descendre de voiture pour alléger la charge de mon cheval et lui permettre de reprendre son souffle ; mais rien ne me préparait au grandiose spectacle qui m'était réservé.

L'éminence dont j'achève péniblement l'escalade, dont je touche enfin le faîte, ne fait point partie, en effet, des massifs qui l'entourent. C'est un bloc isolé que nul lien apparent ne rattache aux chaînes voisines et qui, posté là, au milieu de la vallée, ressemble à un bolide tombé du ciel, ou à une roche gigantesque arrachée par quelque cataclysme aux sommets environnants. De la plate-forme qui le surmonte et qui, de trois côtés au moins, surplombe l'abîme à pic, j'embrasse, comme du haut d'une tour, la région d'où je sors, en même temps que celle où je m'apprête à pénétrer ; je puis mesurer d'un coup d'œil les prodigieuses dissemblances de ces deux natures qui pourtant se touchent ou à peu près, que sépare juste l'épaisseur de la motte de terre sur laquelle je suis juché, et ce contraste



STALHEIM ET LE NÆRÖDAL

est à la fois si saisissant et si beau que j'en demeure un moment muet de surprise et d'admiration.

Derrière moi, au sud, j'aperçois les forêts et les lacs entre lesquels j'ai passé tout à l'heure, le large champ qui vient, en pente douce, aboutir au pied de mon belvédère, et cet horizon que limite, sans y interdire le libre jeu de l'air et de la lumière, une double haie montagneuse, me paraît d'ici presque harmonieux, presque riant. Du côté de l'est, au contraire, tout est majestueux et sombre, tout porte encore l'empreinte des convulsions telluriques des âges primitifs, et sur ce chaos à peine façonné, où se devine néanmoins l'ébauche d'une main toute-puissante, plane je ne sais quelle formidable et religieuse horreur.

Du fond du gouffre qui ouvre, à deux cent cinquante mètres au-dessous de moi, sa mâchoire béante, se dressent en face l'un de l'autre deux colosses de pierre aux formes fantastiques, aux teintes plus singulières encore, l'un, le Jordalsnut, dont le cône penché comme les tours de Bologne ou de Pise semble s'être affaissé peu à peu sous l'excès de son propre poids, l'autre, l'Aaxlen, dont la masse rigide, fièrement campée sur sa base, brave, au contraire, dans une belle attitude de défi les assauts des siècles et des éléments.

Taillés tous deux dans une faille de l'étrange feldspath qui porte en minéralogie le nom de labrador, ils ont l'air, sous les taches blanches ou mauves qui marbrent leurs façades grises, sous les longues traînées violettes, semblables à des taches d'encre, qui les maculent du haut en bas, de grands murs en ruine dont la pluie aurait effrité ou décoloré par plaques le crépi primitif, ou plutôt de robustes pylônes gardant le seuil d'un temple voué à quelque monstrueuse divinité. Le sanctuaire dont ils précèdent l'entrée ne m'apparaît qu'à travers un réseau de brouillards mouvants ; mais je ne doute point que les vapeurs qui, de temps en

temps, par soudaines bouffées, s'élèvent sur leurs flancs ou s'étalent, ainsi qu'un nuage d'encens, à mi-hauteur entre leur pied et leur cime, ne proviennent des cassolettes qui fument au devant d'une invisible idole. L'étroit défilé qu'ils commandent se perd au loin dans l'ombre des lourds remparts qui en circonscrivent l'entrée, et dont les dernières crêtes ne dessinent plus à l'horizon que des contours indistincts ; mais le mystère qui plane sur ce val ténébreux est précisément un des traits essentiels de sa beauté, et lorsque je me penche, pour l'interroger, sur l'abîme plein de silence qui dérobe obstinément à mes regards ses plus intimes replis, il se mêle, je le répète, au vertige que j'éprouve, je ne sais quel frisson sacré.

Je n'ai, il est vrai, pour échapper à cette fascination troublante, qu'à me retourner, qu'à prêter l'oreille une minute aux propos des fâcheux qui m'entourent. Il n'est pas en Norvège, il n'est peut-être pas au monde de site comparable à celui que j'ai en ce moment sous les yeux, à la vision de ce sombre et sublime Naerödal, bien fait pour tenter et pour désespérer à la fois la palette d'un peintre. Par une conséquence d'ailleurs toute simple de ce fait, il n'est probablement pas non plus, sur la surface de la péninsule scandinave, un point qui attire un aussi grand nombre de touristes que le plateau rocailleux de Stalheim, où je fais halte à cette heure. On voudrait pouvoir s'isoler, au moins pour un instant, du voisinage des hommes, s'absorber entièrement, uniquement, dans la contemplation de cette nature farouche et pourtant captivante ; on doit se résoudre, bon gré, mal gré, à subir les réflexions saugrenues, les commentaires, les exclamations admiratives de la tourbe cosmopolite dont l'indiscrète curiosité déflore cette magnifique solitude.

Sur l'immense plate-forme qui en occupe le centre et d'où je domine le pays environnant, on a construit, en

effet, un hôtel de premier ordre, pourvu de tout le confort moderne, éclairé à la lumière électrique et relié par le téléphone et le télégraphe aux localités les plus proches. Cet édifice est complètement en bois ; mais la simplicité des matériaux qui y ont été employés n'a pas nui à l'élégance du style qui en a réglé l'ordonnance, et il a vraiment bonne tournure avec les fines colonnettes de ses balcons découpés, avec les dentelures de ses avant-toits, avec les divers ornements empruntés à l'architecture nationale, qui rehaussent et allègent sa masse un peu pesante. Il est juste, pour expliquer ce déploiement de luxe insolite, d'ajouter que l'emplacement de cette station a été désigné par l'empereur d'Allemagne en personne et qu'il ne se passe guère d'années qu'il n'y vienne faire un séjour. Le tempérament fébrile, un peu maladif, de Guillaume II devait le porter à s'éprendre d'instinct de ces paysages aux lignes tourmentées qui figurent assez bien, dans le chaos de leurs éléments, l'agitation de son cerveau. Son âme où survit encore, de même que dans celle de l'infortuné Louis II de Bavière, une parcelle du mysticisme belliqueux du moyen âge, devait retrouver du premier coup, dans ce décor qui s'y prête si admirablement, les héros que les vieilles légendes y ont fait vivre, et dont il est tenté de se croire l'héritier, peut-être le descendant. Du jour où il eut pénétré dans cette région presque fabuleuse, il s'y attacha, et un attrait en quelque sorte irrésistible l'y ramène sans relâche.

Il a suffi, on le devine, qu'un personnage d'une telle importance fît sien ce coin de terre ignoré la veille, pour que la foule inconsciente des badauds des deux mondes s'y ruât dès le lendemain à sa suite. Aujourd'hui il n'est plus permis à un étranger d'exclure Stalheim de son itinéraire, sous peine de perdre tout droit à la considération de ses semblables, et qui n'a pas vu le Nacrödal ne sau-

rait se vanter de connaître la Norvège. Aussi le patron de l'hôtel, qui lui doit sa fortune et pour qui il constitue la plus efficace des réclames, a-t-il répandu à profusion dans son établissement les souvenirs du passage de l'illustre voyageur qui a reposé sous son toit. Ici, c'est le monogramme impérial qui s'étale au milieu d'un panneau; là, c'est le portrait du souverain lui-même qui, du haut de son cadre, considère orgueilleusement les hommes et les choses; ou bien c'est un autographe que sa main toute-puissante a tracé sur un registre, et que suivent les signatures de son état-major. On ne saurait faire un pas dans cette vaste demeure sans y rencontrer l'image du jeune César : il remplit tout de sa présence, il est partout, et les murailles du hall spacieux qui sert de promenoir en cas de pluie proclament la gloire de son nom, comme les lambris polychromes de la salle à manger où les domestiques achèvent de dresser le couvert.

Pour moi, qui en suis réduit maintenant, en guise d'occupation, à feuilleter des albums, ces préparatifs que je surveille du coin de l'œil et dans lesquels je flaire l'approche du déjeuner m'intéressent infiniment plus que tout le reste. Enfin, après une attente qui me paraît d'autant plus longue qu'il s'est écoulé plus d'heures depuis mon premier repas, la cloche retentit et je suis autorisé à me mettre à table.

Je ne me suis décidément pas trompé tout à l'heure en assimilant ce vaste caravansérail à une espèce de succursale de la tour de Babel où règne la plus parfaite confusion des langues. Pendant que je m'extasiais sur la splendeur du panorama offert à mes regards, un flot de nouveaux arrivants est venu grossir le contingent des pensionnaires de l'hôtel ; les cent ou cent cinquante chambres à coucher qui en occupent les trois étages se sont dépeuplées de leurs habitants, et en voyant tout ce monde assemblé maintenant autour des grandes tables que je supposais devoir

rester à moitié vides, j'ai l'impression d'assister à un festin d'apparat qui réunirait dans une sorte de répétition générale, à la veille de leur comparution devant les assises de la vallée de Josaphat, les représentants des principales races de l'univers.

Je n'ai pas à me plaindre, bien entendu, au point de vue purement matériel, du traitement qui m'est infligé. Le service est tout à fait soigné, et on n'a rien négligé pour donner au banquet plus de solennité. Un orchestre installé sur une estrade nous régale d'airs variés, tandis que les garçons en habit noir font circuler parmi les convives les mets succulents, mais banals, accommodés d'après les préceptes les plus purs de la méthode culinaire anglaise. Je trouve seulement que cette étiquette rigoureuse détonne un peu dans le milieu où nous sommes, et que les raffinements en paraissent plus que ridicules, en face du cadre grandiose qui nous entoure. Voici, au surplus, que la nature elle-même se charge d'accentuer encore le côté burlesque de ce contraste, en déchaînant tout à coup sur nos têtes un orage d'une extrême violence.

C'est bien alors une autre musique, et les symphonies sautillantes des tziganes scandinaves font piètre mine dans ce concert d'un nouveau genre. Les modulations de la flûte, les mesquines fureurs des instruments de cuivre, tout se confond dans les sifflements sinistres de la tempête, dans les crépitements de la pluie mêlée de neige et de grêle qui fouette les vitres des fenêtres, et la voix grave du tonnerre qui domine ce tumulte étouffe les sons grêles des violons, comme le rugissement du lion couvre le bruissement des sauterelles du Sahara.

Cette bourrasque, par bonheur, ne tarde pas à se dissiper. En brandissant ses foudres, le génie du lieu a voulu nous prouver, sans doute, qu'il entendait demeurer le maître dans son empire et qu'il aurait vite fait, s'il le

voulait, d'y réprimer les empiétements de l'homme. Cette démonstration accomplie, il s'est empressé de calmer sa feinte colère, et nous avons à peine achevé notre repas, que le ciel s'est remis à sourire.

Il ne s'agit plus que de me remettre en marche, pour aller chercher à douze kilomètres d'ici le gîte flottant où je dois passer la nuit. Dans un établissement aussi convenablement outillé que celui qui vient de m'héberger, poser une telle question, c'est la résoudre. A défaut de la karriole qui m'a amené ce matin et que je ne réussis plus à retrouver, je n'ai que l'embarras du choix entre les deux ou trois douzaines de voitures de modèles divers alignées aux abords de l'hôtel. En un clin d'œil je suis pourvu. Je dévale maintenant à toute bride sur la pente raide qui relie au fond de la vallée le plateau de Stalheim, et bientôt je m'engage dans la tortueuse tranchée qui entaille, comme une énorme lézarde, l'enceinte de pierre où je suis enserré.

J'aperçois encore, à la distance où j'en suis, l'immense hôtel que j'ai quitté tout à l'heure : mais déjà il ne dessine plus à mes yeux qu'une silhouette amincie et confuse. A le voir ainsi tout là-haut, debout sur son roc solitaire, dans le recul de l'étroite perspective que le faible écartement des deux lignes de montagnes étire et allonge à l'infini, on le prendrait pour un de ces châteaux fantastiques que le crayon de Gustave Doré s'est amusé parfois, dans des dessins pleins d'audace, à planter sur les cimes les plus vertigineuses.

Dans ce cadre presque aussi réduit que l'embrasure d'une meurtrière, il m'apparaît environné de plus de majesté, grandi, transfiguré en quelque sorte par l'éloignement. A travers l'impalpable buée qui en adoucit les contours, le chemin en lacet que j'ai suivi pour en descendre me produit l'impression, non plus d'une œuvre



GUDVANGEN ET LE NAERÖFJORD

humaine, mais d'un perron monumental bâti pour servir d'escalier aux géants, et quand je considère les deux magnifiques cascades du Sevlefos et du Stalheimsfos, qui jaillissent de chaque côté de ses puissantes assises pour retomber ensemble, par une courbe pleine d'une harmonieuse symétrie, au pied de ses remparts, je ne puis m'empêcher de croire à quelque artifice des fées ou plutôt des lutins énigmatiques qui, sous le nom de trolls, sont les fées de ces pays aux légendes sombres.

Puis la singulière vision se dérobe à mes regards, brusquement évanouie à un coude du défilé, et sur le coin d'horizon, bien limité pourtant, qu'elles ne m'avaient pas caché encore, les hautes murailles se referment définitivement, comme les branches d'un étau, ne me laissant entrevoir, par la mince ouverture qui les sépare, qu'un lambeau de ciel gris où fuient des nuages éperdus. Plus j'avance, plus cette gorge sauvage, au fond de laquelle s'entassent, pour achever de la rendre impraticable, des monceaux de débris tombés du flanc des montagnes, se resserre et s'étrangle. Elle va, dans un instant, devenir si exiguë, que la rivière et la route qui s'y disputent un passage n'auront même plus la place d'y marcher côte à côte et qu'elles en seront réduites à y empiéter, à y chevaucher en quelque sorte l'une sur l'autre. Lorsque j'arriverai au terme de la course en zigzags qui me jette tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche du torrent, il restera à peine un écart de 300 mètres entre les parois de cette espèce de chemin de ronde.

Le village de Gudvangen, sur le seuil duquel me dépose mon cocher, ne marque point, ainsi que je m'y serais attendu, l'extrémité de ce long couloir. La terre ferme s'arrête là, derrière les modestes masures en bois qui se penchent en désordre au-dessus des flots, et que le moindre glissement de l'une d'elles suffirait, semble-t-il,

à les y engloutir toutes ensemble ; mais l'Océan, en s'infiltrant au sein de cette profonde crevasse, n'a pu réussir à en élargir les parois, et le fjord n'est, à proprement parler, que la continuation de la vallée, embellie, il est vrai, de toute la sublime poésie qu'y ajoute la présence de la mer.

Il n'est pas surprenant que la vue d'un tel paysage exerce sur celui qui a le bonheur de le contempler une impression ou, pour mieux dire, une fascination irrésistible. Depuis que j'ai mis le pied sur le sol de la Norvège, je n'ai pas souvenance d'avoir rien vu nulle part qui ressemble à ce que j'ai en ce moment sous les yeux, et malgré que cette incomparable nature m'ait habitué déjà à ne plus m'étonner de l'infinie variété de ses transformations, je ne puis me refuser à admirer les splendeurs inconnues dont elle me fait aujourd'hui le témoin.

Quelque imposante qu'elle soit, à la longue pourtant on se lasse de la monotonie qu'elle affecte, ou plutôt on s'inquiète de la vague menace contenue dans l'expression constamment tourmentée de sa physionomie. Ces écrans formidables, si épais qu'on les prendrait pour les murs de clôture d'une prison, si hauts que pendant des mois entiers le soleil ne parvient pas à en éclairer les faces internes, on voudrait échapper à leur étreinte, au cauchemar de leur aspect rébarbatif. A force de les mesurer de l'œil, on finit par éprouver la sensation douloureuse du malheureux dont la poitrine haletante se débat sous les affres de l'asphyxie, et on aspire, par une sorte de désir instinctif, à chercher au delà de leur enceinte l'air pur dont on se croit privé.

C'est ainsi du moins que je raisonne, pour ma part. Il me tarde de sortir du silo où je suis enfermé, de livrer mon front aux brises indomptées qui passent sur les vagues, de voir se déployer de nouveau devant moi les

horizons sans limites. Je n'aurai pas, d'ailleurs, à différer longtemps la réalisation de mon vœu, puisque la *Vénus* est là à une demi-encablure du rivage, et que déjà les appels précipités de sa sirène invitent les retardataires à se hâter de rejoindre le bord. Un quart d'heure après, grâce à l'amabilité du capitaine, qui est descendu à terre en personne pour y relancer ses passagers et qui veut bien m'offrir une place dans son propre canot, je suis installé dans la très confortable cabine dont je m'étais assuré la possession avant de quitter Bergen. Nous allons donc pouvoir sortir de cette désespérante impasse.

Oui, mais comment? Où est le défaut de cette rigide et implacable cuirasse de pierre? Qui écartera les falaises abruptes dont il semble que les pointes, perdues dans les nuages, soient allées défoncer les réservoirs célestes pour les répandre sur la mer en d'innombrables cascades? Pareil à un insecte captif qui briserait ses élytres aux parois de sa prison, la *Vénus*, si minuscule au milieu du cadre disproportionné qui l'écrase, ne risque-t-elle pas de s'abîmer à l'angle de quelque rocher?

A force de tournoyer au fond de cet entonnoir obscur, elle finit pourtant par en trouver l'issue. Peu à peu les rives farouches du Naeröfjord s'entr'ouvrent à la manière des portes d'une écluse pour nous livrer passage.

De l'Aurlandsfjord, déjà moins étroit, sur lequel il s'embranche, nous passons au Sognefjord lui-même, dont ces ramifications successives ne sont que les dérivés ; cette fois nous voguons en pleine lumière, sur un large bassin où rien désormais ne paralysera plus notre marche.

Sous les rayons blafards d'un soleil voilé de brumes, les névés du Jostedalsbræ, le plus considérable des glaciers de l'Europe, étincellent un moment, par delà les sommets qui se dressent à notre droite, comme les paillettes d'une draperie de soie brochée d'argent. Puis ce

flamboiement de féerie cesse tout à coup, et de nouveau l'obscurité nous envahit. Les flammes qui illuminaient les crêtes des vagues s'éteignent peu à peu, tandis que les silhouettes des montagnes lointaines s'aplatissent et se troublent : c'est la nuit.

*
* *

20 *juillet.* — Nous sommes loin déjà des parages que nous avons quittés hier soir. Nous avons, pendant la nuit, dépassé, sans y entrer, l'estuaire du Nordfjord, une échancrure parallèle à celle du Sognefjord, mais moins profonde qu'elle de moitié, bien qu'elle pénètre encore à plus de 80 kilomètres dans l'intérieur des terres. Nous avons franchi tout d'une traite un degré et demi de latitude, c'est-à-dire près de 40 lieues, et nous nous réveillons ce matin par le travers du Jörundfjord, une des baies étroites qui, du centre du district de Söndmöre, rayonnent, comme les branches d'une étoile, dans la direction de la côte.

Nous ne retrouvons plus ici le paysage familier des jours précédents. Semblable à ces femmes versatiles et coquettes qui se plaisent, pour rajeunir leur beauté, à changer sans cesse de parure, la nature s'est composé aujourd'hui, pour se présenter à nous, une physionomie nouvelle. L'écran des hautes murailles rectilignes qui bordaient jusqu'à présent, à la façon des talus d'un fossé, notre route liquide, s'est transformé en une ceinture de magnifiques montagnes dont les pics, isolés les uns des autres par des brèches profondes et de larges glaciers, font songer aux chaînons d'un riche collier fait de perles et de diamants alternés. J'ai cru, un moment, tant



LE JÖRUNDFJORD (SÖNDMÖRE)

l'analogie est frappante entre les deux panoramas, voir ressusciter à mes yeux, pour la seconde fois, les splendeurs de cet incomparable Lyngenfjord, que j'ai eu l'occasion de décrire lors de mon excursion au cap Nord, et qui est une des plus extraordinaires merveilles de la Norvège.

Courte illusion du reste, et dont je ne tarde pas à revenir! Non pas qu'il y ait dans le site en ce moment offert à mes regards moins de grandeur et de véritable beauté : il est difficile, au contraire, de rien imaginer de plus imposant que la gorge resserrée du Norangsfjord, qui vient de s'entr'ouvrir tout à coup sur notre gauche et où nous nous disposons à nous engager. Mais je n'éprouve pas à son aspect l'indéfinissable et poignante émotion qui m'étreignait naguère, en face des solitudes austères du Nordland. J'ai aperçu au fond de cette petite anse un groupe de chalets blottis autour d'un majestueux hôtel, et cet indice révélateur de la présence de l'homme a suffi pour en adoucir aussitôt le caractère un peu farouche. C'est tout un village, dont nous distinguons maintenant les maisons gracieusement éparpillées au milieu des prairies qui tapissent le pied des hauteurs environnantes.

Le capitaine de la *Vénus*, qui est un homme aimable et prévenant, comme tous ses collègues de la marine norvégienne, soupçonne bien le plaisir que nous cause cette découverte, et il pressent que nous ne serions pas fâchés de faire plus ample connaissance avec cette contrée séduisante. Qu'à cela ne tienne! Un chemin raccourci met en communication directe, par l'intérieur des terres, la station d'OEie, à laquelle nous arrivons, avec l'extrémité inférieure du Sunelvsfjord, où il doit faire sa prochaine escale. Nous pourrons facilement, si telle est notre convenance, et tandis qu'il effectuera par mer le tour du pro-

montoire qui sépare les deux ports, gagner ainsi Hellesylt, où il nous reprendra.

Je n'ai pas besoin de dire que cette proposition réunit immédiatement les suffrages de la majorité des passagers. Elle s'imposait même, paraît-il, si naturellement, que les habitants du pays, avant qu'elle nous eût été soumise, y avaient escompté notre adhésion. Devinant et devançant nos désirs, ils ont déjà réquisitionné à notre intention toutes les karrioles disponibles dans la localité, et nous avons à peine débarqué que ces braves gens, flanqués de leurs attelages, se précipitent à notre rencontre pour nous faire leurs offres de services.

Pour intéressé qu'il soit, un tel empressement de leur part ne laisserait pourtant pas de me déconcerter, si je savais auquel entendre ; mais leur langage m'est si parfaitement inintelligible d'une part, et je perçois de l'autre si peu de différences entre les véhicules divers qu'ils mettent à ma disposition, qu'une longue hésitation à décider entre eux serait tout à fait oiseuse. Le mieux, pour fixer mon choix, est encore de m'en rapporter purement et simplement au hasard, et je me rallie d'autant plus volontiers à cette solution que je n'ai point à m'inquiéter de l'itinéraire à suivre.

Comme la faible largeur de la chaussée nous oblige à marcher en file indienne, je n'ai qu'à me mettre à la remorque de mes compagnons, pour être sûr d'arriver en temps voulu au bout du trajet. Je monte donc dans la première voiture qui se présente à ma portée. Après quelques pourparlers plus ou moins laborieux, tout le monde finit par en faire autant, et bientôt nos équipages, rigoureusement alignés les uns derrière les autres, s'ébranlent au milieu des nuages de poussière qui constituent l'inévitable escorte des caravanes norvégiennes.

Nous roulons d'abord rapidement sur un chemin en

pente douce, bordé de pâturages et encadré de sites pittoresques qui rappellent vaguement certains coins de nos grandes Alpes ; puis à mesure que nous nous éloignons de la mer, à mesure que nous nous enfonçons dans la vallée du Norangsdal, par laquelle le Norangsfjord se prolonge en quelque sorte sur la terre ferme, la solitude et le désert se font au-devant de nos pas. Les hautes parois rocheuses entre lesquelles nous circulons se rapprochent et se redressent. La route devient plus escarpée, plus étroite, plus raboteuse, et peu à peu la végétation aussi se fait plus rare et plus maigre. Autour de misérables cabanes, vraies huttes de sauvages qui, pendant la belle saison, servent à la fois de logements aux bergers envoyés sur ces montagnes et de magasins aux provisions de lait destinées à la fabrication du beurre, quelques troupeaux paissent encore par-ci par-là l'herbe courte poussée entre les interstices des pierres. Dans un moment, ces derniers vestiges de la vie civilisée auront à leur tour disparu, pour nous laisser seuls en face de la majestueuse nature qui nous domine de toutes parts.

L'aspect de ce val désolé ne le cède en rien à celui du magnifique Naerödal que je décrivais hier ; peut-être même à tout prendre, le dépasse-t-il par l'horreur grandiose qu'il inspire. La station de Fibelstad-Haugen, qui en marque le point culminant, n'a point, en effet, le cachet romantique de Stalheim ; bien qu'elle ne soit située qu'à trois cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, elle touche à la région des fjelds, et tous les caractères communs à ces hauts plateaux de la Norvège, que j'ai si souvent traversés, s'y trouvent réunis. Nous parcourons maintenant un steppe coupé de petits lacs aux eaux noires et sillonné de fondrières, où d'énormes amas de neige durcie attestent la rigueur du climat. Un vent glacial transperce les chauds vêtements dont nous nous sommes hâtés de nous couvrir. Il semble qu'en trois

ou quatre heures nous ayons brusquement passé des contrées tempérées aux latitudes boréales.

Cette métamorphose a été presque instantanée : elle n'est pas, d'ailleurs, moins prompte à s'opérer en sens inverse, et nous avons à peine franchi le col qui sépare le Jörundsfjord du Sunelvsfjord, qu'un nouveau changement se produit dans l'aspect général du pays. Le sombre décor dans lequel nous étions tout à l'heure enfermés s'est entrouvert soudain, pour étaler à notre vue un large horizon de collines vallonnées, semées de prés et de bois de bouleaux. Nous avons pénétré par cette brèche dans le Nebbedal, charmante et pittoresque vallée dont la physionomie ne manque pas d'analogie avec celle de certaines provinces françaises, de la Bresse, par exemple. Puis nous avons plongé derechef dans les abîmes et, après une course totale de trois heures, nous sommes arrivés à Hellesylt, accompagnés dans la dernière partie de notre trajet par la petite rivière du Sundalselv, qu'une glissade imprévue sur le lit d'une ancienne moraine finit par précipiter en cascade dans le fjord.

Nous devions trouver ici la *Vénus*, mais notre itinéraire était plus court que le sien, et nous l'avons devancée au rendez-vous. Dans l'ignorance où nous sommes du temps qu'elle va mettre à nous rejoindre, nous n'avons que la ressource d'entrer dans l'unique hôtel de la localité et d'y absorber, en guise de rafraîchissements, les liquides médiocrement variés dont la vente est encore tolérée par les lois contre l'intempérance. Sans nous être donné le mot, nous y sommes bientôt tous rassemblés.

Tandis que mes compagnons s'abreuvent, je m'empare du registre des étrangers et je m'occupe à en feuilleter les pages pour y relever les noms des Français qui, dans le cours d'une période plus ou moins étendue, ont marqué leur passage en ces lieux. Non point que je cherche à

tromper mon désœuvrement par cette vaine et fastidieuse lecture; mais j'ai si souvent entendu reprocher à notre race son peu de goût pour les pérégrinations lointaines, que j'ai entrepris de me renseigner, par une enquête personnelle, sur le degré d'intensité de ses instincts vagabonds, et je travaille en ce moment à compléter ma statistique.

Elle est bien navrante, hélas! cette statistique, et les résultats en sont éminemment désastreux pour mon amour-propre national. A Vik, dans le Hardanger, j'avais, sur une liste de 2,300 voyageurs, vu figurer 30 compatriotes, c'est-à-dire près de 13 pour 1,000. Hier, à Stalheim, j'en avais compté, dans un espace de deux semaines, 16 sur 290, ce qui représentait une moyenne de 4 pour 100. Le livre que j'ai sous les yeux n'en accuse plus aujourd'hui que 8 sur 780, soit un pour 100 environ, et, à défaut de ces documents probants et précis, il suffirait, pour m'édifier, de ma propre expérience.

Depuis le départ du camarade avec lequel j'avais quitté Paris, je n'ai effectivement rencontré en Norvège qu'un seul homme né sous les mêmes cieux que moi; c'est le jeune Breton dont j'ai parlé à plusieurs reprises. Les hasards de la vie d'hôtel ne m'ont, en douze jours, mis fortuitement en contact avec aucun autre; le bateau qui me transporte de Bergen à Molde n'en possède aucun à son bord, et si le calcul des probabilités, tel qu'il nous a été légué par le grand Pascal, a quelque fondement de vérité, il y a gros à parier que je ne serai pas plus heureux à l'avenir. Bref, tout concourt à la même démonstration péremptoire, et, quelque regret que j'en éprouve, il me faut bien, pour être sincère, reconnaître qu'on ne se trompe guère lorsqu'on nous accuse d'être outrageusement casaniers.

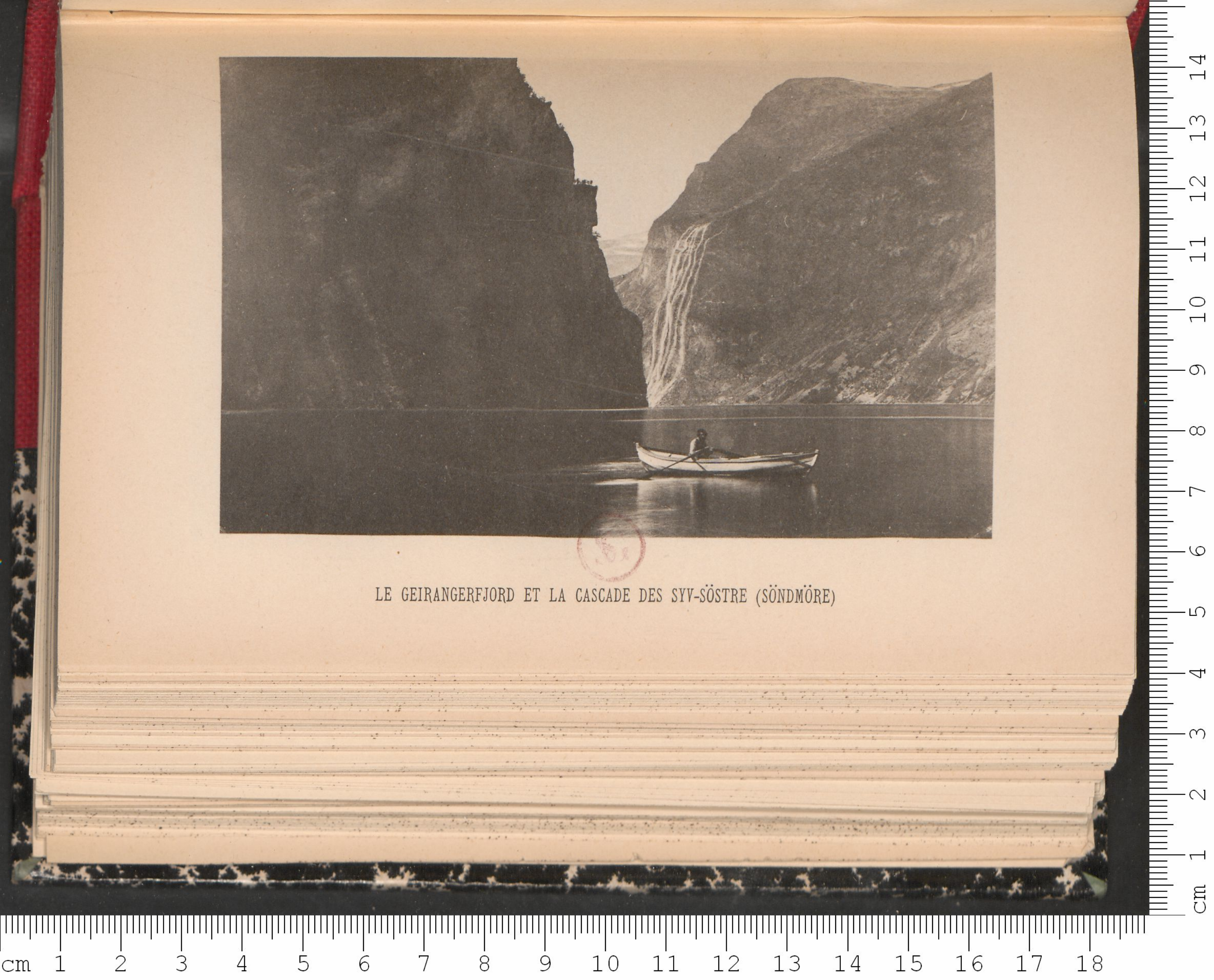
Il n'est pourtant, par bonheur pour moi, règle si rigou-

reuse qui ne souffre et que ne confirme une exception. Au moment même où l'évidence des chiffres m'accule à la désolante conclusion que je viens de formuler, une voix aux inflexions caressantes résonne tout à coup à mes oreilles et me fait tressaillir ; j'ai reconnu l'harmonieux langage du terroir natal.

On devine bien que je ne suis pas long à profiter de l'aubaine imprévue que le destin m'envoie, et que je ne m'attarde pas à me demander si les articles du protocole mondain m'autorisent à pénétrer de vive force dans l'intimité d'autrui. Comme personne, dans mon entourage, n'est capable de me rendre un pareil office, je prends le parti de me présenter tout seul. J'aborde sans autre préambule les nouveaux venus, un aimable commandant de hussards et sa femme, qui, loin d'ailleurs de se formaliser de mon audace, me font au contraire le plus gracieux accueil, et, au bout de cinq minutes de conversation, je me berce déjà du doux espoir de voir se convertir un jour en une véritable et précieuse amitié les relations que nous venons d'ébaucher ensemble.

Mes interlocuteurs improvisés m'apprennent, d'ailleurs, que leur plan de voyage concorde, à peu de chose près, avec le mien, et comme la *Vénus*, tandis que nous causons, a fini par apparaître au loin, qu'elle est mouillée maintenant en vue d'Hellesylt et que l'équipage a déjà amarré au rivage le canot qui doit nous ramener à son bord, nous sommes bien sûrs de n'être plus séparés désormais : un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons tous réunis sur le pont du paquebot.

Je ne sais si la joie que j'éprouve de la rencontre inespérée de mes deux aimables compatriotes influe sur les dispositions de mon esprit : toujours est-il que je n'ai jamais été plus vivement captivé qu'aujourd'hui par la beauté de cet étrange pays.



LE GEIRANGERFJORD ET LA CASCADE DES SYV-SÖSTRE (SÖNDMÖRE)

Ce n'est pas que le panorama qui se déroule à nos yeux diffère très sensiblement de la plupart de ceux que j'ai contemplés jusqu'à présent. Si les pics élancés qui imprimaient aux rives du Jörundsfjord un cachet très spécial ne festonnent plus de leurs pittoresques dentelures la lourde draperie du ciel, s'ils se sont évanouis et effondrés tout à coup, semblables à des créneaux abattus par la hache d'un ennemi victorieux, ou à des pyramides de neige fondues à la chaleur d'un rayon de soleil, je connais en tout cas de longue date, pour les avoir souvent rencontrées sur mon passage, les hautes murailles, maintenant décapitées, entre lesquelles nous marchons. La nature n'a dépouillé en somme les magnifiques ornements sous lesquels elle nous était apparue ce matin que pour reprendre sa mine sévère des jours précédents, et lorsque, à quelques kilomètres d'Hellesylt, la *Vénus,* au lieu de continuer directement sa route vers la côte, oblique brusquement à droite, pour pénétrer dans un petit bras de mer qui débouche sur la grande ligne du Sunelvsfjord comme un affluent sur le cours d'un fleuve, nous avons presque l'illusion de voir se rouvrir devant nous les sombres profondeurs du Naerödal.

Mais le paysage a, cette fois encore, si rapidement changé d'aspect, que nous demeurons saisis tout de même devant la soudaineté de cette métamorphose. Nous avons beau nous dire que nous avons déjà admiré ailleurs plus d'un site analogue à celui-là ; il n'empêche que ce majestueux Geirangerfjord où nous allons nous engager ne soit une des merveilles de la Norvège, et nous avons peine à nous défendre d'une certaine émotion en face de la grandiose perspective qu'il nous offre.

Nulle part, au reste, les forces mystérieuses qui ont déchiqueté et mis en loques les côtes de la presqu'île scandinave ne se sont manifestées plus clairement qu'ici,

n'ont marqué d'une façon plus visible leur empreinte caractéristique. Jamais je ne me suis mieux rendu compte du système orographique de ces contrées, des phénomènes auxquels elles doivent leur bizarre configuration, qu'à l'examen de cette profonde fissure dont les deux bords, s'ils venaient à se rapprocher un jour, s'adapteraient encore hermétiquement l'un à l'autre. Quelle formidable poussée la croûte terrestre n'a-t-elle pas dû subir pour se distendre et se briser tout d'un coup avec une si extraordinaire régularité? Ou plutôt quelle vigueur n'a-t-il pas fallu au demi-dieu dont la toute-puissante Durandal a taillé en plein roc cette crevasse aux arêtes si nettes et si franches?

Du fond de l'étroit sillon où nous rampons lentement, nous apercevons, à 6 ou 800 mètres au-dessus de nous, tranchée comme par le soc d'une charrue, la mince couche de terre qui recouvre encore le sommet du plateau, mais qui, tôt ou tard sans doute, glissera dans l'abîme avec les fragiles chalets édifiés sur sa surface mouvante. Nous y voyons courir les mille ruisseaux descendus des glaciers; nous assistons à la chute effrayante qui les précipite d'une seule masse dans le vide, au moment où le sol se dérobe sous leurs eaux, et, à force de contempler ce spectacle dont la sublime horreur nous pénètre d'une sorte de respectueuse admiration, nous finissons presque par douter de sa réalité.

Il y a vraiment dans l'infinie variété des cascades qui se déversent ainsi de toutes parts sur la double lisière du fjord, les unes pareilles à des fusées liquides, les autres à des écharpes de gaze secouées et tordues par le vent, celles-ci prodiguant sans mesure l'inépuisable abondance de leurs ondes, celles-là égrenant avec parcimonie le trésor appauvri de leurs perles transparentes, une si prodigieuse magnificence, une si éblouissante richesse, que nous en arrivons à croire que cette fantasmagorie

pourrait bien s'évanouir tout à l'heure au milieu des brumes qui l'enveloppent. Nous nous imaginons assister à la représentation de quelque féerie, et il n'est pas jusqu'à certaines saillies de pierre bizarrement accrochées aux flancs des falaises qui, par leur vague ressemblance avec les balcons d'une salle de théâtre, ne contribuent encore à affermir en nous cette persuasion. Mais nous redoutons la déception du dénouement. Il nous semble que nous soyons les jouets d'un rêve, et nous avons peur qu'il ne se termine trop tôt ou trop mal : nos craintes ne vont pas tarder à se réaliser. Tout d'abord, en effet, le décor se modifie pour s'élargir et se transfigurer bientôt dans la splendeur d'une incomparable apothéose. Nous sommes parvenus à l'extrémité du long couloir que je viens de décrire, et voici qu'au lieu de se refermer sur nous, ainsi que nous le supposions, les deux parois s'en écartent brusquement pour nous découvrir tout à coup un immense cirque de montagnes dont rien ne nous avait fait auparavant pressentir l'existence. Mais cette apparition, d'autant plus saisissante qu'elle était plus inattendue, s'évanouit aussitôt qu'entrevue. Nous songeons involontairement à un parterre de rois, en considérant la rangée de ces fiers géants qui dressent à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer leurs têtes casquées de neiges éternelles. A peine avons-nous eu le temps de les apercevoir que la fugitive vision s'en est déjà éclipsée.

Les nuages, qui depuis ce matin s'amoncelaient à la cime des montagnes, descendent maintenant avec les ombres du soir : leurs livides traînées nous dérobent tour à tour chacune des altières silhouettes qui se détachaient encore, il y a quelques minutes, sur le fond clair du ciel. Les maisons du petit village de Merok au pied duquel nous sommes mouillés, se confondent de plus en plus avec la roche grisâtre qui leur sert d'assise. Puis nous voyons les fenêtres des hôtels

s'éclairer une à une, et nous ne distinguons bientôt plus les lignes du paysage qui nous entoure qu'aux lueurs intermittentes qu'y projettent les fanaux électriques de la *Vénus*.

*
* *

21 *juillet*. — Les jours, hélas! se suivent et ne se ressemblent pas. Les brumes légères qui voltigeaient hier, sans les cacher, autour des cimes avoisinantes, ont opéré leur concentration pendant la nuit, et ce matin elles couvrent tout de leurs compacts bataillons. Pour comble de malechance, la pluie se met à tomber à torrents, et plusieurs heures s'écoulent sans que nous puissions quitter le salon du navire où elle nous retient captifs.

Je profite d'une accalmie pour risquer quelques pas au dehors en compagnie de deux clergymen anglais qui ont daigné s'abaisser jusqu'à me proposer de faire route avec eux. Vaine tentative : les vapeurs qui s'obstinent à rester attachées aux flancs des montagnes nous masquent toujours le paysage environnant. Nous soupçonnons bien que la magnifique route que nous suivons, et qui gravit en lacet sinueux les pentes escarpées des falaises, doit nous conduire à un belvédère d'où nous embrasserions d'un coup d'œil, si le temps s'y prêtait, la contrée tout entière : mais il nous faut renoncer à contempler ce spectacle avec d'autres yeux que ceux de l'imagination. Du haut de l'étroite plate-forme de Knuden, où nous sommes parvenus à nous hisser, nos regards troublés par le vertige planent, avec un instinctif effroi, sur l'abîme dont nous sépare seule une fragile balustrade en fer, sur le ravin et sur le fjord qui se creusent à pic à nos pieds; il ne nous est pas permis d'en distinguer davantage, et nous devons



AALESUND

redescendre à Mérok, sans avoir pu soulever un coin du voile impénétrable qui nous dérobe le sublime tableau un instant entrevu hier soir.

En vain, du reste, persistons-nous à nous leurrer de l'espoir d'une prochaine éclaircie : elle ne se produit pas, et les cataractes d'en haut se rouvrent de plus belle, lorsqu'à midi le capitaine donne l'ordre du départ. Ce ne sont plus seulement les torrents descendus des plateaux qui déversent leurs réservoirs sur nos têtes ; on dirait, suivant le mot du poëte,

> ...que le ciel, qui se fond tout en eau,
> Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.

Il n'est pas jusqu'à la mer qui ne se transforme en brouillard, pour nous imprégner à son tour de son âcre rosée. Les gouttes de pluie que le vent nous fouette au visage, les poussières liquides que les cascades éparpillent dans les airs, tout se combine et se mêle en une pénétrante buée qui détrempe nos vêtements, et l'atmosphère finit par s'imprégner bientôt d'une telle humidité qu'il nous semble, en vérité, que tous les éléments à la fois conspirent à se dissoudre et à nous submerger.

Heureusement, nous allons toucher au terme de cette trop longue épreuve. A peine sommes-nous sortis de l'étroit canal de Geirangerfjord que déjà la nature se reprend à sécher ses larmes. Au travers des déchirures que les pointes aiguës des rochers du Sunelvsfjord pratiquent çà et là dans l'épaisse ouate des nuées, nous apercevons des lambeaux de ciel bleu. Il fera presque beau tout à l'heure, quand, après avoir dépassé la côte et louvoyé au milieu de l'archipel qui la protége, nous jetterons l'ancre dans le port d'Aalesund.

Cette petite ville de 8,000 habitants, dont tout l'intérêt se résume dans son activité commerciale, ne saurait rete-

nir longtemps notre attention. Pittoresquement assise au pied d'une lourde montagne dont la croupe arrondie la domine et l'abrite, à cheval sur les deux îles de Nörvö et d'Aspö, qu'elle relie par un pont, elle est devenue, paraît-il, grâce à son excellente situation, un des entrepôts les plus considérables des pêcheries norvégiennes, et nous nous en apercevons de reste aux émanations parfumées qui s'exhalent de la rangée de ses maisons de bois élevées sur pilotis, comme au nombre des navires qui stationnent le long de ses quais. Mais cette particularité d'un ordre tout à fait spécial ne la distingue pas assez nettement des autres centres commerciaux que nous avons déjà visités, de Bergen, de Trondhjem ou de Tromsö, pour que nous éprouvions le désir d'y demeurer davantage. Aussi n'y relâchons-nous que juste le temps nécessaire à l'échange des courriers postaux; trois heures plus tard, nous sommes en vue de Molde.

La charmante station estivale dont les Anglais ont fait leur séjour de prédilection ne nous arrêtera point non plus, du moins pour aujourd'hui. L'anonyme et souveraine volonté qui a réglé notre itinéraire a décidé que nous irions coucher ce soir à Naes, à l'entrée de la vallée du Romsdal. Fidèles à ce programme intangible, nous traverserons donc la baie d'un bout à l'autre sans y faire escale.

Avant de gagner le mouillage où nous devons passer la nuit, nous stoppons pourtant quelques minutes, pour recueillir à bord un certain nombre de voyageurs amenés par les canots des hôtels de Molde. Quelle n'est pas ma surprise de reconnaître, parmi les nouveaux venus, les deux familles allemandes en compagnie desquelles j'ai, à plusieurs reprises déjà, accompli une notable partie de mon trajet circulaire! Pour que nous nous retrouvions avec tant de facilité, il faut décidément, ainsi que le pro-

clame d'ailleurs la sagesse des nations, que le monde soit plus petit qu'on ne pense. Sans vouloir approfondir ce mystère, qui tient peut-être simplement à ce que les routes de Norvège sont peu nombreuses et convergent en général aux mêmes points, nous nous félicitons en tout cas du hasard qui, après nous avoir deux fois séparés, s'avise de nous réunir encore. Je me plaignais hier de ma solitude, je me sens maintenant entouré d'amis : il ne manque vraiment plus à mon bonheur que de voir le ciel se mettre à l'unisson avec nous et se dépouiller des nuées qui l'obscurcissent.

*
* *

22 *juillet*. — Mes souhaits ont été exaucés. La brise fraîche de la nuit a désuni et rompu les mailles du réseau de vapeurs qui flottait dans l'atmosphère ; le soleil resplendit maintenant de son plus vif éclat dans un ciel immaculé : tout nous présage donc le beau temps pour la journée qui commence.

Aussi faut-il voir avec quelle hâte chacun expédie, dès la première heure, les sommaires apprêts de sa toilette. La pluie, en nous condamnant hier au supplice de la reclusion, nous a rendus avides de promenades au grand air : il n'est pas jusqu'aux bons Anglais, si graves et si recueillis d'ordinaire dans l'accomplissement de leurs rites gastronomiques, qui ne sacrifient gaiement une partie de leur déjeuner pour s'échapper plus tôt de la prison mouvante où, voilà deux jours bientôt, nous étions enfermés.

Une fois à terre, nous pensons avoir exécuté le plus gros de la besogne. Il n'en est rien, et c'est maintenant, au contraire, que vont commencer les vraies difficultés.

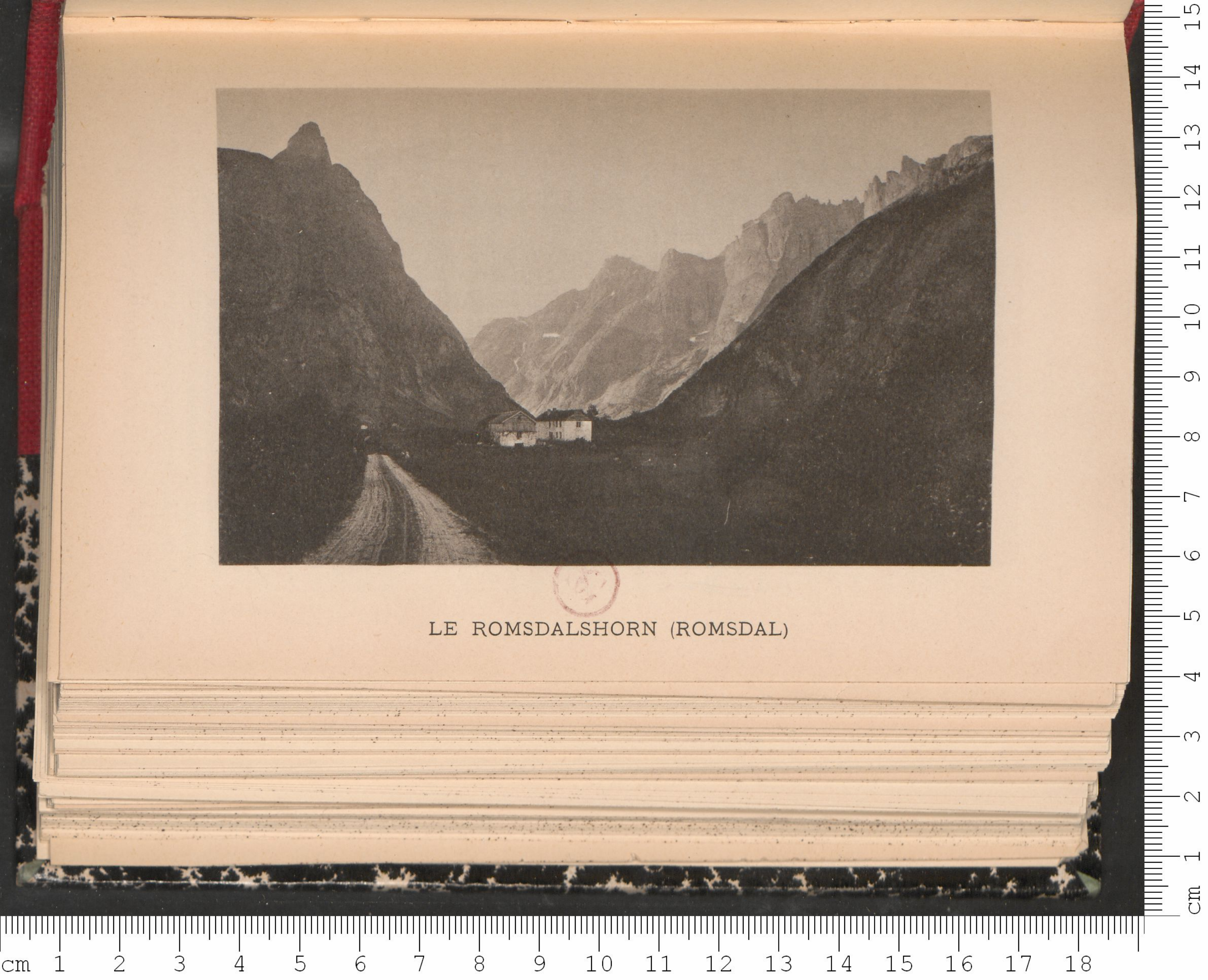
Non pas que nous ayons les uns ou les autres la moindre hésitation, la moindre incertitude sur le programme de notre matinée. Il n'y a dans ce pays qu'une excursion intéressante, c'est l'excursion classique au Romsdal, une des plus gracieuses vallées de la Norvège. On ne nous a conduits jusqu'ici que pour nous montrer cette merveille, et la plupart d'entre nous croiraient sans doute avoir manqué le but de leur voyage, s'ils ne pouvaient plus tard se vanter de l'avoir vue. Nous irons, par conséquent, tous en chœur visiter le Romsdal.

Mais cette unanimité, loin de nous mettre d'accord, est précisément l'obstacle le plus sérieux à l'heureuse et prompte réalisation de nos projets. De ce que nous prétendons nous rendre tous en même temps sur le même point, il résulte que les moyens de transport risquent de se trouver en nombre insuffisant.

L'abondance des demandes fait douloureusement ressortir la pénurie des offres, et une véritable bataille à coups de surenchères ne tarde pas à s'engager autour des quelques karrioles que des paysans avisés ont disposées à notre intention aux abords du débarcadère.

Ma bonne étoile me dispense, quant à moi, de me jeter dans la mêlée. Les braves Allemands dont j'ai eu si souvent déjà à reconnaître les bienveillants offices ont eu la précaution de retenir leurs voitures à l'avance, et comme ils ne sont que cinq pour occuper les six places de leurs trois *stolkjærres,* ils m'offrent, avec beaucoup d'obligeance et tout spontanément, de me céder celle qui leur reste. Grâce à ces amis aussi prévenants que prévoyants, je puis désormais contempler d'un œil tranquille les péripéties des assauts furieux qui se livrent autour de chacun des véhicules.

Le spectacle d'un conflit revêt toujours, pour celui qui y assiste en tiers désintéressé, un charme particulier, et



LE ROMSDALSHORN (ROMSDAL)

je ne serais pas homme si, en face d'une bagarre à laquelle je demeure étranger, je n'éprouvais cette égoïste satisfaction du malheur d'autrui, que Lucrèce a si éloquemment traduite dans son fameux *Suave mari magno*. Mais j'ai des raisons majeures pour ne pas persévérer dans ce honteux état d'âme. La course que nous avons à fournir est longue, et si nous voulons la parcourir jusqu'au bout, nous n'avons pas une minute à perdre. Aussi, sans plus nous soucier des malheureux qui, à quelques pas de nous, continuent à lutter pour la vie, nous mettons-nous immédiatement en mesure de profiter de l'avance que nous avons sur eux. Je m'empresse de monter sur le siège, où M. P... m'invite fort galamment à m'asseoir à ses côtés, et nous partons.

Dès les premières foulées de nos chevaux, je suis frappé des différences profondes, absolues, qui existent entre la région où nous entrons et celles que j'ai traversées les jours précédents. Ce ne sont plus ici les sites désolés, les paysages sinistres sur lesquels semblaient s'être exercés les maléfices de quelque puissance infernale : c'est une jolie vallée, riante et fertile, couverte de prairies et de champs, que sillonne une route admirablement plane, bordée d'arbres et de haies vives, et où courent, en bouillonnant, les eaux limpides de la Rauma.

Les traits caractéristiques de la physionomie du pays reparaissent encore dans certains détails du décor qui encadre ce charmant tableau, dans la fière silhouette du Romsdalshorn, dont le chef, coiffé d'une sorte de bonnet phrygien, domine de quinze cents mètres de haut la contrée tout entière, dans la chaîne neigeuse des *Troldtinder*, qui dresse, en manière de défi, vis-à-vis de ce géant de pierre, la rangée de ses pics aux grimaçantes silhouettes. La rudesse, dans tous les cas, en est déjà moins sensible, adoucie, à demi fondue qu'elle est dans l'aspect gracieux de l'ensemble, et il s'en faut de bien peu que je ne me

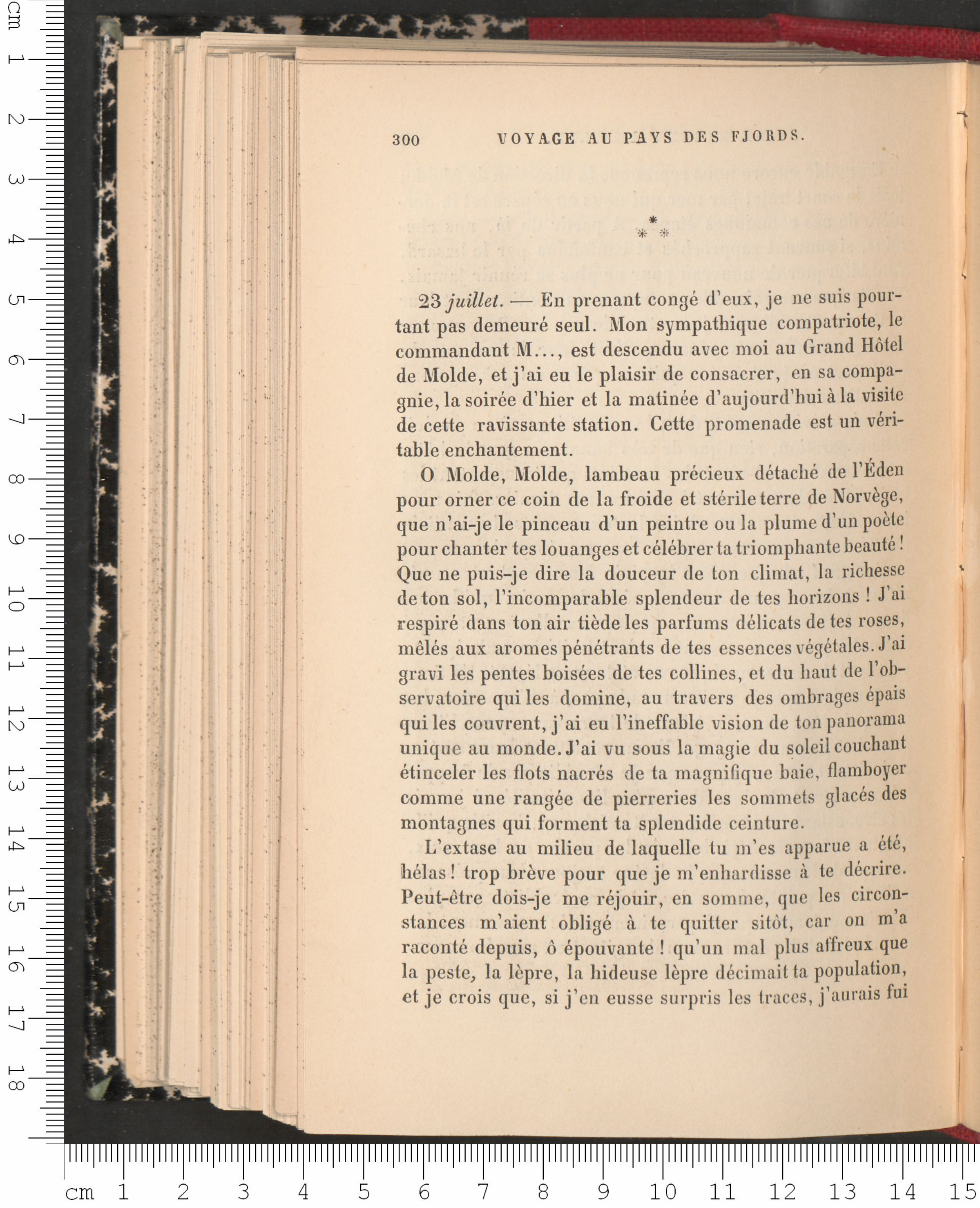
croie transporté dans quelque coin de notre Dauphiné ou de notre Savoie.

Rien ne serait, semble-t-il, plus agréable et plus intéressant que de poursuivre notre marche en avant, que de la pousser même jusqu'à Christiania, puisque le Gudbrandsdal, qui est le prolongement naturel du Romsdal, nous y mènerait tout droit. Mais nous n'en avons pas le loisir. Peut-être, au surplus, nous lasserions-nous bientôt d'une promenade qui, délicieuse au début, risquerait à la longue de devenir monotone. Les maisons, groupées tout à l'heure, presque en hameaux, tout au moins en *gaards,* tendent à s'espacer, à devenir plus rares. Les hôtels à formes prétentieuses de chalets qui décelaient, près de la rive du fjord, la présence d'une population fixe ou nomade plus importante, disparaissent un à un à mesure que nous avançons, pour céder la place à des auberges d'apparence plus modeste et moins confortables. Nous sommes à vingt kilomètres et à plus de quatre heures déjà de notre point de départ, au pied du Mongefos, une cascade qui tombe d'une hauteur de près de treize cents mètres et qui est, à n'en pas douter, une des principales curiosités du Romsdal. Nous pouvons sans regret tourner bride et regagner notre navire.

Et nous revenons, en effet, un peu rapidement, parce que nous jugeons inutile de nous attarder à des choses que nous avons déjà vues, parce que nous pressentons que, dans l'inquiétude de notre sort, le capitaine et le maître-coq de la *Vénus* doivent commencer à donner des signes d'impatience. A deux heures, nous remontons à bord, juste pour assister au débarquement de l'archiduchesse Stéphanie d'Autriche, dont plusieurs fois déjà nous avions croisé le yacht dans nos pérégrinations à travers les fjords de Norvège, et qui vient, elle aussi, en simple touriste, visiter le Romsdal.

Ensemble encore nous reprenons la direction de Molde; mais le court trajet par mer qui nous en sépare est la dernière de nos communes étapes. A partir de là, nos chemins, si souvent rapprochés et confondus par le hasard, vont bifurquer de nouveau pour ne plus se réunir jamais. Tandis que mes aimables compagnons continueront leur route sur Trondhjem, je mettrai le cap sur Bergen pour réintégrer enfin mes pénates. C'est donc là, en vue du petit port où je dois les quitter, que nous échangerons nos adieux définitifs

Il n'y a évidemment, dans les conditions où se produit cette séparation, rien que de très banal. En grande hâte, au milieu du va-et-vient des matelots qui transportent les colis, Mlle Alma consent à se faire une dernière fois mon interprète, pour me traduire les assurances de cordiale amitié de ses parents, et pour leur exprimer de ma part la vive gratitude que m'ont inspirée leurs constantes aménités. A la vigueur des poignées de main qu'ils me donnent, je sens néanmoins que ces excellentes gens, qui dès notre première rencontre m'ont traité en ami, éprouvent tout de même quelque regret de mon départ. Ils tiennent, malgré que je ne les entende pas, à m'apporter, les uns après les autres, le tribut de leurs vœux pour l'heureuse issue de mon voyage. Ils me remettent leurs cartes, en insistant beaucoup pour que je n'oublie pas de frapper à leur porte et de leur demander l'hospitalité, si jamais les circonstances m'amènent à Rendsbourg, la ville qu'ils habitent. Je suis déjà loin de la portée de leur voix, presque de leur vue, que je devine toujours leur présence à l'extrême pointe du navire, et je ne les distingue plus depuis longtemps, que j'aperçois encore le mouvement des mouchoirs et des écharpes qu'ils agitent en mon honneur.

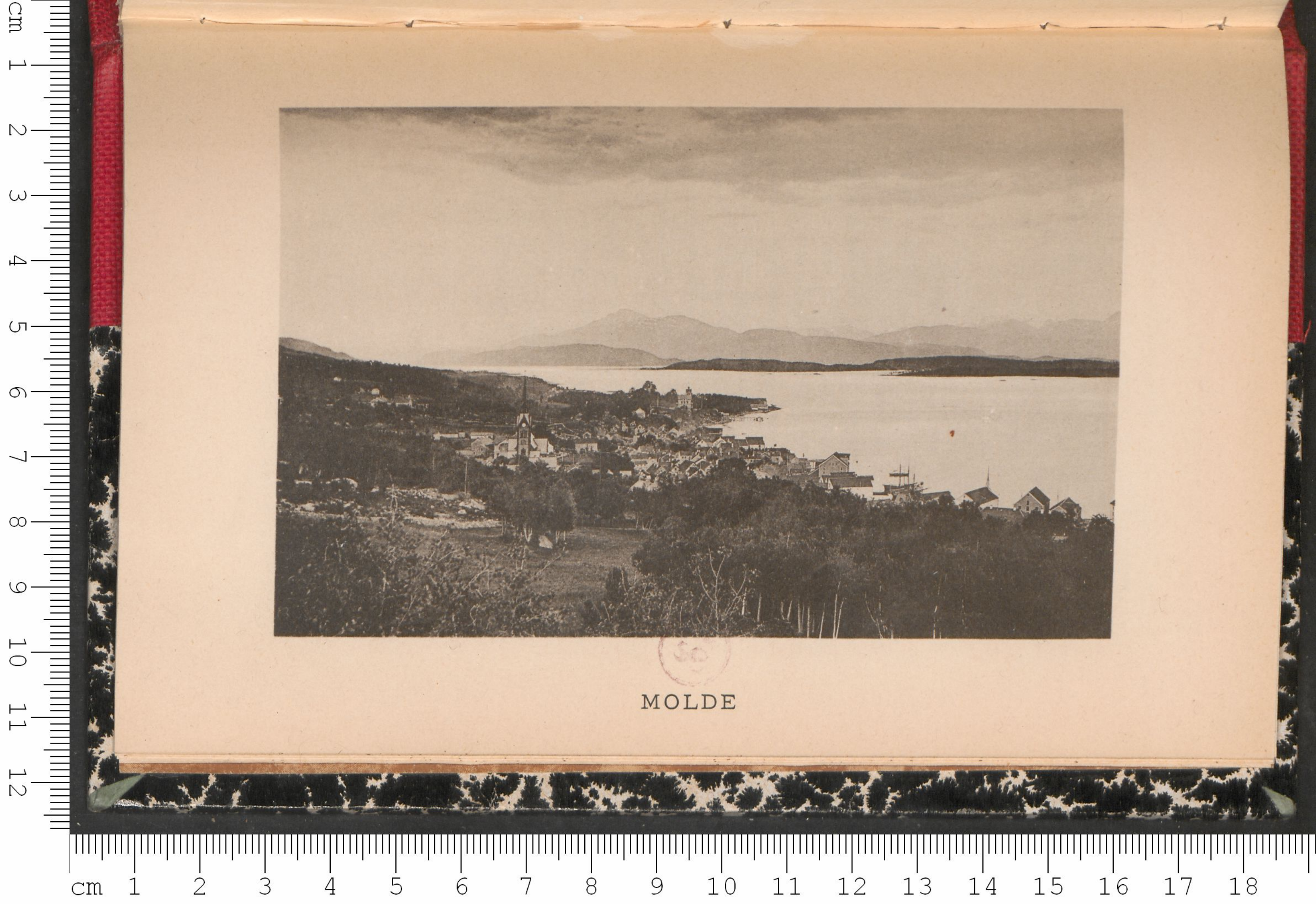


* * *

23 *juillet.* — En prenant congé d'eux, je ne suis pourtant pas demeuré seul. Mon sympathique compatriote, le commandant M..., est descendu avec moi au Grand Hôtel de Molde, et j'ai eu le plaisir de consacrer, en sa compagnie, la soirée d'hier et la matinée d'aujourd'hui à la visite de cette ravissante station. Cette promenade est un véritable enchantement.

O Molde, Molde, lambeau précieux détaché de l'Éden pour orner ce coin de la froide et stérile terre de Norvège, que n'ai-je le pinceau d'un peintre ou la plume d'un poète pour chanter tes louanges et célébrer ta triomphante beauté! Que ne puis-je dire la douceur de ton climat, la richesse de ton sol, l'incomparable splendeur de tes horizons! J'ai respiré dans ton air tiède les parfums délicats de tes roses, mêlés aux aromes pénétrants de tes essences végétales. J'ai gravi les pentes boisées de tes collines, et du haut de l'observatoire qui les domine, au travers des ombrages épais qui les couvrent, j'ai eu l'ineffable vision de ton panorama unique au monde. J'ai vu sous la magie du soleil couchant étinceler les flots nacrés de ta magnifique baie, flamboyer comme une rangée de pierreries les sommets glacés des montagnes qui forment ta splendide ceinture.

L'extase au milieu de laquelle tu m'es apparue a été, hélas! trop brève pour que je m'enhardisse à te décrire. Peut-être dois-je me réjouir, en somme, que les circonstances m'aient obligé à te quitter sitôt, car on m'a raconté depuis, ô épouvante! qu'un mal plus affreux que la peste, la lèpre, la hideuse lèpre décimait ta population, et je crois que, si j'en eusse surpris les traces, j'aurais fui



MOLDE

avec horreur ton air empoisonné. Quoi qu'il en soit, le temps, qui me talonnait, ne m'a pas permis de détailler les trésors de ton opulente nature, et je pars sans avoir eu le loisir de te connaître entièrement.

Ce matin, à dix heures, nous nous rembarquons. Coïncidence curieuse, le bateau sur lequel nous prenons passage est précisément ce *Neptune* qui m'a naguère conduit au cap Nord et où j'ai passé de si joyeux moments. Mais je n'éprouve pas, en me retrouvant sur ses planches familières, le plaisir que je m'en étais promis. Est-ce ma faute, et la perspective de la fin prochaine de mon voyage, en me serrant instinctivement le cœur, influe-t-elle réellement sur mes dispositions ? Toujours est-il que le charme qui agissait sur moi me semble s'être soudainement rompu, et que j'en arrive maintenant, au contraire, à hâter de mes vœux le moment qui m'en séparera.

Cet instant, du reste, est proche. Moins de vingt-quatre heures après avoir quitté Molde, nous atterrissons au quai de Bergen : cette fois, j'en ai bien fini avec la Norvège. Je passe encore cette journée à régler mes affaires, à expédier quelques visites que j'avais laissées en souffrance ; puis, ce soir, je reprends la mer à bord d'un navire en partance pour la côte danoise : demain je toucherai à Frederikshavn, à l'extrémité de la presqu'île du Jutland. Mon voyage au pays des Fjords est terminé.

FIN.

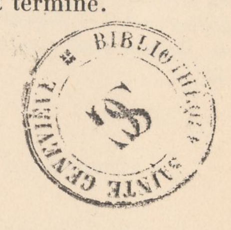
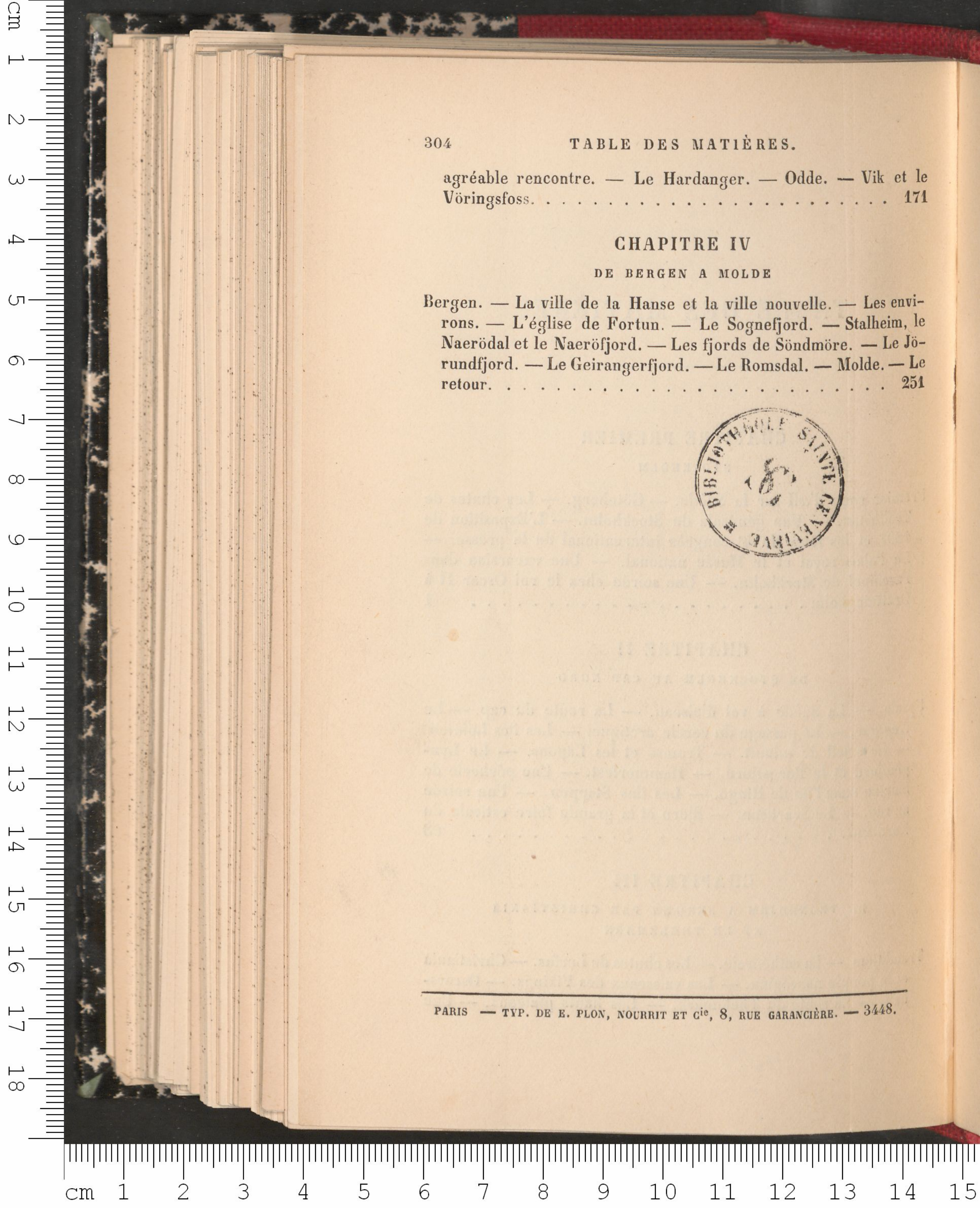


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

DE BERGEN A MOLDE



PARIS — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3448.

CARTE

DES

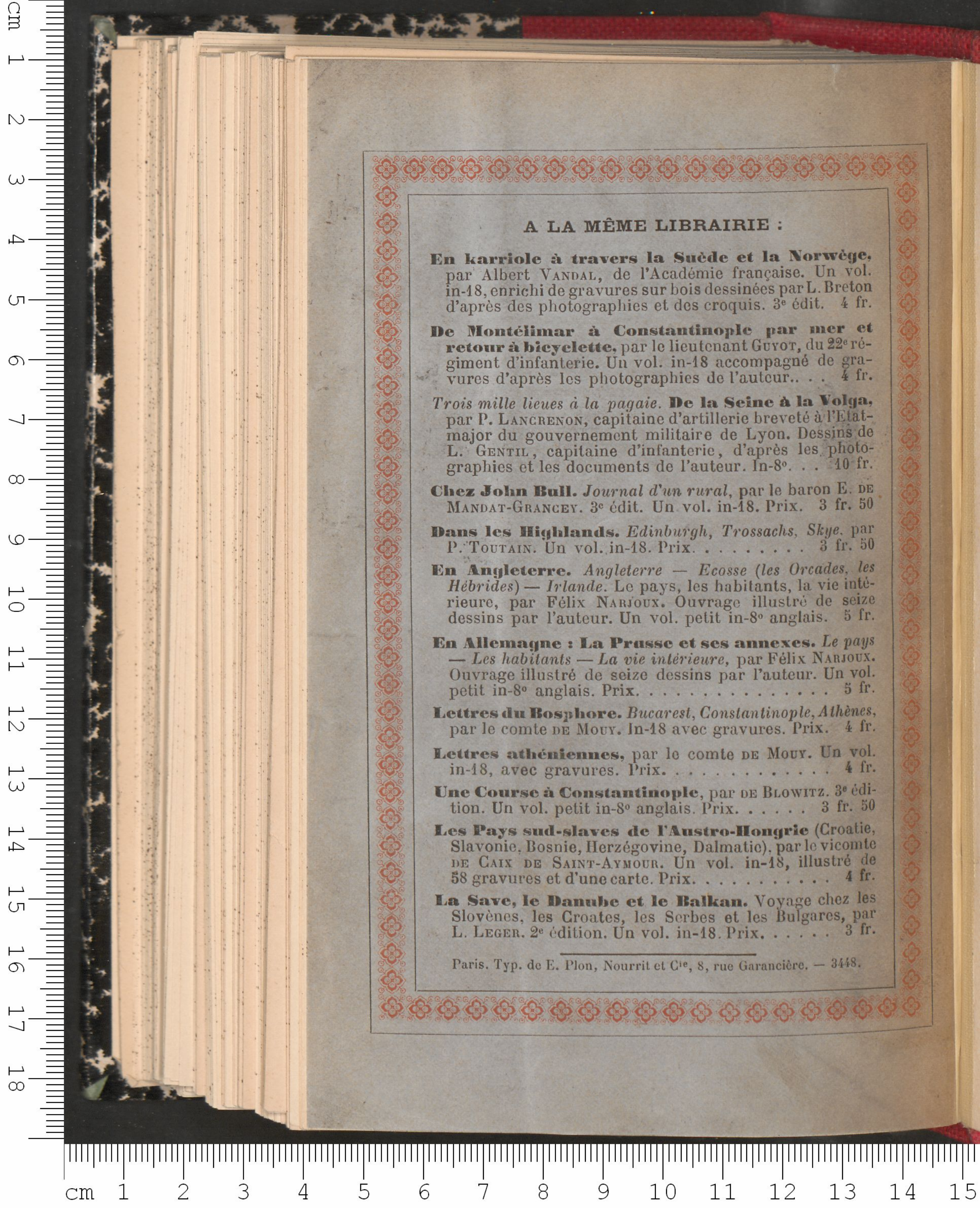
PAYS SCANDINAVES

(Suède, Norvège et Danemark)

Lignes frontières. . . . .

Itinéraire du voyage au pays des fjords. . . .

TABLE DES GRAVURES



A LA MÊME LIBRAIRIE :

Paris. Typ. de E. Plon, Nourrit et Cie, 8, rue Garancière. — 3448.

